Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0001-6



Rep. XIII. 3. no. 101.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0002-2

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0005-8

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0007-9

KŒNFRIED
UNIVERS.
ZVHALIE

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0008-5

MELANGES LITTERAIRES.

AVERTISSEMENT.

QUOIQU'UN discours à l'académie ne soit d'ordinaire qu'un compliment plein de louanges rebattues, & surchargées de l'éloge d'un prédécesseur qui se trouve souvent un homme très-médiocre, cependant, ce discours, dont plusieurs personnes nous ont demandé la réimpression, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chose, & les notes sont utiles.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0010-6

DISCOURS

DE

M. DE VOLTAIRE

A SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE,

AVEC DES NOTES.

Prononcé le lundi 9 mai 1746.

MESSIEURS,

VOTRE fondateur mit dans votre établiſſement toute la nobleſſe & la grandeur de ſon ame : il voulut que vous fuſſiez toujours libres & égaux. En effet, il dut élever au-deſſus de la dépendance des hommes qui étaient au-deſſus de l'intérêt, & qui, auſſi généreux que lui, feſaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. (*a*) Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux ſi honorables ne ſe ralentiſſent. Ce fut pour les conſerver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de

(*a*) L'académie françaiſe eſt la plus ancienne de France ; elle fut d'abord compoſée de quelques gens de lettres, qui s'aſſemblaient pour conférer enſemble. Elle n'eſt point partagée en honoraires & penſionnaires. Elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commenſaux de la maiſon du roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le roi en corps avec les cours ſupérieures, & de ne rendre compte directement qu'au roi.

n'admettre aucun académicien qui ne réſidât dans Paris. Vous vous êtes écartés ſagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou ſublimes rendaient toujours préſens parmi vous : car ce ſerait violer l'eſprit d'une loi, que de n'en pas tranſgreſſer la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu M. le préſident *Bouhier*, après s'être flatté de vous conſacrer ſes jours, fut obligé de les paſſer loin de vous, l'académie & lui ſe conſolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos ſciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, (*b*) & où le mérite de l'eſprit ſemble être un des caractères des citoyens.

Il ſeſait reſſouvenir la France de ces temps où les plus auſtères magiſtrats, conſommés comme lui dans l'étude des lois, ſe délaſſaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui mépriſent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne ſais quelle miſérable grandeur à ſe renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, ſont à plaindre ! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les cauſes des citoyens, écrivait ſur la nature des dieux, conférait avec des philoſophes ; qu'il allait au théâtre ; qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Eſopus* & de *Roſcius*, & laiſſait aux petits eſprits leur conſtante gravité, qui n'eſt que le maſque de la médiocrité ?

M. le préſident *Bouhier* était très-ſavant ; mais il ne reſſemblait pas à ces ſavans inſociables & inutiles,

(*b*) MM. de *la Monnoye*, *Bouhier*, *Lantin*, & ſurtout l'éloquent *Boſſuet*, évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'Egliſe.

qui négligent l'étude de leur propre langue, pour savoir imparfaitement des langues anciennes; qui se croient en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flattent d'avoir quelques connaissances des siècles passés; qui se récrient sur un passage d'*Eschyle*, & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poëme de *Pétrone* sur la guerre civile, non qu'il pensât que cette déclamation pleine de pensées fausses approchât de la sage & élégante noblesse de *Virgile :* il savait que la satire de *Pétrone*, (*c*) quoique semée de traits charmans, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs, ni dans son style. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût & de volupté, estiment tout dans *Pétrone;* & M. *Bouhier*, plus éclairé, n'estime pas même tout ce qu'il a traduit : c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talens sur ce poëme, sur l'hymne à *Vénus*, sur *Anacréon*, pour montrer que les poëtes doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur,

(*c*) *Saint Evremond* admire *Pétrone*, parce qu'il le prend pour un grand-homme de cour, & que *Saint Evremond* croyait en être un. C'était la manie du temps. *Saint Evremond* & beaucoup d'autres décident que *Néron* est peint sous le nom de *Trimalcion ;* mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier grossier & ridicule, & de sa vieille femme qui n'est qu'une bourgeoise impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur & son épouse la jeune *Octavie*, ou la jeune *Popée* ? Quel rapport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du maître du monde ? Le *Pétrone*, auteur de la satire, est visiblement un jeune homme d'esprit, élevé parmi des débauchés obscurs, & n'est pas le consul *Pétrone*.

& on ne ſera pas étonné que je me range à ſon ſentiment.

Qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, d'entrer ici avec vous dans ces diſcuſſions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des déciſions. C'eſt ainſi que je pourrai contribuer au progrès des arts; & j'aimerais mieux prononcer devant vous un diſcours utile, qu'un diſcours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrite*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace* ſont-ils heureuſement traduits chez les Italiens & chez les Anglais? (*d*) pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poëte de l'antiquité en proſe, & pourquoi n'en avons-nous encore eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raiſon.

La difficulté ſurmontée, dans quelque genre que ce puiſſe être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choſes ſans de grandes peines: & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il ſoit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poëſie ancienne. Les premiers poëtes formèrent le génie de leur langue; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la poëſie à peindre les objets ſenſibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux: les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poëſie qu'au théâtre, n'ont pu & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous ſommes interdits nous-mêmes inſenſiblement preſque tous les objets

(*d*) *Horace* eſt traduit en vers italiens par *Palavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* & *Juvenal*; *Pope*, *Homère*; *Creech*, *Lucrèce*, &c.

que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que *le Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture ? A peine les connaissons-nous, & notre mollesse orgueilleuse, dans le sein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les maîtres & les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poëtes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation, & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le style du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue française ; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, Messieurs, que ce sont les grands poëtes qui ont déterminé le génie des langues, (*e*) je n'avance rien qui ne soit connu de vous.

(*e*) On n'a pu dans un discours d'appareil entrer dans les raisons de cette difficulté attachée à notre poësie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique M. de *la Motte*, & beaucoup d'autres après lui, aient dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées, & l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès. Ces secours & ces obstacles naissent, 1. de la désinence des termes. 2. des verbes auxiliaires & des participes ; 3. du nombre plus ou moins grand des rimes ; 4. de la longueur & de la brièveté des mots ; 5. des cas plus ou moins variés ; 6. des articles & pronoms ; 7. des élisions ; 8. de l'inversion ;

Les Grecs n'écrivirent l'hiſtoire que quatre cents ans après *Homère*. La langue grecque reçut de ce grand peintre de la nature la ſupériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Aſie & de l'Europe : c'eſt *Térence* qui, chez les Romains, parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'eſt *Pétrarque* qui,

9. de la quantité dans les ſyllabes : & enfin d'une infinité de fineſſes, qui ne ſont ſenties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. La déſinence des mots, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *ſucre*, *reſte*, *crotte*, *perdu*, *ſourdre*, *fief*, *coffre*, ces ſyllabes dures révoltent l'oreille, & c'eſt le partage de toutes les langues du Nord.

2. *Les verbes auxiliaires & les participes. Victis hoſtibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læſo & invicto militi* ; c'eſt l'inſcription des invalides de Berlin : ſi on va traduire, *pour les ſoldats qui ont été bleſſés & qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur ! Voilà pourquoi la langue latine eſt plus propre aux inſcriptions que la françaiſe.

3. *Le nombre des rimes.* Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes, & un de rimes françaiſes, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien, & vous remarquerez encore que dans le français il y a toujours vingt rimes burleſques & baſſes pour deux qui peuvent entrer dans le ſtyle noble.

4. *La longueur & la brièveté des mots.* C'eſt ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expreſſion de certaines maximes, & à la meſure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers :

Quanto ſi moſtra men, tanto è più bella.

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens :

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier,

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon père, à mon père, *meus pater*, *mei patris*, *meo patri* ; cela eſt ſenſible.

6. *Les articles & pronoms. De ipſius negotio ei loquebatur.* Con ello parlava dell' affare di lui ; *il lui parlait de ſon affaire.* Point d'amphibologie dans le latin. Elle eſt preſque inévitable dans le français. On ne

après *le Dante*, donna à la langue italienne cette aménité & cette grâce qu'elle a toujours conservées. C'eſt à *Lopès de Véga* que l'eſpagnol doit ſa nobleſſe & ſa pompe ; c'eſt *Shakeſpeare* qui, tout barbare qu'il était, mit dans l'anglais cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, ſans l'outrer, & par conſéquent ſans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poëſie, de former & fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cauſe en eſt bien ſenſible : les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes

fait ſi *ſon* affaire eſt celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle ; le pronom *il* ſe retranche en latin, & fait languir l'italien & le français.

7. *Les éliſions.*

Canto l'arme pièroſe, e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété & la vertu heureuſe.

8. *Les inverſions. Céſar cultiva tous les arts utiles ;* on ne peut tourner cette phraſe que de cette ſeule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes :

Cæſar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence !

9. *La quantité dans les ſyllabes.* C'eſt de-là que nait l'harmonie. Les brèves & les longues des Latins forment une vraie muſique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle eſt harmonieuſe. Voyez les vers italiens, la pénultième eſt toujours longue :

Capitâno, mâno, ſêno, chriſto, acquiſto.

Chaque langue a donc ſon génie, que des hommes ſupérieurs ſentent les premiers, & font ſentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

qui ſont tous nés imitateurs, prennent inſenſiblement la manière de s'exprimer, & même de penſer, des premiers dont l'imagination a ſubjugué celle des autres. Me déſavouerez-vous donc, Meſſieurs, quand je dirai que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du Cid & de Cinna?

Montagne avant lui était le ſeul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient ſavoir le français; mais le ſtyle de *Montagne* n'eſt ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il eſt énergique & familier; il exprime naïvement de grandes choſes: c'eſt cette naïveté qui plaît; on aime le caractère de l'auteur; on ſe plaît à ſe retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converſer, à changer de diſcours & d'opinion avec lui. J'entends ſouvent regretter le langage de *Montagne*, c'eſt ſon imagination qu'il faut regretter: elle était forte & hardie; mais ſa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a preſque jamais été connu hors de ſa patrie; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licencieuſes, dont le ſuccès eſt preſque toujours dans le ſujet; mais c'eſt par ce petit mérite même que la langue fut longtemps avilie: on écrivit dans ce ſtyle les tragédies, les poëmes, l'hiſtoire, les livres de morale. Le judicieux *Deſpréaux* a dit: *Imitez de Marot l'élégant badinage.* J'oſe croire qu'il aurait dit *le naïf* badinage, ſi ce mot plus vrai n'eût rendu ſon vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui paſſent chez les nations étrangères, qu'on

y apprend, qu'on y traduit ; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot* ?

Notre langue ne fut long-temps après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réuſſiſſait quelquefois à faire d'heureuſes plaiſanteries : mais quand on n'eſt que plaiſant, on n'eſt point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expreſſions placées, il eſt donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques ſtances harmonieuſes ſuffiſaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ? Ils liſaient le poëme admirable de la *Jéruſalem*, l'*Orlando*, le *Paſtor Fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvait-on aſſocier à ces chefs-d'œuvre un très-petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles & preſque ſans imagination.

La langue françaiſe reſtait donc à jamais dans la médiocrité, ſans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'eſprit de toute une nation : c'eſt le plus grand de vos premiers académiciens, c'eſt *Corneille* ſeul, qui commença à faire reſpecter notre langue des étrangers, préciſément dans le temps que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire reſpecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* ſont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs écrivains.

Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus paſſionné & plus correct; moins varié, mais moins inégal, auſſi ſublime quelquefois, & toujours noble ſans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du ſublime qui élève l'ame, & du ſentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, ſévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poëte de la raiſon, commença malheureuſement par écrire des ſatires, mais bientôt après il égala & ſurpaſſa peut-être *Horace* dans la morale & dans l'art poëtique: il donna les préceptes & les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'inſtruire, quand il eſt parfait, réuſſit mieux que l'art de médire, parce que la ſatire meurt avec ceux qui en ſont les victimes, & que la raiſon & la vertu ſont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands-hommes que la nature fit naître, comme dans le ſiècle de *Léon X* & d'*Auguſte*. C'eſt alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'inſtruire: & grâces en partie aux ſoins du cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue; comme ils ſe ſont empreſſés de ſe parer des travaux de nos ingénieux artiſtes, grâces aux ſoins du grand *Colbert*.

Un monarque illuſtre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encore chez les ſages par ſes vaſtes connaiſſances, fait de notre langue la ſienne propre, celle de ſa cour & de ſes Etats; il la parle avec cette force & cette fineſſe que la ſeule étude ne donne jamais, & qui eſt le caractère du génie:

non-seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux ames faibles. Il est dans Stockholm une nouvelle *Christine*, égale à la première en esprit, supérieure dans le reste; elle fait le même honneur à notre langue. Le français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois; il est aussi familier au souverain pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal italien écrit en français dans le vatican, comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages, Messieurs, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'univers; dans cette ville qui n'était, il y a quarante ans, qu'un désert (*f*) habité par des bêtes sauvages : on y représente vos pièces dramatiques; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le grand*, & de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains, est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence, comme le crient si souvent des satiriques qui prétendent en secret justifier leur propre faiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait, n'est pas

(*f*) L'endroit où est Pétersbourg n'était qu'un désert marécageux & inhabité.

encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie, dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours & des siècles ? ouvrage qui, s'il était sèchement instructif, comme tant d'autres, serait le meilleur de tous, & dans lequel l'auteur (*g*) a trouvé encore le secret de plaire ; partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès & de la chute de l'empire romain dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle & rapide, (*h*) qui approfondit tout en paraissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans & plus fidelles. De vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent & profond (*i*) s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables, que *Tibulle* & *Ovide* eussent regardés comme leurs disciples, & dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, est menacé d'une chute prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique (*k*) qui m'a servi de maître, quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière ; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un héros

(*g*) C'est le président *Hénault*. Dans quelques traductions de ce discours, on a mis en note l'abbé *Langlet*, au lieu de M. *Hénault* ; c'est une étrange méprise.

(*h*) Le président de *Montesquieu*.

(*i*) Le marquis de *Vauvenargues*, jeune homme de la plus grande espérance, mort à vingt-sept ans.

(*k*) M. *Crébillon*, auteur d'Electre & Rhadamiste. Ces pièces remplies de traits vraiment tragiques sont souvent jouées.

qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont, après le grand *Molière*, achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienséance : école qui méritait chez les Français la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philosophie des grâces de l'imagination, appartient à un temps plus reculé, il est encore l'honneur & la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares ; surtout quand le goût & l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme de ces forêts, où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, & beaucoup de misère ; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, Messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république, si long-temps notre alliée, où le français est la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes, elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin

le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux & instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style marotique dans les sujets les plus nobles ; c'est revêtir un prince des habits d'un farceur. On se sert de termes nouveaux, qui sont inutiles, & qu'on ne doit hasarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts, dont je suis encore plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, Messieurs, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède, s'était donnés par ses études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue, comme ce consul parlait la sienne. Mais c'est surtout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, & qui était l'ami de M. le président *Bouhier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer, un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres, combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler ; combien elle inspire à l'ame cette joie douce & recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de *Richelieu* même ; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable & par

le

le goût des beaux arts, s'assemblaient sans se montrer à la renommée ; ils furent moins brillans que leurs successeurs, & non moins heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la satire, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles feront l'éternel exemple des gens de lettres, & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'oserais m'étendre, Messieurs, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je sais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges ; je sais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre fondateur & sur vos protecteurs ; mais pourrais-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire ? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solemnités qui sont toujours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier ; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de *Richelieu*, *Louis XIV*, un *Séguier*, un *Colbert*, un *Turenne*, un *Condé*, c'est dire à haute voix : *Rois*, *ministres*, *généraux à venir*, *imitez ces grands-hommes*. Ignore-t-on que le panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu? & *Marc-Aurèle*, le premier des empereurs & des hommes, n'avoue-t-il pas dans ses écrits,

l'émulation que lui inſpirèrent les vertus d'*Antonin* ? Lorſqu'*Henri IV* entendit dans le parlement nommer *Louis XII le père du peuple*, il ſe ſentit pénétré du déſir de l'imiter, & il le ſurpaſſa.

Penſez-vous, Meſſieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV*, ne ſe ſoient pas fait entendre au cœur de ſon ſucceſſeur, dès ſa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre ſeront ſemblables, en ce qu'ils n'ont différé à ſe charger du poids des affaires que par reconnaiſſance ; & peut-être c'eſt en cela qu'ils ont été le plus grands. La poſtérité dira que tous deux ont aimé la juſtice, & ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait ; il l'appelait à lui du haut de ſon trône ; il en était ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes ; il en rempliſſait le monde ; il déployait une ame ſublime dans le bonheur & dans l'adverſité, dans ſes camps, dans ſes palais, dans les cours de l'Europe & de l'Aſie : les terres & les mers rendaient témoignage à ſa magnificence, & les plus petits objets, ſitôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, & recevaient l'empreinte de ſa grandeur. L'autre protège des empereurs & des rois, ſubjugue des provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſecourir ſes ſujets, & y vole du ſein de la mort, dont il eſt à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choſes avec une ſimplicité qui ferait penſer que ce qui étonne le reſte des hommes, eſt pour lui dans

l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de ſon ame, ſans s'étudier même à la cacher; & il ne peut en affaiblir les rayons, qui, en perçant malgré lui le voile de ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV ſe ſignala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguait : O vous ſon auguſte ſucceſſeur, vous l'avez déjà imité, & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfeſans, qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre biſaïeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ſes glorieuſes campagnes forcer un ennemi digne de lui, à meſurer ſes armes avec les ſiennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il déſira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta preſque des victoires que ſur ſa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même ſans être troublé, & le plus beau triomphe ſans être ébloui. Lorſque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez, au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confuſion, tranquille dans la joie tumultueuſe de vos ſoldats victorieux : vous embraſſiez ce général qui n'avait ſouhaité de vivre que pour vous voir triompher; cet homme que vos vertus & les ſiennes ont fait votre

ſujet, que la France comptera toujours parmi ſes enfans les plus chers & les plus illuſtres. Vous récompenſiez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire; & cette récompenſe eſt la plus belle pour des Français.

Mais ce qui ſera conſervé à jamais dans les faſtes de l'académie, ce qui eſt précieux à chacun de vous, Meſſieurs, ce fut l'un de vos confrères qui ſervit le plus votre protecteur & la France dans cette journée: ce fut lui qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conſeil ſi prompt, ſi ſalutaire, ſi avidement reçu par le roi, dont la vue diſcernait tout dans des momens où elle peut s'égarer ſi aiſément. Jouiſſez, Meſſieurs, du plaiſir d'entendre dans cette aſſemblée ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu (*l*) de votre fondateur ſur le champ de bataille: *Je n'oublierai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu.* Mais ſi cette gloire particulière vous eſt chère, combien ſont chères à toute la France, combien le feront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit *Louis XV* après ſes victoires! Il les fait encore, il ne court à ſes ennemis que pour les déſarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de ſon cœur, ils le feraient leur arbitre au lieu de le combattre; & ce ſerait peut-être le ſeul moyen d'obtenir ſur lui des avantages. (*m*)

(*l*) M. le maréchal duc de *Richelieu*.

(*m*) L'événement a juſtifié, en 1748, ce que diſait M. de *Voltaire* en 1746.

Les vertus qui le font craindre leur ont été connues, dès qu'il a commandé ; celles qui doivent ramener leur conſcience, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu ſon ame dès qu'il a régné. Nous avons penſé comme penſeront tous les peuples & tous les ſiècles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tous nos cœurs le ſentent, & vos bouches éloquentes en ſont les interprètes. Les médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce (*n*) éterniſent ſes triomphes & notre bonheur. Puiſſé-je voir dans nos places publiques ce monarque humain, ſculpté des mains de nos *Praxitèles*, environné de tous les ſymboles de la félicité publique ! Puiſſé-je lire aux pieds de ſa ſtatue ces mots qui ſont dans nos cœurs : *Au père de la patrie !*

(*n*) Les médailles frappées au louvre ſont au-deſſus des plus belles de l'antiquité ; non pas pour les légendes, mais pour le deſſin & la beauté des coins.

PANEGYRIQUE

DE LOUIS XV,

Fondé sur les faits & sur les événemens le plus intéressans, jusqu'en 1749.

PREFACE
DE L'AUTEUR.

L'AUTEUR de ce panégyrique se cacha long-temps, avec autant de soin qu'en prennent ceux qui ont fait des satires. Il est toujours à craindre que le panégyrique d'un monarque ne passe pour une flatterie intéressée. L'effet ordinaire de ces éloges est de faire rougir ceux à qui on les donne, d'attirer peu l'attention de la multitude, & de soulever la critique. On ne conçoit pas comment *Trajan* put avoir ou assez de patience ou assez d'amour-propre pour entendre prononcer le long panégyrique de *Pline* : il semble qu'il n'ait manqué à *Trajan*, pour mériter tant d'éloges, que de ne les avoir pas écoutés.

Le panégyrique de *Louis XIV* fut prononcé par M. *Pélisson*, & celui de *Louis XV* devrait l'être sans doute à l'académie par une bouche aussi éloquente. Il s'en faut beaucoup que l'auteur de cet essai adopte l'avis de M. le président *Hénault*, qui préfère le panégyrique de *Louis XV* à celui de *Louis XIV*. L'auteur ne préfère que le sujet. Il avoue que *Louis XV* a sur *Louis XIV* l'avantage d'avoir gagné deux batailles rangées. Il croit que le système des finances ayant été perfectionné par le temps, l'Etat a

ſouffert incomparablement moins dans la guerre de 1741, que dans celle de 1688, & ſurtout dans celle de 1701. Il penſe enfin que la paix d'Aix-la-Chapelle peut avoir un grand avantage ſur celle de Nimègue. Ces deux paix à jamais célébres ont été faites dans les mêmes circonſtances, c'eſt-à-dire après des victoires: mais le vainqueur fit encore craindre ſa puiſſance par le traité même de Nimègue, & *Louis XV* fait aimer ſa modération. Le premier traité pouvait encore aigrir des nations & le ſecond les réconcilie. C'eſt cette paix heureuſe que l'auteur a principalement en vue. Il regarde celui qui l'a donnée comme le bienfaiteur du genre-humain. Il a fait un panégyrique très-court, mais très-vrai dans tous ſes points, & il l'a écrit d'un ſtyle très-ſimple, parce qu'il n'avait rien à orner. Il a laiſſé à chaque citoyen le ſoin d'étendre toutes les idées dont il ne donne ici que le germe. Il y a peu de lecteurs qui, en voyant cet ouvrage, ne puiſſent beaucoup l'augmenter par leurs réflexions, & le meilleur effet d'un livre eſt de faire penſer les hommes. On a nourri ce diſcours de faits inconnus auparavant au public, & qui ſervent de preuves. Ce ſont-là les véritables éloges, & qui ſont bien au-deſſus d'une déclamation pompeuſe & vaine. La lettre qu'on rapporte écrite d'un prince au roi, eſt de monſeigneur le prince de *Conti*, du

20 juillet 1744: celle du roi eſt du 19 mai 1745: en un mot, on peut regarder cet ouvrage intitulé *panégyrique* comme le précis le plus fidelle de tout ce qui eſt à la gloire de la France & de ſon roi : & on défie la critique d'y trouver rien d'altéré ni d'exagéré.

A l'égard des cenſures qu'un journaliſte a faites, non du fond de l'ouvrage, mais de la forme, on commence par le remercier d'une réflexion très-juſte ſur ce qu'on avait dit que le roi de Sardaigne choiſiſſait bien ſes miniſtres & ſes généraux, & était lui-même un grand général & un grand miniſtre. Il paraît en effet que le terme de miniſtre ne convient pas à un ſouverain. (*)

A l'égard de toutes les autres critiques elles ont paru injuſtes & inconſidérées ; dans une on reproche à l'auteur d'avoir écrit un panégyrique dans le ſtyle de *Pline* plutôt que dans celui de *Cicéron*, & dans celui de *Boſſuet* & de *Bourdaloue*. Il dit que tout eſt orné d'antithèſes, *de termes qui ſe querellent & de penſées qui ſemblent ſe repouſſer*.

On n'examine pas ici s'il faut ſuivre dans un panégyrique *Pline* qui en a fait un, ou *Cicéron* qui n'en a point fait. S'il faut imiter la pompe & la déclamation d'une oraiſon funèbre

(*) M. de *Voltaire* a laiſſé ſubſiſter cette phraſe malgré la critique, qu'il paraît regarder ici comme fondée, & nous croyons qu'il a eu raiſon de la conſerver.

dans le récit des choſes récentes qui ſont ſi délicates à traiter ; ſi les ſermons de *Bourdaloue* doivent être le modèle d'un homme qui parle de la guerre & de la paix, de la politique & des finances. Mais on eſt bien ſurpris que le critique diſe que tout eſt antithèſes dans un écrit où il y en a ſi peu. A l'égard *des termes qui ſe querellent, & des penſées qui ſe repouſſent*, on ne ſait pas ce que cela ſignifie.

Le journaliſte dit que le contraſte des quatre rois *François I*, *Henri IV*, *Louis XIII*, *Louis XIV*, & du monarque régnant, n'eſt pas aſſez ſenſible. Il n'y a là aucun *contraſte* ; des mérites différens ne ſont point des choſes oppoſées : on n'a voulu faire ni de contraſtes ni d'antithèſes, & il n'y en a pas la moindre apparence.

Il reprend ces mots au ſujet de nos alarmes ſur la maladie du roi : *après un triomphe ſi rare il ne fallait pas une vertu commune*. On ne triomphe, dit-il, que de ſes ennemis ; peut-il ignorer que ce terme *triomphe*, eſt toujours noblement employé pour tous les grands ſuccès, en quelque genre que ce puiſſe être ?

Il prétend que ce triomphe n'eſt pas rare : En France, dit-il, rien de plus naturel, rien de plus général que l'amour des peuples pour leur ſouverain. Il n'a pas ſenti que cette critique très-déplacée tend à diminuer le prix de l'amour

extrême, qui éclata dans cette occasion par des témoignages si singuliers. Oui, sans doute, ce triomphe était rare, & il n'y en a aucun exemple sur la terre; c'est ce que toute la nation dépose contre cette accusation du censeur.

A quoi pense-t-il quand il dit que rien n'est plus naturel, plus général qu'une telle tendresse? où a-t-il trouvé qu'en France on ait marqué un tel amour pour ses rois avant que *Louis XIV* & *Louis XV* aient gouverné par eux-mêmes? Est-ce dans le temps de la fronde? est-ce sous *Louis XIII*, quand la cour était déchirée par des factions & l'Etat par des guerres civiles? quand le sang ruisselait sur les échafauds? Est-ce lorsque le couteau de *Ravaillac*, instrument du fanatisme de tout un parti, acheva le parricide que *Jean Châtel* avait commencé, & que *Pierre Barrière* & tant d'autres avaient médité? est-ce quand le moine *Jacques Clément*, animé de l'esprit de la ligue, assassina *Henri III*? est-ce après ou avant le massacre de la St Barthélemi? est-ce quand les *Guises* régnaient sous le nom de *François II*? Est-il possible qu'on ose dire que les Français pensent aujourd'hui comme ils pensaient dans ces temps abominables?

Après un triomphe si rare il ne fallait pas une vertu commune: le censeur condamne ce passage,

comme s'il supposait une vertu commune auparavant.

Premièrement on lui dira qu'il serait d'un lâche flatteur & d'un menteur ridicule de prétendre que le prince, l'objet de ce panégyrique, avait fait alors d'aussi grandes choses qu'il en a faites depuis. Ce sont deux victoires, c'est la paix donnée à l'Europe, qui ont rempli ce que sa première & glorieuse campagne avait fait espérer. En second lieu, quand l'auteur dit dans la même période que la crainte de perdre un bon roi, imposait à ce grand prince la nécessité d'être le meilleur des rois, non-seulement il ne suppose pas là une vertu commune; mais s'exprimant en véritable citoyen, il fait sentir que l'amour de tout un peuple encourage les souverains à faire de grandes choses, les affermit encore dans la vertu, les excite encore à faire le bonheur d'une nation qui le mérite. Penser & parler autrement serait d'un misérable esclave, & les louanges des esclaves ne sont d'aucun prix, non plus que leurs services.

Le censeur dit que les Anglais ont été les dominateurs des mers de *fait* & *non pas de droit*. Il s'agit bien ici de droit; il s'agit de la vérité & de montrer que les Français peuvent être aussi redoutables sur mer qu'ils l'ont été sur terre.

Il avance que le goût de *dissertation s'empare quelquefois de l'auteur*. Il y a dans tout l'ouvrage quatre lignes où l'on trouve une réflexion politique très-importante, une maxime très-vraie, c'est que les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire, & on en pourrait donner cent exemples. L'auteur en rapporte trois en deux lignes, & voilà ce que le censeur appelle dissertation. On trouvera, dit-il, quelque chose de décousu dans le style. Ce mot trivial, *décousu*, signifie un discours sans liaison, sans transition, & c'est peut-être le discours où il y en a davantage. *Ce décousu*, dit-il, *est l'effet des antithèses*, & il n'y a pas deux antithèses dans tout l'ouvrage.

Il y a d'autres injustices auxquelles on ne répond point; ceux qui ont été fâchés qu'on ait célébré dans cet ouvrage les citoyens qui ont bien servi l'Etat, chacun dans leur genre, méritent moins d'être réfutés que d'être abandonnés à leur basse envie, qui ajoute encore à l'éloge qu'ils condamnent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE

M. LE PRESIDENT HENAULT.

„ CE panégyrique, d'autant plus éloquent qu'il „ paraît ne pas prétendre à l'éloquence, étant fondé „ uniquement sur les faits, est également glorieux „ pour le roi & pour la nation. Je ne crois pas „ qu'on puisse lui comparer celui que *Pélisson* com- „ posa pour *Louis XIV;* ce n'était qu'un discours „ vague, & celui-ci est appuyé sur les événemens „ les plus grands, sur les anecdotes les plus intéres- „ santes. C'est un tableau de l'Europe, c'est un „ précis de la guerre, c'est un ouvrage qui annonce „ à chaque page un bon citoyen, c'est un éloge où „ il n'y a pas un mot qui sente la flatterie; il devrait „ avoir été prononcé dans l'académie, avec la plus „ grande solemnité, & la capitale doit l'envier aux „ provinces où il a été imprimé. „

PANEGYRIQUE

PANEGYRIQUE
DE LOUIS XV.

LUDOVICO DECIMO-QUINTO,
DE HUMANO GENERE BENE MERITO.

UNE voix faible & inconnue s'élève, mais elle ſera l'interprète de tous les cœurs. Si elle ne l'eſt pas, elle eſt téméraire; ſi elle flatte, elle eſt coupable; car c'eſt outrager le trône & la patrie, que de louer ſon prince des vertus qu'il n'a pas.

On ſait aſſez que ceux qui ſont à la tête des peuples, ſont jugés par le public avec autant de ſévérité qu'ils ſont loués en face avec baſſeſſe; que tout prince a pour juges les cœurs de ſes ſujets; qu'il ne tient qu'à lui de ſavoir ſon arrêt, & de ſe connaître ainſi lui-même. Il n'a qu'à conſulter la voix publique, & ſurtout celle du petit nombre de juges, qui en tout genre entraîne à la longue l'opinion du grand nombre, & qui ſeule ſe fait entendre à la poſtérité.

La réputation eſt la récompenſe des rois; la fortune leur a donné tout le reſte; mais cette réputation eſt différente comme leurs caractères, plus éclatante chez les uns, plus ſolide chez les autres; ſouvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte, quelquefois appuyée ſur l'amour; ici plus

prompte, ailleurs plus tardive; rarement pure & universelle.

Louis XII, malheureux dans la guerre & dans la politique, vit les cœurs de son peuple se tourner vers lui, & fut consolé.

François I, par sa valeur, par sa magnificence, & par la protection des arts qui l'immortalise, ressaisit la gloire qu'un rival trop puissant lui avait enlevée.

Henri IV, ce brave guerrier, ce bon prince, ce grand-homme si au-dessus de son siècle, ne fut connu de tout le monde qu'après sa mort; & c'est ce que lui-même avait prédit.

Louis XIV frappa tous les yeux, pendant quarante ans, de l'éclat de sa prospérité, de sa grandeur & de sa gloire, & fit parler en sa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à *Louis XV* un titre qui doit rassembler en lui bien d'autres titres; car il n'en est pas d'un souverain comme d'un particulier: on peut aimer un citoyen médiocre; une nation n'aimera pas long-temps un prince qui ne sera pas un grand prince.

Ce temps sera toujours présent à la mémoire, où il commença à gouverner & à combattre; ce temps où les fatigues réunies du cabinet & de la guerre, le mirent au bord du tombeau. On se souvient de ces cris de douleur & de tendresse, de cette désolation, de ces larmes de toute la France, de cette foule consternée, qui se précipitant dans les temples, interrompait, par ses sanglots, les prières publiques, tandis que le prêtre pleurait en les prononçant, & pouvait les achever à peine.

Au bruit de sa convalescence, avec quel transport nous passâmes de l'excès du désespoir à l'ivresse de la joie! Jamais les courriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires, ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il est hors de danger*? Les témoignages de cet amour venaient de tous côtés au monarque : ceux qui l'entouraient, lui en parlaient avec des larmes de joie; il se souleva soudain par un effort dans ce lit de douleur où il languissait encore : *Qu'ai-je donc fait*, s'écria-t-il, *pour être ainsi aimé*? Ce fut l'expression naïve de ce caractère simple, qui n'ayant de faste ni dans la vertu, ni dans la gloire, savait à peine que sa grande ame fût connue.

Puisqu'il était ainsi aimé, il méritait de l'être. On peut se tromper dans l'admiration, on peut trop se hâter d'élever des monumens de gloire, on peut prendre de la fortune pour du mérite; mais quand un peuple entier aime éperdument, peut-il errer? Le cœur du prince sentit ce que voulait dire ce cri de la nation : la crainte universelle de perdre un bon roi, lui imposait la nécessité d'être le meilleur des rois. Après un triomphe si rare, il ne fallait pas une vertu commune.

C'est à la nation à dire s'il a été fidelle à cet engagement que son cœur prenait avec les nôtres; c'est à elle de se rendre compte de sa félicité.

Il se trouvait engagé dans une guerre malheureuse, que son conseil avait entreprise pour soutenir un allié qui depuis s'est détaché de nous. Il avait à combattre une reine intrépide, qu'aucun péril n'avait ébranlée, & qui soulevait les nations en

faveur de sa cause. Elle avait porté son fils dans ses bras à un peuple toujours révolté contre ses pères, & en avait fait un peuple fidelle, qu'elle rempliſſait de l'esprit de sa vengeance. Elle réuniſſait dans elle les qualités des empereurs ses aïeux, & brûlait de cette émulation fatale qui anima, deux cents ans, sa maiſon impériale, contre la maiſon la plus ancienne & la plus auguſte du monde.

A cette fille des *Césars* s'uniſſait un roi d'Angleterre, qui savait gouverner un peuple qui ne sait point servir. Il menait ce peuple valeureux comme un cavalier habile pouſſe à toute bride un courſier fougueux, dont il ne pourrait retenir l'impétuoſité. Cette nation, la dominatrice de l'Océan, voulait tenir, à main armée, la balance sur la terre, afin qu'il n'y eût plus jamais d'équilibre sur les mers. Fière de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voiſins, tandis que nous pouvions entrer à peine dans son île; fière de ses victoires paſſées, de ses richeſſes préſentes, elle achetait contre nous des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre; elle paraiſſait inépuiſable dans ses reſſources, & irréconciliable dans sa haine.

Un monarque qui veille à la garde des barrières que la nature éleva entre la France & l'Italie, & qui ſemble, du haut des Alpes, pouvoir déterminer la fortune, ſe déclarait contre nous, après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un politique & un guerrier; un prince qui savait bien choiſir ses miniſtres & ses généraux, & qui pouvait ſe paſſer d'eux, grand général lui-même & grand miniſtre. L'Autriche ſe dépouillait de ses terres

en sa faveur ; l'Angleterre lui prodiguait ses trésors : tout concourait à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'ennemis se joignait cette république fondée sur le commerce, sur le travail & sur les armes ; cet Etat qui, toujours prêt d'être submergé par la mer, subsiste en dépit d'elle, & la fait servir à sa grandeur ; république supérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire, elle a eu les mêmes richesses. Ce peuple haïssait ses anciens protecteurs, & servait la maison de ses anciens oppresseurs ; ce peuple, autrefois le rival & le vainqueur de l'Angleterre sur les mers, se jetait dans les bras de ceux mêmes qui ont affaibli son commerce, & refusait l'alliance & la protection de ceux par qui son commerce florissait. Rien ne l'engageait dans la querelle : il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maisons de France & d'Autriche, entre l'Espagne & l'Angleterre, mais la défiance l'aveugla, & ses propres erreurs l'ont perdu.

Ce peuple ne pouvait croire qu'un roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promise ; le voilà qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, ose attaquer un roi puissant, qui lui tendait les bras. En vain *Louis XV* leur répète à tous : Je ne veux rien pour moi ; je ne demande que la justice pour mes alliés : je veux que le commerce des nations & le vôtre soit libre ; que la fille de *Charles VI* jouisse de l'héritage immense de ses pères ; mais aussi qu'elle n'envie point la province de Parme à l'héritier légitime ; que Gènes ne soit point opprimée ; qu'on ne lui ravisse pas un bien qui lui appartient, & dont elle ne peut jamais

abuſer : ces propoſitions étaient ſi modérées, ſi équitables, ſi déſintéreſſées, ſi pures, qu'on ne put le croire. Cette vertu eſt trop rare chez les hommes ; & quand elle ſe montre, on la prend d'abord pour de la fauſſeté, ou pour de la faibleſſe.

Il faut donc combattre, ſans que tant de nations liguées fuſſent en effet pourquoi l'on combattait. La cendre du dernier des empereurs autrichiens était arroſée du ſang des nations ; & lorſque l'Allemagne elle-même était devenue tranquille, lorſque la cauſe de tant de diviſions ne ſubſiſtait plus, les cruels effets en duraient encore. En vain le roi voulait la paix, il ne pouvait l'obtenir que par des victoires.

Déjà les villes qu'il avait aſſiégées s'étaient rendues à ſes armes : il vole ſous les remparts de Tournai, avec ſon fils, ſon unique eſpérance & la nôtre. Il faut combattre contre une armée ſupérieure, dont les Anglais ſefaient la principale force. C'eſt la bataille la plus heureuſe & la plus grande par ſes ſuites qu'on ait donnée depuis *Philippe-Auguſte;* c'eſt la première depuis *Saint Louis*, qu'un roi de France ait gagnée en perſonne contre cette nation belliqueuſe & reſpectable, qui a toujours été l'ennemie de notre patrie, après en avoir été chaſſée. Mais cette victoire ſi heureuſe, à quoi tenait-elle ? C'eſt ce que lui dit ce grand général à qui la France a des obligations éternelles. En effet, l'hiſtoire dépoſera que, ſans la préſence du roi, la bataille de Fontenoi était perdue. On ramenait de tous côtés les canons ; tous les corps avaient été repouſſés les uns après les autres ; le poſte important d'Antouin

avait commencé d'être évacué ; la colonne anglaise s'avançait à pas lents, toujours ferme, toujours inébranlable, coupant en deux notre armée, fesant de tous côtés un feu continu, qu'on ne pouvait ni ralentir, ni soutenir. Si le roi eût cédé aux prières de tant de serviteurs, qui ne craignaient que pour ses jours, s'il n'eût demeuré sur le champ de bataille, s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés, qu'on retrouva avec tant de peine, aurait-on fait les efforts réunis qui décidèrent du sort de cette journée? Qui ne sait à quel excès la présence du souverain enflamme notre nation, & avec quelle ardeur on se dispute l'honneur de mourir ou de vaincre à ses yeux? Ce moment en fut un grand exemple. On proposait la retraite, le roi regardait ses guerriers, & ils vainquirent.

On ne sait que trop quelles funestes horreurs suivent les batailles, combien de blessés restent confondus parmi les morts, combien de soldats, élevant une voix expirante pour demander du secours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons, qui leur arrachent de misérables dépouilles, couvertes de sang & de fange; ceux mêmes qui sont secourus, le sont souvent d'une manière si précipitée, si inattentive, si dure, que le secours même est funeste; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens, en accusant la mort de n'avoir pas été assez prompte: mais après la bataille de Fontenoi, on vit un père qui avait soin de la vie de ses enfans, & tous les blessés furent secourus comme s'ils l'avaient été par leurs frères. L'ordre, la prévoyance, l'attention, la propreté,

l'abondance de ces maiſons que la charité élève avec tant de frais, & qu'elle entretient dans le ſein de nos villes tranquilles & opulentes, n'étaient pas au-deſſus de ce qu'on vit dans les établiſſemens préparés à la hâte pour ce jour de ſang. Les ennemis priſonniers & bleſſés devenaient nos compatriotes, nos frères. Jamais tant d'humanité ne ſuccéda ſi promptement à tant de valeur.

Les Anglais ſurtout en furent touchés ; & cette nation, la rivale de notre vertu guerrière, l'eſt devenue de notre magnanimité. Ainſi un prince, un ſeul homme, peut, par ſon exemple, rendre meilleurs ſes ſujets & ſes ennemis même : ainſi les barbaries de la guerre ont été adoucies dans l'Europe, autant que le peut permettre la méchanceté humaine ; & ſi vous en exceptez ces brigands étrangers, à qui l'eſpoir ſeul du pillage met les armes à la main, on a vu, depuis le jour de Fontenoi, les nations armées diſputer de généroſité.

Il eſt pardonnable à un vainqueur de vouloir tirer avantage de ſa victoire, d'attendre au moins que le vaincu demande la paix, & de la lui faire acheter chèrement ; c'eſt la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le vainqueur de Fontenoi ? Dès le jour même de la bataille, il ordonne à ſon ſecrétaire d'Etat d'écrire en Hollande qu'il ne demande que la pacification de l'Europe : il propoſe un congrès ; il proteſte qu'il ne veut pas rendre ſa condition meilleure ; il ſuffit que celle des peuples le ſoit par lui. Le croira-t-on dans la poſtérité ? c'eſt le vainqueur qui demande la paix, & c'eſt le vaincu qui la refuſe. *Louis XV* ne ſe rebute pas ; il faut au moins feindre

de l'écouter. On envoie quelques plénipotentiaires ; mais ce n'eſt que par une formalité vaine ; on ſe défie de ſes offres : les ennemis lui ſuppoſent de vaſtes projets, parce qu'ils oſaient en avoir encore. Toutes les villes cependant tombent devant lui, devant les princes de ſon ſang, devant tous les généraux qui les aſſiègent. Des places qui avaient autrefois réſiſté trois années, ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Mêlle, à Rocoux, à Laufelt; on trouve par-tout les Anglais, qui ſe dévouent, pour leurs alliés, avec plus de courage que de politique ; & par-tout la valeur françaiſe l'emporte; ce n'eſt qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vu un temps où ces feux, ces illuminations, ces monumens paſſagers de la gloire, devenus un ſpectacle commun, n'attiraient plus l'empreſſement de la multitude raſſaſiée de ſuccès.

Quelle eſt la ſituation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne, après une guerre ſi longue, & qui avait été deux ans ſi malheureuſe?

Ce général étranger, naturaliſé par tant de victoires, auſſi habile que *Turenne*, & encore plus heureux, avait fait de la Flandre entière une de nos provinces.

Du côté de l'Italie, où les obſtacles ſont beaucoup plus grands, où la nature oppoſe tant de barrières, où les batailles ſont ſi rarement déciſives, & cependant les reſſources ſi difficiles, on ſe ſoutenait du moins après une viciſſitude continuelle de ſuccès & de pertes. On était encore animé par la gloire de la journée des barricades, par l'eſcalade de ces rochers

qui touchent aux nues, par ces fameux passages du Pô.

Un chef actif & prévoyant, qui conçoit les plus grands projets, & qui discute les plus petits détails ; ce général qui, après avoir sauvé l'armée de Prague, par une retraite digne de *Xénophon*, venait de délivrer la Provence, disputait alors les Alpes aux ennemis, les tenait en alarmes, les avait chassés de Nice, mettait en sureté nos frontières. Un génie brillant, audacieux, dans qui tout respire la grandeur, la hauteur & les grâces ; cet homme qui serait encore distingué dans l'Europe, quand même il n'aurait aucune occasion de se signaler, soutenait la liberté de Gènes contre les Autrichiens, les Piémontais & les Anglais. Le roi d'Espagne, inébranlable dans son alliance, joignait à nos troupes ses troupes audacieuses & fidelles, dont la valeur ne s'est jamais démentie. Le royaume de Naples était en sureté. *Louis XV* veillait à la fois sur tous ses alliés, & contenait ou accablait tous ses ennemis.

Enfin, par une suite de l'administration secrète qui donne la vie à ce grand corps politique de la France, l'Etat n'était épuisé ni par les trésors engloutis dans la Bohème & dans la Bavière, ni par les libéralités prodiguées à un empereur que le roi avait protégé, ni par ces dépenses immenses qu'exigeaient nos nombreuses armées. L'Autriche & la Savoie, au contraire, ne se soutenaient que par les subsides de l'Angleterre ; & l'Angleterre commençait à succomber sous le fardeau, son sang & ses trésors se perdaient pour des intérêts qui n'étaient pas les siens ; la Hollande se ruinait & s'enchaînait par opiniâtreté ;

des craintes imaginaires lui fesaient éprouver des malheurs réels ; & nous victorieux & tranquilles, nous regardions de loin, dans le sein de l'abondance, tous les fléaux de la guerre portés loin de nos provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts, quelques grands qu'ils fussent, parce que nous avons senti qu'ils étaient nécessaires, & établis avec une sage proportion. Aussi (ce qui peut-être n'était jamais arrivé depuis plusieurs siècles) aucun ministre des finances n'a excité le moindre murmure, aucun financier n'a été odieux ; & quand, sur quelques difficultés, le parlement a fait des remontrances à son maître, on a cru voir un père de famille qui consulte, sur les intérêts de ses enfans, les interprètes des lois.

Il s'est trouvé un homme qui a soutenu le crédit de la nation par le sien ; crédit fondé à la fois sur l'industrie & sur la probité, qui se perd si aisément, & qui ne se rétablit plus quand il est détruit. (*) C'était un des prodiges de notre siècle ; & ce prodige ne nous frappait pas peut-être assez : nous y étions accoutumés, comme aux vertus de notre monarque. Nos camps devant tant de places assiégées, ont été semblables à des villes policées, où règnent l'ordre, l'affluence & la richesse. Ceux qui ont ainsi fait subsister nos armées étaient des hommes dignes de seconder ceux qui nous ont fait vaincre. (**)

Vous pardonnez, héros équitable, héros modeste, vous pardonnez sans doute, si on ose mêler l'éloge de vos sujets à celui du père de la patrie ? Vous les avez choisis. Quand tous les ressorts d'un Etat se déploient

(*) M. de *Marmontel*.

(**) M. *Duvernei*.

d'un concert unanime, la main qui les dirige eſt celle d'un grand-homme : peut-être ceſſerait-il de l'être, s'il voyait d'un œil chagrin & jaloux la juſtice qui leur eſt rendue.

Grâce à cette adminiſtration unique, le roi n'a jamais éprouvé cette douleur ſi cruelle pour un bon prince, de ne pouvoir récompenſer ceux qui ont prodigué leur ſang pour l'Etat.

Jamais, dans le cours de cette longue guerre, le miniſtre n'a ignoré, ni laiſſé ignorer au prince, aucune belle action du moindre officier ; & toutes nombreuſes, toutes communes qu'elles ſont devenues, jamais la récompenſe ne s'eſt fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes eſt aſſez grand pour mettre un prix à la vie ? il n'en eſt point ; & ſi le cœur du maître n'eſt pas ſenſible, on n'eſt mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la capitale, pluſieurs d'entre vous verront, dans leurs voyages, ces terrains que *Louis XV* a rendus ſi célébres, ces plaines ſanglantes que vous ne connaiſſez encore que par les réjouiſſances paiſibles qui ont célébré des victoires ſi chèrement achetées ; quand vous aurez reconnu la place où tant de héros ſont morts pour vous, verſez des larmes ſur leurs tombeaux, imitez votre roi qui les regrette.

Un de nos princes écrivait au roi, de la cime des Alpes, qui étaient ſes champs de victoire : *Le colonel de mon régiment a été tué ; vous connaiſſez trop, Sire, tout le prix de l'amitié, pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre eſt honorable, & pour qui l'écrit, & pour qui la reçoit ! O hommes ! apprenez d'un

prince & d'un roi ce que vaut le sang des hommes, apprenez à aimer.

Quel préjugé s'est répandu sur la terre, que cette amitié, cette précieuse consolation de la vie, est exilée dans les cabanes, qu'elle se plaît chez les malheureux! O erreur! l'amitié est également inconnue, & chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux, & chez les heureux souvent endurcis, & dans le travail des campagnes, & dans les occupations des villes, & dans les intrigues des cours. Par-tout elle est étrangère: elle est, comme la vertu, le partage de quelques ames privilégiées; & lorsqu'une de ces belles ames se trouve sur le trône, ô Providence, qu'il faut vous bénir! Puissent ceux qui croient que dans les cours, l'intrigue ou le hasard distribue toujours les récompenses, lire quelques-unes de ces lettres que le monarque écrivait après ses victoires! *J'ai perdu*, dit-il dans un de ces billets où le cœur parle, & où le héros se peint, *j'ai perdu un honnête homme & un brave officier, que j'estimais & que j'aimais. Je sais qu'il a un frère dans l'état ecclésiastique, donnez-lui le premier bénéfice, s'il en est digne, comme je le crois.*

Peuples, c'est ainsi que vous êtes gouvernés. Songez quelle est votre gloire au-dehors & votre tranquillité au-dedans; voyez les arts protégés au milieu de la guerre; comparez tous les temps; comptez-les depuis *Charlemagne*, quel siècle trouverez-vous comparable à notre âge? Celui du règne trop court de l'immortel *Henri IV*, depuis la paix de Vervins; & encore quel affreux levain restait des discordes de quatre règnes? Les belles & triomphantes années de *Louis XIV*; mais quels malheurs les ont suivies? &

puisse notre bonheur être plus durable ! Enfin, vous trouverez soixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandues dans plus de neuf siècles ; tant le bonheur public est rare, tant le chemin est lent, qui mène en tout genre à la perfection, tant il est difficile de gouverner les hommes & de les satisfaire.

On s'est plaint (car la vérité ne dissimule rien, & nous sommes assez grands pour avouer ce qui nous manque,) on s'est plaint qu'un seul ressort se soit rencontré faible dans cette vaste & puissante machine si habilement conduite. *Louis XV*, en prenant à la fois le timon de l'Etat & l'épée, ne trouva point dans ses ports, de ces flottes nombreuses, de ces grands établissemens de marine, qui sont l'ouvrage du temps. Un effort précipité ne peut en ce genre suppléer à ce qui demande tant de prévoyance & une si longue application. Il n'en est pas de nos forces maritimes comme de ces trirèmes que les Romains apprirent si rapidement à construire & à gouverner. Un seul vaisseau de guerre est un objet plus grand que les flottes qui décidèrent auprès d'Actium de l'empire du monde. Tout ce qu'on a pu faire, on l'a fait; nous avons même armé plus de vaisseaux que n'en avait la Hollande, qu'on appelle encore *Puissance maritime*; mais il n'était pas possible d'égaler en peu d'années l'Angleterre, qui étant si peu de chose par elle-même sans l'empire de la mer, regarde depuis si long-temps cet empire comme le seul fondement de sa puissance, & comme l'essence de son gouvernement. Les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire; ce qui est nécessaire à un Etat, est toujours ce qui en fait la force. Ainsi la Hollande

a ſes navires marchands, la Grande-Bretagne ſes armées navales, la France ſes armées de terre.

Le miniſtre, qui prêtait la main aux rènes du gouvernement dans le commencement de la guerre, était dans cette extrême vieilleſſe où il ne reſte plus que deux objets, le moment qui fuit, & l'éternité. Il avait ſu long-temps retenir comme enchaînées ces flottes de nos voiſins toujours prêtes à couvrir les mers, & à s'élancer contre nous. Ses négociations lui avaient acquis le droit d'eſpérer que ſes yeux, prêts à ſe fermer, ne verraient plus la guerre; mais DIEU, qui prolonge & retranche à ſon gré nos années, frappa *Charles VI* avant lui; & cette mort imprévue, comme le ſont preſque tous les événemens, fut le ſignal de plus de trois cents mille morts. Enfin, la ſageſſe de ce vieillard reſpectable, ſes ſervices, ſa douceur, ſon égalité, ſon déſintéreſſement perſonnel méritaient nos éloges, & ſon âge nos excuſes. S'il avait pu lire dans l'avenir, il aurait ajouté à la puiſſance de l'Etat ce rempart de vaiſſeaux, cette force qui peut ſe porter à la fois dans les deux hémiſphères: & que n'aurait-on point exécuté? Le héros auſſi admirable qu'infortuné, qui aborda ſeul dans ſon ancienne patrie, qui ſeul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'eſt affaibli qu'à force de vaincre, aurait recueilli le fruit de ſon audace plus qu'humaine; & ce prince ſupérieur à *Guſtave Vaſa*, ayant commencé comme lui, aurait fini de même.

Mais enfin, quoique ces grandes reſſources nous manquaſſent, notre gloire s'eſt conſervée ſur les mers. Tous nos officiers de marine, combattant avec des

forces inférieures, ont fait voir qu'ils euſſent vaincu s'ils en avaient eu d'égales. Notre commerce a ſouffert, & n'a jamais été interrompu; nos grands établiſſemens ont ſubſiſté; nous avons renverſé ceux de nos ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre, & tout tombait devant nous en Flandre.

Dans ces circonſtances heureuſes on vole de la victoire de Laufelt aux baſtions de Berg-op-zoom. On ſavait que les *Requeſens*, les *Parme*, les *Spinola*, ces héros de leur ſiècle, en avaient tour à tour levé le ſiége. *Louis XIV* lui-même, dont l'armée victorieuſe ſe répandit comme un torrent dans quatre provinces de la Hollande, ne voulut pas ſe commettre à l'aſſiéger. *Cohorn*, le *Vauban* hollandais, en avait fait depuis la place de l'Europe la plus forte. La mer & une armée entière la défendaient: *Louis XV* en ordonne le ſiége, & nous la prenons d'aſſaut. Le guerrier, qui avait forcé Oczakow dans la Tartarie, déploie ainſi ſur cette frontière de la Hollande de nouveaux ſecrets de l'art de la guerre; ſecrets au-deſſus des règles de l'art. A cette nouvelle conquête, qui répandit tant de conſternation chez les ennemis, & qui étonna tant les vainqueurs, l'Europe penſe que *Louis XV* ceſſera d'être ſi facile; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute & qu'on juſtifie en la ſuppoſant toujours. Il le faut avouer, les ennemis ont fait ce qu'ils on pu pour la lui inſpirer. Ils ſont heureux, ils n'ont pas réuſſi. Il arbore le même olivier ſur ces murs écraſés & fumans de ſang: il ne propoſe rien de plus que ce qu'il offrait dans ſes premières proſpérités.

Cet excès de vertu ne perſuade pas encore; il était

trop

trop peu vraiſemblable : on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'impoſer ; on tremble, & on s'aigrit : le vaincu eſt auſſi obſtiné dans ſa haine, que le vainqueur eſt conſtant dans ſa clémence. Qui aurait jamais cru que cette opiniâtreté eût pu ſe porter juſqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés, qui naguère n'étaient connus que de nom ? Qui eût penſé que les habitans des bords du Volga & de la mer Caſpienne duſſent être appelés aux bords de la Meuſe ? Ils viennent cependant ; & cent mille hommes qui couvrent Maſtricht, les attendent pour renouveler toutes les horreurs de la guerre. Mais, tandis que les ſoldats hyperboréens font cette marche ſi longue & ſi pénible, le général, chargé du deſtin de la France, confond en une ſeule marche tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire paſſer ſon armée à travers l'armée ennemie ? comment Maſtricht eſt-il tout d'un coup aſſiégé en leur préſence ? par quelle intelligence ſublime les a-t-il diſperſés ? Maſtricht eſt aux abois ; on tremble dans Nimègue ; les généraux ennemis ſe reprochent les uns aux autres ce coup fatal qu'aucun d'eux n'a prévu ; toutes les reſſources leur manquent à la fois ; il ne leur reſte plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejetée. Quelles conditions nous impoſerez-vous ? diſent-ils. Les mêmes, répond le roi victorieux, que je vous ai préſentées depuis quatre années, & que vous auriez acceptées ſi vous m'aviez connu. Il en ſigne les préliminaires : le voile qui couvrait tous les yeux tombe alors ; & les plus ſages de nos ennemis s'écrient : Le père de la France eſt donc le père de l'Europe !

Les Anglais surtout, chez qui la raison a toujours quelque chose de supérieur, quand elle est tranquille, rendent comme nous justice à la vertu : eux qui s'irritèrent si long-temps contre la gloire de *Louis XIV*, chérissent celle de *Louis XV*.

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un seul fait que la malignité puisse seulement couvrir du moindre doute? On s'était proposé un panégyrique, on n'a fait qu'un récit simple. O force de la vérité! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges! nous devons des actions de grâces. Quel est le citoyen, qui en voyant cet homme si grand & si simple, ne doive s'écrier du fond de son cœur : Si la frontière de ma province est en sureté, si la ville où je suis né est tranquille, si ma famille jouit en paix de son patrimoine, si le commerce & tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux, c'est à vous, c'est à vos travaux, c'est à votre grand cœur que je le dois!

Il y a toujours des hommes qui contredisent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur se contente de la justice qu'il fait rendre à ses alliés? pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes? il pouvait d'un mot gagner plusieurs villes. Oui, il le pouvait sans doute : mais lequel vaut le mieux pour un roi de France, & pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à sa grandeur, en laissant dans le cœur de ses ennemis des semences éternelles de discorde & de haine, ou bien de se contenter du plus beau royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui semblaient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies

que la jalousie fesait saigner, en devenant l'arbitre des nations si long-temps conjurées contre nous? Quel roi a fait jamais une paix plus utile? Il faut enfin rendre gloire à la vérité. *Louis XV* apprend aux hommes que la plus grande politique est d'être vertueux. Que nous reste-t-il à souhaiter désormais, sinon qu'il se ressemble toujours à lui-même, & que les rois à venir lui ressemblent?

ELOGE FUNEBRE

DES OFFICIERS

Qui ſont morts dans la guerre de 1741.

UN peuple qui fut l'exemple des nations, qui leur enſeigna tous les arts, & même celui de la guerre, le maître des Romains qui ont été nos maîtres, la Grèce enfin, parmi ſes inſtitutions qu'on admire encore, avait établi l'uſage de conſacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur ſang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuſe & humaine, digne de nous ! pourquoi ne la ſuivrions-nous pas ? nous long-temps les heureux rivaux en tant de genres de cette nation reſpectable ? Pourquoi nous renfermer dans l'uſage de ne célébrer après leur mort que ceux qui, ayant été donnés en ſpectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie ?

Il eſt juſte ſans doute, il importe au genre-humain, de louer les *Titus*, les *Trajans*, les *Louis XII*, les *Henri IV*, & ceux qui leur reſſemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs ſi intéreſſans & ſi chers quand ils ſont rendus à la perſonne ; ſi vains quand ils ne ſont qu'une partie néceſſaire d'une pompe funèbre, quand le cœur n'eſt point touché, quand la vanité ſeule de l'orateur parle à la vanité des hommes, & que dans un diſcours compoſé, & dans une diviſion forcée, on s'épuiſe en

éloges vagues qui paſſent avec la fumée des flambeaux funéraires ? Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux ſans doute, (ſi la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le magiſtrat immortaliſé par le même organe qui avait fait verſer tant de pleurs ſur la mort de *Marie d'Angleterre*, & qui fut digne de célébrer le grand *Condé !* Mais ſi la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs, eſt-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui : Les a-t-on rendus au grand *Colbert*, à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'induſtrie, qui porta ſes vues ſupérieures juſqu'aux extrémités de la terre, qui rendit la France la dominatrice des mers, & à qui nous devons une grandeur & une félicité long-temps inconnue ?

O mémoire ! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien ſervi l'Etat ! vivez éternellement : mais ſurtout ne périſſez pas tout entiers, vous guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'eſt votre ſang qui nous a valu des victoires ; c'eſt ſur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, & qu'ils ont monté à tant de remparts ; c'eſt à vous que nous devons une paix glorieuſe, achetée par votre perte. Plus la guerre eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaiſſance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour nous donner cette paix heureuſe, qui doit être l'unique but de la guerre, & le ſeul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles & insensés mortels que nous sommes, qui raisonnons tant sur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faiblesses, nous fesons sans cesse retentir nos temples de reproches & de condamnations; nous anathématisons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus secrètes complaisances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il est vrai, mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel; contre cette rage destructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères; contre ces déprédations atroces; contre ces cruautés qui font de la terre un séjour de brigandage, un horrible & vaste tombeau?

Des bords du Pô jusqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'esprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes; ils vont, & ils changent de maîtres: ils s'exposent à un supplice infame pour un léger intérêt; le jour du combat vient, & souvent le soldat qui s'était rangé naguère sous les enseignes de sa patrie, répand sans remords le sang de ses propres concitoyens; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat: telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des empires, &

pour élever les monumens de la gloire. Considérés tous ensemble, marchant avec ordre sous un grand capitaine, ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales, (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie des nations.

Tel n'est point l'officier, idolâtre de son honneur & de celui de son souverain, bravant de sang-froid la mort avec toutes les raisons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la nature; humain, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui; né pour les douceurs de la société, comme pour les dangers de la guerre; aussi poli que fier, orné souvent par la culture des lettres, & plus encore par les grâces de l'esprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaissent nos officiers; elles avouent surtout que lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs grâces & leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohème, conquise par leurs mains en si peu de momens; eux qui attaquaient, qui assiégeaient leurs assiégeans; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des saisons dans cette marche mémorable, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins

pénible & non moins hasardeuse. On les a vus, sous un prince aussi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes ; victorieux à la fois de tous les obstacles que la nature, l'art & la valeur opposaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi, rivages de l'Escaut & de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce roi que les nations, conjurées contre lui, auraient dû choisir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces héros, dont la foule est connue à peine ?

Qu'avaient donc au-dessus d'eux ces centurions & ces tribuns des légions romaines ? en quoi les passaient-ils, si ce n'est, peut-être, dans l'amour invariable de la discipline militaire ? Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres nations de l'Europe, quand la Grèce fut amollie & désunie, & quand les autres peuples étaient encore des barbares destitués de bonnes lois, sachant combattre, & ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts & de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & législateur ; soit que l'on considère tant de connaissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions ; ce commerce immense & habile, qui embrasse les deux mondes ; tant de villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que des déserts sous les consuls & sous les *Césars ;* soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses & disciplinées, qui défendent vingt royaumes policés ; soit qu'on perce

cette politique toujours profonde, toujours agiſſante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin la jalouſie même qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie, & qui anime leurs travaux, ſert encore à élever l'Europe au-deſſus de ce qu'elle admirait ſtérilement dans l'ancienne Rome, ſans avoir ni la force ni même le déſir de l'imiter.

Mais de tant de nations en eſt-il une qui puiſſe ſe vanter de renfermer dans ſon ſein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres? Quelquefois ailleurs on ſert pour faire ſa fortune, & parmi nous on prodigue la ſienne pour ſervir; ailleurs on trafique de ſon ſang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner ſa vie pour ſon pays; là on marche parce qu'on eſt payé, ici on vole à la mort pour être regardé de ſon ſouverain; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choſes que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous diſpenſons de la reconnaiſſance en diſant que l'ambition a tout fait. C'eſt la logique des ingrats. Qui nous ſert veut s'élever, je l'avoue: oui on eſt excité en tout genre par cette noble ambition, ſans laquelle il ne ſerait point de grands-hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, ſerait-on bien récompenſé par ce public ſi ardent quelquefois & ſi précipité dans ſes éloges, mais toujours plus prompt dans ſes cenſures, paſſant de l'enthouſiaſme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli?

Sibarites tranquilles dans le ſein de nos cités floriſſantes, occupés des rafinemens de la molleſſe, devenus

insensibles à tout, & au plaisir même pour avoir tout épuisé, fatigués de ces spectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, & de ces repas continuels, plus délicats que les festins des rois; au milieu de tant de voluptés, si accumulées & si peu senties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre si perfectionnés & si peu considérés; enivrés & assoupis dans la sécurité & dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille; on se réveille de sa douce léthargie, pour demander avec empressement des détails dont on parle au hasard, pour censurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre: cependant cinq ou six cents familles du royaume sont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémissent, retirées dans l'intérieur de leurs maisons, & redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux spectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et si dans les repas qui succèdent aux spectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence, ou en rappelant leurs défauts, quand on ne devrait se souvenir que de leur perte; ou même en exerçant contr'eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos succès, un revers tel qu'en ont éprouvé dans tous les temps les plus grands capitaines, a suspendu le progrès de nos armes, alors tout est désespéré; alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers persécutent jusque dans le tombeau le général dont les jours ont été

tranchés dans une action malheureuse. (a) Et savons-nous quels étaient ses desseins, ses ressources? Et pouvons-nous, de nos lambris dorés, dont nous ne sommes presque jamais sortis, voir d'un coup-d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu? Celui que vous accusez a pu se tromper; mais il est mort en combattant pour vous. Quoi? nos livres, nos écoles, nos déclamations historiques, répéteront sans cesse le nom d'un *Cinégire*, qui ayant perdu les bras en saisissant une barque persane, l'arrêtait encore vainement avec les dents! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui est mort en arrachant ainsi les palissades des retranchemens ennemis au combat d'Exilles, quand il ne pouvait plus les saisir de ses mains blessées.

Remplissons-nous l'esprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité, souvent très-peu prouvés & beaucoup exagérés; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donnés nos concitoyens. Le jeune *Brienne*, qui ayant le bras fracassé à ce combat d'Exilles, monte encore à l'escalade en disant: *Il m'en reste un autre pour mon roi & pour ma patrie*, ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium? & tous ceux qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevards inaccessibles, que n'en ont acquis leurs

(a) Le chevalier de *Belle-Isle*.

ennemis, qui en se défendant contr'eux avec sureté, les immolaient sans danger & sans peine ?

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue, journée si bien préparée & si mal conduite, & dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre ? Parmi ceux dont l'histoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuse, oubliera-t-on un jeune *Boufflers*, (*b*) un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe cassée, qui la fait couper sans se plaindre, & qui meurt de même ; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge ?

Si nous tournons les yeux sur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits & les noms doivent être sans cesse dans notre bouche ! que de terrains arrosés du plus beau sang, & célébres par des triomphes ! Là s'élevaient contre nous cent boulevards qui ne sont plus. Que sont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de sang, écroulés sous leurs défenseurs, entourés des cadavres des assiégeans ? On voit encore les remparts de Namur, & ces châteaux qui font dire au voyageur étonné : Comment a-t-on réduit cette forteresse qui touche aux nues ? On voit Ostende, qui jadis soutenait des siéges de trois années, & qui s'est rendue en cinq jours à nos armes victorieuses. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté !

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire, ou

(*b*) *Boufflers de Remiancour*, neveu du duc de *Boufflers*.

qui survivent encore à une partie d'eux-mêmes, les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent. Si vous les refusiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire : C'est ici que ce modeste & intrépide *Luttaux*, (*c*) chargé d'années & de services, déjà blessé de deux coups, affaibli & perdant son sang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles ;* & ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est là que le colonel des gardes-françaises, en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frappé le premier dans cette journée meurtrière, & périt en fesant des souhaits pour le monarque & pour l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce célébre archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable. (*d*)

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut sentir la moindre atteinte de l'envie, quand sur les remparts de Tournai un de ces tonnerres souterrains qui trompent la valeur & la prudence, ayant emporté les membres sanglans & dispersés du colonel de Normandie, ce régiment est donné le jour même à son jeune fils, & ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainsi cette troupe étrangère devenue si nationale, qui porte le nom de *Dillon*, a vu les enfans & les frères succéder rapidement à leurs pères & à leurs frères tués dans les batailles ; ainsi le brave d'*Aubeterre*, le seul

(*c*) Lieutenant-colonel des gardes, & lieutenant-général.

(*d*) Le marquis de *Fénélon*, lieutenant-général, ambassadeur en Hollande.

colonel tué au siége de Bruxelles, fut remplacé par son valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le gouvernement de la Flandre, de ce théâtre éternel de combats, est devenu le juste partage du guerrier qui, à peine au sortir de l'enfance, avait tant de fois en un jour exposé sa vie à la bataille de Rocoux. (*e*) Son père marcha à côté de lui à la tête de son régiment, & lui apprit à commander & à vaincre ; la mort qui respecta ce père généreux & tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendait dans Gènes sous une forme différente ; c'est là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verser son sang sur les bastions de la ville assiégée, mais avec la consolation de laisser Gènes libre, & emportant dans la tombe le nom de son libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, soit sur cette ville délivrée, soit sur le Pô & sur le Tesin, sur la cime des Alpes, sur les bords de l'Escaut, de la Meuse & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive, qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime, (*f*) tandis que ce guerrier, qui avait cherché le péril en tant d'occasions, & qui avait été

(*e*) Le duc de *Boufflers*, lieutenant-général, s'était mis avec son fils âgé de quinze ans à la tête du régiment de ce jeune homme ; il avait reçu dix coups de feu dans ses habits : il est mort à Gènes, & son fils a eu son gouvernement de Flandres.

(*f*) Le marquis de *la Faye* tué à Gènes.

bleſſé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de ſa brave troupe; cet homme qui, à l'exemple de ſa famille, cultivait les lettres & les armes, & dont l'eſprit égalait la valeur, reçoit le coup funeſte qu'il avait tant cherché, il meurt; à cette nouvelle la triſte moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ſes enfans, qui ne ſentent pas encore leur malheur. Ici une mère & une épouſe veulent partir pour aller ſecourir en Flandre un jeune héros dont la ſageſſe & la vaillance prématurée lui méritaient la tendreſſe du dauphin, & ſemblaient lui promettre une vie glorieuſe; elles ſe flattent que leurs ſoins le rendront à la vie, & on leur dit: Il eſt mort. (*g*) Quel moment, quel coup funeſte pour la fille d'un empereur infortuné, idolâtre de ſon époux, ſon unique conſolation, ſon ſeul eſpoir dans une terre étrangère, quand on lui dit: Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui ſeul vous aimiez la vie! (*h*)

Une mère vole ſans s'arrêter en Flandre, dans les tranſes cruelles où la jette la bleſſure de ſon jeune fils. (*i*) Déjà dans la bataille de Rocoux elle avait vu ſon corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laiſſent plus qu'une vie languiſſante; cette fois elle eſt encore trop heureuſe: elle rend grâce au ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorſqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

Ne ſuivons ici ni l'ordre des temps ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le ſentiment n'a point de règles. Je me tranſporte à ces campagnes voiſines

(*g*) Le comte de *Froulai*.
(*h*) Le comte de *Bavière*.
(*i*) Le marquis de *Ségur*, depuis miniſtre de la guerre.

d'Augsbourg, où le père de ce jeune guerrier dont je parle, sauvait les restes de notre armée & les dérobait à la poursuite d'un ennemi que le nombre & la trahison rendaient si supérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejeton de la maison de *Rupelmonde*, cet officier si instruit & si aimable qui avait fait l'étude la plus approfondie de la guerre, & qui réunissait l'intrépidité de l'ame, la solidité & les grâces de l'esprit, à la douceur & la facilité du commerce; il laisse dans les larmes une épouse & une mère digne d'un tel fils; il ne leur reste plus de consolation sur la terre.

Maintenant, esprits dédaigneux & frivoles, qui prodiguez une plaisanterie si insultante & si déplacée sur tout ce qui attendrit les ames nobles & sensibles; vous qui dans les événemens frappans dont dépend la destinée des royaumes, ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous appelez *bons mots*, & qui par-là prétendez une espèce de supériorité dans le monde; osez ici exercer ce misérable talent d'une imagination faible & barbare; ou plutôt, s'il vous reste quelque humanité, mêlez vos sentimens à tant de regrets, & quelques pleurs à tant de larmes: mais êtes-vous dignes de pleurer?

Que surtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, & les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oisiveté voluptueuse de nos villes, dans la légéreté du commerce, cette habitude trop commune à notre nation, de répandre un air de frivolité & de dérision sur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie, & de plus affreux dans la mort; voudraient-

voudraient-ils s'avilir ainſi eux-mêmes, & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules romans, que ceux qui ont le malheur de ne ſe plaire qu'à ces puériles penſées plus fauſſes que délicates dont nous ſommes tant rebattus, dédaignent ce tribut ſimple de regrets qui partent du cœur : qu'ils ſe laſſent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes, de ces éloges ſincères donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me laſſerai point de jeter des fleurs ſur les tombeaux de nos défenſeurs ; j'éléverai encore ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée dans ſa fleur la vie de ce jeune guerrier (*k*) dont les frères combattent ſous nos étendards, dont le père a protégé les arts à Florence ſous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis de *Beauvau* ſon couſin, quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypres à ſe rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos ſoldats qui ſe diſputaient l'honneur de le porter, il leur diſait d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes néceſſaires, allez combattre, & laiſſez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement ſa noble franchiſe, ſes vertus civiles, ſes connaiſſances, ſon amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enſeveli avec lui ? Ainſi périſſent d'une mort violente, à la fleur de leur âge, tant d'hommes dont la patrie attendait ſon avantage & ſa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amuſent dans nos jardins leur vieilleſſe oiſive, du plaiſir de raconter les premiers ces nouvelles déſaſtreuſes.

(*k*) Le marquis de *Beauvau*, fils du prince de *Craon*.

O deſtin ! ô fatalité ! nos jours ſont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive, qui anéantit tous les projets & toutes les eſpérances. Le comte de *Biſſy*, prêt à jouir de ces honneurs tant déſirés par ceux-mêmes ſur qui les honneurs ſont accumulés, accourt de Gènes devant Maſtricht, & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il eſt la dernière victime immolée, au moment même que le ciel avait preſcrit pour la ceſſation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire & de deuil, tu ne frappes pas ſeulement par des traits rapides qui portent en un moment la deſtruction ! que de citoyens, que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches, l'intempérie des ſaiſons, traînent après elles !

Tu n'es plus, ô douce eſpérance du reſte de mes jours ! ô ami tendre, élevé dans cet invincible régiment du roi, toujours conduit par des héros ! qui s'eſt tant ſignalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoi, dans celle de Laufelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces jeta dans ton ſein les ſemences de la mort, que mes triſtes yeux ont vu depuis ſe développer : familiariſé avec le trépas, tu le ſentis approcher avec cette indifférence que les philoſophes s'efforçaient jadis ou d'acquérir ou de montrer ; accablé de ſouffrances au-dedans & au-dehors, privé de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, & cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi, ſi

le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage consacré à l'amitié, & embelli par les charmes de la plus touchante poësie. Je n'étais point surpris que dans le tumulte des armes tu cultivasses les lettres & la sagesse : ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposèrent jamais, si ceux qui dans l'amitié même ne sont conduits que par la vanité, révoltèrent ton cœur, il y a des ames nobles & simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvait s'abaisser à la lecture de ces ouvrages licencieux, délices passagers d'une jeunesse égarée à qui le sujet plaît plus que l'ouvrage ; si tu mépriſais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit te paraissaient si peu de chose ; ce goût solide t'était commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie & la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesses ? & comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur & cette force de génie ? Je sentirai long-temps avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes ; non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux & dont on a toujours à se plaindre, mais de cette amitié solide & courageuse, la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs

de l'Etat, pour élever aussi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette consolation, sans prévoir à quel usage ce discours sera destiné, ni comment il sera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cendres, quand c'est un prétexte de plus de déchirer les vivans.

Juin 1748.

N. B. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raison est M. de *Vauvenargues*, long-temps capitaine au régiment du roi. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la seconde édition de son livre, plus de cent pensées qui caractérisent la plus belle ame, la plus profondément philosophe, la plus dégagée de tout esprit de parti.

Que ceux qui pensent, méditent les maximes suivantes :

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

Si les passions sont plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent sont plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes pensées viennent du cœur.

(C'est ainsi que sans le savoir il se peignait lui-même.)

La conscience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faiblesse à la mort dépend de la dernière maladie.

(J'oserais conseiller qu'on lût les maximes qui suivent celles-ci & qui les expliquent.)

La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice.

Quiconque est plus sévère que les lois est un tyran.

On voit, ce me semble, par ce peu de pensées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables esprits de nos jours a dit de ces philosophes de parti, de ces nouveaux stoïciens qui en ont imposé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est ni ce qu'il doit être.

J'ignore si jamais aucun de ceux qui se sont mêlés d'instruire les hommes, a rien écrit de plus sage que son chapitre sur le bien & sur le mal moral. Je ne dis

pas que tout soit égal dans le livre ; mais si l'amitié ne me fait pas illusion, je n'en connais guère qui soit plus capable de former une ame bien née & digne d'être instruite. Ce qui me persuade encore qu'il y a des choses excellentes dans cet ouvrage que M. de *Vauvenargues* nous a laissé, c'est que je l'ai vu mépriser par ceux qui n'aiment que les jolies phrases & le faux bel-esprit. (1)

(1) L'ouvrage dont M. de *Voltaire* parle ici, page 67, est une épître de M. de *Marmontel*, production de sa jeunesse, où l'on trouve une philosophie & des vers dignes de son maître.

Dans le temps de la mort de M. de *Vauvenargues*, les jésuites avaient la manie de chercher à s'emparer des derniers momens de tous les hommes qui avaient quelque célébrité, & s'ils pouvaient ou en extorquer quelque déclaration, ou réveiller dans leur ame affaiblie les erreurs de l'enfer, ils criaient au miracle. Un de ces pères se présente chez M. de *Vauvenargues* mourant. Qui vous a envoyé ici, dit le philosophe ? Je viens de la part de DIEU, répondit le jésuite. *Vauvenargues* le chassa, puis se tournant vers ses amis :

Cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre & n'a rien obtenu.

L'ouvrage de *Vauvenargues*, imprimé après sa mort, est intitulé : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*

Les éditeurs, pour faire passer les maximes hardies qu'il renferme, y ont joint une *méditation* & une *prière* trouvées dans les papiers de l'auteur, qui dans une dispute sur *Bossuet* avec ses amis, avait soutenu qu'on pouvait parler de la religion avec majesté & avec enthousiasme sans y croire. On le défia de le prouver, & c'est pour répondre à ce défi qu'il fit les deux pièces qu'on trouve dans ses œuvres.



GABRIELLE ENILIE DE BRETEUIL,
MARQUISE DU CHATELET.
Morte a Lunéville en 1749, agée de 43 Ans.

Peint par Marie Anne Loir. et Gravé par P. G. Langlois, 1786.

ELOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE

DU CHATELET. (*)

1754.

CETTE traduction que les plus savans hommes de France devaient faire, & que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise & achevée, à l'étonnement & à la gloire de son pays. *Gabrielle-Emilie de Breteuil*, épouse du marquis du *Châtelet-Lomont*, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction, devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances, dont le monde est redevable au grand *Newton*.

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du *Châtelet* fût entrée bien avant dans la carrière que *Newton* avait ouverte, & qu'elle possédât ce que ce grand-homme avait enseigné. On a vu deux prodiges; l'un que *Newton* ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une dame l'ait traduit & l'ait éclairci.

(*) Cet éloge a paru à la tête d'une traduction des principes de *Newton* par madame la marquise du *Châtelet*.

Ce n'était pas son coup d'essai ; elle avait auparavant donné au public une explication de la philosophie de *Leibnitz*, sous le titre d'*Institutions de physique adressées à son fils*, auquel elle avait enseigné elle-même la géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions, est un chef-d'œuvre de raison & d'éloquence : elle a répandu dans le reste du livre une méthode & une clarté que *Leibnitz* n'eut jamais, & dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de *Leibnitz* intelligibles, son esprit, qui avait acquis encore de la force & de la maturité par ce travail même, comprit que cette métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritait pas ses recherches : son ame était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades & l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois élémens de *Descartes*, & que des systèmes qui n'étaient qu'ingénieux n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi après avoir eu le courage d'embellir *Leibnitz*, elle eut celui de l'abandonner ; courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion, mais qui ne coûta guère d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout esprit de système, elle prit pour sa règle celle de la société royale de Londres, *nullius in verba ;* & c'est parce que la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des partis & des systèmes qu'elle se donna toute entière à *Newton*. En effet *Newton* ne fit jamais de système, ne supposa jamais rien, n'enseigna aucune vérité qui ne fût fondée sur la plus sublime

géométrie, ou sur des expériences incontestables. Ses conjectures, qu'il a hasardées à la fin de son livre, sous le nom de *recherches*, ne sont que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il serait presque impossible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes n'eût pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en effet digne de ce nom; ce sont les premiers ressorts de la nature, inconnus avant lui; & il n'est plus permis de prétendre à être physicien sans les connaître.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un système, c'est-à-dire comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile & la matière cannelée, pour dire que la terre est un soleil encroûté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière subtile fait la pesanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques substituées à l'ignorance des anciens, on dirait: Cet homme est cartésien; s'il croyait aux monades, on dirait, il est leibnitzien; mais on ne dira pas de celui qui sait les élémens d'*Euclyde* qu'il est euclydien; ni de celui qui sait d'après *Galilée* en quelle proportion les corps tombent qu'il est galiléiste: aussi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitésimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les lois de la gravitation, ne sont point appelés newtoniens; c'est le privilége de l'erreur de donner son nom à une secte. Si *Platon* avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, & tous les hommes

auraient appris peu à peu ce que *Platon* aurait enſeigné; mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre les uns s'attachaient à une erreur, les autres à une autre, on combattait ſous différens étendards; il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénoniſtes, en attendant qu'il y eût des ſages.

Si l'on appelle encore en France newtoniens les philoſophes qui ont joint leurs connaiſſances à celles dont *Newton* a gratifié le genre-humain, ce n'eſt que par un reſte d'ignorance & de préjugé. Ceux qui ſavent peu & ceux qui ſavent mal, ce qui compoſe une multitude prodigieuſe, s'imaginèrent que *Newton* n'avait fait autre choſe que combattre *Deſcartes*, à peu près comme avait fait *Gaſſendi*. Ils entendirent parler de ſes découvertes, & ils les prirent pour un ſyſtème nouveau. C'eſt ainſi que quand *Harvey* eut rendu palpable la circulation du ſang on s'éleva en France contre lui: on appela *harvéiſtes* & *circulateurs* ceux qui oſaient embraſſer la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous ſont venues d'ailleurs, & toutes ont été combattues. Il n'y a pas juſqu'aux expériences que *Newton* avait faites ſur la lumière qui n'aient eſſuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'eſt pas ſurprenant après cela que la gravitation univerſelle de la matière ayant été démontrée ait été auſſi combattue.

Les ſublimes vérités que nous devons à *Newton*, ne ſe ſont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans

les erreurs de *Descartes* : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Madame du *Châtelet* a rendu un double service à la postérité en traduisant le livre des *principes*, & en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savans; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées; c'est un grand inconvénient dans les livres de sciences, & il faut avouer que ce n'est plus guère la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, & qui peuvent causer de l'embarras. Le français, qui est la langue courante de l'Europe, & qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles & nécessaires, est beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du *Châtelet* y travailla sur les idées de M. *Clairaut*, elle fit tous les calculs elle-même; & quand elle avait achevé un chapitre, M. *Clairaut* l'examinait, & le corrigeait. Ce n'est pas tout; il peut dans un travail si pénible

échapper quelque mépriſe : il eſt très-aiſé de ſubſtituer en écrivant un ſigne à un autre. M. *Clairaut* ſefait encore revoir par un tiers les calculs quand ils étaient mis au net, de ſorte qu'il eſt moralement impoſſible qu'il ſe ſoit gliſſé dans cet ouvrage une erreur d'inattention ; & ce qui le ſerait du moins autant, c'eſt qu'un ouvrage où M. *Clairaut* a mis la main ne fût pas excellent en ſon genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entrepriſe qui demandait de ſi grandes lumières, & un travail ſi obſtiné, autant doit-on déplorer ſa perte prématurée ; elle n'avait pas encore entièrement terminé le commentaire, lorſqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouſe de ſa gloire, & n'avait point cet orgueil de la fauſſe modeſtie, qui conſiſte à paraître mépriſer ce qu'on ſouhaite, & à vouloir paraître ſupérieure à cette gloire véritable, la ſeule récompenſe de ceux qui ſervent le public, la ſeule digne des grandes ames, qu'il eſt beau de rechercher, & qu'on n'affecte de dédaigner que quand on eſt incapable d'y atteindre.

C'eſt ce ſoin qu'elle avait de ſa réputation qui la détermina, quelques jours avant ſa mort, à dépoſer à la bibliothèque du roi ſon livre tout écrit de ſa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une ſimplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui eſt ſouvent le fruit des études ſérieuſes. Jamais femme ne fut ſi ſavante qu'elle, & jamais perſonne ne mérita moins qu'on dît d'elle : C'eſt une femme ſavante. Elle ne parlait jamais de ſcience qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'inſtruire, & jamais elle n'en

parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espèce de tribunal, où l'on juge son siècle, par lequel en récompense on est jugé très-sévèrement. Elle a vécu long-temps dans des sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, & elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de *Newton* : on la prenait pour une personne ordinaire, seulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité & de la justesse avec laquelle on la voyait faire les comptes & terminer les différends ; dès qu'il y avait quelque combinaison à faire, la philosophe ne pouvait plus se cacher. Je l'ai vue un jour diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête & sans aucun secours, en présence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la suivre.

Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entraient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre, la précision, la justesse & la force étaient le caractère de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme *Pascal* & *Nicole* que comme Mme de *Sévigné* : mais cette fermeté sévère, & cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendait pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poësie & de l'éloquence la pénétraient, & jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers, & ne pouvait souffrir les

médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur *Newton*, d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif & le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités, & pour qui les beautés de l'imagination & du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Enéide, dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son auteur : elle apprit depuis l'italien & l'anglais. Le *Tasse* & *Milton* lui étaient familiers comme *Virgile :* elle fit moins de progrès dans l'espagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célèbre, & que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites, dans lesquelles on découvre, au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la grammaire, cet esprit philosophique qui doit dominer par-tout, & qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouva du temps, non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusemens ? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir ; & quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait

l'ignorer. On lui montra un jour je ne sais quelle misérable brochure, dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle ; elle dit que si l'auteur avait perdu son temps à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire : & le lendemain, ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur, sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont connue particulièrement, & qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit & la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les savans vont jouir : on peut dire d'elle, en déplorant sa destinée, *periit arte suâ*.

Elle se crut frappée à mort long-temps avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui rester à finir ce qu'elle avait entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles, dans un temps où le repos l'aurait sauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle sentit sa fin approcher, & par un mélange singulier de sentimens, qui semblaient se combattre, on la vit regretter la vie & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeait sensiblement son ame ; & la philosophie dont cette ame était remplie lui laissait tout

ſon courage. Un homme qui s'arrache triſtement à ſa famille déſolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'eſt que le faible portrait de ſa douleur & de ſa fermeté; de ſorte que ceux qui furent les témoins de ſes derniers momens, ſentaient doublement ſa perte par leur propre affliction & par ſes regrets, & admiraient en même temps la force de ſon eſprit, qui mêlait à des regrets ſi touchans une conſtance ſi inébranlable.

Elle eſt morte au palais de Lunéville, le 10 août 1749, à l'âge de quarante-trois ans & demi, & a été inhumée dans la chapelle voiſine. (1)

(1) Outre la traduction des principes mathématiques de *Newton*, on a de madame la marquiſe du *Châtelet*, 1°. Un volume d'*Inſtitutions leibnitiennes*, dont les premiers chapitres ſont un modèle du ſtyle qui convient aux ouvrages philoſophiques. Ces inſtitutions ſont adreſſées à ſon fils, depuis ambaſſadeur en Angleterre & colonel du régiment du roi. 2°. Une pièce ſur la nature du feu, dont nous avons parlé dans le volume des œuvres phyſiques de M. de *Voltaire* (page 257.) 3°. Un traité manuſcrit ſur le bonheur, le ſeul peut-être des ouvrages ſur cette queſtion qui ait été écrit ſans prétention, & avec une entière franchiſe.

ELOGE

ELOGE

DE

M. DE CREBILLON.

1762.

M. DE CREBILLON avait plus de génie que de littérature; il s'appliqua cependant assez tard à la poëfie dramatique. Il fut dans sa jeunesse homme de plaisir & de bonne compagnie; & ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il composa sa première tragédie. Il était né en 1674 à Dijon, ville qui a produit plus d'un homme d'esprit & de génie. Il donna en 1705 son Idoménée.

IDOMENÉE.

CETTE tragédie eut treize représentations. On jouait alors les pièces nouvelles plus long-temps qu'aujourd'hui, parce qu'alors le public n'était point partagé entre plusieurs spectacles, tels que la comédie italienne & la foire : il fallait environ vingt représentations pour constater le succès passager d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une douzaine de représentations comme un succès assez rare; soit que l'on commence à être rassasié de tragédies, dans lesquelles on a vu si souvent des déclarations d'amour, des jalousies & des

meurtres; soit parce que nous n'avons plus de ces acteurs dont la voix noble comme celle de *Baron*, terrible comme celle de *Baubourg*, touchante comme celle de *Dufresne*, subjugue l'attention du public; soit qu'enfin la multitude des spectacles fasse tort au théâtre le plus estimé de l'Europe.

On trouva quelques beautés dans l'Idoménée; mais elle n'est point restée au théâtre : l'intrigue en était faible & commune, la diction lâche, & toute l'économie de la pièce trop moulée sur ce grand nombre de tragédies languissantes qui ont paru sur la scène & qui ont disparu.

ATRÉE.

En 1707, il donna Atrée, qui eut beaucoup plus de succès. On la joua dix-huit fois. Elle avait un caractère plus fier & plus original. Le cinquième acte parut trop horrible. Il ne l'est cependant pas plus que le cinquième de la Rodogune; car certainement *Cléopâtre* en assassinant un de ses fils, & en présentant du poison à l'autre, n'ayant à se plaindre d'aucun des deux, commet une action bien plus atroce que celle d'*Atrée*, à qui son frère a enlevé sa femme. Ce n'est donc point parce que la coupe pleine de sang est une chose horrible, qu'on ne joue plus cette pièce; au contraire cet excès de terreur frapperait beaucoup de spectateurs, & les remplirait de cette sombre & douloureuse attention qui fait le charme de la vraie tragédie. Mais le grand défaut d'Atrée, c'est que la pièce n'est pas intéressante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuse méditée de sang-froid sans

aucune néceſſité. Un outrage fait à *Atrée* il y a vingt ans ne touche perſonne ; il faut qu'un grand crime ſoit néceſſaire, & il faut qu'il ſoit commis dans la chaleur du reſſentiment. Les anciens connurent bien mieux le cœur humain que ce moderne, quand ils repréſentèrent la vengeance d'*Atrée* ſuivant de près l'injure.

L'auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes, celui d'un amour inſipide. Ce qui a achevé de dégoûter à la longue de cette pièce, c'eſt l'incorrection du ſtyle. Il y a beaucoup de ſoléciſmes & de barbariſmes, & encore plus d'expreſſions impropres. Dès les deux premiers vers il péche contre la langue & contre la raiſon.

» Avec l'éclat du jour, je vois enfin paraître
» L'eſpoir & la douceur de me venger d'un traître.

Comment voit-on paraître un eſpoir avec l'éclat du jour ? comment voit-on paraître la douceur ? Le plus grand défaut de ſon ſtyle conſiſte dans des vers bourſoufflés, dans des ſentences qui ſont toujours hors de la nature.

» Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux ;
» Du plus puiſſant de tous j'ai reçu la naiſſance ;
» Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance.

La *Fontaine* a dit auſſi heureuſement que plaiſamment :

» Je ſais que la vengeance
» Eſt un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

Mais une telle idée peut-elle entrer dans une tragédie ?

Thieſte y raconte un ſonge qui n'eſt au fond qu'un amas d'images incohérentes, une déclamation abſolument inutile au nœud de la pièce : à quoi ſert

„ Une ombre qui *perce la terre?*

un ſonge

„ Qui fuit par un coup de tonnerre!

Ce ſont de grands mots qui étourdiſſent les oreilles. *Les ſonges de la nuit qui ne ſe diſſipent que par le jour qui les ſuit, ſont d'infortunés préſages qui aſſerviſſent ſon ame à de triſtes images.* Tout cela n'eſt ni bien écrit ni bien penſé.

On y voit une foule d'expreſſions vagues, rebattues, & ſans objet déterminé ; comme :

„ Athène éprouvera le ſort le plus funeſte.
„ Au milieu des horreurs du ſort le plus funeſte.
„ Pour venger l'affront le plus funeſte.
„ Allez que votre bras à l'Attique funeſte.
„ Ne comptez-vous pour rien un amour ſi funeſte?
„ Quoi tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte.
„ Tes ſoupçons & ta haine funeſte.
„ Puis-je encor m'étonner d'une ardeur ſi funeſte?
„ Ce billet ſeul contient un regret ſi funeſte.
„ Dans un jour ſi funeſte.

Cette rime oiſeuſe tant de fois répétée n'eſt pas la ſeule qui fatigue les oreilles délicates. Il y a trop de rimes en épithètes : en général la pièce eſt écrite avec dureté. Les vers ſont ſans harmonie, la verſification

négligée comme la langue. La plupart de nos auteurs tragiques n'ont pas su toujours bien écrire & faire dire aux personnages ce qu'ils devaient dire. Il est vrai que tous ces devoirs sont très-difficiles à remplir. Pour faire une tragédie en vers, il faut savoir faire des vers; il faut posséder parfaitement sa langue, ne se servir jamais que du mot propre, n'être ni ampoulé, ni faible, ni commun, ni trop singulier. Je ne parle ici que du style. Les autres conditions sont encore plus nécessaires & plus difficiles. Nous n'avons aucune tragédie parfaite; & peut-être n'est-il pas possible que l'esprit humain en produise jamais. L'art est trop vaste, les bornes du génie trop étroites, les règles trop gênantes, la langue trop stérile, & les rimes en trop petit nombre. C'est bien assez qu'il y ait dans une tragédie des beautés qui fassent pardonner les défauts.

ELECTRE.

ELECTRE, jouée en 1708, eut autant de représentations qu'Atrée; mais elle eut l'avantage de rester plus long-temps au théâtre. Le rôle de *Palamède*, qui fut le mieux joué, était aussi celui qui en imposait le plus. On s'aperçut depuis que ce rôle de *Palamède* est étranger à la pièce, & qu'un inconnu obscur, qui fait le personnage principal dans la famille d'*Agamemnon*, gâte absolument ce grand sujet en avilissant *Oreste* & *Electre*. Ce roman qui fait d'*Oreste* un homme fabuleux sous le nom de *Thidée*, & qui le donne pour fils de *Palamède*, a paru trop peu vraisemblable. On ne peut concevoir comment *Oreste*, sous le nom de

Thidée, ayant fait tant de belles actions à la cour d'*Egiſte*, ayant vaincu les deux rois de Corinthe & d'Athènes, comment ce héros connu par ſes victoires eſt ignoré de *Palamède*.

On a ſurtout condamné la *partie quarrée* d'*Electre* avec *Itis* fils de *Thieſte*, & d'*Iphianaſſe* avec *Thidée*, qui eſt enfin reconnu pour *Oreſte*. Ces amours ſont d'autant plus condamnables, qu'ils ne ſervent en rien à la cataſtrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'eſt une grande faute, il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuſe cette *Electre* âgée de quarante ans, dont le nom même ſignifie *ſans faibleſſe*, & qui eſt repréſentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre ſentiment que celui de la vengeance de ſon père.

C'eſt le peu de connaiſſance des bons ouvrages anciens, ou plutôt l'impuiſſance de fournir cinq actes dans un ſujet ſi noble & ſi ſimple, qui fait recourir un auteur à cette malheureuſe reſſource d'un amour trivial.

Il y a de belles tirades dans l'Electre de M. de *Crébillon*. On ſouhaiterait en général que la diction fût moins vicieuſe, le dialogue mieux fait, les penſées plus vraies.

Electre commence à s'adreſſer à la Nuit comme dans un couplet d'opéra ; elle l'appelle *inſenſible témoin de ſes vives douleurs, elle ne vient plus lui confier ſes pleurs*, & elle lui confie qu'elle aime *Itis* : elle lui dit qu'elle veut tuer *Itis*, parce qu'elle l'aime, *immolons l'amant qui nous outrage ;* & le moment d'après elle avoue à la Nuit que le vertueux *Itis n'en a pas moins trouvé le chemin de ſon cœur : mais Arcas ne vient pas*,

dit-elle. Quel rapport cet *Arcas* a-t-il avec cet *Itis* & avec cette Nuit ? Il n'y a là nulle ſuite d'idées, nul art, nulle connaiſſance de la manière dont on doit ſentir & s'exprimer ; *Arcas* lui dit :

„ Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
„ Flattez plutôt d'Itis l'audacieuſe flamme ;
„ Faites que votre hymen ſe diffère d'un jour :
„ Peut-être nous verrons Oreſte de retour.

Ces vers & preſque tous ceux de la pièce ſont trop dépourvus d'élégance, d'harmonie, de liaiſon. *Itis* ſe préſente à *Electre*, & lui dit :

„ Ah ! ne m'enviez pas mon amour, inhumaine ;
„ Ma tendreſſe ne ſert que trop bien votre haine.
„ Si l'amour cependant peut déſarmer un cœur,
„ Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?
„ Au prix de tout mon ſang je voudrais être à vous,
„ Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
„ Ah ! par pitié pour vous, princeſſe infortunée,
„ Payez mon tendre amour par un prompt hyménée ;
„ Régnez donc avec moi, c'eſt trop vous en défendre.

Ce ne ſont pas là les vers de *Sophocle*. L'auteur écrit mieux quand il imite les beaux morceaux du grec, quand *Electre* dit à ſa mère :

„ Moi, l'eſclave d'Egiſte ! ah, fille infortunée !
„ Qui m'a fait ſon eſclave, & de qui ſuis-je née ?
„ Etait-ce donc à vous de me le reprocher ? &c.

C'était-là le véritable ſujet de la pièce ; c'était-là l'unique intérêt qu'il fallait faire paraître.

On ne peut souffrir, après ces mouvemens de terreur & de pitié, qu'*Oreste* vienne faire une déclaration d'amour à *Iphianasse*, & qu'il dise :

» Peut-être à cet honneur aurai-je pu prétendre
» Avec quelque bonheur & l'amour le plus tendre.
» Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
» N'ont point tenté ce cœur charmé de vos attraits;
» Qui trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
» En dit moins qu'il n'en sent, & plus qu'il n'en doit dire.

Et l'autre lui répond :

» Un amant comme vous, quelque feu qu'il inspire,
» Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

Ces discours de roman, mis en vers si lâches & si faibles, dépareraient trop une pièce, qui serait d'ailleurs bien faite & bien écrite. Mais quand on voit des vers tels que ceux-ci :

» Ah que les malheureux éprouvent de tourmens!
» D'Electre en ce moment, faible cœur, cours l'apprendre.
» Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse
» Doit braver des mortels la crédule faiblesse!
» J'ai fait peu pour Egiste, & de quelque succès
» Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
» Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits.
» Connaissez-vous ce guerrier redoutable,
» Pour le tyran d'Argos, *rempart impénétrable?*
» Dans le sein d'un barbare éteindre mes transports.

Quand on voit, dis-je, tant de vers ou durs, ou dénués de sens, ou languissans par des épithètes

inutiles, ou défigurés par des termes impropres, on prononce avec *Boileau* :

„ Sans la langue en un mot, l'auteur le plus divin
„ Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

Que doit-on donc prononcer, quand une verſification ſi vicieuſe dans tous les points, n'a guère d'autre mérite que de ſoutenir par quelques deſcriptions ampoulées un drame plus vicieux encore par la conduite ?

Malgré ces défauts dont il faut convenir, il y avait aſſez de beautés pour faire réuſſir la pièce. Les rôles d'*Electre* & de *Palamède* ont des tirades très-impoſantes. La reconnaiſſance d'*Electre* & d'*Oreſte* feſait un grand effet ; & ſi le ſtyle en général n'était pas châtié, il y avait des vers d'un grand tragique qui méritaient des applaudiſſemens.

DIGRESSION

Sur ce qui ſe paſſa entre les repréſentations d'Electre & de Rhadamiſte.

TANDIS qu'après le ſuccès d'Atrée & d'Electre, il ſemblait que M. de *Crébillon* pût prétendre à l'académie françaiſe, il en fut exclus par les deux brigues de *la Motte* & de *Rouſſeau*. Il fit contre *la Motte* & contre les amis de cet auteur, qui s'aſſemblaient ſouvent au café de la veuve *Laurent*, une ſatire, dans laquelle chacun d'eux était déſigné ſous le nom de quelque

animal. *La Motte* était la taupe, parce qu'il était déjà menacé de perdre la vue. L'abbé de *Pons*, disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, était le singe. *Danchet*, d'une assez haute stature, était le chameau. *Fontenelle*, par allusion à sa conduite adroite, était le renard. Cette satire manquait de grâce & de sel. Il la récitait volontiers chez *Oghières;* mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée.

Il fit aussi cette épigramme contre *Rousseau* qui sollicitait la place de l'académie:

» Quand poil de Roux fesant la quarantaine,
» De ses poisons le louvre infectera,
» En tel mépris cetui corps tombera,
» Que Pellegrin y entrera sans peine.

Ce *Pellegrin* avait fait plusieurs pièces de théâtre avec quelque succès passager. Deux prix remportés à l'académie semblaient le mettre à portée de prétendre à cette place.

Pour *Rousseau*, il n'était encore connu que par quelques odes approuvées des connaisseurs, & par quelques épigrammes. La carrière du théâtre est infiniment plus difficile à remplir. Sa comédie du Café & celle du Capricieux avaient été très-mal reçues: celle du Flatteur était froide, & n'eut qu'un succès très-médiocre. Ses opéra étaient encore plus mauvais. D'ailleurs son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis, *la Motte* eut la place, & *Rousseau* n'eut que deux voix pour lui.

Tout cela excita la bile de *Rousseau*, qui fit une satire intitulée *Epître à Marot*, dans laquelle on trouve

de très-jolis vers parmi beaucoup d'autres qui ne sont que bizarres, & qui sont remplis d'injures grossières & de termes hasardés & impropres. Il traite tous ceux qui allaient au café de maroufles ; & il parle ainsi de *Crébillon :*

„ Comment nommer ce froid énergumène,
„ Qui d'Hélicon chassé par Melpomène,
„ Me défigure en ses vers ostrogos,
„ Comme il a fait rois & princes d'Argos.

Après cette satire, *Rousseau* n'osa plus remettre les pieds au café de la *Laurent*, où tous les gens de lettres qu'il avait outragés s'assemblaient. Chacun d'eux l'accabla d'épigrammes & de chansons. Toute cette guerre divertissait le public aux dépens des parties belligérantes ; & c'était le seul fruit qu'on en pût retirer.

La chose devint sérieuse quand *Rousseau* eut fait cinq couplets atroces, sur un air d'opéra, contre la plupart de ses ennemis. Ces couplets, qu'il récita imprudemment, devinrent publics. Malheureusement pour lui, un nommé *Debrie*, qui était devenu son ami & son confident, lui conseilla de faire de nouveaux couplets, & de les envoyer par des inconnus aux intéressés mêmes. On ne pouvait donner un conseil plus détestable ; il semblait même qu'il fût dicté par la haine : car *Rousseau* avait fait contre ce *Debrie* les épigrammes les plus violentes, dans lesquelles il l'avait traité de *fesse-Matthieu*. Cependant il est vrai que *Debrie* haïssant encore plus tous ceux qui lui avaient témoigné du mépris au café de la *Laurent*, & s'étant reconcilié avec *Rousseau*, auquel même je sais

qu'il prêta quelque argent, non-seulement il lui conseilla de faire les couplets qui commencent ainsi,

„ Que de mille sots réunis
„ Pour jamais le café s'épure,
„ Que l'insipide Dionis
„ Porte ailleurs sa plate figure.

mais il en porta lui-même une copie chez *Oghières*, qui eut la discrétion de la jeter au feu. C'est ce qui m'a été confirmé par un parent de *Debrie*, qui fut témoin de tout ce scandale, & qui conjura le sieur *Oghières* de n'en parler jamais.

Enfin les derniers couplets parurent. M. de *Crébillon* y fut attaqué dans ses mœurs d'une manière affreuse, qui lui fit même assez de tort, & qui ne contribua pas peu à lui fermer encore long-temps les portes de l'académie, tant les hommes sont injustes. Il faut remarquer que *Rousseau* ayant su par *Debrie* que le suisse *Oghières*, en jetant au feu les premiers couplets, avait dit que l'auteur, quel qu'il fût, méritait le carcan & les galères, plaça *Oghières* lui-même dans les derniers qui firent tant de bruit. Tout cela est si vrai, que dans le procès criminel que *Rousseau* osa intenter au sieur *Saurin*, géomètre de l'académie des sciences, au sujet de ces couplets infames, *Debrie* fut le seul qui accompagna *Rousseau* devant les juges. Ils poursuivirent ensemble l'affaire entamée pour perdre les sieurs *Saurin* & *la Motte*; & lorsque *Rousseau* fut condamné unanimement par le châtelet & par le parlement, ce *Debrie* lui prêta de l'argent pour sortir du royaume.

Ce ſont-là des faits de la vérité la plus inconteſtable. Je n'ai jamais pu concevoir comment il s'eſt pu trouver quelques perſonnes aſſez dépourvues de raiſon & d'équité, pour ſoutenir que *la Motte*, *Saurin* & un joaillier nommé *Malafaire* avaient fait enſemble tous ces infames couplets pour les imputer à *Rouſſeau*.

M. de *Crébillon* ſavait à n'en pouvoir douter que *Rouſſeau* était l'auteur de tout; *Oghieres* lui avait enfin avoué que *Debrie* lui avait apporté les premiers.

Il eſt indubitable que non-ſeulement *Rouſſeau* fut coupable de cette infamie, mais encore du crime affreux d'en accuſer un innocent. La haine l'aveuglait; c'était-là ſa paſſion dominante. Il y joignit l'hypocriſie; car dans le cours du procès même, il fit une retraite au noviciat des jéſuites ſous le père *Sanadon;* & retiré à Bruxelles, il fit un pélerinage à pied à Notre-Dame de Hall, dans le temps qu'il trahiſſait & livrait à ſes créanciers le ſieur *Medine*, qui l'avait ſecouru dans ſes plus preſſans beſoins. Ce ſont encore des faits dont on a la preuve. Il ne ceſſa de faire à Bruxelles des épigrammes, bonnes ou mauvaiſes, contre les mêmes perſonnes qu'il avait outragées à Paris; il en fit contre *Fontenelle*, *la Motte*, *la Faye*, *Saurin*, & contre *Crébillon*, qu'il déſigne ſous le nom de *Lycophron*.

Il en fit contre l'abbé d'*Olivet* qui n'avait pas approuvé ſes aïeux chimériques; & contre l'abbé *Dubos*, ſecrétaire perpétuel de l'académie. Tout cela eſt imprimé.

Il reſte à ſavoir ſi de telles horreurs peuvent être pardonnées en faveur de deux ou trois odes qui ne ſont que des déclamations de rhétorique, de quelques pſeaumes au-deſſous des cantiques d'*Eſther* & d'*Athalie*,

& de quelques épigrammes dont le fond n'eſt jamais de lui, & dont preſque tout le mérite conſiſte dans des turpitudes. Je voudrais ſeulement qu'on lui eût donné le rôle de *Palamède* & de *Rhadamiſte* à traiter. Il aurait été infiniment au-deſſous de M. de *Crébillon*. Qu'on en juge par toutes ſes pièces de théâtre, & en dernier lieu par les *Aïeux chimériques* & par l'*Hypocondre;* on voit un homme abſolument ſans invention & ſans génie, qui n'avait guère d'autres talens que celui de la rime & du choix des mots. Il n'y a pas un vers dans tous ſes ouvrages qui aille au cœur; & on peut conclure, par le froid qui règne dans tous ſes drames, qu'il était incapable de faire une ſcène tragique.

Si M. de *Crébillon* avait plus châtié ſon ſtyle, je ne balancerais pas à le placer, malgré ſes défauts, infiniment au-deſſus de *Rouſſeau;* car ſi on doit proportionner ſon eſtime aux difficultés vaincues, il eſt certainement plus difficile de faire une tragédie qu'une ode. Les cantiques d'*Athalie* & d'*Eſther* ſont ce que nous avons de meilleur en ce genre : mais approchent-ils d'une ſeule ſcène bien faite ?

RHADAMISTE.

RHADAMISTE eſt la meilleure pièce de M. de *Crébillon*. L'intrigue eſt tirée toute entière du ſecond tome d'un roman aſſez ignoré, intitulé *Bérénice*. Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711, & eut trente repréſentations. Elle eſt pleine de grands traits de force & de pathétique. On trouva, il eſt vrai, l'expoſition trop obſcure, & l'amour d'*Arſame* trop faible; *Pharaſmane* reſſemblait trop à *Mithridate*, amoureux

d'une jeune perſonne, dont ſes deux fils ſont amoureux auſſi. C'était imiter un défaut de *Racine;* mais le rôle de *Pharaſmane* eſt plus fier & plus tragique que celui de *Mithridate*, s'il n'eſt pas ſi bien écrit.

Ce que les eſprits ſages condamnèrent le plus dans cette pièce, ce fut une idée puérile de *Rhadamiſte*, qui attribue aux Romains un ridicule dont ils étaient fort éloignés. Il ſuppoſe qu'il eſt choiſi par eux pour aller ſous un nom étranger en ambaſſade auprès de ſon propre père pour ſemer la diſcorde dans ſa famille. Comment la cour de l'empereur romain aurait-elle été aſſez imbécille pour imaginer que ce fils ſerait toujours inconnu à la cour de *Pharaſmane*, & qu'étant une fois reconnu, il ne ſe raccommoderait point avec lui ?

Une telle extravagance n'eſt jamais entrée dans la tête de perſonne, excepté dans celle de l'auteur du roman de *Bérénice*, pour lequel M. de *Crébillon* a pouſſé trop loin la complaiſance. Il pallie autant qu'il le peut le vice de cette ſuppoſition, en diſant :

Des Romains ſi vantés telle eſt la politique.

Mais cela même devint comique, parce que tout le monde ſent aſſez l'abſurdité d'une politique pareille.

C'eſt en partie ce vice capital, joint à l'obſcurité de l'expoſition & à la verſification incorrecte de l'auteur, qui fit dire à *Boileau* dans ſa dernière maladie, quand on lui apporta cette pièce : *Qu'on m'ôte ce galimatias; les Pradons étaient des aigles en comparaiſon de ces gens-ci ; je crois que c'eſt la lecture de Rhadamiſte qui a augmenté mon mal.*

La mauvaise humeur de *Boileau* était injuste. *Rhadamiste* valait mieux que les pièces des rivaux de *Racine*, & même que l'Alexandre de *Racine*, auquel *Boileau* avait prodigué autrefois des éloges bien peu mérités ; ce qui aurait pu excuser la bilieuse critique de *Boileau*, c'était le commencement même de la pièce.

ZENOBIE.

„ Laisse-moi : ta pitié, tes conseils & la vie
„ Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
„ Dieu juste ! ciel vengeur, effroi des malheureux &c.

PHENICE.

„ Vous verrai-je *toujours* les yeux baignés de larmes,
„ Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes.
„ Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots,
„ La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
„ Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible &c.

C'est ainsi que la pièce débute. Les connaisseurs devinent aisément combien un homme tel que *Boileau* devait être choqué de voir que *la pitié de Phénice est le comble des maux pour Zénobie*. Cela n'a pas de sens. Comment la pitié & les conseils d'une confidente, d'une amie peuvent-ils être le comble des maux ? comment les conseils & la vie sont-ils ensemble ? pourquoi *le ciel est-il l'effroi des malheureux* ? Il l'est des coupables, & ce sont des malheureux dont il est le consolateur.

Pourquoi *Phénice* appelle-t-elle sa maîtresse *cruelle* ? Cela est bon dans *Oenone*, à qui *Phèdre* cache son secret.

ſecret; mais cette imitation eſt ridicule dans *Phénice*. Un amant de comédie peut appeler ſa maîtreſſe qui le refuſe, *cruelle;* mais une confidente tragique ne doit point lui reprocher en mauvais français que l'*amour l'éprouve inflexible*.

Boileau pouvait-il ne pas condamner une Zénobie *rempliſſant toujours d'alarmes, par d'éternels tranſports*, le cœur de ſa ſuivante? qu'eſt-ce qu'*une nuit qui n'a point de douceur* ? quel langage faible & barbare! *Boileau* pouvait-il ſupporter une femme qui s'écrie:

» Puiſque l'amour a fait le malheur de ma vie,
» Quel autre que l'amour peut venger Zénobie ?

De telles pointes ſont-elles tolérables? un homme de goût approuvera-t-il que *Rhadamiſte* diſe qu'il *eſt criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein* ? cela forme-t-il un ſens? On voit bien que *Rhadamiſte* veut dire qu'il eſt criminel malgré lui, qu'il aime la vertu ſans la ſuivre; mais il faut ſavoir exprimer ſa penſée. Tant d'expreſſions louches, obſcures, impropres, vicieuſes, peuvent rebuter un lecteur inſtruit & difficile.

Rhadamiſte, prétendu ambaſſadeur de Rome auprès de ſon père, veut enlever une inconnue que le jeune *Arſame* lui recommande, & il dit:

» D'ailleurs pour l'enlever ne me ſuffit-il pas
» Que mon père cruel brûle pour ſes appas?

Quoi, il enlève une femme uniquement parce que le roi ſon père en eſt amoureux! de plus, comment ne voit-il pas qu'on la reprendra aiſément de ſes mains? Quel ambaſſadeur a jamais fait une telle folie? *Rhadamiſte* peut-il heurter ainſi les premiers principes de la raiſon, après avoir dit: *D'un ambaſſadeur empruntons*

la prudence? Ce vers, tout comique qu'il eſt, n'eſt-il pas la condamnation de ſa conduite? quelle prudence de violer le droit des gens pour s'expoſer aux plus grands affronts!

Un grand défaut de conduite encore, c'eſt qu'à la fin de la pièce, *Arſame* voyant ſon frère *Rhadamiſte* en péril, & pouvant le ſauver d'un mot, ne révèle point à *Pharaſmane* que *Rhadamiſte* eſt ſon fils. Il n'a qu'à parler pour prévenir un parricide; nulle raiſon ne le retient; cependant il ſe tait. L'auteur le fait perſiſter une ſcène entière dans un ſilence condamnable, uniquement pour ménager à la fin une ſurpriſe qui devient puérile, parce qu'elle n'eſt nullement vraiſemblable.

C'eſt-là une partie des défauts que tous les connaiſſeurs remarquent dans Rhadamiſte. Cependant il y a dans cette pièce du tragique, de l'intérêt, des ſituations, des vers frappans. La reconnaiſſance de *Rhadamiſte* & de *Zénobie* plaît beaucoup: le rôle de *Zénobie* eſt noble; elle eſt vertueuſe & attendriſſante: en un mot, c'eſt la ſeule de toutes les pièces de cet auteur qu'on croie devoir reſter au théâtre.

XERXÈS.

LA tragédie de Xerxès, donnée en 1715, ne fut jouée que deux fois. Il arriva à la première repréſentation une choſe aſſez ſingulière; tout le monde ſe mit à rire à ces vers d'un ſcélérat, nommé *Artaban*, qui va aſſaſſiner ſon maître:

„ Amour d'un vain renom, faibleſſe ſcrupuleuſe,
„ Ceſſez de tourmenter une ame généreuſe,

„ Digne de s'affranchir de vos ſoins odieux,
„ Chacun a ſes vertus, ainſi qu'il a ſes dieux.
„ Dès que le ſort nous garde un ſuccès favorable,
„ Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable;
„ Il fait du parricide un homme généreux.
„ Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.

Ce n'était pas ſeulement ce galimatias qui feſait rire, c'était l'atrocité inſenſée de ces déteſtables maximes trop ordinaires alors au théâtre, & que *Cartouche* n'aurait oſé prononcer. Cette horreur était ſi outrée dans la tragédie de Xerxès, que le public prit le parti d'en rire au lieu de faire entendre des huées d'indignation. Xerxès eſt écrit & conduit comme les pièces de *Cyrano de Bergerac*. Cependant on l'a fait imprimer en 1750 au louvre, aux dépens du roi: c'eſt un honneur que n'ont eu ni Cinna ni Athalie.

SEMIRAMIS.

En 1717, M. de *Crébillon* fit repréſenter Sémiramis; elle n'eut aucun ſuccès, & ne ſera jamais repriſe. Le déſaut le plus intolérable de cette pièce eſt que *Sémiramis*, après avoir reconnu *Ninias* pour ſon fils, en eſt encore amoureuſe; & ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que cet amour eſt ſans terreur & ſans intérêt. Les vers de cette pièce ſont très-mal faits, la conduite inſenſée, & nulle beauté n'en rachète les défauts. Les maximes n'en ſont pas moins abominables que celles de Xerxès. La diction & la conduite ſont également mauvaiſes; cependant l'auteur eut la faibleſſe de la faire imprimer.

Le sieur *Danchet*, examinateur des livres, fut chargé de rendre compte de la pièce ; il donna son approbation en ces termes :

» J'ai lu Sémiramis, & j'ai cru que la mort de cette » reine, au défaut de ses remords, pouvait faire tolérer » l'impression de cette tragédie. »

Cette singulière approbation brouilla vivement *Crébillon* & *Danchet* Celui-ci adoucit un peu les termes de son approbation, mais *la mort au défaut des remords* subsista, & *Crébillon* fut au désespoir. Il a fait retrancher les approbations dans l'édition qu'il a obtenu qu'on fît au louvre.

PYRRHUS.

Pyrrhus eut quelque succès en 1729 : mais ce succès baissa toujours depuis, & aujourd'hui cette tragédie est entièrement abandonnée. Elle vaut mieux que Sémiramis ; mais le style en est si mauvais, il y a tant de langueurs & si peu de naturel & d'intérêt, qu'il n'est point à croire que jamais elle soit tirée de la foule des pièces qu'on ne représente plus.

CATILINA.

M. de *Crébillon* ayant commencé la tragédie de Cromwell, abandonna ce projet, & refondit des endroits des deux premiers actes dans le sujet de Catilina. Ensuite se livrant au dégoût que lui donnait le malheur attaché si souvent à la littérature, il renonça à toute société & à tout travail, jusqu'à ce qu'en 1747 une personne respectable, dont le nom doit être cher

à tous les gens de lettres, (*) l'engagea par des bienfaits à finir cet ouvrage dont on parlait dans Paris avec les plus grands éloges.

M. de *Crébillon*, reçu enfin à l'académie françaiſe, y avait récité pluſieurs fois ſes premiers actes de Catilina qu'on avait applaudis avec tranſport. Il continua la pièce à l'âge de ſoixante & dix ans paſſés. La faveur du public ne ſe ſignala jamais avec plus d'indulgence. En vain ce petit nombre d'hommes qui va toujours aux repréſentations armé d'une critique ſévère, réprouva l'ouvrage. Rien ne prévalut contre l'heureuſe diſpoſition du public, qui voulait ranimer un vieillard dont il plaignait la longue retraite, dont les talens avaient trouvé des partiſans que le public aimait.

Il eſt vrai qu'on riait en voyant *Catilina* parler au ſénat de Rome du ton dont on ne parlerait pas aux derniers des hommes; mais après avoir ri, on retournait à Catilina. On la joua dix-ſept fois. Rien ne caractériſe peut-être plus la nation, que cet empreſſement ſingulier. Il y avait dans cette faveur paſſagère une autre raiſon qui contribua beaucoup à cet étrange ſuccès, & qui ne venait pas d'un eſprit de faveur. (**)

Mais après que le torrent fut paſſé, on mit la pièce à ſa véritable place; & quelque protection qu'elle eût obtenue, on ne put la faire reparaître ſur la ſcène. Les yeux s'ouvrent tantôt plus tôt, tantôt plus tard. Catilina était trop barbarement écrit. La conduite de

(*) Madame de *Pompadour*.

(**) La haine de quelques perſonnes puiſſantes contre M. de *Voltaire*, & l'envie des gens de lettres.

la pièce était trop opposée au caractère des Romains, trop bizarre, trop peu raisonnable, & trop peu intéressante, pour que tous les lecteurs ne fussent pas mécontens. On fut surtout indigné de la manière dont *Cicéron* est avili. Ce grand-homme conseillant à sa fille de faire l'amour à *Catilina*, était couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce.

Lorsque l'auteur récita cet endroit à l'académie dans une séance ordinaire & non publique, il s'aperçut que ses auditeurs, qui connaissaient *Cicéron* & l'histoire romaine, secouaient la tête. Il s'adressa à M. l'abbé d'*Olivet : Je vois bien*, lui dit-il, *que cela vous déplaît. Point du tout*, répondit ce savant & judicieux académicien, *cet endroit est digne du reste, & j'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le mercure de sa fille.*

Une courtisane, nommée *Fulvie*, déguisée en homme, était encore une étrange indécence. Les derniers actes froids & obscurs achèvent enfin de dégoûter les lecteurs.

Quant à la versification & au style, on sera peut-être étonné que l'académie, à qui l'auteur avait lu l'ouvrage, y ait laissé subsister tant de défauts énormes ; mais il faut savoir que l'académie ne donne jamais de conseils que quand on les lui demande, & l'auteur était trop vieux pour en demander & pour en profiter. Ses vers ne furent applaudis dans les séances publiques que par de jeunes gens, sur qui une déclamation ampoulée fait toujours quelque impression. Il arrive souvent la même chose au parterre, & ce n'est qu'avec le temps qu'on se détrompe d'une illusion en quelque genre que ce puisse être.

S'il eſt de quelque utilité de faire voir les défauts de détail, en voici quelques-uns que nous tirerons des premières ſcènes :

„ Dis-moi (ſi juſque-là ta fierté peut deſcendre)
„ Pourquoi faire égorger *Nonnius cette nuit?*

La fierté de *Catilina* deſcend juſqu'à répondre à *Scipion* qu'il a aſſaſſiné ce ſénateur, l'un de ſes partiſans, pour ſe concilier les autres :

„ Et l'art de les ſoumettre exige un art ſuprême
„ Plus difficile encor que la victoire même.

Un chef de parti, dit-il,

„ . . . Doit tout rapporter à cet unique objet.
„ Vertueux ou méchant au gré de ſon projet,
„ Qu'il ſoit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
„ Il ſera toujours grand, s'il eſt impénétrable.
„ Tel on déteſte avant, que l'on adore après.
„ L'imprudence n'eſt pas dans la témérité.

Enſuite il dit qu'il aime la fille de *Cicéron* par tempérament :

„ C'eſt l'ouvrage des ſens, non le faible de l'ame.

Deux vers après, il dit que cette paſſion

„ Eſt moins amour en lui, qu'excès d'ambition.

Il avoue *qu'il a conquis ce bien.*
Il dit après :

„ . . . Cette flamme où tout mon cœur s'applique,
„ Eſt le fruit de ma haine & de ma politique.

Ainsi il aime *Tullie* par les sens, par ambition & par haine.

Il faut avouer qu'il est plaisant de voir après cela *Tullie* venir parler à *Catilina* dans un temple; d'entendre *Catilina* qui lui dit :

» Qu'il est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
» Et de pouvoir ici rassembler tous ses dieux!

A quoi *Tullie* répond *que si ses yeux sont des dieux, la foudre deviendra le moindre de leurs coups.*
Et *Catilina* replique :

» Que l'amour *est* déchu de son autorité,
» Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité.

C'est ainsi que presque toute la pièce est écrite.

Les étrangers nous ont reproché amèrement d'avoir applaudi cet ouvrage ; mais ils devaient savoir que nous n'avons fait en cela que respecter la vieillesse & la mauvaise fortune, & que cette condescendance est peut-être une des choses qui fait le plus d'honneur à notre public.

LE TRIUMVIRAT.

Il est difficile qu'un auteur ne croie pas qu'on lui a rendu justice quand on a applaudi son ouvrage. M. de *Crébillon*, encouragé par ce succès, fit le Triumvirat à l'âge de 81 ans ; mais le temps de la compassion était passé. Ce temps est toujours très-court, & on ne peut obtenir grâce qu'une fois. Le Triumvirat se sentait trop de l'âge de l'auteur ; on ne le siffla point,

il n'y eut ni tumulte, ni mauvaise volonté ; on l'écouta avec patience. Mais bientôt la salle fut déserte. M. de *Crébillon* eut encore la faiblesse de faire imprimer cette malheureuse pièce avec une épître chagrine, dans laquelle il se plaint de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales en effet : mais quelle cabale peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage, s'il en est content ?

C'est une chose assez plaisante que les préfaces des auteurs de pièces de théâtre : tantôt il y a eu une conspiration générale contre leur pièce, tantôt ils remercient le public d'avoir bien voulu avoir du plaisir ; & lorsque cette préface si remplie de remercîmens est imprimée, le public a déjà oublié la pièce & l'auteur.

Comme de toutes les productions de l'esprit les dramatiques sont les plus exposées au grand jour, ce sont celles qui donnent le plus de gloire ou le plus de ridicule. Il n'en est pas d'une tragédie comme d'une épître, d'une ode. On ne récita point en public l'ode de *Boileau* sur la prise de Namur, ni ses satires sur l'équivoque & sur l'amour de DIEU, devant deux mille personnes assemblées pour approuver ou pour condamner.

Un ouvrage en vers, quel qu'il soit, n'est guère connu que d'un petit nombre d'amateurs ; il est d'ordinaire mis au rang des choses frivoles dont la nation est inondée : mais les spectacles sont une partie de l'administration publique ; ils se donnent par l'ordre du roi sous l'inspection des officiers de la couronne & des magistrats ; ils exigent des frais immenses. C'est à la fois un objet de commerce, de police, d'étude.

de plaisir, d'instruction & de gloire. Il rassemble les citoyens, il attire les étrangers, & par-là il devient une chose importante. Tout cela fait que le succès est plus brillant en ce genre que dans tout autre ; mais aussi la chute est plus ignominieuse, étant plus éclairée. C'est un triomphe, ou une espèce d'esclavage. Il s'agit encore d'une rétribution assez honnête pour tirer un homme de la pauvreté : ainsi un auteur dramatique flotte pour l'ordinaire entre la fortune & l'indigence, entre le mépris & la gloire.

Ce sont ces deux puissans motifs qui ont toujours produit des haines si vives entre tous ceux qui ont travaillé pour le théâtre depuis *Aristophane* jusqu'à nous. Ce fut l'unique source de ces abominables couplets, dans lesquels M. de *Crébillon* fut désigné si scandaleusement par *Rousseau*, qui ne pouvait digérer le succès d'Idoménée, d'Atrée & d'Electre, tandis qu'il voyait tomber toutes ses comédies ; *figulus figulo invidet*, est un proverbe de tous les temps & de toutes les nations.

Il est vrai que ce proverbe n'a pas eu lieu entre M. de *Voltaire* & M. de *Crébillon ;* c'est même une chose assez singulière que M. de *Voltaire* ayant traité Sémiramis, Electre & Catilina, & s'étant ainsi trouvé trois fois en concurrence avec lui, l'ait loué toujours publiquement, & lui ait même donné plusieurs marques d'amitié. Ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble. Cela est rare entre gens de lettres qui courent la même carrière.

Fin de l'Eloge de M. de Crébillon.

ELOGE FUNEBRE

DE LOUIS XV,

Prononcé dans une académie le 25 mai 1774.

MESSIEURS,

JE ne viens point ici, au milieu d'une pompe lugubre & éclatante, mêler la vanité d'un discours étudié à toutes ces vanités établies pour faire illusion aux vivans, sous le spécieux prétexte de la gloire des morts.

Notre assemblée n'est point une de ces cérémonies fastueuses inventées pour séduire les yeux & les oreilles. Mon discours doit être simple & vrai comme l'était le monarque dont nous déplorons la perte.

Quand la grande éloquence commença & finit le siècle de *Louis XIV*, les oraisons funèbres prononcées par les *Bossuet* & par les *Fléchier*, subjuguaient la France étonnée. Elles étaient les seuls ornemens qu'on remarquât au milieu de ces superbes appareils funéraires. On était transporté de ce nouveau genre; il a diminué de prix dès qu'il est devenu commun.

Aujourd'hui que la recherche du vrai en tout genre est devenue la passion dominante des hommes, ce fard des déclamations, si imposant autrefois, a perdu

ſon éclat. Nous ſommes heureuſement réduits, ſurtout dans ces aſſemblées ſecrètes, à ſuivre la méthode inventée par l'ingénieux *Fontenelle*, & perfectionnée par le marquis de *Condorcet;* méthode qui conſiſte à faire plutôt le précis de la vie d'un homme que ſon éloge; à ne le louer que par les faits, à raconter ſans emphaſe les ſervices qu'il a rendus; à laiſſer voir ſans malignité les faibleſſes inſéparables de la nature humaine; à ne chercher enfin pour toute éloquence que des vérités utiles. Les hommes ne ſe dégoûteront jamais de ce genre, parce qu'il reſſemble à celui de l'hiſtoire.

C'était l'uſage des anciens peuples ſi renommés, qui jugeaient les rois après leur mort, & qui par-là enſeignèrent la juſtice à la terre. De tels diſcours funèbres peuvent avoir ſur l'hiſtoire même un grand avantage, celui de ne recueillir aucune de ces fables ſecrètes que la méchanceté ou la ſeule envie de parler débite ſur un prince de ſon vivant, que l'erreur populaire accrédite, & qu'au bout de quelques années les hiſtoriens adoptent en ſe trompant eux-mêmes & en trompant la poſtérité.

Si l'on oſait être ſage, des diſcours de ce genre ſeraient d'une utilité bien plus grande encore. Car également éloignés de la flatterie & de la ſatire, ils ſeraient la leçon de ceux dont un jour on doit faire l'oraiſon funèbre. Ce qu'un homme éclairé & juſte prononcerait ſur un roi, devant ſon ſucceſſeur & devant la nation, ferait une impreſſion cent fois plus forte & plus durable que tous ces diſcours d'oſtentation, qui ne ſont plus regardés que comme une partie des cérémonies qui paſſent en un jour.

Nous n'avons rien à dire du premier âge de *Louis XV;*

presque toutes les enfances comme toutes les décrépitudes se ressemblent ; les premières donnent toujours quelque espérance que les secondes ôtent entièrement. Son caractère était doux & facile, & l'on a remarqué que dans toute sa vie il ne montra aucun emportement. Ce qu'il apprit le mieux dans sa première jeunesse fut la géographie ; science la plus utile à un roi, soit en guerre soit en paix. Il fit même imprimer au louvre un petit livre *de la géographie par le cours des fleuves*, qu'il composa en partie sur les leçons de M. de l'*Isle*, & dont on tira cinquante exemplaires. C'est cette étude qui le détermina depuis à faire lever des cartes topographiques de toute la France, ouvrage immense où l'on n'a trouvé presque rien d'omis, ni d'inexact.

Ce goût pour la géographie le conduisit naturellement à quelques connaissances de l'astronomie & à un peu d'histoire naturelle.

Son jugement en toutes choses était juste ; mais cette douce facilité de caractère dont nous avons parlé, le porta toujours à préférer l'opinion des autres à la sienne.

C'est par cette condescendance qu'il se résolut à la guerre de 1741, malgré le cardinal de *Fleuri* qui s'y opposait. Car des personnes qui avaient alors plus de crédit sur son esprit que son ministre même, l'entraînèrent lui & ce ministre dans cette entreprise qui fut heureuse en Flandre & malheureuse par-tout ailleurs. Ainsi *Louis XV* fit la guerre sans être ambitieux, & donna deux batailles sans être emporté par cette ardeur qui naît de la fougue du tempérament, & que la faiblesse humaine a nommée héroïque.

Son ame était toujours tranquille. Elle le fut même lorsqu'en 1744 il courut à la tête de son armée délivrer l'Alsace inondée d'ennemis. Ce fut alors qu'étant tombé malade à Metz, & prêt de mourir, il reçut de ses peuples ce surnom si flatteur de *bien-aimé*. Il ne lui fut point donné en cérémonie & par des actes authentiques, comme le surnom de *grand* fut décerné à *Louis XIV* par l'hôtel-de-ville en 1680. L'enthousiasme des Parisiens cherchait un titre qui exprimât sa tendresse pour son roi. Un homme de la populace cria, *Louis le bien-aimé*. Bientôt cinq cents mille voix le répétèrent, tous les calendriers, tous les papiers publics furent ornés de ce nom. L'amour l'avait donné; & l'usage le conserva dans les temps orageux où ces mêmes Parisiens, que l'Europe accuse de légéreté, semblèrent démentir pour quelques jours les témoignages de leur tendresse.

Il mérita cet amour sans doute, lorsque pour tout fruit de ses conquêtes en Flandre, il demandait la paix à la vertueuse *Marie-Thérèse*. On eût dit qu'il pressentait les obligations que la France aurait un jour à cette souveraine. Il ne pouvait assez acheter le présent inestimable qu'elle nous a fait, & dont nous jouissons aujourd'hui.

Si même la guerre la plus juste est toujours funeste aux nations, celle qu'on fesait à la légitime héritière de tant de césars n'en pesait que davantage au cœur de *Louis XV*. Il voyait qu'elle n'était pas fondée sur cette justice évidente dont il avait les principes dans le fond de son ame. C'est cette justice si rare qui peut seule justifier la guerre aux yeux des sages.

Sa déférence pour les sentimens d'autrui lui fit

encore entreprendre la guerre de 1756, qui fut bien plus malheureuse que la première. La France y perdit beaucoup de sang, encore plus de trésors, tout le Canada, son commerce de l'Inde, son crédit dans l'Europe; & il a fallu que la nation toujours industrieuse, toujours agissante, travaillât douze années entières pour réparer à peine une partie de ces brèches immenses.

Tant de malheurs n'altérèrent point l'ame du monarque. Les hommes placés dans un rang éminent veulent tous paraître inébranlables, ils affectent le calme au milieu du trouble; mais *Louis XV* n'affectait rien; il ne cherchait point la tranquillité, il la trouvait dans son caractère. Ce serait le plus précieux don de la nature s'il pouvait toujours être joint à l'activité.

Son ame ne se démentit pas même dans cette horrible & incroyable aventure d'un fanatique de la lie du peuple, qui osa porter la main sur sa personne sacrée. Et après les premiers momens donnés à l'incertitude des suites, il fut aussi serein que s'il n'avait point été blessé.

Cette égalité d'ame, cette simplicité, il la mettait dans toutes ses actions, dans le service auprès de sa personne, dans les ordres qu'il donnait pour ces ouvrages publics admirables, dont tout autre aurait voulu tirer quelque gloire avec justice. En cela son caractère était l'opposé de celui de *Louis XIV* son prédécesseur.

C'est sur quoi l'on a demandé souvent, s'il est à désirer qu'un roi recherche la gloire, ou qu'il soit indifférent pour elle. Peut-être cette indifférence si

louable ôte quelquefois à l'ame un peu d'énergie. Peut-être empêcha-t-elle assez long-temps *Louis XV* de se faire valoir lui-même en fesant à des officiers blessés pour son service, cet accueil prévenant qui console la nature humaine & qui est leur première récompense. Mais ce n'était qu'un défaut d'attention, ce n'était point un vice de son cœur. C'en serait un, s'il était l'effet de la dureté.

Cette dureté ne peut lui être imputée, puisque tous ses domestiques avouent qu'on ne vit jamais un maître plus indulgent, & que tous ceux qui ont travaillé sous ses ordres se louent de son affabilité. On ne peut pas être toujours roi, on serait trop à plaindre; il faut être homme, il faut entrer dans tous les devoirs de la vie civile, & *Louis XV* y entrait, sans que ce fût pour lui une gêne & un dehors emprunté.

Il est vrai que quand un monarque admet ses courtisans dans sa familiarité, il ne faut jamais que le roi se venge des petits torts qu'on peut avoir avec l'homme. On s'est plaint que *Louis XV* a trop fait sentir quelquefois qu'on avait offensé le trône quand on n'avait blessé que quelques devoirs établis dans la société. Un roi ne doit point punir ce que la loi ne punirait pas. Autrement il faudrait se dérober à tous les rois comme à des êtres trop élevés au-dessus de l'espèce humaine, & trop dangereux pour elle; ils se verraient condamnés à n'être que maîtres, & à ne jouir jamais des faibles consolations qu'on peut goûter dans cette vie passagère.

On s'est étonné que dans sa vie toujours uniforme il ait si souvent changé de ministres; on en murmurait, on sentait que les affaires en pouvaient souffrir, que

que rarement le miniſtre qui ſuccède ſuit les vues de celui qui eſt déplacé ; qu'il eſt dangereux de changer de médecins, & qu'il eſt triſte de changer d'amis. On ne pouvait concevoir comment une ame toujours ſereine pouvait dans un repos inaltérable conſentir à tant de viciſſitudes. C'était le dangereux effet du principe le plus eſtimable, de cette défiance de lui-même, de cette condeſcendance aux volontés des perſonnes qui avaient moins de lumières & d'expérience que lui, enfin de cette même égalité d'une ame paiſible, à laquelle ces grands bouleverſemens ne coûtaient point d'efforts. Tout tenait à cette première cauſe. Il lui était égal d'ordonner un monument digne des *Auguſtes* & des *Trajans*, ou l'appartement le plus modeſte. Son imagination ne lui préſentait pas d'abord les grandes choſes, mais ſon jugement les ſaiſiſſait dès qu'on les lui propoſait.

C'eſt ainſi qu'il fit ce grand établiſſement de l'école militaire, reſſource ſi utile de la nobleſſe, inventée par un homme qui n'était pas noble, & qui ſera au-deſſus des titres dans la poſtérité. C'eſt enfin de ce même principe que dépendit ſa vie publique & ſa vie privée. Sans être tendre & affectueux il était bon mari, bon père, bon maître, & même ami autant que peut l'être un roi.

C'eſt ſurtout à cette ſérénité qu'il faut rendre grâce de ce qu'il ne fut point perſécuteur. Il ne ſonda point l'opinion des hommes pour les condamner. Il ne rechercha point des fautes obſcures pour les mettre au grand jour, & pour ſe faire un cruel mérite de les punir. Long-temps fatigué par des querelles ſcolaſtiques qui troublaient avant lui le royaume, & par

ces divisions entre la magistrature & quelques portions du clergé, il voulut toujours donner aux disputans cette même paix qui était dans son cœur.

Il savait que dans un Etat où les maximes ont changé, & où les anciens abus sont demeurés, il est nécessaire quelquefois de jeter un voile sur ces abus accrédités par le temps; qu'il est des maux qu'on ne peut guérir, & qu'alors tout ce que l'art peut procurer de soulagement aux hommes est de les faire vivre avec leurs infirmités.

Ne se point émouvoir, & savoir attendre, ont donc été les deux pivots de sa conduite. Il a conservé cette imperturbabilité jusque dans l'affreuse maladie qui l'a enlevé à la France, ne marquant ni faiblesse, ni crainte, ni impatience, ni vains regrets, ni désespoir; remplissant des devoirs lugubres avec sa simplicité ordinaire; & dans les tourmens douloureux qu'il éprouvait, il a fini comme par un sommeil paisible, se consolant dans l'idée qu'il laissait des enfans dont on espérait tout.

Sa mémoire nous sera chère parce que son cœur était bon. La France lui aura une obligation éternelle d'avoir aboli la vénalité de la magistrature, & d'avoir délivré tant d'infortunés habitans de nos provinces, de la nécessité d'aller achever leur ruine dans une capitale où l'on ignore presque toujours nos coutumes. Un jour viendra que toutes ces coutumes si différentes seront rendues uniformes, & qu'on fera vivre sous les mêmes lois les citoyens de la même patrie. Les abus invétérés ne se corrigent qu'avec le temps. Chaque roi dont descendait *Louis XV*,

a fait du bien. *Henri IV*, que nous béniſſons, a commencé. *Louis XIII* par ſon grand miniſtre a bien mérité quelquefois de la France. *Louis XIV* a fait par lui-même de très-grandes choſes. Ce que *Louis XV* a établi, ce qu'il a détruit, exige notre reconnaiſſance. Nous attendrions une félicité entière de ſon ſucceſſeur, ſi elle était au pouvoir des hommes.

(Comme l'orateur, bien moins orateur que citoyen, prononçait ces paroles, arriva la nouvelle, que les trois princeſſes filles du feu roi étaient attaquées de la petite vérole. Alors il continua ainſi :)

Meſſieurs, à nos douloureux regrets ſuccèdent les plus cruelles alarmes ; nous pleurions & nous tremblons ; la France doit être en larmes & en prières : mais que peuvent les vœux des faibles mortels ! On a invoqué en peu de temps la patrone de Paris pour les jours du dernier dauphin, pour ſon épouſe, pour ſa mère ; enfin pour le feu roi. DIEU n'a point changé ſes décrets éternels. Puiſſe ſa Providence ineffable avoir ordonné que l'art vienne heureuſement combattre les maux dont la nature accable ſans ceſſe le genre-humain ! que l'inoculation nous aſſure la conſervation de notre nouveau roi, de nos princes & de nos princeſſes. Que les exemples de tant de ſouverains les encouragent à ſauver leur vie par une épreuve qui eſt immanquable quand elle eſt faite ſur un corps bien diſpoſé. Il ne s'agit plus ici d'achever l'éloge du feu roi, il s'agit que ſon ſucceſſeur vive. L'inoculation nous paraiſſait téméraire avant les exemples courageux qu'ont donnés M. le duc d'Orléans, le duc de Parme, les rois de Suède, de

Danemarck, l'impératrice-reine, l'impératrice de Ruſſie. Maintenant il ſerait téméraire de ne la pas employer. C'eſt notre malheur que les vérités & les découvertes en tout genre eſſuient long-temps parmi nous des contradictions ; mais quand un intérêt ſi cher parle, les contradictions doivent ſe taire.

VIE
DE MOLIERE,

Avec de petits sommaires de ses pièces.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du *Molière in*-4°, édition de Paris. On pria un homme très-connu de faire cette vie & ces courtes analyses destinées à être placées au-devant de chaque pièce. M. *Rouillé*, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé *la Serre* : c'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de *la Serre* fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du *Molière*. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle : nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écrasé par *la Serre*.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0128-1

VIE
DE MOLIERE.

LE goût de bien des lecteurs pour les choſes frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, ſont cauſe que l'hiſtoire des hommes célébres eſt preſque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires auſſi faux qu'inſipides. On y ajoute ſouvent des critiques injuſtes de leurs ouvrages. C'eſt ce qui eſt arrivé dans l'édition de *Racine* faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte hiſtoire de la vie de *Molière ;* on ne dira de ſa propre perſonne que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté, & on ne haſardera ſur ſes ouvrages rien qui ſoit contraire aux ſentimens du public éclairé.

Jean-Baptiſte Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maiſon qui ſubſiſte encore ſous les piliers des halles. Son père *Jean-Baptiſte Poquelin*, valet de chambre & tapiſſier chez le roi, marchand fripier, & *Anne Boutet* ſa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le deſtinaient : il reſta juſqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre ſon métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la ſurvivance de leur charge chez le roi ; mais ſon génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que preſque tous

ceux qui se sont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa ; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collége, & il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, & l'envoya externe aux jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyait la fortune de son fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune *Poquelin* fit au collége les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y suivit le cours des classes d'*Armand de Bourbon* premier prince de *Conti*, qui depuis fut le protecteur des lettres & de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collége deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* & *Bernier :* celui-ci, connu par ses voyages aux Indes ; & l'autre, célèbre par quelques vers naturels & aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune *Chapelle* son fils naturel ; & pour lui donner de l'émulation, il faisait étudier avec lui le jeune *Bernier*, dont les parens étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire & pris au

hasard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre *Gassendi* à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de *Poquelin*, l'associa aux études de *Chapelle* & de *Bernier*. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'*Epicure*, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode & plus de vraisemblance que celle de l'école, & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous *Gassendi*. Au sortir du collége, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit *Louis XIII* dans Paris. Sa passion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un Etat, quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouaient les pièces de *Hardy*, de *Monchrétien*, ou de *Balthazar Baro*.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de

l'aviliſſement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient auſſi bonnes pour ſon ſiècle qu'elles ſont mauvaiſes pour le nôtre, furent cauſe qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la paſſion du cardinal de *Richelieu* pour les ſpectacles mit le goût de la comédie à la mode; & il y avait plus de ſociétés particulières qui repréſentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'aſſocia avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au faubourg St Germain & au quartier St Paul. Cette ſociété éclipſa bientôt toutes les autres; on l'appela *l'illuſtre théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerxe*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645, qu'elle fut repréſentée ſur *l'illuſtre théâtre*.

Ce fut alors que *Poquelin* ſentant ſon génie, ſe réſolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien & auteur, & de tirer de ſes talens de l'utilité & de la gloire.

On ſait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient ſouvent dans leurs pièces, & qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grâce en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de ſon ſiècle. Il prit le nom de *Molière*, & il ne fit en changeant de nom que ſuivre l'exemple des comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *le Grand*, s'appelait *Belleville* dans la tragédie, & *Turlupin* dans la farce; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Gueret* était connu dans les pièces ſérieuſes ſous le nom de *Fléchelles*; dans

la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau *Molière* fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France: il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes italiennes, dont il sefait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très-informes tenaient plus du mauvais théâtre italien, où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le Docteur amoureux, les trois Docteurs rivaux, le Maître d'école: ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de *Molière* dans ce genre; l'une est le Médecin volant, & l'autre, la Jalousie de Barbouille. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la première qui nous sont conservés dans le Médecin malgré lui; & on trouve dans la Jalousie de Barbouille un canevas, quoiqu'informe, du troisième acte de George Dandin.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa, fut l'Etourdi. Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de *Molière* parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se

joignirent à *Molière*, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtissier de la rue St Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *de Brie*.

Le prince de *Conti*, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de *Molière* qu'il avait vu au collége; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui l'Etourdi, le Dépit amoureux, & les Précieuses ridicules.

Cette petite pièce des Précieuses, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger & la cour & la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où *Corneille* fit le Cid. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de *Conti* voulut alors faire *Molière* son secrétaire, & qu'heureusement pour la gloire du théâtre français, *Molière* eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de *Conti* lui donna accès auprès de *Monsieur* frère unique du roi *Louis XIV; Monsieur* le présenta au roi & à la reine-mère. Sa troupe & lui représentèrent la même

année devant leurs majestés la tragédie de Nicomède sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. *Molière*, après la représentation de Nicomède, s'avança sur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au roi un discours, par lequel il remerciait sa majesté de son indulgence, & louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie: il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de *Molière;* & l'on joua dans l'instant le Docteur amoureux. Depuis ce temps l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte, ou de trois, après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de *Molière* de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de *Molière* jouait sur ce théâtre les mardis, les jeudis & les samedis, & les italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de *Molière* prit le titre de *la troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux

ans après, en 1660, il leur accorda la salle du palais-royal. Le cardinal de *Richelieu* l'avait fait bâtir pour la représentation de Mirame tragédie, dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie; & je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable; c'est une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, & les belles salles en Italie.

La troupe de *Molière* eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilége de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas; il avait une volubilité dans la voix, & une espèce de hoquet, qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eu, a donné ce portrait-ci de *Molière*.

„ Il n'était ni trop gras, ni trop maigre; il avait „ la taille plus grande que petite, le port noble, „ la jambe belle; il marchait gravement; avait „ l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, „ les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs „ & forts, & les divers mouvemens qu'il leur don- „ nait lui rendaient la physionomie extrêmement

„ comique. A l'égard de ſon caractère, il était „ doux, complaiſant, généreux; il aimait fort à „ haranguer; & quand il liſait ſes pièces aux comé- „ diens, il voulait qu'ils y amenaſſent leurs enfans, „ pour tirer des conjectures de leur mouvement „ naturel. „

Molière ſe fit dans Paris un très-grand nombre de partiſans, & preſque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui feſant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très-ſévèrement. Les mêmes ſpectateurs qui applaudiſſaient aux pièces médiocres des autres auteurs, relevaient les moindres défauts de *Molière* avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; & le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, ſuffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi Britannicus & les Plaideurs de M. *Racine* furent ſi mal reçus; voilà pourquoi l'Avare, le Miſanthrope, les Femmes ſavantes, l'Ecole des femmes n'eurent d'abord aucun ſuccès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel & l'eſprit très-juſte, ſans l'avoir cultivé, ramena ſouvent par ſon approbation la cour & la ville aux pièces de *Molière*. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas beſoin des déciſions de ſon prince pour bien juger. *Molière* eut des ennemis cruels, ſurtout les mauvais auteurs du temps, leurs protecteurs, & leurs cabales: ils ſuſcitèrent contre lui les dévots; on lui imputa des livres ſcandaleux; on l'accuſa d'avoir joué des hommes puiſſans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général; & il eût ſuccombé ſous ces accuſations, ſi ce même roi,

qui encouragea & qui soutint *Racine* & *Despréaux*, n'eût pas aussi protégé *Molière*.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; somme qui, en ce temps-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait *Mauvilain*. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîné du roi : *Vous avez un médecin*, dit le roi à *Molière ; que vous fait-il ? Sire*, répondit *Molière*, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris*.

Il faisait de son bien un usage noble & sage : il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les *Chapelles*, les *Jonsacs*, les *Desbarreaux*, &c. qui joignaient la volupté & la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de *Vivonne*, connu par son esprit, & par son amitié pour *Despréaux*, allait souvent chez *Molière*, & vivait avec lui comme *Lélius* avec *Térence*. Le grand *Condé* exigeait de lui qu'il le vînt voir souvent, & disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière

Molière employait une partie de ſon revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités*. Il encourageait ſouvent par des préſens conſidérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'eſt peut-être à *Molière* que la France doit *Racine*. Il engagea le jeune *Racine*, qui ſortait du Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit compoſer la tragédie de *Théagène & Cariclée ;* & quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit préſent au jeune auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'eſt peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps, c'eſt-à-dire en 1661, *Racine* ayant fait une ode ſur le mariage de *Louis XIV*, M. *Colbert* lui envoya cent louis au nom du roi.

Il eſt très-triſte pour l'honneur des lettres, que *Molière* & *Racine* aient été brouillés depuis ; de ſi grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui par la ſupériorité de ſes talens, & par les dons ſinguliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la poſtérité. C'était le comédien *Baron*, qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. *Molière* en prit ſoin comme de ſon propre fils.

Un jour *Baron* vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de ſe préſenter, lui demandait quelque léger ſecours pour aller joindre ſa troupe. *Molière* ayant ſu que c'était un nommé *Mondorge*, qui avait été ſon camarade, demanda à *Baron* combien il croyait

qu'il fallait lui donner ? Celui-ci répondit au hasard : *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit *Molière ; en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous ;* & il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, & lui dit : *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami,* dit *Molière, en voilà un autre ;* & il s'écria : *Où la vertu va-t-elle se nicher !* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, & qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661 une jeune fille, née de la *Béjart* & d'un gentilhomme nommé *Modène*. On disait que *Molière* en était le père : le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que *Molière* n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle est exposée rendirent ce mariage malheureux ; & *Molière*, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avait si souvent joués sur le théâtre. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres

par les talens, s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité?

La dernière pièce qu'il composa fut le Malade imaginaire. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille, qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé *Guérin*.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, & la prévention contre la comédie, déterminèrent *Harlay de Chanvalon* archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à *Molière*. Le roi le regrettait; & ce monarque, dont il avait été le domestique & le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de St Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans *Molière* que le comédien, & qui ignorait qu'il avait

été un excellent auteur, un philoſophe, un grand-homme en ſon genre, s'attroupa en foule à la porte de ſa maiſon le jour du convoi: ſa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; & ces miſérables, qui auraient, ſans ſavoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec reſpect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la ſépulture, & les injuſtices qu'il avait eſſuyées pendant ſa vie, engagèrent le fameux père *Bouhours* à compoſer cette eſpèce d'épitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour *Molière* eſt la ſeule qui mérite d'être rapportée, & la ſeule qui ne ſoit pas dans cette fauſſe & mauvaiſe hiſtoire qu'on a miſe juſqu'ici au-devant de ſes ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour;
Mais quelle en fut la récompenſe?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaiſſance.
Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir ſa gloire & ſon étude;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis ſi bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-ſeulement j'ai omis dans cette vie de *Molière* les contes populaires touchant *Chapelle* & ſes amis; mais je ſuis obligé de dire que ces contes adoptés par *Grimareſt* ſont très-faux. Le feu duc de *Sulli*, le dernier prince de *Vendôme*, l'abbé de *Chaulieu*, qui avaient beaucoup vécu avec *Chapelle*, m'ont aſſuré que toutes ces hiſtoriettes ne méritaient aucune créance.

L'ETOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS,

Comédie en vers & en cinq actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, & à Paris au mois de décembre 1658, sur le théâtre du petit Bourbon.

CETTE pièce eſt la première comédie que *Molière* ait donnée à Paris : elle eſt compoſée de pluſieurs petites intrigues aſſez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien & eſpagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tiſſus d'aventures ſingulières, où l'on n'avait guère ſongé à peindre les mœurs. Le theâtre n'était point, comme il le doit être, la repréſentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puiſſans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos *Jodelets ;* & on ne repréſentait que le ridicule de ces miſérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puiſque la ſociété & la galanterie, ſeules ſources du bon comique, ne feſaient que d'y naître. Ce loiſir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes ſe livrent à leur caractère & à leur ridicule, eſt le ſeul temps propre pour la comédie ; car c'eſt le ſeul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occaſion de les bien voir, & le ſeul pendant lequel les ſpectacles puiſſent être fréquentés aſſidument. Auſſi ce ne fut qu'après avoir

bien vu la cour & Paris, & bien connu les hommes, que *Molière* les repréſenta avec des couleurs ſi vraies & ſi durables.

Les connaiſſeurs ont dit que l'Etourdi devrait ſeulement être intitulé, *les Contre-temps. Lélie*, en rendant une bourſe qu'il a trouvée, en ſecourant un homme qu'on attaque, fait des actions de généroſité, plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puiſqu'il n'a preſque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop ſouvent été l'écueil de *Molière*, n'eſt pas meilleur ici que dans ſes autres pièces : cette faute eſt plus inexcuſable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On eſt obligé de dire (& c'eſt principalement aux étrangers qu'on le dit) que le ſtyle de cette pièce eſt faible & négligé, & que ſurtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-ſeulement il ſe trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de conſtruction, mais auſſi pluſieurs mots impropres & ſurannés. Trois des plus grands auteurs du ſiècle de *Louis XIV*, *Molière*, *la Fontaine* & *Corneille*, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célébres, y diſcernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reſte, l'Etourdi eut plus de ſuccès que le Miſanthrope, l'Avare & les Femmes ſavantes n'en eurent depuis. C'eſt qu'avant l'Etourdi on ne connaiſſait pas mieux, & que la réputation de *Molière* ne feſait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que le Menteur.

LE DEPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée au théâtre du petit Bourbon en 1658.

LE Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après l'Etourdi. C'eſt encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un ſeul nœud dans le Dépit amoureux. Il eſt vrai qu'on a trouvé le déguiſement d'une fille en garçon peu vraiſemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman ſans en avoir l'intérêt; & le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la ſcène de la brouillerie & du raccommodement d'*Eraſte* & de *Lucile*. Le ſuccès eſt toujours aſſuré, ſoit en tragique, ſoit en comique, à ces ſortes de ſcènes qui repréſentent la paſſion la plus chère aux hommes dans la circonſtance la plus vive. La petite ode d'*Horace*, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces ſcènes, qui ſont enfin devenues des lieux-communs.

LES PRECIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte & en prose, jouée d'abord en province, & représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de novembre 1659.

LORSQUE *Molière* donna cette comédie, la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. *Voiture* avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans, étaient les seuls modèles ; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit n'imitaient que ses défauts. Les romans de Mlle *Scudéri* avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bizarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encore renchéri sur ce ridicule : les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel-esprit, s'appelaient *précieuses ;* ce nom, si décrié depuis par la pièce de *Molière*, était alors honorable ; & *Molière* même dit dans sa préface qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables précieuses*, & qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province,

fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de suite. La troupe de *Molière* fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'était alors que dix sous au parterre.

Dès la première représentation, *Ménage*, homme célèbre dans ce temps-là, dit au fameux *Chapelain : Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées ; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Ménagiana ;* & il est assez vraisemblable que *Chapelain*, homme alors très-estimé, & cependant le plus mauvais poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des Précieuses ridicules chez Mme de *Longueville*, qui présidait, à ce que dit le cardinal de *Retz*, à ces combats spirituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue & toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son style ; & parce que *Molière*, ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du temps, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques, que l'Etourdi & le Dépit amoureux n'avaient pas essuyées. Un certain *Antoine Bodeau* fit *les véritables Précieuses ;* on parodia la pièce de *Molière :* mais toutes ces critiques & ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On sait qu'à une représentation des Précieuses ridicules, un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière, voilà la bonne comédie.* On eut honte de ce style affecté, contre lequel *Molière* & *Despréaux* se sont toujours élevés. On commença à ne plus

eſtimer que le naturel ; & c'eſt peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de ſe diſtinguer a ramené depuis le ſtyle des Précieuſes ; on le retrouve encore dans pluſieurs livres modernes. L'un, (*a*) en traitant ſérieuſement de nos lois, appelle un exploit, *un compliment timbré*. L'autre, (*b*) écrivant à une maîtreſſe en l'air, lui dit : *Votre nom eſt écrit en groſſes lettres ſur mon cœur... Je veux vous faire peindre en iroquoiſe, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amuſement.* Un troiſième (*c*) appelle un cadran au ſoleil *un greffier ſolaire ;* une groſſe rave, *un phénomène potager*. Ce ſtyle a reparu ſur le théâtre même, où *Molière* l'avait ſi bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué ſon bon goût, en mépriſant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle eſtimait

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte & en vers, repréſentée à Paris le 28 mai 1660.

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de ſuite, quoique dans l'été, & pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'eſt une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, & dont l'intrigue eſt comique par elle-même. On voit que *Molière* perfectionna ſa manière d'écrire, par ſon ſéjour à Paris. Le ſtyle du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup ſur celui de ſes premières pièces

(*a*) *Tourcil.* (*b*) *Fontenelle.* (*c*) *La Motte.*

en vers ; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il eſt vrai qu'il y a quelques groſſièretés:

La bière eſt un ſéjour par trop mélancolique,
Et trop mal-ſain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expreſſions qui ont vieilli. Il y a auſſi des termes que la politeſſe a bannis aujourd'hui du théâtre, comme, *carogne*, *cocu* &c.

Le dénouement que fait *Villebrequin*, eſt un des moins bien ménagés & des moins heureux de *Molière*. Cette pièce eut le ſort des bons ouvrages, qui ont & de mauvais cenſeurs & de mauvais copiſtes. Un nommé *Donneau* fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DOM GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers & en cinq actes, repréſentée pour la première fois le 4 février 1661.

MOLIERE joua le rôle de *dom Garcie*, & ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le ſérieux, comme acteur. La pièce & le jeu de *Molière* furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'eſpagnol, n'a jamais été rejouée depuis ſa chute. La réputation naiſſante de *Molière* ſouffrit beaucoup de cette diſgrace, & ſes ennemis triomphèrent quelque temps. Dom Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ECOLE DES MARIS,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Paris le 24 juin 1661.

IL y a grande apparence que *Molière* avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puisqu'elles se succédèrent en si peu de temps.

L'Ecole des maris affermit pour jamais la réputation de *Molière*. C'est une pièce de caractère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que l'Ecole des maris était une copie des Adelphes de *Térence*: si cela était, *Molière* eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais les Adelphes ont fourni tout-au plus l'idée de l'Ecole des maris. Il y a dans les Adelphes deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent; il y a de même dans l'Ecole des maris deux tuteurs, dont l'un est sévère, & l'autre indulgent: voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les Adelphes; celle de l'Ecole des maris est fine, intéressante & comique. Une des femmes de la pièce de *Térence*, qui devrait faire le personnage le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'*Isabelle* de *Molière* occupe presque toujours la scène avec esprit & avec

grâce, & mêle quelquefois de la bienséance, même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des Adelphes n'a nulle vraisemblance; il n'est point dans la nature qu'un vieillard qui a été soixante ans chagrin, sévère & avare, devienne tout-à-coup gai, complaisant & libéral. Le dénouement de l'Ecole des maris est le meilleur de toutes les pièces de *Molière*. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; &, ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le style de *Térence* est pur, sentencieux, mais un peu froid; comme *César*, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de *Molière* dans cette pièce est plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale presque la pureté de la diction de *Térence*, & le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaisanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Vaux devant le roi au mois d'août, & à Paris sur le théâtre du palais-royal, le 4 novembre de la même année 1661.

Nicolas Fouquet, dernier surintendant des finances, engagea *Molière* à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi & à la reine-mère, dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée *Villars*. *Molière* n'eut que quinze jours pour se préparer. Il

avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes, il y en ajouta de nouvelles, & en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend *Grimarest*, auteur d'une vie de *Molière*, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. *Molière* n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre : de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était *Fouquet ;* & il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés & mal exécutés. *Paul Pélisson*, homme célèbre dans les lettres, composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour, & plut beaucoup à *Louis XIV*. Mais celui qui donna la fête, & l'auteur du prologue, furent tous deux mis en prison peu de temps après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées, qu'on ait vu sur notre théâtre. Les Visionnaires de *Desmarêts* étaient dans ce goût, & avaient eu un succès si prodigieux que tous les beaux-esprits du temps de *Desmarêts* l'appelaient l'*inimitable comédie*. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux

tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de *Desmarêts*. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature. Ils peignaient au hasard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le giganteſque dominaient par-tout. *Molière* fut le premier qui fit ſentir le vrai, & par conſéquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour & du roi; & lorſque, quelque temps après, *Molière* donna cette pièce à St Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la ſcène du chaſſeur. On prétend que ce chaſſeur était le comte de *Soyecourt*. *Molière*, qui n'entendait rien au jargon de la chaſſe, pria le comte de *Soyecourt* lui-même de lui indiquer les termes dont il devait ſe ſervir.

L'ECOLE DES FEMMES,

Comédie en vers & en cinq actes, repréſentée à Paris ſur le théâtre du palais-royal le 26 *décembre* 1662.

LE théâtre de *Molière*, qui avait donné naiſſance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661 & toute l'année 1662 pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaiſes, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu ſous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes ſpectateurs qui applaudiſſaient ſans réſerve à ces farces monſtrueuſes ſe rendirent difficiles pour l'Ecole des femmes, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, eſt ménagée avec tant d'art que tout paraît être en action.

Elle fut très-ſuivie & très-critiquée, comme le dit la gazette de *Loret :*

Pièce qu'en pluſieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais ſujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle paſſe pour être inférieure en tout à l'Ecole des maris, & ſurtout dans le dénouement qui eſt auſſi *poſtiche* dans l'Ecole des femmes, qu'il eſt bien amené dans l'Ecole des maris. On ſe révolta généralement contre quelques expreſſions qui paraiſſent indignes de *Molière ;* on déſapprouva *le corbillon, la tarte à la crême, les enfans faits par l'oreille.* Mais auſſi les connaiſſeurs admirèrent avec quelle adreſſe *Molière* avait ſu attacher & plaire pendant cinq actes, par la ſeule confidence d'*Horace* au vieillard, & par de ſimples récits. Il ſemblait qu'un ſujet ainſi traité ne dût fournir qu'un acte ; mais c'eſt le caractère du vrai génie, de répandre ſa fécondité ſur un ſujet ſtérile, & de varier ce qui ſemble uniforme. On peut dire en paſſant que c'eſt-là le grand art des tragédies de l'admirable *Racine.*

LA

LA CRITIQUE
DE L'ECOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal le premier juin 1663.

C'EST le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, & non une comédie. *Molière* y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'Ecole des femmes. On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la crême*, & quelques autres bassesses de style qui lui étaient échappées; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de *Lisidas*. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la Critique de l'Ecole des femmes, intitulée : *Le portrait du peintre*, ou *la Contre-critique*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Versailles le 14 *octobre* 1663, *& à Paris le* 4 *novembre de la même année.*

MOLIERE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, & en partie pour répondre à la pièce de *Boursault*. C'est une satire cruelle & outrée. *Boursault* y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance & de l'honnêteté publique de supprimer la satire de *Boursault* & celle de *Molière*. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés, comme *Rolet* & *Wasp*. *Molière* sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

OU

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 mai 1664 à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

LES fêtes que *Louis XIV* donna dans sa jeunesse méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même temps à ses plaisirs, à la politesse & à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de l'*Ile enchantée*, que *Molière* fit jouer la Princesse d'Elide, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la première scène du second qui soient en vers : *Molière*, pressé par le temps, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, & qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté la Princesse d'Elide à Paris ; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornemens & des circonstances heureuses

qui l'avaient soutenue. On joua la même année la comédie de la Mère coquette, du célèbre *Quinault*; c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de *Molière*, & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgens; mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux & galant n'était pas le génie de *Molière*; & cette espèce de poëme n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose & en un acte, représentée au louvre le 24 *janvier* 1664, *& au théâtre du palais-royal le* 15 *décembre de la même année.*

C'EST une de ces petites farces de *Molière*, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée au louvre d'un petit ballet, où *Louis XIV* dansa.

L'AMOUR MEDECIN,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée à Versailles le 15 septembre 1665, & sur le théâtre du palais-royal le 22 du même mois.

L'*AMOUR médecin* est un impromptu fait pour le roi en cinq jours de temps : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de *Lulli*.

C'est le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui ; ils allaient presque toujours en robe & en rabat, & consultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, & savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. *Molière* peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, & la politesse dans toutes les conditions.

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 15 *février* 1665.

L'ORIGINAL de la comédie bizarre du Festin de Pierre, est de *Triso de Molina*, auteur espagnol. Il est intitulé : *El Combidado de Piedra, le convié de Pierre.* Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di Pietra.* La troupe des comédiens italiens le joua à Paris, & on l'appela *le festin de Pierre.* Il eut un grand succès sur le théâtre irrégulier ; on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie & de religion, de plaisanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette pièce : une statue qui marche & qui parle, & les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'*Arlequin*, ne soulevèrent point les esprits : soit qu'en général il y ait dans cette pièce quelque intérêt ; soit que le jeu des comédiens l'embellît ; soit plutôt que le peuple, à qui le Festin de Pierre plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit le

Festin de Pierre en vers, & il eut quelque succès à ce théâtre. *Molière* voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs à l'hôtel de Bourgogne fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie : c'était une nouveauté inouïe alors, qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, & comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers ; les Français au contraire ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de *Villiers* sur celle de *Molière ;* & ce préjugé a duré si long-temps que *Thomas Corneille*, en 1673, immédiatement après la mort de *Molière*, mit son Festin de Pierre en vers : il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue Guénegaud, & c'est de cette seule manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première représentation du Festin de Pierre de *Molière*, il y avait une scène entre dom *Juan* & un pauvre. Dom *Juan* demandait à ce pauvre à quoi il passait sa vie dans la forêt ? *A prier* DIEU, répondait le pauvre, *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu passes ta vie à prier* DIEU ? disait dom *Juan : si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. Hélas ! Monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. Cela ne se peut pas*, repliquait dom *Juan :* DIEU *ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tiens, voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette scène convenable au caractère impie de dom *Juan*, mais dont les esprits faibles pouvaient

faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation ; & ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la scène écrite de la main de *Molière*, entre les mains du fils de *Pierre Marcassus*, ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 4 juin 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du Misanthrope a réussi chez toutes les nations long-temps avant *Molière* & après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre-humain, dont il a éprouvé les noirceurs, & qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le Misanthrope est la plus commune, la plus naturelle & la plus susceptible du genre comique. Celle dont *Molière* l'a traité est bien plus délicate, & fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Misanthrope hait les hommes, encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour

faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité & une finesse que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scènes ces conversations du monde, & y mêler des portraits. Le Misanthrope en est plein; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit, de montrer avec quel art *Molière* a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesses pour une coquette, & de remarquer la conversation & le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne seraient rien sans le style. La pièce est d'un bout à l'autre à peu près dans le style des satires de *Despréaux*, & c'est de toutes les pièces de *Molière* la plus fortement écrite.

Elle eut à la première représentation les applaudissemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, & plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis, lorsque le fameux acteur *Baron* étant remonté sur le théâtre, après trente ans d'absence, joua le Misanthrope, la pièce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on était, que cette pièce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour le Misanthrope, & de l'autre la juste admiration qu'on a pour lui, prouvent peut-être

plus qu'on ne penſe, que le public n'eſt point injuſte. Il court en foule à des comédies gaies & amuſantes, mais qu'il n'eſtime guère; & ce qu'il admire n'eſt pas toujours réjouiſſant. Il en eſt des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne ſont faits que pour les eſprits plus fins & plus appliqués.

Si on oſait encore chercher dans le cœur humain la raiſon de cette tiédeur du public aux repréſentations du Miſanthrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuſes & fines ne ſont pas également vives & intéreſſantes; dans ces converſations même qui ſont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours néceſſaires à la pièce, peut-être refroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin, dans le dénouement qui, tout bien amené & tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du public ſans inquiétude, & qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le ſpectateur ne ſouhaite point que le Miſanthrope épouſe la coquette *Célimène*, & ne s'inquiète pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire que le Miſanthrope eſt une ſatire plus ſage & plus fine que celle d'*Horace* & de *Boileau*, & pour le moins auſſi-bien écrite; mais qu'il y a des comédies plus intéreſſantes; & que le Tartuffe, par exemple, réunit les beautés du ſtyle du Miſanthrope avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de *Molière* voulurent perſuader au duc de *Montauſier*, fameux par ſa vertu ſauvage, que c'était lui que *Molière* jouait dans le

Misanthrope. Le duc de *Montausier* alla voir la pièce, & dit, en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au Misanthrope de *Molière*.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre du palais-royal le 9 *août* 1666.

MOLIERE ayant suspendu son chef-d'œuvre du Misanthrope, le rendit quelque temps après au public, accompagné du Médecin malgré lui, farce très-gaie & très-bouffonne, & dont le peuple grossier avait besoin; à peu près comme à l'opéra, après une musique noble & savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui soutint le Misanthrope: c'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite; on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. Le Misanthrope était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés; & il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose & en un acte, représentée à Saint-Germain en Laye en 1667, *& sur le théâtre du palais-royal le* 10 *juin de la même année.*

C'EST la seule petite pièce en un acte, où il y ait de la grâce & de la galanterie. Les autres petites pièces que *Molière* ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fond plus bouffon & moins agréable.

MELICERTE, PASTORALE HEROIQUE,

Représentée à Saint-Germain en Laye pour le roi au ballet des muses, en décembre 1666.

MOLIERE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de *Molière*. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0166-2

AMPHITRION.

Comédie en vers & en trois actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 13 janvier 1668.

EURIPIDE & *Archippus* avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'est une des pièces de *Plaute* qui a eu le plus de succès ; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui ; & ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à *Jupiter*. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de *Plaute*, hors les scènes de *Sosie* & de *Cleantis*. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de *Lucien*, ne savent pas la différence qui est entre une imitation & la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit & de Mercure dans *Molière*, avec le petit dialogue de Mercure & d'Apollon dans *Lucien* : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que *Molière* doive à cet auteur grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'Amphitrion français est au-dessus de l'Amphitrion latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de *Molière* ce qu'*Horace* dit de celles de *Plaute* :

Nostri proavi plautinos & numeros &
Laudavere sales, nimium patienter utrumque.

Dans *Plaute*, *Mercure* dit à *Sosie* : *Tu viens avec des fourberies cousues*. *Sosie* répond : *Je viens avec des habits cousus*. *Tu as menti*, replique le dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits*. Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant *Molière* paraît surpasser *Plaute* dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre au spectateur quelque événement, un acteur venait sans façon le conter dans un monologue ; ainsi *Amphitrion* & *Mercure* viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Mme *Dacier* qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'Amphitrion de *Plaute* était fort au-dessus du moderne ; mais ayant ouï dire que *Molière* voulait faire une comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'Amphitrion de *Molière* réussit pleinement & sans contradiction ; aussi est-ce une pièce faite pour plaire aux plus simple & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première comédie que *Molière* ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus

mal aisés à faire qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rhythme très-peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poëfie rebute. *Corneille* ne connut pas ce rhythme dans son Agésilas.

L'AVARE,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée à Paris, sur le théâtre du palais-royal, le 9 septembre 1668.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le Festin de Pierre, parce qu'il était en prose, avait fait tomber l'Avare. *Molière*, pour ne point heurter de front le sentiment des critiques, & sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, & ne rejoua l'Avare qu'un an après : le public qui, à la longue, se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en prose, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce style ordinaire, où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification qui, par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées prises de *Plaute*, & embellies par *Molière*. *Plaute* avait imaginé le premier de faire en même temps voler la cassette de l'Avare, & séduire sa fille ; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient

avouer le rapt, & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que *Plaute* n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul : l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène, il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de *Molière*, caractères, intrigues, plaisanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal à propos) aux spectateurs, dit : *Mon voleur n'est-il point parmi vous ? Ils me regardent tous, & se mettent à rire.* (*Quid est quod ridetis ? Novi omnes, scio fures hîc esse complures.*) Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième : *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de *Plaute* & du style de *Molière*, qu'on voie les portraits que chacun fait dans son Avare. *Plaute* dit :

Clamat suam rem periisse, seque,
De suo tigillo fumus si qua exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obstringit ob gulam,
Ne quid animæ fortè amittat dormiens;
Etiamnè obturat inferiorem gutturem ? &c.

Il crie qu'il est perdu, qu'il est abymé, si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas ?

Cependant ces comparaisons de *Plaute* avec *Molière*, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin qui, n'ayant

pas

pas la pureté de *Térence*, & fort inférieur à *Molière*, a été, pour la variété de ſes caractères & de ſes intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve auſſi à la vérité dans l'Avare de *Molière* quelques expreſſions groſſières, comme : *Je ſais l'art de traire les hommes;* & quelques mauvaiſes plaiſanteries, comme : *Je marierais, ſi je l'avais entrepris, le grand-turc & la république de Veniſe.*

Cette comédie a été traduite en pluſieurs langues, & jouée ſur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de *Molière;* mais les pièces traduites ne peuvent réuſſir que par l'habileté du traducteur. Un poëte anglais, nommé *Shadwell*, auſſi vain que mauvais poëte, la donna en anglais du vivant de *Molière*. Cet homme dit dans ſa préface : *Je crois pouvoir dire ſans vanité que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce françaiſe n'a été maniée par un de nos poëtes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'eſt ni faute d'invention, ni faute d'eſprit, que nous empruntons des Français; mais c'eſt par pareſſe : c'eſt auſſi par pareſſe que je me ſuis ſervi de l'Avare de Molière.*

On peut juger qu'un homme qui n'a pas aſſez d'eſprit pour mieux cacher ſa vanité, n'en a pas aſſez pour faire mieux que *Molière*. La pièce de *Shadwell* eſt généralement mépriſée. M. *Fielding*, meilleur poëte & plus modeſte, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à ſa nation, & ſa pièce a eu près de trente repréſentations; ſuccès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours ne ſont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose & en trois actes, représentée à Versailles le 15 *de juillet* 1668, *& à Paris le* 9 *de novembre suivant.*

ON ne connaît, & on ne joue cette pièce que sous le nom de *George Dandin;* & au contraire, le Cocu imaginaire, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire*, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du Mari confondu. George Dandin réussit pleinement; mais si on ne reprocha rien à la conduite & au style, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce; quelques personnes se révoltèrent contre une comédie, dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à son amant. Elles pouvaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait *George Dandin* d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR,

OU

LE TARTUFFE,

Joué sans interruption en public le 5 février 1669.

ON sait toutes les traverses que cet admirable ouvrage essuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles devant le roi le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que *Louis XIV*, qui sentait le prix des ouvrages de *Molière*, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés; il fut fort content de ce commencement, & par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué le 29 novembre de la même année à Rainsy, devant le grand *Condé*. Dès-lors les rivaux se réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés (l'espèce d'homme la plus dangereuse) crièrent contre *Molière*, & séduisirent même quelques gens de bien. *Molière* voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encore plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer: il fut un an sans donner le Tartuffe; il le

lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection & le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer le Tartuffe. La première représentation en fut donc faite à Paris le 5 août 1667. Le lendemain on allait la rejouer; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion qu'on prétend que *Molière* dit à l'assemblée: *Messieurs, nous allions vous donner le Tartuffe, mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage qui était l'éloge de la vertu & la satire de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre italien Scaramouche ermite, pièce très-froide si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un ermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparaît de temps en temps, en disant: *Questo è per mortificar la carne.* On fait sur cela le mot du grand *Condé: Les comédiens italiens n'ont offensé que* DIEU, *mais les Français ont offensé les dévots.* Au bout de quelque temps, *Molière* fut délivré de la persécution; il obtint un ordre du roi par écrit de représenter le Tartuffe. Les comédiens ses camarades voulurent que *Molière* eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on

jouerait cette pièce ; elle fut représentée trois mois de suite, & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de *Cléante*, dans lesquels la vertu vraie & éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'*Orgon*, sont, à quelques expressions près, le plus fort & le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue, & c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que *Molière* au théâtre.

Voyez surtout cet endroit :

Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, & le ciel voit mon cœur :
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves &c.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux : il n'y en a aucun qui ne soit bon, & celui du *Tartuffe* est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement ; on sent combien il est forcé, & combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir *Molière* contre ses ennemis.

Dans les premières représentations l'imposteur se nommait *Panulphe*, & ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de *Tartuffe*, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près, la pièce était comme

elle eſt aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait eſt à ce vers :

O Ciel! pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O Ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le ſuccès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge & partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne auſſi long-temps que le Tartuffe au palais-royal ? *Montfleuri*, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la Femme juge & partie, ſe croyait égal à *Molière ;* & la préface qu'on a miſe au devant du recueil de ce *Montfleuri*, avertit que M. de *Montfleuri* était un grand-homme. Le ſuccès de la Femme juge & partie, & de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une ſituation que le jeu d'un acteur fait valoir. On ſait qu'au théâtre il faut peu de choſe pour faire réuſſir ce qu'on mépriſe à la lecture. On repréſenta ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la ſuite de la Femme juge & partie, la Critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît aſſez, c'eſt un bouffon plaiſant,
Qui divertit le monde en le contrefeſant;
Ses grimaces ſouvent cauſent quelques ſurpriſes;
Toutes ſes pièces ſont d'agréables ſottiſes :
Il eſt mauvais poëte, & bon comédien;
Il fait rire, & de vrai, c'eſt tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles ; un curé

de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler *Molière*. Voilà comme ce grand-homme fut traité de son vivant; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation, & triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comedie-ballet en prose & en trois actes, faite & jouée à Chambord, pour le roi, au mois de septembre 1669, *& représentée sur le théâtre du palais-royal le* 15 *novembre de la même année.*

CE fut à la représentation de cette comédie que la troupe de *Molière* prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi*. Pourceaugnac est une farce; mais il y a dans toutes les farces de *Molière* des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. *Lulli*, qui n'avait point encore le privilége de l'opéra, fit la musique du ballet de Pourceaugnac; il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertissement du roi, & tout ce qui avait rapport aux beaux arts était honorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac : on ne

cherche à rabaiſſer les grands-hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner ſévèrement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop ſouvent ſon génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen ; mais *Molière* leur répondait qu'il était comédien auſſi-bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour & attirer le peuple, & qu'il était réduit à conſulter l'intérêt de ſes acteurs auſſi-bien que ſa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en proſe & en cinq actes, faite & jouée à Chambord au mois d'octobre 1670, *& repréſentée à Paris le* 23 *novembre de la même année.*

LE Bourgeois gentilhomme eſt un des plus heureux ſujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'eſpèce humaine, fait que des princes prennent le titre de *rois*, que les grands-ſeigneurs veulent être princes ; &, comme dit *la Fontaine*,

Tout prince a des ambaſſadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faibleſſe eſt préciſément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois eſt la ſeule qui ſoit comique, & qui puiſſe faire rire au théâtre : ce ſont

les extrêmes disproportions des manières & du langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant; cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la comédie; & voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le Misanthrope est admirable, le Bourgeois gentilhomme est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. *Molière* aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du grand-turc. Mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit aussi la musique du ballet, & il y joua comme dans Pourceaugnac.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en prose & en trois actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 24 mai 1671.

LES Fourberies de Scapin sont une de ces farces que *Molière* avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y inférer deux scènes entières du Pédant joué, mauvaise pièce de *Cyrano de Bergerac*. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat il répondait : *Ces deux scènes sont assez bonnes; cela m'appartenait de droit : il est permis de reprendre son bien par-tout où on le trouve.*

Si *Molière* avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie comédie, *Despréaux* aurait eu raison de dire dans son art poëtique :

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

On pourrait répondre à ce grand critique, que *Molière* n'a point allié *Térence* avec *Tabarin* dans ses vraies comédies, où il surpasse *Térence :* que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces,

dont le seul titre annonce du bas comique ; & que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les Fourberies de Scapin & le Mariage forcé valussent l'Avare, le Tartuffe, le Misanthrope, les Femmes savantes, ou fussent même du même genre. De plus, comment *Despréaux* peut-il dire que *Molière peut-être de son art eût remporté le prix?* Qui aura donc ce prix, si *Molière* ne l'a pas ?

PSYCHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres & en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais-des Tuileries, en janvier & durant le carnaval de l'année 1670, *& donnée au public sur le théâtre du palais-royal en* 1671.

LE spectacle de l'opéra, connu en France sous le ministère du cardinal *Mazarin*, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. *Perrin*, introducteur des ambassadeurs chez *Monsieur*, frère de *Louis XIV; Cambert*, intendant de la musique de la reine-mère, & le marquis de *Sourdiac* homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilége de l'opéra; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, & qu'une tragédie

toute chantée pût réuſſir. On penſait que le comble de la perfection eſt une tragédie déclamée, avec des chants & des danſes dans les intermèdes. On ne ſongeait pas que ſi une tragédie eſt belle & intéreſſante, les entr'actes de muſique doivent en devenir froids ; & que ſi les intermèdes ſont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la muſique à la ſimple déclamation. Un ballet peut délaſſer dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuſe ; mais une bonne pièce n'en a pas beſoin, & l'on joue Athalie ſans les chœurs & ſans la muſique. Ce ne fut que quelques années après que *Lulli* & *Quinault* nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on feſait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéreſſante : perfection que l'Italie ne connaiſſait pas.

Depuis la mort du cardinal *Mazarin*, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertiſſemens en muſique, telles qu'Andromède & la Toiſon d'or. On voulut donner au roi & à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertiſſement dans ce goût, & y ajouter des danſes. *Molière* fut chargé du ſujet de la fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop alongé que *la Fontaine* venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première ſcène du ſecond, & la première du troiſième ; le temps preſſait : *Pierre Corneille* ſe chargea du reſte de la pièce ; il voulut bien s'aſſujettir au plan d'un autre ; & ce génie mâle, que l'âge rendait ſec & ſévère, s'amollit pour plaire à *Louis XIV*. L'auteur

de Cinna fit à l'âge de soixante-sept ans cette déclaration de *Psyché* à l'*Amour* qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de *Quinault*; *Lulli* composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands-hommes que le seul *Racine*, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psyché n'est pas une excellente pièce, & les derniers actes en sont très-languissans; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 11 *mars* 1672.

CETTE comédie, qui est mise par les connaisseurs dans le rang du Tartuffe & du Misanthrope, attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement; mais les connaisseurs rendirent bientôt à *Molière* les suffrages de la ville; & un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet

a quelque chose de plus plaisant que celle du Misanthrope, soutint la pièce long-temps.

Plus on la vit, & plus on admira comment *Molière* avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce temps-là, savent que *Ménage* y est joué sous le nom de *Vadius*, & que *Trissotin* est le fameux abbé *Cottin*, si connu par les satires de *Despréaux*. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de *Molière;* ils avaient voulu persuader au duc de *Montausier* que le Misanthrope était fait contre lui; quelque temps après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de *Gaston de France*, la scène que *Molière* a si bien rendue dans les Femmes savantes. Le malheureux *Cottin* écrivait également contre *Ménage*, contre *Molière* & contre *Despréaux;* les satires de *Despréaux* l'avaient déjà couvert de honte, mais *Molière* l'accabla. *Trissotin* était appelé aux premières représentations *Tricottin*. L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix & par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Trissotin*, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé *Cottin* même. S'ils avaient été bons, & si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de *Molière* & celle de *Despréaux* ne lui eussent pas ôté sa réputation. *Molière* lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins estimé: le vrai mérite résiste à la satire. Mais *Cottin* était bien loin de pouvoir se soutenir contre de

telles attaques : on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satires de *Despréaux* coûtèrent aussi la vie à l'abbé *Cassaigne* : triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satire qu'on puisse faire des mauvais poëtes, c'est de donner d'excellens ouvrages ; *Molière* & *Despréaux* n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes, représentée devant le roi à Saint-Germain, au mois de janvier 1670.

LOUIS XIV lui-même donna le sujet de cette pièce à *Molière*. Il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputeraient une maîtresse, en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. *Molière* servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encore fait paraître sur son théâtre, un astrologue & un fou de cour. Le monde n'était point alors désabusé de l'astrologie judiciaire ; on y croyait d'autant plus qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans *Vittorio Siri* qu'on n'avait pas manqué,

à la naissance de *Louis XIV*, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode ; chaque prince & chaque grand seigneur même avait son fou ; & les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société & ceux que donnent les beaux arts. Le fou qui est représenté dans *Molière*, n'est point un fou ridicule, tel que le Moron de la princesse d'Elide, mais un homme adroit, & qui, ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté & avec finesse. La musique est de *Lulli*. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour, & ne pouvait guère réussir que par le mérite du divertissement & par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que dans les divertissemens des Amans magnifiques il se trouve une traduction de l'ode d'*Horace :*

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée devant le roi, à St Germain, en février 1672, & à Paris sur le théâtre du palais-royal le 8 juillet de la même année.

C'EST une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société, & la politesse aisée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du palais-royal le 10 février 1673.

C'EST une de ces farces de *Molière* dans lesquelles on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, & ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là il sera toujours le premier

de tous les poëtes comiques. Depuis lui le théâtre français s'eſt ſoutenu, & même a été aſſervi à des lois de décence, plus rigoureuſes que du temps de *Molière*. On n'oſerait aujourd'hui haſarder la ſcène où le Tartuffe preſſe la femme de ſon hôte ; on n'oſerait ſe ſervir des termes de *fils de putain*, de *carogne*, & même de *cocu;* la plus exacte bienſéance règne dans les pièces modernes. Il eſt étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tache, qu'un préjugé très-injuſte attache à la profeſſion de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes où ils repréſentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes néceſſaires à un Etat bien policé, qui exercent, ſous les yeux des magiſtrats, un talent très-difficile & très-eſtimable. Mais c'eſt le ſort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi *Molière* ayant autant de réputation que *Racine*, le ſpectacle cependant eſt déſert quand on joue ſes comédies, & qu'il ne va preſque plus perſonne à ce même Tartuffe qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empreſſement aux tragédies de *Racine* lorſqu'elles ſont bien repréſentées ? C'eſt que la peinture de nos paſſions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c'eſt que l'eſprit ſe laſſe des plaiſanteries, & que le cœur eſt inépuiſable. L'oreille eſt auſſi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, & de la magie étonnante du ſtyle de *Racine*, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire, mais il ne

peut jamais émouvoir, & l'on ne vient au ſpectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que *Molière*, tout admirable qu'il eſt dans ſon genre, n'a ni des intrigues aſſez attachantes, ni des dénouemens aſſez heureux, tant l'art dramatique eſt difficile.

TRADUCTION
DU POEME
DE JEAN PLOKOF,
CONSEILLER DE HOLSTEIN,
Sur les affaires préſentes.

1770.

I.

Aux armes, princes & républiques, chrétiens ſi long-temps acharnés les uns contre les autres pour des intérêts auſſi faibles que mal entendus : aux armes contre les ennemis de l'Europe. Les uſurpateurs du trône des *Conſtantins* vous appellent eux-mêmes à leur ruine ; ils vous crient en tombant ſous le fer victorieux des Ruſſes : Venez, achevez de nous exterminer.

II.

Le ſardanapale de Stamboul, endormi dans la molleſſe & dans la barbarie, s'eſt réveillé un moment à la voix de ſes inſolens ſatrapes & de ſes prêtres ignorans. Ils lui ont dit : Viole le droit des nations ; loin de reſpecter les ambaſſadeurs des monarques, commence par ordonner qu'on les mette aux fers, & enſuite nous inſtruirons la terre en ton nom que

tu vas punir la Ruſſie, parce qu'elle t'a déſobéi. Je le veux, a répondu le lourd dominateur des Dardanelles & de Marmara. Ses janiſſaires & ſes ſpahis ſont partis : & il s'eſt rendormi profondément.

III.

PENDANT que ſon ame matérielle ſe livrait à des ſonges flatteurs entre deux géorgiennes aux yeux noirs, arrachées par ſes eunuques aux bras de leurs mères pour aſſouvir ſes déſirs ſans amour, le génie de la Ruſſie a déployé ſes ailes brillantes : il a fait entendre ſa voix de la Néva au Pont-Euxin, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au bord du Danube, au promontoire du Ténare, aux plaines, aux montagnes où régnait autrefois *Ménélas*. Il a parlé, ce puiſſant génie, & les barbares enfans du Turqueſtan ont par-tout mordu la pouſſière. Stamboul tremble, la cognée eſt à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe, l'Aſie & l'Afrique de ſes rameaux funeſtes. Et vous reſteriez tranquilles ! vous, Princes, tant de fois outragés par cette nation farouche, vous dormiriez comme *Muſtapha*, fils de *Mahmoud !*

IV.

JAMAIS peut-être on ne retrouvera une occaſion ſi belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains, & lui crie : Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince, qui aime la vertu & la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ſes auguſtes ancêtres : qu'il ait toujours devant les yeux Vienne

assiégée par un visir, & la Hongrie dévastée pendant deux siècles entiers.

V.

QUE le lion de *St Marc* ne se contente pas de se voir avec complaisance à la tête d'un évangile : qu'il coure à la proie : que ceux qui épousent tranquillement la mer toutes les années, fendent ses flots par les proues de cent navires : qu'ils reprennent l'île consacrée à *Vénus*, & celle où *Minos* dicta ses lois oubliées pour les lois de l'Alcoran.

V I.

LA patrie des *Thémistocles* & des *Miltiades* secoue ses fers en voyant planer de loin l'aigle de *Catherine*, mais elle ne peut encore les briser. Quoi donc, n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré, une poignée de Monténégrins, une fourmillière qui osât suivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans son vol impétueux ?

V I I.

LES braves chevaliers du rocher de Malthe brûlent d'impatience de se ressaisir de l'île du Soleil & des roses que leur enleva *Soliman*, l'intrépide aïeul de l'imbécille *Mustapha*. Les nobles & valeureux Espagnols qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares, qui ne leur envoient point de consuls de marchands, sous le nom d'ambassadeurs, pour recevoir des affronts toujours dissimulés ; les Espagnols, qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique, souffriront-ils que les sept faibles tours de Bysance osent insulter aux tours de la Castille ?

VIII.

Dans les temps d'une ignorance groſſière, d'une ſuperſtition imbécille & d'une chevalerie ridicule, les pontifes de l'Europe trouvèrent le ſecret d'armer les chrétiens contre les muſulmans, en leur donnant pour toute récompenſe une croix ſur l'épaule & des bénédictions. L'éternel arbitre de l'univers ordonnait, diſaient-ils, que les chevaliers & les écuyers, pour plaire à leurs dames, allaſſent tout tuer dans le territoire pierreux & ſtérile de Jéruſalem & de Bethléem; comme s'il importait à DIEU & à ces dames que cette miſérable contrée appartînt à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs ou à des Coraſmins.

IX.

LE but ſecret & véritable de ces grands armemens était de ſoumettre l'Egliſe grecque à l'Egliſe latine, (car il eſt impie de prier DIEU en grec; il n'entend que le latin.) Rome voulait diſpoſer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie & du grand Caire: elle voulait faire couler l'or de l'Aſie ſur les rivages du Tibre. L'avarice & la rapine déguiſées en religion firent périr des millions d'hommes; elles appauvrirent ceux mêmes qui croyaient s'enrichir par le fanatiſme qu'ils inſpiraient.

X.

PRINCES, il ne s'agit pas ici de croiſades: laiſſez les ruines de Jéruſalem, de Séparvaïm, de Corozaïm, de Sodome & de Gomorrhe: chaſſez *Muſtapha*, & partagez. Ses troupes ont été battues; mais elles

s'exercent par leurs défaites. Un visir montre aux janissaires l'exercice prussien. Les Turcs revenus de leur étonnement peuvent se rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour assiéger Vienne une seconde fois. Le temps de détruire les Turcs est venu. Si vous ne saisissez pas ce temps, si vous laissez discipliner une nation si terrible autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être. Mais où sont ceux qui savent prévoir & prévenir?

XI.

LES politiques diront: Nous voulons voir de quel côté penchera la balance, nous voulons l'équilibre: l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque. Nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations, & qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes! les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Constantinople. Prenez du fer, & marchez.

XII.

AINSI parlait dans la Cherſonèse cimbrique un citoyen qui aimait les grandes choses. Il détestait les Turcs ennemis de tous les arts; il déplorait le destin de la Grèce; il gémissait sur la Pologne qui déchirait ses entrailles de ses mains, au lieu de se réunir sous le plus sage & le plus éclairé des rois. Il chantait en vers germaniques: mais les Grecs n'en furent rien, & les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.

LETTRES CHINOISES,

INDIENNES ET TARTARES.

A MONSIEUR PAW,

PAR UN BENEDICTIN.

Avec plusieurs autres pièces intéressantes.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0195-8

LETTRES CHINOISES ET INDIENNES.

PREMIERE LETTRE.

Sur le poëme de l'empereur Kien-long.

JE prenais du café chez M. *Gervais* dans la ville de Romorantin, voisine de mon couvent: je trouvai sur son comptoir un paquet de brochures intitulé: *Moukden par Kien-long*. Quoi! lui dis-je, vous vendez aussi des livres? Oui, mon révérend père; mais je n'ai pu me défaire de celui-ci, on l'a rebuté comme si c'était une comédie nouvelle. Est-il possible, M. *Gervais*, qu'on soit si barbare dans une capitale où il y a un libraire & trente cabaretiers? Savez-vous bien ce que c'est que ce *Kien-long* qu'on néglige tant chez vous? apprenez que c'est l'empereur de la Chine & de la Tartarie, le souverain d'un pays six fois plus grand que la France, six fois plus peuplé, & six fois plus riche. Si ce grand empereur fait le peu de cas qu'on fait de ses vers dans votre ville, (comme il le saura sans doute; car tout se

fait) ne doutez pas que dans sa juste colère il ne nous détache quelque armée de cinq cents mille hommes dans vos faubourgs. L'impératrice de Russie *Anne* était moins offensée quand elle envoya contre vous une armée en 1736 : son amour-propre n'était point si cruellement outragé ; on n'avait point négligé ses vers : vous savez ce que c'est que *genus irritabile vatum*.

Hélas ! me dit M. *Gervais*, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique, sans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un si grand homme. Alors il ouvrit le paquet, il vit qu'en effet c'était un poëme du présent empereur de la Chine, traduit par le révérend père *Amiot* de la compagnie de Jésus, il ne douta plus de la vengeance ; il se ressouvenait combien cette compagnie de Jésus avait été réputée dangereuse, & il la craignait encore, toute morte qu'elle était. Nous lûmes ensemble le commencement de ce poëme : M. *Gervais* a du sens & du goût, & s'il avait été élevé dans une autre ville, je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres : nous fûmes frappés d'un égal étonnement ; j'avoue que j'étais charmé de cette morale tendre, de cette vertu bienfesante qui respire dans tout l'ouvrage de l'empereur. Comment, disais-je, un homme chargé du fardeau d'un si vaste royaume, a-t-il pu trouver du temps pour composer un tel poëme ? comment a-t-il eu un cœur assez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante millions d'hommes, & assez de justesse d'esprit pour faire tant de vers, sans faire danser les montagnes, sans faire enfuir la mer, sans faire fondre le soleil & la lune ? mais comment une

nation aussi vive & aussi sensible que la nôtre a-t-elle pu voir ce prodige avec tant d'indifférence? *Auguste*, il est vrai, aussi grand seigneur que *Kien-long*, était homme de lettres aussi; il composa quelques vers; mais c'étaient des épigrammes bien libertines, il ne savait s'il coucherait avec *Fulvie* femme d'*Antoine*, ou avec *Mannius*.

Quid si me Mannius oret
Pædicem faciam? Non puto si sapiam.

Voici un empereur plus puissant qu'*Auguste*, plus révéré, plus occupé, qui n'écrit que pour l'instruction & pour le bonheur du genre-humain. Sa conduite répond à ses vers; il a chassé les jésuites; & il n'a gardé de cette compagnie que deux ou trois mathématiciens: cependant quelque cher qu'il doive nous être, personne n'a parlé sérieusement de son poëme; personne ne le lit, & c'est en vain que M. de *Guines* s'est donné la peine de le joindre à l'histoire intéressante de Gog & de Magog ou des Huns! je vois que dans notre petit coin de l'Occident, nous n'aimons que l'opéra comique & les brochures!

Mais, répondit M. *Gervais*, si on ne lit pas le beau poëme de Moukden composé par l'empereur *Kien-long*, n'est-ce pas qu'il est ennuyeux? quand un empereur fait un poëme, il faut qu'il nous amuse; je dirais volontiers aux monarques qui font des livres: Sire, écrivez comme *Jules-César*, ou comme un autre héros de ce temps-ci, si vous voulez avoir des lecteurs.

Je répondis à M. *Gervais* que l'empereur de la

Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né français & d'avoir été baptisé à Romorantin ; que la terre, toute petite planète qu'elle est par rapport à jupiter & saturne, est pourtant fort grande en comparaison de la généralité d'Orléans dans laquelle notre ville est enclavée : songez, lui dis-je, que la Tartarie orientale & occidentale sont des régions immenses, d'où sont sortis les conquérans de presque tout notre hémisphère. *Kien-long* le tartaro-chinois est le premier bel-esprit qui ait fait des vers en langue tartare. Le savant & sage père *Parenin*, qui demeura trente ans à la Chine, nous apprend qu'avant cet empereur *Kien-long*, les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue, & que lorsqu'ils voulaient traduire des vers chinois, ils étaient obligés de les traduire en prose, (*a*) comme nous fesions du temps des *Daciers*.

Kien-long a tenté cette grande entreprise ; il y a réussi ; & cependant il en parle avec autant de modestie que nos petits poëtes étalent d'orgueil & d'impertinence. (*b*) *L'application & les efforts suppléeront*, dit-il, *aux talens qui me manquent*. (*c*) Cette humilité n'est-elle pas touchante dans un poëte qui peut ordonner qu'on l'admire sous peine de la vie ?

Sa majesté impériale s'exprime sur lui-même avec autant de modestie que sur ses vers ; & c'est ce que je n'ai point encore vu chez nous. Voyez comme au lieu de dire, nous avons fait ces vers de

(*a*) Voyez le tome IV de la collection du P. du *Halde*, page 85, édition de Hollande.

(*b*) Modestie de l'empereur.

(*c*) *Poëme de Moukden* ou *Mougden*, page 11.

notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité impériale, il eſt dit, page 34 du prologue ou de la préface de l'empereur : „ L'empire ayant été tranſmis à „ ma petite perſonne, je ne dois rien oublier pour „ tâcher de faire revivre la vertu de mes ancêtres ; „ mais je crains, avec raiſon, de ne pouvoir jamais „ les égaler. „

M. *Gervais* m'interrompit à ces mots que je prononçais avec une tendreſſe reſpectueuſe. Il gromelait entre ſes dents.... La modeſtie de ce ſage empereur ne l'empêche pourtant pas d'avouer ingénument que ſa petite perſonne deſcend en ligne directe d'une vierge céleſte, (*d*) ſœur cadette de DIEU, laquelle fut groſſe d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie, ajouta M. *Gervais*, peut inſpirer quelque dégoût.

Cela peut révolter, lui répondis-je, mais non pas dégoûter ; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples ; la mère de *Gengis* était une vierge qui fut groſſe d'un raïon du ſoleil. *Romulus* long-temps auparavant naquit d'une religieuſe ſans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrions-nous, nous autres compilateurs, & où en ferait notre art diplomatique, ſi nous n'avions pas des traits d'hiſtoire de cette force à débrouiller ? réduiſez l'hiſtoire à la vérité, vous la perdez ; c'eſt *Alcine* dépouillée de ſes preſtiges, réduite à elle-même. Songez d'ailleurs que le poëme de Moukden n'a pas été fait pour nous, mais pour les Chinois.

Hé bien donc, me répondit M. *Gervais*, qu'on le liſe à la Chine.

(*d*) *Poëme de Moukden*, page 13.

LETTRE II.

Réflexions de dom Ruinard sur la vierge dont l'empereur Kien-long descend.

JE rendis hier compte de cette conversation au savant dom *Ruinard*, mon confrère, qui me parla ainsi: „ Vous avez eu tort de nier les couches de la „ vierge céleste, & de son fruit rouge; vous pourrez „ bientôt aller à la Chine remplacer les révérends „ pères jésuites; vous courez de grands risques si „ on sait que vous avez douté de la généalogie de „ l'empereur *Kien-long*. L'aventure de sa grand'mère „ est d'une vérité incontestable dans son pays; elle „ doit donc être vraie par-tout ailleurs. Car enfin „ qui peut être mieux informé de l'histoire de cette „ dame que son petit-fils? l'empereur ne peut être „ trompé ni trompeur. Son poëme est entièrement „ dépourvu d'imagination; il est clair qu'il n'a rien „ inventé: tout ce qu'il dit sur sa ville de Moukden „ est purement véridique; donc ce qu'il raconte de „ sa famille est véridique aussi. J'ai avancé dans mes „ livres des choses non moins extraordinaires: „ l'histoire de mes sept pucelles d'Ancire, dont la „ plus jeune avait soixante & dix ans, condamnées „ toutes à être violées, approche assez de votre „ pucelle au fruit rouge. (*e*)

(*e*) Voyez l'histoire des sept vieilles pucelles d'Ancire, du cabaretier *Théodote*, du curé *Fronton*, & du chevalier céleste dans les *actes sincères* de dom *Ruinard*, tome I, page 531 & suivantes. Voyez aussi le jésuite *Bollandus*; & voyez comme tout est de cette force dans ces auteurs sincères.

(*f*) „ J'ai

(*f*) „ J'ai rapporté des prodiges encore plus merveilleux, mais je les ai démontrés ; car j'ai affirmé „ les avoir copiés sur des manuscrits qui étaient „ cachés dans plus d'un de nos couvens au seizième „ siècle : or quelques pages de ces manuscrits „ étaient conformes les unes aux autres ; donc rien „ n'était plus authentique ; *car cela n'était pas fait de* „ *concert*. Il y a eu des gens de col roide que je n'ai „ pu persuader : ils ont eu l'assurance de dire que „ ce n'est pas assez, pour constater un fait arrivé „ il y a vingt ou trente siècles, de le trouver écrit „ sur un vieux papier du temps de *Rabelais* dans „ une ou deux de nos abbayes ; qu'il faut encore „ que ce fait ne soit pas entièrement absurde. Un tel „ raisonnement pourrait introduire trop de pyrrhonisme dans la manière d'étudier l'histoire de l'abbé „ *Langlet*. On finirait par douter de la gargouille „ de Rouen, & du royaume d'Yvetot : il y a des „ opinions auxquelles il ne faut jamais toucher ; „ & pour vous expliquer en deux mots tout le „ mystère, il est absolument égal, pour la conduite „ de la vie, qu'une chose soit vraie ou qu'elle passe „ pour vraie. „

Ce discours de dom *Ruinard* me parut profond & d'une grande utilité : cependant je sentais qu'il y a dans le cœur humain un sentiment encore plus profond qui nous inspire l'aversion d'être trompés. Qu'un voyageur me raconte des choses merveilleuses & intéressantes, il me fait grand plaisir pour un moment : vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a dit est faux, je suis indigné contre le hableur. Il y

(*f*) Profonds raisonnemens de dom *Ruinard*.

a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeuneſſe.

Je ſais fort bien qu'il eſt néceſſaire que je ſois trompé à tous les momens par tous mes ſens ; il faut qu'un bâton me paraiſſe courbe dans l'eau quoiqu'il ſoit très-droit ; que le feu me ſemble chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid ; que le ſoleil, un million de fois plus gros que notre planète, ſoit à nos yeux large de deux pieds ; qu'il ſemble plus grand à notre horizon qu'au zénith, ſelon les règles données par l'aſtronome *Hook*. La nature nous fait une illuſion continuelle ; mais c'eſt qu'elle nous montre les choſes, non comme elles ſont, mais comme nous devons les ſentir. Si *Pâris* avait vu la peau d'*Hélène* telle qu'elle était, il aurait aperçu un réſeau gris-jaune inégal, rude, compoſé de mailles ſans ordre, dont chacune renfermait un poil ſemblable à celui d'un lièvre ; jamais il n'aurait été amoureux d'*Hélène*. La nature eſt un grand opéra, dont les décorations font un effet d'optique. Il n'en eſt pas de même dans le faire & dans le raiſonner ; nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les marchés qu'on fait avec nous, ni en hiſtoire, ni en philoſophie, ni en chimie &c.

Quand j'y penſe, je me défie un peu de dom *Ruinard*, mon confrère, tout ſavant bénédictin qu'il eſt. J'ai même quelque ſcrupule (s'il m'eſt permis de le dire) ſur le pédagogue chrétien du révérend père d'*Outreman* jéſuite, ſur la légende dorée du révérendiſſime père en Dieu *Voraginé*, & même ſur les épouvantables prodiges de feu M. l'abbé *Pâris*, & ſur les vampires de dom *Calmet*. J'ai une violente paſſion de

m'inſtruire dans ma jeuneſſe, on dit que cela ſert beaucoup quand on eſt vieux. Si je pouvais voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire mandarin à la Chine comme les jéſuites; mais les bénédictins diſent qu'ils ſont trop bien chez eux pour en ſortir. Ne pouvant donc prendre cet eſſor, je lis tous les voyages qui me tombent ſous la main, & la lecture fait ſur moi cet effet ſi commun de me jeter dans de continuelles incertitudes.

Je ſais bien que le démon *Aſmodée* eſt enchaîné dans la haute Egypte; mais je doute que *Paul Lucas* lui ait parlé, l'ait vu mettre dans un ſac coupé en vingt tronçons, & l'en ait vu ſortir avec une peau ſans coutures. Il a vu auſſi & meſuré la tour de Babel. Pluſieurs curieux en avaient fait autant avant lui, & entr'autres le fameux juif *Benjamin Jonas*, natif de Tudèle dans la Navarre au douzième ſiècle. Non-ſeulement *Benjamin* avait reconnu les premiers étages de cette tour, mais il contempla long-temps la ſtatue de ſel en laquelle *Edith* femme de *Loth* fut changée; & il remarqua, en naturaliſte attentif, que toutes les fois que les beſtiaux venaient la lécher, & diminuer par-là l'épaiſſeur de ſa taille, elle reprenait ſur le champ ſa groſſeur ordinaire. (*g*)

Que dirai-je du frère mineur *Plancarpin* & du frère prêcheur *Aſſelin*, envoyés avec d'autres frères par le pape *Innocent IV*, devers les princes de Gog & de Magog, qui ſont les kans des Tartares?

Ce qu'on peut le plus obſerver dans le récit que fait le frère mineur de l'inauguration de ces princes, c'eſt que les mirza, appelés par *Plancarpin* les barons,

(*g*) Voyages de *Paul Lucas*.

sont asseoir leurs majestés par terre sur un grand feutre, & leur disent : *Si tu n'écoutes pas conseil, si tu gouvernes mal, il ne te restera pas même ce feutre sur lequel tu t'assieds.* (*h*) C'est ainsi, dit-il, que les petits-fils de *Gengis* furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne sais quoi d'une philosophie anglaise qui ne déplaît pas. Mais, lorsqu'ensuite le moine ambassadeur nous apprend que les montagnes caspiennes, où il se trouve de l'aimant, attiraient à elles toutes les flèches de Gog & de Magog; qu'une nuée se mettait au devant des troupes, & les empêchait d'avancer; qu'une armée d'ennemis marcha plusieurs milles sous terre pour attaquer l'empereur de Gog dans son camp; que le prêtre *Jean*, empereur de l'Inde, combattit *Gengis* avec des cavaliers de bronze, montés sur de grands chevaux, & remplis de soufre enflammé; qu'un peuple à têtes de chien se joignit à cette armée de bronze, &c. &c. alors on est forcé de convenir que frère *Plancarpin* n'était pas philosophe.

Frère *Rubruquis*, envoyé chez le grand kan par *St Louis* même, n'était guère mieux informé. (*i*) Ce fut le sort du plus pieux & du plus brave des rois d'être trompé & d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux *Marc Paul* ait écrit comme *Xénophon*, comme *Polybe* ou de *Thou*. C'est beaucoup que dans notre treizième siècle, dans le temps de notre plus crasse ignorance & de notre plus ridicule barbarie, il se soit trouvé

(*h*) Ambassade de *Plancarpin*, page 16; *in*-4°, édition de *van-Deraa*.

(*i*) L'abbé *Prévost*, dans sa rédaction des voyages, l'appelle *capucin*: les révérends pères capucins ne sont pourtant établis que de l'année 1528, par le pape *Clément VII*.

une famille de vénitiens assez hardis pour aller à l'extrémité de la mer Noire, au-delà du pays de *Médée* & du terme où s'arrêtèrent les argonautes : ce voyage ne fut que le prélude de la course immense de cette famille errante. *Marc Paul* surtout pénétra plus loin que *Zoroastre*, *Pythagore* & *Apollonius* de Thyane ; il alla jusqu'au Japon, dont l'existence alors était aussi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'ame de trois vénitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe ? rien autre chose que l'envie de gagner de l'argent. Son père, son oncle & lui étaient de bons marchands comme *Tavernier* & *Chardin* : il ne paraît pas que *Marc Paul* eût fait fortune : son livre n'en fit point, & on se moqua de lui. Il est difficile en effet de croire que sitôt que le grand-kan *Coublaï*, fils de *Gengis*, fut informé de l'arrivée de messer *Marco Polo* qui venait vendre de la thériaque à sa cour, il envoya au-devant de lui une escorte de quarante mille hommes, & qu'ensuite il dépêcha ce vénitien comme ambassadeur auprès du pape, pour supplier sa sainteté de lui accorder des missionnaires qui viendraient le baptiser lui & les siens, toute la famille de *Gengis* ayant une extrême passion pour le baptême.

Fesons ici une observation qui me paraît très-curieuse : on trouve dans les notes du poëme de l'empereur tartaro-chinois actuellement régnant (*k*) que le premier des ancêtres de ce monarque étant né, comme on a vu, d'une vierge céleste, (*l*) s'alla

(*k*) Page 221 & suivantes.

(*l*) De la vierge sœur cadette de Dieu, grand'mère de l'empereur.

promener vers le pays de Moukden, sur un beau lac, dans un bateau qu'il avait construit lui-même : toute une nation était assemblée sur le bord du lac pour choisir un roi. Le fils de la vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence qu'il fut élu unanimement. Qui croirait que *Marc Paul* rapporte à peu près la même aventure plus de cinq cents ans auparavant ? elle était donc dès-lors en vogue ; c'était donc un ancien dogme du pays : l'empereur *Kien-long* n'a donc fait que se conformer depuis à la créance commune, comme *Jules-César* fesait graver l'étoile de Vénus sur ses médailles. *César* se plaisait à descendre de la déesse de l'amour : *Kien-long* veut bien se croire issu de sa vierge céleste, & les d'*Hosiers* de la Chine n'en disconviennent pas.

Gonzalez de Mendoza, de l'ordre de *St Augustin*, l'un des premiers qui nous ait donné des nouvelles sûres de la Chine, nous apprend qu'avant l'aventure de la vierge céleste, une princesse nommée *Hauzibon* (*m*) devint grosse d'un éclair ; c'est à peu près l'histoire de *Semelé* avec qui *Jupiter* coucha au milieu des éclairs & des tonnerres. Les Grecs sont de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales ; chaque pays a ses fables, on ne ment point quand on les rapporte : la partie la plus philosophique de l'histoire est de faire connaître les sottises des hommes. Il n'en est pas ainsi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On soupçonne *Marc Paul* d'un peu d'enflure,

(*m*) Dans son ouvrage imprimé à Rome en 1586, & dédié à *Sixte-Quint*.

quand il nous dit : (*n*) *Moi Marc, j'ai été dans la ville de Kinsay, je l'ai examinée diligemment ; elle a cent milles de circuit & douze mille ponts de pierre, dont les arches sont si hautes que les plus grands vaisseaux passent dessous sans baisser leurs mâts : la ville est bâtie comme Venise. — On y voit trois mille bains. — C'est la capitale de la province de Mangi, province partagée en neuf royaumes. Kinsay est la métropole de cent quarante villes, & la province de Mangi en contient douze cents*, &c. &c.

On avoue que depuis la Jérusalem céleste, qui avait cinq cents lieues de long & de large, dont les murs étaient de rubis & d'émeraude, & les maisons d'or, il ne fut jamais de plus grande & de plus belle ville que Kinsay : c'est dommage qu'elle n'existe pas plus aujourd'hui que la Jérusalem.

Cette étonnante province de Mangi est dans nos jours celle de Ichenguiam dont parle l'empereur dans son poëme. Il n'y a plus, dit-on, que onze villes du premier ordre, & soixante & dix-sept du second. Les villages & les ponts sont encore en grand nombre dans le pays ; mais on y cherche en vain l'admirable ville de Kinsay. *Marc Paul* peut l'avoir flattée, & les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des relations de la Chine conjecturent que de cette ancienne Babylone aux douze mille ponts, il en reste une petite ville nommée Cho-hing-fou qui n'a qu'un million d'habitans : on nous persuade qu'elle est percée des plus beaux canaux, plantée de promenades délicieuses, ornée de grands monumens de marbre, couverte de

(*n*) Page 16 & suivantes, édition de *van-Dæaa*.

plus de ponts de pierre que Veniſe, Amſterdam, Batavia & Surinam n'en ont de bois : cela doit au moins nous conſoler, & mérite que nous faſſions le voyage.

Le phyſique & le moral de ce pays-là, le vrai & le faux m'inſpirent tant de curioſité, tant d'intérêt, que je vais écrire ſur le champ à M. *Paw*, j'eſpère qu'il levera tous mes doutes.

LETTRE III.

Adreſſée à M. Paw, ſur l'athéiſme de la Chine.

MONSIEUR,

J'AI lu vos livres, je ne doute pas que vous n'ayez été long-temps à la Chine, en Egypte & au Mexique ; de plus, vous avez beaucoup d'eſprit ; avec cet avantage on voit & on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés chinois ſe font les uns aux autres : *Ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine.*

Je vous fais d'abord un aveu plus ſincère que les actes de dom *Ruinard*, (*o*) c'eſt que le poëme de ſa majeſté l'empereur de la Chine, & la théologie de *Confucius*, m'ennuient au fond de l'ame autant qu'ils

(*o*) Les ſavans connaiſſent les *actes ſincères* de dom *Ruinard*, auſſi ſincères que la *Légende dorée* & *Robert le diable*.

ennuient M. *Gervais*, & que cependant je les admire. Ma raiſon pour m'être ennuyé avec le plus grand monarque du monde, & même de ſon vivant; c'eſt qu'un poëme traduit en proſe, produit d'ordinaire cet effet, comme M. *Gervais* l'a bien ſenti. Pour *Confucius*, c'eſt un bon prédicateur; il eſt ſi verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux, c'eſt que l'un étant roi ne s'occupe que du bonheur de ſes ſujets, & que l'autre étant théologien n'a dit d'injures à perſonne. Quand je ſonge que tout cela s'eſt fait à ſix mille lieues de ma ville de Romorantin, & à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je ſuis en extaſe.

Les révérends pères dominicains, les révérends pères capucins, les révérends pères jéſuites, ont eu de violentes diſputes à Rome ſur la théologie de la Chine. Les capucins & les dominicains ont démontré, comme on ſait, que la religion de *Confucius*, de l'empereur & de tous les mandarins eſt l'athéiſme: les jéſuites qui étaient tous mandarins, ou qui aſpiraient à l'être, ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en DIEU, & qu'on n'y eſt pas loin du royaume des cieux. Ce procès, en cour de Rome, a fait preſqu'autant de bruit que celui de *la Cadière*. On y eſt bien embarraſſé.

Vous ſouviendriez-vous, Monſieur, de celui qui écrivait: *Les uns croient que le cardinal Mazarin eſt mort, les autres qu'il eſt vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.* Je pourrais vous dire, je ne crois, ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils ſoient athées. Je trouve ſeulement qu'ils ont comme vous

beaucoup d'esprit, & que leur métaphysique est tout aussi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'empereur : car les Chinois font des préfaces comme nous : *J'ai toujours ouï dire que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses père & mère, les frères vivront toujours ensemble de bonne intelligence ; si on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres, l'union régnera dans toutes les familles : & si on conforme son cœur aux cœurs du ciel & de la terre, l'univers jouira d'une paix profonde.*

Ce seul passage me paraît digne de *Marc-Aurèle* sur le trône du monde. Qu'on se conforme aux justes désirs du père de famille, & la famille est unie : qu'on suive la loi naturelle & tous les hommes sont frères ; cela est divin. Mais par malheur cela est athée dans nos langues d'Europe : car parmi nous que veut dire se conformer au ciel & à la terre ? La terre & le ciel ne sont point DIEU, ils sont ses ouvrages brutes.

L'empereur poursuit, il en appelle à *Confucius :* voici la décision de *Confucius* qu'il cite : *Celui qui s'acquitte convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel & la terre à l'équinoxe & au solstice, & qui a l'intelligence de ces rites, peut gouverner un royaume aussi facilement qu'on regarde dans sa main.*

On trouvera encore ici que ces lignes de *Confucius* sentent l'athée de six mille lieues loin ? Vous avez lu qu'elles ébranlèrent le cerveau chrétien de l'abbé *Boileau* frère de *Nicolas Boileau* le bon poëte. *Confucius* & l'empereur *Kien-long* auraient mal passé leur temps à l'inquisition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légérement son prochain & encore moins un bon roi, considérons ce que dit ensuite notre grand

monarque : *De tels hommes devaient attirer sur eux des regards favorables du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.*

Certes le père *Bourdaloue* & *Massillon* n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs sermons. Le père *Amiot* jure qu'il a traduit ce passage à la lettre. Les ennemis des jésuites diront que ce serment même de frère *Amiot* est très-suspect, & qu'on ne s'avisa jamais d'affirmer par serment la fidélité de la traduction d'un endroit si simple, *nimia præcautio dolus.* Trop de précaution est fourberie. Frère *Amiot* logé dans le palais, & sachant très-bien que sa majesté est athée, aura voulu aller au-devant de cette accusation.

Si l'empereur croyait en DIEU, il dirait un mot de l'immortalité de l'ame : il n'en parle pas plus que *Confucius ;* (*p*) donc l'empereur n'est qu'un athée vertueux & respectable. Voilà ce que diront les jansénistes, s'il en reste encore.

A cela les jésuites répondront : On peut très-bien croire en DIEU sans être instruit des dogmes de l'immortalité de l'ame, de l'enfer & du paradis : la loi mosaïque n'annonça point ces grands dogmes : elle les réserva pour des temps plus divins. Les saducéens, rigides théologiens, n'en ont rien cru : la croyance d'un DIEU fut de tout temps une vérité inspirée par la nature à tous les hommes vivans en société : le reste a été enseigné par la révélation : de-là on conclut avec assez de vraisemblance que l'empereur *Kien-long* peut manquer de foi, mais qu'il ne manque pas de raison.

(*p*) Page 103 du *poëme de Moukden.*

Pour moi, Monsieur, je ne me sens ni assez hardi, ni assez compétent pour juger un aussi grand roi ; je présume seulement que le mot *Tien* ou *Changti* ne comporte pas précisément la même idée que le mot *al* donnait en arabe, *Jehova* en phénicien, *Knef* en égyptien, *Zeus* en grec, *Deus* en latin, *Gott* en ancien allemand, chaque mot entraîne avec lui différens accessoires en chaque langue : peut-être même si tous les docteurs de la même ville voulaient se rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux licenciés qui attachassent la même idée à la même expression. Peut-être enfin n'est-il pas possible qu'il y ait deux hommes sur la terre qui pensent absolument de même.

Vous m'objecterez que si la chose était ainsi les hommes ne s'entendraient jamais. Aussi en vérité ne s'entendent-ils guère : du moins je n'ai jamais vu de dispute dans laquelle les argumentans fussent bien positivement de quoi il s'agissait. Personne ne posa jamais l'état de la question, si ce n'est cet hibernois qui disait : *Verum est, contra sic argumentor.* La chose est vraie, voici comme j'argumente contre.

Permettez-moi, Monsieur, de vous faire d'autres questions dans ma première lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaisir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

LETTRE IV.

Sur l'ancien chriſtianiſme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.

JE vous ſupplie, Monſieur, de m'éclairer ſur une difficulté qui intéreſſe l'empire de la Chine, tous les Etats de la chrétienté, & même un peu les Juifs nos pères. Vous ſavez ce que fit à la Chine le révérend père *Ricci;* (q) ce nom eſt reſpectable, mais n'eſt pas heureux : il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un jéſuite portugais nommé *Sémédo*, & notre révérend père *Trigaut*, autre nom célébre, qu'on a cru ſignificatif. Ces trois miſſionnaires feſaient bâtir en 1625 une maiſon & une égliſe auprès de la ville de Sigan-fou ; ils ne manquèrent pas de trouver ſous terre une tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caractères chinois très-fins, & d'autres lettres inconnues, le tout ſurmonté d'une croix de Malthe, toute ſemblable à celle que d'autres miſſionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre *St Thomas* ſur la côte de Malabar. (r) Les caractères inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu reſſemblant au

(q) Quatre dictionnaires, intitulés *Dictionnaires des grands-hommes*, le font mourir à l'âge de cinquante-huit ans. L'abbé *Prévoſt*, dans ſa compilation de voyages, le fait vivre juſqu'à quatre-vingt-huit. On ment beaucoup ſur les grands-hommes.

(r) L'apôtre *ſaint Thomas* était charpentier : il alla à pied au Malabar portant un ſoliveau ſur l'épaule.

syriaque ; cette tablette disait que la foi chrétienne avait été prêchée à Sigan-fou, & dans toute la province de Kensi (*s*) dès l'an de notre salut 636 ; la date de ce monument n'est que de l'année 782 de notre ère : de sorte que ceux qui érigèrent autrefois ce marbre attendirent cent quarante-six ans que la chose fût bien constatée pour la certifier à la postérité.

L'authenticité de cette pièce était confirmée par plusieurs témoins qui gravèrent leurs noms sur la pierre : on sent bien que ces noms ne sont aisés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande sureté, outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grâce 782, on a signé sur une grande feuille de papier soixante & dix autres noms de témoins de bonne volonté, comme *Aaron*, *Pierre*, *Job*, *Lucas*, *Matthieu*, *Jean* &c. qui tous sont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-fou en présence du frère *Ricci* l'an 1625, *& qui ne peuvent avoir été ni trompeurs ni trompés*.

Maintenant il faut voir ce qu'attestent les anciens témoins gravés de notre année 782, & les nouveaux témoins en papier de notre année 1725 ; ils déposent *qu'un saint homme nommé Olopuen arriva de Judée à la Chine, guidé par des nuées bleues, par des vents & par des cartes hydrographiques sous le règne de Taïcum-veu-huamti* qui n'est connu de personne ; c'était, dit le texte syriaque, dans l'année mil quatre-vingt-douze d'*Alexandre aux deux cornes*, (*t*) c'est l'ère des Séleucides, & elle revient à la nôtre 636. Les jésuites, &

(*s*) Sigan-fou est la capitale de Kensi.

(*t*) *Alexandre aux deux cornes* signifie *Alexandre* vainqueur de l'Orient & de l'Occident.

surtout le père *Kirker*, commentateurs de cette pièce curieuse, disent que par la Judée il faut entendre la Mésopotamie, & qu'ainsi le juif *Olopuen* était un très-bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathay, ce qui est prouvé par la croix de Malthe; mais ces commentateurs ne songent pas que les chrétiens de la Mésopotamie étaient des nestoriens qui ne croyaient pas la sainte Vierge mère de DIEU. Par conséquent, en prenant *Olopuen* pour un chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on suppose que DIEU envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté sérieusement; voilà ce qui a si long-temps occupé les savans de Rome & de Paris. Voilà ce que le père *Kirker*, l'un de nos plus intrépides antiquaires, nous raconte dans sa *Sina illustrata*. Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donné la copie d'une copie. *Kirker* était à Rome, & n'avait jamais été à la Chine qu'il illustrait; & ce qu'il y a de bon & d'assez curieux à mon gré, c'est que le père *Sémédo*, qui avait vu ce beau monument à Sigan-fou, le rapporte d'une façon, & le père *Kirker* d'une autre.

Voici l'inscription de *Sémédo* telle qu'il l'imprima en espagnol dans son histoire de la Chine, à Madrid chez *Jean Sanchès*, en 1642.

O que l'Eternel est vrai & profond, incompréhensible & spirituel! En parlant du temps passé, il est sans principe. En parlant du temps à venir, il est sans fin. Il prit le rien, & avec lui il fit tout. Son principe est trois en un: sans vrai principe il arrangea les quatre parties du monde en forme de croix. Il remua le chaos, & les deux principes

en furent tirés. L'abyme éprouva le changement, le ciel & la terre parurent.

Après avoir ainſi fait parler l'auteur de l'inſcription chinoiſe dans le ſtyle des perſonnages de *Cervantes de Quevedo*, après avoir paſſé du péché d'*Adam* au déluge, & du déluge au Meſſie, il vient enfin au fait. Il déclare que du temps du roi *Taïcum-veu-huamti* qui gouvernait avec prudence & ſainteté, il vint de Judée un homme de vertu ſupérieure nommé *Olopuen* qui, guidé par les nuées, apporta la véritable doctrine. *Vino deſde un Judæo hombre de ſuperior virtud, de nombre Olopuen, que guiado de las nubes truxo la verdadera dottrina.*

Enſuite cette inſcription qui n'eſt pas dans le ſtyle lapidaire, nous inſtruit que l'évangile n'était bien connu que dans le royaume de Taçin qui eſt la Judée; que Taçin confine à la mer Rouge par le midi, avec la montagne des perles par le nord &c. que dans ce pays d'évangile, les dignités ne ſe donnent qu'à la vertu; que les maiſons ſont grandes & belles; que le royaume eſt orné de bonnes mœurs.

Le prince *Caocum*, fils de l'empereur *Taïcum*, ordonna bientôt qu'on bâtît des égliſes dans toute la Chine à la façon de Taçin. Il honora *Olopuen*, & lui donna le titre d'évêque de la grande loi: *Honrò a Olopuen dandole titulo de Obiſpo de la gran ley.*

Ce n'eſt pas la peine de traduire le reſte de cette ſage & éloquente pièce, *Kirker* a voulu en corriger le fond & le ſtyle.

Le principe, dit-il, *a toujours été le même, vrai, tranquille, premier des premiers, ſans origine, néceſſairement le même, intelligent & ſpirituel; le dernier des derniers, être excellentiſſime. Il établit les pôles des cieux, & il opéra*

excellemment

excellemment avec le rien .... Enfin une femme vierge engendra le ſaint dans Taçin en Judée ; & la conſtellation claire annonça la félicité.... Or du temps de Taïcum-veu, très-illuſtre & très-ſage empereur de la Chine, arriva du royaume de Taçin en Judée un homme ayant une vertu ſuprême, nommé Olopuen, conduit par des nuées bleues, apportant les écritures de la vraie doctrine, contemplant la règle des vents pour réſiſter aux dangers auxquels ſes travaux l'expoſaient. Il arriva à la cour. L'empereur commanda à un colao ſon ſujet d'aller au devant du nouveau venu avec les bâtons rouges ; (qui ſont la marque d'honneur) & quand on eut introduit Olopuen dans le palais par l'occident, l'empereur fit apporter les livres de la doctrine de la loi. Il s'informa ſoigneuſement de cette loi profonde dans ſon cabinet, & de cette droite vérité ... il ordonna qu'on la promulguât, & qu'on l'étendît par-tout.

C'était, ajoute *Kirker*, l'an de *Chriſt* 639, en quoi il ne s'accorde pas avec *Sémédo*. Après quoi il pourſuit ainſi dans ſa traduction : *L'empereur ordonna qu'on bâtît une égliſe à la manière de Taçin en Judée, & qu'on y établît vingt & un prêtres &c.*

Tout le reſte eſt dans ce goût ; conciliera qui voudra le jéſuite portugais *Sémédo* avec le jéſuite allemand *Kirker*.

Les hérétiques diſent que le voyage d'*Olopuen* à la Chine, conduit par les nuées bleues, n'approche pas encore du voyage de Notre-Dame de Lorette, qui vint depuis par les airs dans ſa maiſon de Jéruſalem en Dalmatie, & de Dalmatie à la Marche d'Ancone. Le jéſuite *Bertier* a combattu vigoureuſement dans le Journal de Trévoux en faveur d'*Olopuen* & de ſon aventure. Il ſe trouvera encore quelque

Nonotte (*u*) qui prouvera la vérité de cette hiſtoire, comme il s'en eſt trouvé d'autres qui ont démontré la tranſlation de la maiſon de notre ſainte Vierge.

Je dirais volontiers à ces meſſieurs qui nous ont démontré tant de choſes, ce que dit à peu près *Théone* à *Phaëton* dans l'opéra du *Phénix de la poëſie chantante*, que j'aime toujours malgré ma robe.

Ah! du moins bonze que vous êtes,
Puiſque vous me voulez tromper,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

Ayez la bonté de me dire, Monſieur, ce que vous aimez le mieux, ou ces belles imaginations, ou les nouveaux ſyſtèmes de phyſique. Les pères du concile de Trente ayant entendu diſcourir *Dominico Soto* & *Achille Gaillard* ſur la grâce, dirent que cela était admirable, mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuiſiniers. Je crois que *Dominico Soto* & *Achille Gaillard* étaient dans la bonne foi, & même que leurs diſputes ne briſèrent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penſer autrement; mais quand je viens à conſidérer tous les autres charlataniſmes de ce monde, depuis les dogmes qui ont régné en Ethiopie juſqu'à l'immortalité du dalai-lama au grand Thibet, & à la ſainteté de ſa chaiſe percée: depuis

(*u*) Ce *Nonotte* dans un beau livre intitulé *Erreurs de M. de Voltaire* a démontré l'authenticité de l'apparition du labarum à *Conſtantin*, la douce modération de ce bon prince, celle de *Théodoſe*, la chaſteté de tous les rois de France de la première race, les ſacrifices de ſang humain offerts par *Julien* le philoſophe, le martyre de la légion thébaine &c. c'était un régent de ſixième fort ſavant, & un jéſuite très-tolérant, grand prédicateur, & d'un eſprit fin quoique profond.

le Xaca du Japon jusqu'aux anciens druides des Gaules & de l'Angleterre, je suis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu se faire payer en argent & en honneurs. On ne tromperait pas, dit-on, s'il n'y avait rien à gagner; mais concevez-vous ceux qui payent? comment se peut-il que parmi tant de millions d'hommes il n'y en eût pas deux qui se fussent laissé tromper sur la valeur d'un écu, & que tous couruſſent au-devant des erreurs les plus grossières & les plus affreuses, dont il leur importait tant d'être désabusés?

Ne voyez-vous pas comme moi avec consolation qu'il y a au bout de l'Asie une société immense de lettrés, auxquels on n'a jamais reproché de superstition ridicule ou sanguinaire? & s'il se forme jamais ailleurs une compagnie pareille, ne la bénirez-vous pas?

Je m'aperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de *St Idulphe*, vous me le pardonnerez, s'il vous plaît.

LETTRE V.

Sur les lois & les mœurs de la Chine.

MONSIEUR,

J'AI peine à me défendre d'un vif enthouſiaſme, quand je contemple cent cinquante millions d'hommes (*x*) gouvernés par treize mille ſix cents magiſtrats, diviſés en différentes cours, toutes ſubordonnées à ſix cours ſupérieures, leſquelles ſont elles-mêmes ſous l'inſpection d'une cour ſuprême. Cela me donne je ne ſais quelle idée des neuf chœurs des anges de *St Thomas d'Aquin*.

Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoiſes, c'eſt qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'empire, ſans que le procès ait été examiné trois fois par le grand conſeil auquel préſide l'empereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette ſeule loi, je dirais: Voilà le peuple le plus juſte & le plus humain de l'univers.

(*x*) Plus ou moins; mais par les mémoires envoyés de la Chine au père du *Halde*, il paraît que ſous l'empereur *Cam-hi* on comptait environ ſoixante millions d'hommes entre l'âge de vingt & cinquante ans capables de porter les armes, ſans parler des femmes, des filles, des jeunes gens, des vieillards, des lettrés, des familles nombreuſes qui n'habitent que dans des bateaux; le compte doit aller à plus de deux cents millions, ſurtout depuis les immenſes conquêtes faites dans la Tartarie occidentale.

Si je creuse dans le fondement de leurs lois, tous les voyageurs, tous les miſſionnaires, amis & ennemis, Eſpagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, ſe réuniſſent pour me dire que ces lois ſont établies ſur le pouvoir paternel, c'eſt-à-dire ſur la loi la plus ſacrée de la nature.

Ce gouvernement ſubſiſte depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les ſavans, & nous ſommes d'hier; je ſuis forcé de croire & d'admirer. Si la Chine a été deux fois ſubjuguée par des Tartares, & ſi les vainqueurs ſe ſont conformés aux lois des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laiſſe là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cents vingt ans avant notre ère; c'eſt un ouvrage auſſi vain qu'immenſe, & auſſi malheureux qu'il parut d'abord utile, puiſqu'il n'a pu défendre l'empire. Je ne parle pas du grand canal de ſix cents mille pas géométriques qui joint le fleuve Jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je paſſe ſous ſilence des ponts de marbre de cent arches (*y*) conſtruits ſur des bras de mer, parce qu'après tout nous avons bâti le pont S^t^ Eſprit ſur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares, & parce que les Egyptiens élevèrent leurs pyramides lorſqu'ils ne ſavaient pas encore penſer.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuſe magnificence des cours chinoiſes; car l'inſtallation

(*y*) Je ſuis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou-fou, ville capitale de la grande province de Fokien: c'eſt auprès de Fou-tchou-fou qu'eſt ce beau pont, & ce qu'il y a de mieux, c'eſt que les environs ſont couverts d'orangers, de citroniers, de cédras & de cannes de ſucre.

de quelques-uns de nos papes eut auſſi quelque ſplendeur ; & la promulgation de la bulle d'or à Nuremberg ne fut pas ſans faſte.

J'ai plus de plaiſir à lire les maximes de *Confucius*, prédéceſſeur de *St Martin*, de plus de mille ans, qu'à contempler l'eſtampe d'un mandarin, feſant ſon entrée dans une ville à la tête d'une proceſſion : permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces ſentences.

„ La raiſon eſt un miroir qu'on a reçu du ciel ; „ il ſe ternit ; il faut l'eſſuyer. Il faut commencer „ par ſe corriger pour corriger les hommes.

„ Je ne voudrais pas qu'on fût ma penſée, ne „ la diſons donc pas. Je ne voudrais pas qu'on „ fût ce que je ſuis tenté de faire, ne le feſons „ donc pas.

„ Le ſage craint quand le ciel eſt ſerein : dans „ la tempête il marcherait ſur les flots & ſur les „ vents.

„ Voulez-vous minuter un grand projet, écrivez-„ le ſur la pouſſière, afin qu'au moindre ſcrupule il „ n'en reſte rien.

„ Un riche montrait ſes bijoux à un ſage ; je „ vous remercie des bijoux que vous me donnez, „ dit le ſage. Vraiment je ne vous les donne pas, „ repartit le riche. Je vous demande pardon, „ repliqua le ſage, vous me les donnez, car „ vous les voyez, & je les vois, j'en jouis comme „ vous &c. „

Il y a plus de mille ſentences pareilles de *Confucius*, de ſes diſciples & de leurs imitateurs.

Ces maximes valent bien les ſecs & faſtidieux eſſais de *Nicole*.

On n'eſt pas ſurpris qu'une nation ſi morale ait été ſubjuguée par des peuples féroces ; mais on s'étonne qu'elle ait été ſouvent bouleverſée comme nous par des guerres inteſtines : c'eſt un beau climat qui a eſſuyé de violens orages.

(z) Ce qui étonne plus, c'eſt qu'ayant ſi long-temps cultivé toutes les ſciences, ils ſoient demeurés au terme où nous étions en Europe aux dixième, onzième & douzième ſiècles. Ils ont de la muſique, & ils ne ſavent pas noter un air, encore moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuſe, & ils ignoraient les mathématiques. Ils obſervaient, ils calculaient les éclipſes, mais les élémens de l'aſtronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens & leur ignorance préſente ſont un contraſte dont il eſt difficile de rendre raiſon. J'ai toujours penſé que leur reſpect pour leurs ancêtres, qui eſt chez eux une eſpèce de religion, était une paralyſie qui les empêchait de marcher dans la carrière des ſciences. Ils regardaient leurs aïeux comme nous avons long-temps regardé *Ariſtote*. Notre ſoumiſſion pour *Ariſtote* (qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres) a été ſi ſuperſtitieuſe que, même dans l'avant dernier ſiècle, le parlement de Paris défendit, ſous peine de mort, qu'on fût en phyſique d'un avis différent de ce grec de Stagire. (*aa*) On ne menaçait pas à la Chine de

(z) Pourquoi les Chinois peu profonds dans les mathématiques ?

(*aa*) L'arrêt eſt de 1624.

faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques ; mais un candidat n'aurait jamais été mandarin s'il avait montré trop de génie, comme parmi nous un bachelier suspect d'hérésie courrait risque de n'être pas évêque. L'habitude & l'indolence se joignaient ensemble pour maintenir l'ignorance en possession. Aujourd'hui les Chinois commencent à oser faire usage de leur esprit, grâce à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être, Monsieur, avez-vous trop mépriſé cette antique nation ; peut-être l'ai-je trop exaltée : ne pourrions-nous pas nous rapprocher ?

Est virtus medium vitiorum & utrimque reductum.

LETTRE VI.

Sur les disputes des révérends pères jésuites à la Chine.

LA guerre de Troye, Monsieur, n'est pas plus connue que les succès des révérends pères jésuites à la Chine, & leurs tribulations. Je vous demande d'abord si parmi toutes les nations du monde, excepté la juive, (*bb*) il y en a jamais eu une seule

(*bb*) Le Deutéronome des Juifs, chap. XIII, dit : Si un prophète vous fait des prédictions, & si ces prédictions s'accomplissent, & s'il vous dit servons le Dieu d'un autre peuple..... & si votre frère ou votre fils ou votre chère femme vous en dit autant, tuez-les aussitôt. *Le Clerc* soutient que dieux d'un autre peuple, dieux étrangers, *dii alieni*, ne signifie que dieu d'un autre nom ; que le Dieu créateur du ciel & de la terre était partout le même, & qu'on doit entendre par *dii alieni*, dieux secondaires, dieux locaux, demi-dieux, anges, puissances aériennes &c.

qui eût pu persécuter des gens honnêtes, prêchant avec humilité un Dieu & la vertu, secourant les pauvres sans offenser les riches, bénissant les peuples & les rois ? je soutiens que chez les anthropophages, de tels missionnaires seraient accueillis le plus gracieusement du monde.

Si à la modestie, au désintéressement, à cette vertu de la charité que *Cicéron* appelle *caritas humani generis*, ils joignent une connaissance profonde des beaux arts & des arts utiles; s'ils vous apprennent à peser l'air, à marquer ses degrés de froid & de chaud, à mesurer la terre & les cieux, à prédire juste toutes les éclipses pour des milliers de siècles, enfin à rétablir votre santé avec une écorce qu'ils ont apportée du nouveau monde aux extrémités de l'ancien; alors ne se jette-t-on pas à genoux devant eux, ne les prend-on pas pour des divinités bienfesantes ?

Si après s'être montré quelque temps sous cette forme heureuse, ils sont chassés des quatre parties du monde, n'est-ce pas une grande probabilité que leur orgueil a par-tout révolté l'orgueil des autres, que leur ambition a réveillé l'ambition de leurs rivaux, que leur fanatisme a enseigné au fanatisme à les perdre ?

Il est évident que si les clercs de la brillante Eglise de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets-de-pied du césar *Galérius ;* & si un enthousiaste insolent n'avait pas déchiré l'édit de *Dioclétien*, protecteur des chrétiens, jamais cet empereur jusque-là si bon, & mari d'une chrétienne,

n'aurait permis la perſécution qui éclata les deux dernières années de ſon règne ; perſécution que nos ridicules copiſtes de légendes ont tant exagérée. Soyez tranquille, & on vous laiſſera tranquille.

Du Halde rapporte dans ſa collection des mémoires de la Chine, un billet du bon empereur *Cam-hi* aux jéſuites de Pékin, lequel peut donner beaucoup à penſer, le voici. (*cc*)

„ L'empereur (*dd*) eſt ſurpris de vous voir ſi „ entêtés de vos idées. Pourquoi vous occuper ſi „ fort d'un monde où vous n'êtes pas encore ? „ jouiſſez du temps préſent. Votre Dieu ſe met „ bien en peine de vos ſoins ! n'eſt-il pas aſſez puiſ- „ ſant pour ſe faire juſtice ſans que vous vous en „ mêliez ? „

Il paraît par ce billet que les jéſuites ſe mêlaient un peu de tout à Pékin comme ailleurs.

Pluſieurs d'entr'eux étaient parvenus à être mandarins ; & les mandarins chinois étaient jaloux. Les frères prêcheurs & les frères mineurs étaient plus jaloux encore. N'était-ce pas une choſe plaiſante de voir nos moines diſputer humblement les premières dignités de ce vaſte empire ? Ne fut-il pas encore plus ſingulier que le pape envoyât des évêques dans ce pays ; qu'il partageât déjà la Chine en diocèſes ſans que l'empereur en fût rien, & qu'il y dépêchât des légats pour juger qui ſavait le mieux le chinois, des jéſuites, ou des capucins ou de l'empereur ?

(*cc*) Tome III de la collection de du *Halde*, page 129.

(*dd*) Billet ſingulier de l'empereur *Cam-hi* aux jéſuites.

Le comble de l'extravagance était, sans doute, (& on l'a déjà dit assez) que les missionnaires qui venaient tous enseigner la vérité fussent tous divisés entr'eux, & s'accusassent réciproquement des plus puans mensonges. Il y avait bien un autre danger : ces missionnaires avaient été dans le Japon la malheureuse cause d'une guerre civile, dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes en l'an de grâce 1638. Bientôt les tribunaux chinois rappelèrent cette horrible aventure à l'empereur *Yont-chin* fils de *Cam-hi*, & père de *Kien-long* l'auteur du poëme de Moukden. Tous les prédicateurs d'Europe furent chassés avec bonté par le sage *Yont-chin* en 1724. (*ee*) La cour ne garda que deux ou trois mathématiciens ; parce que d'ordinaire ce ne sont pas ces gens-là qui bouleversent le monde par des argumens théologiques.

Mais, Monsieur, si les Chinois aiment tant les bons mathématiciens, pourquoi ne le sont-ils pas devenus eux-mêmes ? pourquoi ayant vu nos éphémérides ne se sont-ils pas avisés d'en faire ? pourquoi sont-ils toujours obligés de s'en rapporter à

(*ee*) Rien n'est plus connu aujourd'hui que le discours admirable de cet empereur aux jésuites en les chassant : *Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes & de lamas dans votre pays pour y prêcher leurs dogmes ?.... Les mauvais dogmes sont ceux qui sous prétexte d'enseigner la vertu soufflent la discorde & la révolte : vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, je le sais bien ; alors que deviendrons-nous ? les sujets de vos rois comme l'île de Manille. Mon père a perdu beaucoup de sa réputation chez les lettrés en se fiant trop à vous. Vous avez trompé mon père, n'espérez pas me tromper de même.* Après ce discours sévère & paternel l'empereur renvoya tous les convertisseurs en leur fournissant de l'argent, des vivres, & des escortes qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchaîné contr'eux : il n'y eut point de dragonade. Voyez le XVII volume des *Lettres curieuses & édifiantes*.

nous ? Le gouvernement met toujours sa gloire à faire recevoir ses almanachs par ses voisins, & il ne sait pas encore en faire ? ce ridicule honteux n'est-il pas l'effet de leur éducation ? Les Chinois apprennent long-temps à lire & à écrire, & à répéter des leçons de morale ; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à se bien conduire soi-même, à bien gouverner les autres, à maintenir une excellente police, à faire fleurir tous les arts, sans connaître la table des sinus & les logarithmes. Il n'y a peut-être pas un secrétaire d'Etat en Europe qui sût prédire une éclipse. Les lettrés de la Chine n'en savent pas plus que nos ministres & que nos rois.

Vous croyez que ce défaut vient des têtes chinoises encore plus que de leur éducation. Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles ; mais qui sait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des *Cassini* & des *Newton* ? Il ne faut qu'un homme ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours *Pierre I* & *Catherine II.*

LETTRE VII.

Sur la fantaisie qu'ont eu quelques savans d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.

JE voudrais, Monsieur, dompter ma curiosité, n'ayant pu la satisfaire. J'ai vu chez mon père, qui est négociant, plusieurs marchands, facteurs, patrons de navires, & aumôniers de vaisseaux qui revenaient de la Chine, & qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils débarquaient du coche d'Auxerre. Un commissionnaire qui avait séjourné vingt ans à Kanton, m'a seulement confirmé que les marchands y sont très-mépriſés, quoique dans la ville la plus commerçante de l'empire. Il avait été témoin qu'un officier tartare, très-curieux des nouvelles de l'Europe, n'avait jamais osé donner à dîner dans Kanton à un officier de notre compagnie des Indes, parce qu'il servait des marchands. Le capitaine tartare avait peur de se compromettre: il ne se familiarisa jusqu'à dîner avec ce capitaine français qu'à sa maison de campagne. Je soupçonne par parenthèse que ce mépris pour une profession si utile, est la source de la friponnerie dont on accuse les marchands chinois, & principalement les détailleurs; ils se font payer leur humiliation. De plus ce dédain mandarinal pour le commerce nuit beaucoup au progrès des sciences.

N'ayant rien pu savoir par nos marchands, j'ai

été encore moins éclairé par nos aumôniers qui ont pu argumenter depuis Goa jusqu'à Bornéo. Le capucin *Norberg* ne m'a appris autre chose dans huit gros volumes, sinon qu'il avait été persécuté dans l'Inde par les jésuites poursuivis eux-mêmes par-tout.

Je me suis adressé à des savans de Paris qui n'étaient jamais sortis de chez eux : ceux-là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le secret de l'origine des Chinois, des Indiens, & de tous les autres peuples. Ils le savaient par les mémoires de *Sem*, *Cam* & *Japhet*. L'évêque d'Avranche *Huet*, l'un de nos plus laborieux écrivains, fut le premier qui imagina que les Egyptiens avaient peuplé l'Inde & la Chine ; mais comme il avait imaginé aussi que *Moïse* était *Bacchus*, *Adonis* & *Priape*, son système ne persuada personne.

Mairan, secrétaire de l'académie des sciences, crut entrevoir avec les lunettes d'*Huet*, une grande conformité entre les sciences, les usages, les mœurs & même les visages des Egyptiens & des Chinois. Il se figura que *Sésostris* avait pu fonder des colonies à Pékin & à Déli. Le père *Parennin* lui écrivit de la Chine une grande lettre aussi ingénieuse que savante qui dut le désabuser. (*ff*)

D'autres savans ont travaillé ensuite à transplanter l'Egypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque ressemblance entre d'anciens caractères de la langue phénicienne ou syriaque, & ceux de l'ancienne Egypte, en y faisant les changemens requis ; il ne leur a pas été difficile de travestir ensuite ces caractères égyptiens

(*ff*) Imprimée à la tête du XXVI tome des *Lettres curieuses & édifiantes*.

en chinois. Cela fait, ils ont composé des anagrammes avec les noms des premiers rois de la Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le roi chinois *Yu* est évidemment le roi d'Egypte *Menès* en changeant seulement *Y* en *me*, & *u* en *nès*. *Ki* est devenu *Athoès; Kang* a été transformé en *Diabiès*, & encore *Diabiès* est-il un mot grec. On sait assez que les Athéniens donnèrent des terminaisons grecques aux mots égyptiens. Il n'y a pas eu plus de Diabiès en Egypte, que de Memphis & d'Héliopolis; Memphis s'appelait *Moph*, Héliopolis s'appelait *On*. C'est ainsi que dans la suite des siècles ces Grecs s'avisèrent de donner le nom de Crocodilopolis à la ville d'Arsinoé. Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms & des hommes. Enfin il ne paraît pas que les Chinois soient venus d'Egypte plutôt que de Romorantin.

Je ne pense pas pourtant qu'il fût honteux à la Chine d'avoir l'Egypte pour aïeule. La Chine est, à la vérité, neuf fois (*gg*) aussi grande que sa prétendue grand'mère : & même on peut dire que l'Egypte n'est pas d'une race fort ancienne; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallut des temps infinis : elle n'aurait jamais eu de blé si elle n'avait eu l'adresse de creuser les canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'est rendue fameuse par ses pyramides, quoiqu'elles n'eussent guère, selon *Platon* dans sa République, (*hh*) plus de dix mille ans d'antiquité.

(*gg*) Je compte l'Egypte trois fois moins étendue que la France, & la France six fois moins que la Chine. Ces mesures ne contredisent point celles de M. *Danville*, qui n'a considéré que le terrain cultivable de l'Egypte : Voyez son *Egypte ancienne & moderne*.

(*hh*) Voyez *Platon* au livre II de sa *République*.

Enfin, on ne juge pas toujours des peuples par leur grandeur & leur puiſſance. Athènes a été preſque égale à l'empire romain aux yeux des philoſophes ; mais malgré toute la ſplendeur dont l'Egypte a brillé, ſurtout ſous la plume de l'évêque *Boſſuet*, qu'il me ſoit permis de préférer un peuple adorateur pendant quatre mille ans du DIEU du ciel & de la terre, à un peuple qui ſe proſternait devant des bœufs, des chats & des crocodiles, & qui finit par aller dire la bonne aventure à Rome, & par voler des poules au nom d'*Iſis*.

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire paſſer ces Egyptiens pour les pères des Chinois, *laudo vos*. Mais ſi vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo*.

LETTRE VIII.

Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.

JE gourmande toujours inutilement cette curioſité inſatiable & inutile. Si on m'apprend quelques vérités ſur un coin des quatre parties du monde, je me dis : A quoi ces vérités me ſerviront-elles ? ſi on m'accable de menſonges, comme cela m'arrive tous les jours, je gémis, & je ſuis prêt de me mettre en colère.

Bénis ſoient les Chinois, Monſieur, qui ne s'informent jamais de ce qui ſe paſſe hors de chez eux.

eux. M. *Gervais* a bien raiſon de remarquer que l'empereur n'a point fait ſon poëme pour nous ; mais ſeulement pour ſes chers Tartares, & pour ſes chers Chinois. Un littérateur de notre pays a écrit à ſa majeſté chinoiſe ſur le danger qu'elle courait à Paris d'eſſuyer un réquiſitoire & un monitoire au ſujet de ſon poëme. L'empereur ne lui a pas répondu ; & il a bien fait.

Que chacun faſſe chez lui comme il l'entend. C'eſt ce qu'apprit à ſes dépens mon père le marchand *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Il lui en coûta deux mille écus pour avoir été curieux lorſqu'il commerçait à Quanton, Canton, ou Kanton.

Vous avez entendu parler du révérend père *Gozzani* (*ii*) auquel le révérend père *Joſeph Suarez* recommanda, en 1707, d'aller viſiter leurs frères les Juifs des dix tribus tranſplantées dans le pays de Gog & de Magog par *Salmanazar* l'an 717 avant notre ère latine, juſte du temps de *Romulus*.

Le révérend père *Gozzani* qui était fort zélé, & qui n'avait pas un écu, alla trouver mon père *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Venez avec moi, lui dit-il, & défrayez-moi pour l'amour de DIEU, dans le voyage que père *Suarez* m'ordonne de la part du pape de faire à Caï-foum-fou dans la province de Honang, qui n'eſt pas loin d'ici. Vous aurez l'avantage de voir les dix tribus d'Iſraël chaſſées par *Salmanazar* il y a deux mille quatre cents vingt-quatre ans, de l'admirable pays de Judée. Elles règnent dans la province de Honang, elles reviendront

(*ii*) Voyez la lettre du frère *Gozzani* au VIIe recueil des lettres intitulées *édifiantes & curieuſes*.

à la fin du monde dans la terre promise, avec les deux autres tribus Juda & Benjamin pour combattre l'ante-christ, & pour juger le genre-humain : elles nous recevront à bras ouverts, & vous ferez une fortune immense avant que vous soyez jugé. Mon père crut ce *Gozzani ;* il acheta des chevaux, une voiture, des habits magnifiques pour paraître décemment devant les princes des tribus de *Gad*, *Nephtali*, *Zabulon*, *Issacar*, *Aser*, & autres qui régnaient dans Caï-foum-fou capitale de Honang. Il défraya splendidement son jésuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus, ils furent en effet introduits dans la synagogue, où le sanhédrin s'assemblait. C'était une douzaine de gueux qui vendaient des haillons. Le voyage avait coûté à mon père deux mille écus de cinq livres qu'on appelle *taels* à la Chine, &les *Gad*, *Nephtali*, *Zabulon*, *Issacar* & *Aser* lui volèrent le reste de son argent.

Frère *Gozzani* pour le consoler lui prouva que les gens des tribus chassées depuis deux mille quatre cents vingt-quatre ans par *Salmanazar* de leur royaume d'Israël, qui avait bien quinze lieues de long sur huit de large, furent d'abord enchaînés deux à deux comme des galériens par l'ordre de *Salmanazar* roi de Chaldée, qu'ils furent conduits à coups de fourche de Samarie à Sichem, de Sichem à Damas, de Damas à Alep, d'Alep à Erzerum : que dans la suite des temps cette grande partie du peuple chéri s'avança vers Erivan ; que bientôt après elle marcha au sud de la mer d'Hircanie, vulgairement la mer Caspienne, qu'elle planta ses pavillons dans le Guilan, dans le Tabeistan ; qu'elle vécut long-temps

de cailles dans le grand déſert ſalé, ſelon ſon ancienne coutume ; & qu'enfin de déſerts en déſerts, & de bénédictions en bénédictions, les dix tribus fondèrent le royaume de Caï-foum-fou dont ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite. (*kk*) Cette doctrine conſola fort mon père, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un couſin-germain bachelier de ſorbonne. Il ſe chargea de faire le panégyrique des ſix corps des marchands : la ſacrée faculté y trouva des propoſitions mal-ſonnantes, hérétiques, ſentant l'héréſie, ce qui lui fit une affaire très-ſérieuſe.

Ces aventures & d'autres pareilles firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais ſe mêler des affaires d'autrui, qu'il fallait renoncer à la proſe ſoutenue comme aux vers alexandrins, & qu'enfin rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

En effet, quand le père *Caſtel* fit une brochure pour raſſurer *l'univers*, & une autre brochure pour inſtruire *l'univers ;* les honnêtes gens en rirent & l'univers n'en ſut rien C'eſt bien pis que ſi l'univers avait ri. Tout cela était un avertiſſement de me taire.

Vous pourrez me dire, Monſieur, que l'empereur *Kien-long* a pourtant voulu inſtruire une grande partie du globe en vers tartares, & que tous les

(*kk*) On peut conſulter ſur une partie de ces belles choſes un profeſſeur émérite du collége Dupleſſis à Paris, lequel a fait parler fort ſavamment meſſieurs les juifs *Jonathan*, *Mathatäi* & *Winker*. On peut voir auſſi la réponſe à ces meſſieurs article *Juif*, dans le *Dictionnaire philoſophique*.

lettrés de la Chine ont été à ſes pieds. Vous ajouterez encore qu'il a fait imprimer une chanſon ſur le thé, (*ll*) & qu'il n'y a point de dame depuis Pékin juſqu'à Kanton qui n'ait chanté la chanſon de ſon maître en déjeûnant. Mais s'il eſt permis à un empereur d'être bon poëte, un particulier riſque trop. Il ne faut point ſe publier. Cachons-nous en vers & en proſe. Il vous appartient, Monſieur, de paraître au grand jour, mais ne montrez pas mes lettres.

LETTRE IX.

Sur un livre des brachmanes, le plus ancien qui ſoit au monde.

NE parlons plus, Monſieur, du poëme de l'empereur de la Chine, quelque beau qu'il puiſſe être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poëtique, & beaucoup plus ancien, fait autrefois dans l'Inde, & qui ne commence que de nos jours à être connu en Europe; c'eſt le Shaſta-bad, le plus ancien livre de l'Indoſtan & du monde entier, écrit dans la langue ſacrée du hanſcrit, il y a près de cinq mille ans. C'eſt bien autre choſe que les yking ou les yquim chinois, qui ne ſont que des lignes droites où perſonne n'a jamais rien compris. Deux gentilshommes anglais qui ont tous deux, pendant plus de

(*ll*) Cette chanſon à boire eſt traduite par le père *Amiot*, & imprimée à la ſuite du *poëme de Moukden*. C'eſt une chanſon fort différente des nôtres : elle ne reſpire que la ſobriété & la morale. Les chanſonniers du bas étage, les ſeuls qui nous reſtent, n'en ſeraient pas contens.

vingt ans, étudié la langue sacrée dans le Bengale, langue connue seulement de quelques savans brames, se sont donné la peine de lire & de traduire les morceaux les plus précieux de ce Shasta-bad. L'un est M. *Holwell*, long-temps vice-gouverneur du principal établissement anglais sur le Gange, l'autre M. *Dow*, colonel dans l'armée de la compagnie. J'avoue, Monsieur, que notre compagnie française ne s'est pas donné de pareils soins, & qu'elle n'a été ni si savante, ni si heureuse.

L'antiquité du Shasta-bad fait voir évidemment que les brachmanes précédèrent de plusieurs siècles les Chinois, qui précèdent le reste des hommes. Ce qui surprend, ce n'est pas que ce livre soit si ancien, c'est qu'il soit écrit dans le style dont *Platon* écrivait en Grèce, plus de deux mille ans après l'auteur indien.

Vous connaissez ce Shasta-bad sans doute; mais permettez-moi de vous en représenter ici les principaux traits. Vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucuns de nos missionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire, & encore très-difficilement, dans la province où il séjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont des idiomes & des catéchismes différens. Supposé que des indiens fussent assez désœuvrés, assez inquiets, assez déterminés pour venir en Europe s'informer de nos dogmes & nous instruire des leurs, ils verraient à Pétersbourg l'Eglise grecque qui diffère de la romaine, en Suède, en Danemarck l'Eglise évangélique ou luthérienne qui ne ressemble ni à la romaine ni à la grecque, en Prusse une autre religion.

Il ſerait bien difficile à ces indiens de ſe faire une idée nette de l'origine du chriſtianiſme. MM. *Holwell* & *Dow* ont puiſé à la ſource du brachmaniſme ; & on verra que cette ſource eſt celle des croyances qui ont régné le plus anciennement ſur notre hémiſphère, & même à la Chine, où la métempſycoſe indienne eſt encore reçue chez le peuple, quoique mépriſée chez les lettrés & dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus ſingulier de tous les livres. (*mm*)

„ DIEU eſt un, créateur de tout, ſphère „ univerſelle, ſans commencement, ſans fin. DIEU „ gouverne toute la création par une providence „ générale, réſultante de ſes éternels deſſeins. — „ Ne recherche point l'eſſence & la nature de „ l'Eternel qui eſt un ; ta recherche ſerait vaine & „ coupable. C'eſt aſſez que jour par jour, & nuit „ par nuit tu adores ſon pouvoir, ſa ſageſſe & ſa „ bonté dans ſes ouvrages. „

J'avais dit tout-à-l'heure que le Shaſta-bad était digne de *Platon*. Je me rétracte, *Platon* n'eſt pas digne du Shaſta-bad. Continuons.

„ L'Eternel voulut, dans la plénitude du temps, „ communiquer de ſon eſſence & de ſa ſplendeur à „ des êtres capables de la ſentir. Ils n'étaient pas „ encore ; (*nn*) l'Eternel voulut, & ils furent. Il créa „ *Birma*, *Viſnou* & *Sib*. „

(*mm*) Nous en avons déjà quelques extraits en français dans un abrégé de l'hiſtoire de l'Inde, imprimé avec le procès mémorable du général *Lalli*. (Volume de l'*Hiſtoire du parlement de Paris*.)

(*nn*) N'eſt-ce pas là le vrai ſublime ?

On voit enſuite comment DIEU forma d'autres ſubſtances nombreuſes, ſubordonnées à ces trois premières participantes de ſa propre nature, & dominatrice avec lui. Ces puiſſances ſubordonnées, & d'un ordre inférieur, avaient à leur tête un génie céleſte que l'on nomme *Moiſazor ;* tous ces noms expriment dans la langue du hanſcrit des perfections différentes : ces perfections diverſes & cette ſubordination produiſirent dans les globes, dont DIEU a rempli l'eſpace, une harmonie & une félicité conſtante pendant pluſieurs ſiècles.

Il eſt clair que ces idées, toutes ſublimes qu'elles peuvent être, ne ſont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes ; c'eſt le terreſtre épuré & tranſporté au ciel. C'eſt encore ce que *Platon* a tant imité.

Enfin l'envie & l'ambition ſe ſaiſiſſent du cœur de *Moiſazor* & de ſes compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections : ils pervertiſſent l'ouvrage de l'Eternel : ils ſe révoltent contre les trois êtres ſupérieurs, tirés de ſa ſubſtance divine ; la diſcorde ſuccède à l'harmonie ; le ciel ſe diviſe ; les génies fidelles qui ont conſervé la perfection ſe déclarent contre les génies infidelles qui ont choiſi l'imperfection : l'Eternel précipite *Moiſazor* & les autres ſubſtances imparfaites & révoltées dans le globe des ténèbres, nommé l'*ondéra*.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les dieux en Egypte, de la deſtruction de *Typhon*, de la punition de *Typhée* & d'*Enceladе*

enchaînés par les Grecs en Sicile (*oo*) sous le mont Etna. Un autre aurait dit, *voilà infailliblement*, au lieu de voilà probablement. Car on sait que, dès qu'un beau conte est inventé par une nation, il est vîte copié par une autre : l'aventure d'*Amphitrion* & de *Sosie* est originairement de l'Inde ; on l'a déjà remarqué ailleurs.

Si on osait, on observerait encore que cette histoire, ou cette théogonie, ou cette allégorie parvint jusqu'aux Juifs, vers les temps d'*Archelaüs* & d'*Agrippa ;* car c'est alors qu'il parut un livre juif sous le nom d'*Enoch*, dans lequel il était fait mention de la révolte & de la chute des anges. On nous a conservé quelques passages de ce livre attribué à *Enoch*, *septième homme après Adam*. On y trouve que deux cents anges principaux, ayant l'archange *Sémexias* à leur tête, se liguèrent ensemble sur le mont Hermon pour aller voler les hommes, & pour violer des filles. Le Seigneur ordonna à *Michaël* de lier le capitaine *Semexias*, & à *Gabriel* de lier *Azazel* le lieutenant : ils furent jetés avec leurs soldats dans le lieu d'obscurité, comme y avaient été jetés les génies désobéissans du Shasta-bad. C'est même à cette chute des anges, rapportée dans le livre d'*Enoch*, que l'apôtre *St Jude* fait allusion, quand il dit dans son épître, chapitre premier : *Qu'Enoch, septième homme après Adam, prophétisa sur ces étoiles errantes, auxquelles une tempête noire est réservée pour l'éternité.* (*pp*) Il dit dans ce même chapitre : *Que ces anges sont liés de chaînes à tout jamais.* (*qq*)

(*oo*) Voyez l'Abrégé de l'histoire de l'Inde, à la suite de la catastrophe du général *Lalli*.

(*pp*) Vers. 13. (*qq*) Vers. 6.

quoique l'archange Michaël n'osât maudire le diable, en lui disputant le corps de Moïse.

C'est au père *Calmet* de notre congrégation d'expliquer ces mystères ; c'est à lui seul de montrer comment la chute des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe : je dois me borner à vous dire que cette chute était articulée depuis des siècles dans le Shasta-bad des anciens brachmanes.

Vous savez, Monsieur, qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raisonnent, ce qui n'était pas autrefois si commun : vous savez que parmi nos doctes raisonneurs modernes il s'en trouve quelques-uns d'assez téméraires pour oser croire que le berceau du christianisme fut dans l'Inde, il y a cinq mille ans à peu près ; & voici comme ils tâchent d'argumenter. L'origine de tout, disent-ils, selon nous, & selon les Indiens, c'est le diable. Car nous disons que le diable s'étant révolté dans le ciel, avant qu'il y eût des hommes sur la terre, & ayant été mis en enfer, il en sortit pour venir tenter nos premiers parens, dès qu'il fut qu'ils existaient. Il fut la cause du péché originel, & ce péché originel fut la cause de tout ce qui est arrivé depuis. Donc le diable est la cause de tout. Mais puisqu'il n'est question dans aucun endroit de la Genèse, ni du diable, ni de son enfer, ni de son voyage sur la terre, il est évident que toute cette théologie est tirée de la théologie des anciens brachmanes, qui seuls avaient écrit l'histoire du diable sous le nom de *Moisazor*. Ce *Moisazor* avait commencé par être favori de DIEU ; puis avait été damné, puis était venu sur la terre.

Nos commentateurs firent de ce diable chaſſé du ciel un ſerpent ; enſuite ils en firent *Sathan*, *Belphegor*, *Belzébuth*, &c. ils ont fini par l'appeler *Lucifer* d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Vénus.

Et pourquoi ont-ils appelé le diable étoile de Vénus ? c'eſt que dans un ancien écrit juif (*rr*) on a déterré un paſſage traduit en latin. Ce paſſage regarde la mort d'un roi de Babylone, de qui les Juifs avaient été eſclaves. Les Juifs ſe réjouiſſaient d'avoir perdu ce monarque, comme fait le peuple preſque par-tout à la mort de ſon maître. L'auteur exhorte le peuple à ſe moquer de ce roi babylonien qu'on vient d'enterrer.

» Allons, dit-il, chantez une parabole contre » le roi de Babylone. Dites : Que ſont devenus » ſes employés des gabelles ? que ſont devenus les » bureaux de ces gabelles ? le Seigneur a briſé le » ſceptre des impies & les verges des dominateurs ; » la terre eſt maintenant tranquille & en ſilence : » elle eſt dans la joie. Les cèdres & les ſapins, ô roi ! » ſe réjouiſſent de ta mort. Ils ont dit : Depuis que » tu es enterré, perſonne n'eſt plus venu nous » couper & nous abattre : tout le ſouterrain s'eſt » ému à ton arrivée ; les géans, les princes ſe ſont » levés de leur trône ; ils diſent : Te voilà donc » percé comme nous, te voilà ſemblable à nous, » ton orgueil eſt tombé dans les ſouterrains avec » ton cadavre ; comment es-tu tombée du ciel, » étoile du matin, étoile de Vénus, *Lucifer*, (en » ſyriaque *Hellel ;*) comment es-tu tombée en terre, » toi qui frappais les nations ? &c. »

(*rr*) *Iſaïe.*

Cette parabole eſt fort longue. Il a plu aux commentateurs d'entendre littéralement cette allégorie, comme il leur a plu d'expliquer allégoriquement le ſens littéral de cent autres paſſages ; c'eſt ainſi que notre *St François de Paule* ayant fondé les minimes, on prêcha en Italie que ſon ordre était prédit dans la Genèſe : *frater minimus cum patre noſtro.* C'eſt ainſi que toute l'hiſtoire de *St François d'Aſſiſe* ſe trouve mot à mot dans la Bible. De tout cela, Monſieur, nos commentateurs concluent que le ſerpent qui trompa notre *Eve* était le diable, & les Indiens concluent que le diable était leur *Moiſazor*, qui fut ci-devant le premier des anges. Si on en croyait les anciens Perſes, leur *Sathan* ſerait d'une plus vieille date que notre ſerpent, & approcherait preſque de l'antiquité de *Moiſazor*. Chaque nation veut avoir ſon diable, comme chaque paroiſſe a ſon ſaint.

Je n'entre point dans ces profondeurs, je remarquerai ſeulement que le gouverneur *Holwell*, après nous avoir donné une idée de ce livre ſi antique, & en avoir admiré le ſtyle, le compare au paradis perdu de *Milton*, *à cela près*, dit-il, *que Milton a été entraîné par ſon génie inventif & ingouvernable à ſemer dans ſon poëme des ſcènes trop groſſières, trop bouffonnes, trop oppoſées aux ſentimens qu'on doit avoir de l'être ſuprême.* (*ss*)

Pourſuivons l'hiſtoire de l'ancienne loi indienne. DIEU pardonne, après pluſieurs milliers de ſiècles, aux génies délinquans ; il crée la terre comme un ſéjour d'épreuve pour leur donner lieu d'expier leurs

(*ss*) Page 64 deuxième édition.

crimes : il les fait paſſer par pluſieurs métamorphoſes ; d'abord ils ſont vaches, afin que, lorſqu'ils ſeront hommes, ils apprennent à ne point tuer leurs nourrices, & à ne pas manger leurs pères nourriciers : c'eſt ce qui établit cette doctrine de la métempſycoſe, & cette abſtinence rigoureuſe de tout être à qui DIEU a donné la vie ; doctrine que *Pythagore* embraſſa dans l'Inde, & qu'il ne put faire recevoir à Crotone.

Quand ces génies céleſtes & punis ont ſubi pluſieurs métamorphoſes ſans commettre des crimes, ils retournent enfin avec leurs femmes dans le ciel leur première patrie, & c'eſt pour accompagner leurs époux dans le ciel, que tant de femmes ſe brûlèrent, & ſe brûlent encore ſur le corps de leurs maris : piété ancienne autant qu'affreuſe, qui nous montre à quel excès de faibleſſe la ſuperſtition peut réduire l'eſprit humain, & à quelle grandeur elle peut élever le courage. *Cicéron* dit dans ſes Tuſculanes que cette coutume ſubſiſtait de ſon temps dans toute ſa force. Il s'en effraie, & il l'admire.

M. *Holwell* a vu dans ſon gouvernement, en 1743, la plus belle femme de l'Inde, âgée de dix-huit ans, réſiſter aux prières & aux larmes de miladi *Ruſſell*, femme de l'amiral anglais, qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même & de deux enfans charmans qu'elle allait laiſſer orphelins : elle répondit à Mme *Ruſſell* : DIEU les a fait naître, DIEU en prendra ſoin : elle s'étendit ſur le bûcher, & y mit le feu elle-même avec autant de ſérénité que des dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un anglais, nommé *Charnoc*, étant témoin du même épouvantable sacrifice d'une jeune indienne très-belle, descendit malgré les prêtres dans la fosse du bûcher, arracha du milieu des flammes cette victime, qui criait au ravisseur & à l'impie : qu'il eut une peine extrême à l'apaiser : qu'enfin il l'épousa, mais qu'il fut regardé par tout le peuple comme un monstre.

Les brachmanes eurent un autre dogme qui a fait plus de fortune dans tout notre occident ; c'est celui de nos quatre âges du monde, si bien chantés par *Ovide*, & qui figurent toujours dans nos opéra & dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre pour sauver les ames de l'enfer fut de trois millions deux cents mille de nos années, ci 3200000

Le second fut de 1600000

Le troisième de 800000

Le quatrième où nous sommes est de 400000

Ainsi tout va toujours en diminuant & en empirant dans ce monde ; mais nous sommes plus discrets que les brachmanes. Nos âges ne sont pas si longs. Les Indiens appellent ces âges *Iogues ;* c'est dans le présent iogue qu'un roi des bords du Gange, nommé *Brama*, écrivit dans la langue sacrée le sacré Shastabad, il n'y a guère que cinq mille années : mais il ne s'écoula pas quinze siècles qu'un autre brachmane, qui pourtant n'était pas roi, donna une loi nouvelle du Veidam. Je lui en demande bien pardon ; ce Veidam est le plus ennuyeux fatras que j'aie jamais lu. Figurez-vous la légende dorée, les conformités de *St François d'Assise*, les exercices spirituels de

St Ignace & les ſermons de *Menot* joints enſemble, vous n'aurez encore qu'une idée très-imparfaite des impertinences du Veidam.

L'Ezour-veidam eſt tout autre choſe. C'eſt l'ouvrage d'un vrai ſage qui s'élève avec force contre toutes les ſottiſes des brachmanes de ſon temps. Cet Ezour-veidam fut écrit quelque temps avant l'invaſion d'*Alexandre*. C'eſt une diſpute de la philoſophie contre la théologie indienne ; mais je parie que l'Ezour-veidam (*tt*) n'a aucun crédit dans ſon pays, & que le Veidam y paſſe pour un livre céleſte.

LETTRE X.

Sur le paradis terreſtre de l'Inde.

CE n'eſt pas aſſez, Monſieur, que deux anglais, dans les tréſors qu'ils ont rapportés de l'Inde, aient compté principalement cet ancien livre de la religion des brachmanes ; ils ont encore découvert le paradis terreſtre. Vous ſavez que de grands théologiens l'avaient placé les uns dans la Taprobane, les autres en Suède, quelques-uns même dans la lune.

(*tt*) L'*Ezour-veidam* eſt en effet un livre qui combat toutes les ſuperſtitions & qui détruit les fables dont on déshonore la Divinité, c'eſt probablement le livre que le père *Pons* miſſionnaire, ſur la côte de Malabar en 1740, appelle l'*Ajour-veidam* : il avait un peu appris la langue des brames modernes, mais non pas l'ancien hanſcrit, qui eſt pour eux ce qu'eſt l'Iliade d'*Homère* pour les grecs d'aujourd'hui. Voyez ſa lettre au père du *Halde*, dans le XXV tome des *Lettres curieuſes & édifiantes*.

Mais il eſt réellement ſur un des bras du Gange. M. *Holwell* & quelques-uns de ſes amis y ont voyagé d'un bout à l'autre, (*uu*) ce pays peut prendre ſon nom de ſa capitale Bishnapor ou Vitſnapor, où l'on adore *Vitſnou* fils de Dieu de temps immémorial. Il eſt à quelques journées de Calcuta, chef-lieu de la domination anglaiſe, & on le trouve marqué ſur toutes les bonnes cartes des poſſeſſions de la compagnie des Indes. Il n'eſt guère qu'à neuf ou dix journées des frontières du petit royaume de Patna. La contrée vers la ville anglaiſe de Calcuta, & vers celle de Vishnapor, eſt arroſée des canaux du Gange qui fertiliſent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs y ſont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempère les chaleurs du Tropique dont ce climat n'eſt pas éloigné. Le peuple y eſt encore plus favoriſé de la nature.

Ce peuple fortuné, dit la relation, *a conſervé la beauté du corps ſi vantée dans les anciens brachmanes, & toute la beauté de l'ame, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous les devoirs. C'eſt là que la liberté & la propriété ſont inviolables. Là on n'entend jamais parler de vol, ſoit privé, ſoit public; dès qu'un voyageur quel qu'il ſoit a touché les limites du pays, il eſt ſous la garde immédiate du gouvernement. On lui envoie des guides qui répondent de ſon bagage & de ſa perſonne, ſans aucun ſalaire. Ces guides le conduiſent à la premiere ſtation. Le premier officier du lieu le loge & le défraie, puis le remet à d'autres guides qui en prennent le même ſoin. Il n'a d'autre peine que de délivrer de ville en ville, à ſes conducteurs, un certificat qu'ils ont rempli*

(*uu*) Voyez *intereſting events relative to Bengale*, pages 197 & ſuivantes.

leur charge. Il eſt entretenu de tout dans chaque gîte pendant trois jours aux dépens de l'Etat, & s'il tombe malade on le garde, & on lui adminiſtre tous les ſecours juſqu'à ce qu'il ſoit guéri, ſans qu'on reçoive de lui la moindre récompenſe.

Si ce n'eſt pas là le paradis terreſtre, je ne ſais où il peut être.

Un philoſophe ſera moins ſurpris qu'un autre homme, quand il ſaura que les habitans de Vishnapor deſcendent des anciens brachmanes. C'eſt probablement ainſi que *Pythagore* fut reçu chez eux. Ils ont conſervé depuis des ſiècles innombrables la ſimplicité & la généroſité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province, preſque auſſi grande que la France ou l'Allemagne, a toujours été préſervée du fléau de la guerre, tandis que ce fléau dévorait tout depuis Déli, & depuis les rives du Gange, juſqu'aux ſables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples ſi doux & ſi vertueux n'ont pas été conquis par quelqu'un de ces voleurs de grand chemin, ſoit Marattes, ſoit Européens, ſoit *Thamas-Kouli-Kan*, ſoit *Abdala*? c'eſt qu'on ne peut pas entrer chez eux ſi facilement que le diable entra, ſelon *Milton*, dans le paradis terreſtre, en ſautant les murs.

Le prince deſcendant des premiers rois brachmanes, qui règne dans Vishnapor, peut en moins d'un jour inonder tout le pays; une armée ſerait noyée en arrivant. Vishnapor eſt auſſi bien défendu qu'Amſterdam & Veniſe; ces peuples qui n'ont jamais attaqué perſonne réſiſteraient à l'univers entier.

Probablement

Probablement quelques français soit à Romorantin, soit à Paris, prendront ce récit pour des contes d'*Hérodote*, ou pour d'autres contes. Tout est cependant de la plus exacte vérité. Les témoins oculaires sont à Londres.

Pourquoi n'en sait-on rien chez nous? pourquoi de soixante journaux qui paraissent tous les mois, aucun n'a-t-il discuté des merveilles si étranges? on dit que le livre de M. *Holwell* a été traduit; mais ces faits, jetés en passant dans des mémoires sur les intérêts de sa compagnie des Indes, n'ont été remarqués en France par personne. Un seul homme en a parlé & on n'y a pas pris garde. On n'était occupé chez nous que de l'histoire parisienne du jour. Si on a jeté les yeux un moment sur l'Inde, ce n'a été que pour accuser de nos désastres ceux qui avaient prodigué leur sang pour les finir. Aucun même des négocians, des commis, des employés de notre malheureuse compagnie, n'a jamais entendu parler de Vishnapor ou Bishnapor. Ils ont été chassés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avaient pu connaître. Le jésuite *Lavaur*, qui revint de Pondichéri avec onze cents mille francs dans sa cassette, ne savait pas si M. *Holwell* & M. *Dow* étaient au monde.

J'avoue que si la route de Vishnapor était aussi fréquentée que celle d'Orléans & de Lyon, l'hospitalité y serait moins en honneur; c'est une vertu qui coûte peu de chose à ces peuples; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occasion s'en présente: une bonne action aisée à faire est toujours une bonne action. Ce serait le bonheur du

genre-humain que la vertu fût par-tout d'une pratique facile. La *dévotion aisée* du père *le Moine* n'était point un si ridicule titre de livre : faudrait-il donc que la saine morale fût rebutante ?

Si les brachmanes furent les premiers théologiens de ce monde, ils furent aussi les premiers astronomes. Les nuits de leur pays, qui sont plus belles que nos beaux jours, dûrent nécessairement les engager à observer les astres. Il n'est pas à croire que cette science ait été cultivée d'abord par des bergers, comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planètes & des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Chaldée, n'étaient pas plus curieux que les paysans de nos contrées, & je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de *Newton* & de *Halley* parmi nos bergers d'Allemagne, de France & d'Espagne. Il faut savoir un peu de géométrie pour être même un astronome ignorant. Les brachmanes étaient géomètres. Il est donc de la plus grande vraisemblance que la science du ciel eut son origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur première époque astronomique commençait à une conjonction de toutes les planètes, & cette conjonction était arrivée vingt-trois mille cinq cents & un ans avant notre ère. Je n'examine pas s'ils se sont trompés sur cette époque ; mais je dis qu'il faut une prodigieuse science & bien des siècles pour être en état de se tromper dans un tel calcul.

LETTRE XI.

Sur le grand-lama, & la métempsycose.

APRÈS avoir voyagé sous vos ordres, Monsieur, en Egypte, à la Chine & aux Indes, je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand-lama. Je veux bien croire qu'il y a des tartares assez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de son derrière, en forme de grains de chapelet; en vérité il y a dans les environs de Romorantin, & dans d'autres villes, des gens du peuple qui se parent de reliques aussi singulières: je ne vois pas que ce qui sort du derrière d'un homme qu'on respecte & qu'on aime, quand il est bien sec, bien musqué, bien préparé, bien enchassé dans de l'or ou de l'ivoire, soit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite, ou tel vieux os pourri, ou tel nombril, ou tel prépuce qu'on expose encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on pense qu'il existe un homme immortel, cela peut faire quelque peine à un philosophe. Peut-être ce dogme est-il la suite de cette recherche sérieuse que des rois de la Chine firent autrefois du breuvage d'immortalité. Vous remarquez très-bien dans votre livre que plus d'un roi mourut subitement de ce breuvage qui fesait vivre éternellement.

Il y a, ce me semble, dans *Oléarius* un très-bon conte sur *Alexandre* qui chercha le breuvage d'immortalité, en passant par le Thibet lorsqu'il allait conquérir l'Inde. C'est dommage que ce conte n'ait pas eu place dans les mille & une nuits. Mais il était trop philosophique pour ma sœur *Shezarade*. Voici donc ce qu'*Oléarius* lut en Perse, dans une histoire d'*Alexandre* qui n'est pas écrite par *Quinte-Curce*. (xx)

Alexandre après la mort de *Darah*, ou *Darius*, ayant vaincu les Tartares Usbecks, & se trouvant de loisir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, & qui vivent encore comme *Hénoch* & *Elie*. Cette fontaine est dans une montagne du Caucase, au fond d'une grotte ténébreuse. Les deux frères firent monter *Alexandre* sur une jument, dont ils attachèrent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mère qui portait le roi au milieu de ces profondes ténèbres, pût revenir d'elle-même à son petit après qu'on aurait bu.

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte, on vit tout d'un coup une grande clarté; une porte d'acier brillant s'ouvre; un ange en sort en sonnant de la trompette. Qui es-tu? lui dit le héros. Je suis *Raphaël* — Et toi? — Moi, je suis *Alexandre*. — Que cherches-tu? — l'immortalité. — Tiens, lui dit l'ange, prend ce caillou, & quand tu en auras trouvé un autre précisément du même poids, reviens à moi, & je te ferai boire. Alors l'ange disparut, & les ténèbres furent plus épaisses qu'auparavant.

(xx) Voyages d'*Oléarius* en Moscovie & en Perse, pages 169 & 170.

Alexandre sortit de la grotte à l'aide de sa jument qui courut après son poulain. Tous les officiers, tous les valets d'*Alexandre* se mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une pesanteur égale à celui de *Raphaël;* & cela servit à prouver cette ancienne vérité, sur laquelle *Leibnitz* a tant insisté depuis, qu'il est impossible que la nature produise deux êtres absolument semblables.

Enfin *Alexandre* prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à son caillou pour égaler le poids, & revint tout joyeux à sa grotte sur sa jument. La porte d'acier s'ouvre, l'ange reparaît; *Alexandre* lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant considérés lui dit: Mon ami, tu y as ajouté de la terre, tu m'as prouvé que tu en es formé, & que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand-lama avait trouvé les deux cailloux & la véritable recette. C'est ainsi que nos ancêtres crurent qu'*Ogier* le danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'est ainsi qu'en Grèce on avait imaginé que l'*Aurore* avait fait présent à *Titon* d'une éternelle vieillesse.

Mais ce qui me paraît plus vraisemblable, c'est que la croyance de la métempsycose, qui passa depuis si long-temps de l'Inde en Tartarie, est l'origine de cette opinion populaire que la personne du grand-lama est immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord observer qu'il n'est point du tout absurde de croire à la métempsycose. C'est un dogme très-faux, je l'avoue;

il n'eſt point approuvé parmi nous, il peut être un jour déclaré hérétique, mais il n'a été jamais expreſſément condamné : on pouvait, ce me ſemble, ſuppoſer en ſureté de conſcience que DIEU, le créateur de toutes les ames, les feſait ſucceſſivement paſſer dans des corps différens ; car que faire des ames de tant de fœtus qui meurent en naiſſant, ou qui ne parviennent pas à maturité ? Voilà des ames toutes neuves qui n'ont point ſervi, ne feront-elles plus bonnes à rien ? ne paraît-il pas très-raiſonnable de leur donner d'autres corps à gouverner, ou ſi vous l'aimez mieux, de les faire gouverner par d'autres corps ?

Pour les ames qui ont habité des corps diſgraciés, & qui ont ſouffert avec eux dans leur demeure, n'eſt-il pas encore très-raiſonnable qu'après être délogées de leurs vilains étuis elles aillent en habiter de mieux faits ?

Je dirais plus ; il n'y a perſonne qui, ſi on lui propoſait de renaître après ſa mort, n'acceptât ce marché de tout ſon cœur : *quàm vellent æthere in alto !* Il paraît donc aſſez évident que ce ſyſtème ne répugne ni au cœur humain ni à la raiſon humaine.

Il eſt encore évident que cette doctrine ne choque point les bonnes mœurs ; car une ame qui ſe trouvera logée dans le corps d'un homme pour ſoixante ou quatre-vingts ans tout au plus, devra prendre le parti d'être une ame honnête, de peur d'aller habiter après ſon décès le corps de quelque animal immonde & dégoûtant.

Pourquoi ce ſyſtème ne fut-il reçu ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni même en Egypte,

ni en Chaldée? eſt-ce parce qu'il n'était pas prouvé? non, car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus improbables. Il eſt à croire plutôt que la doctrine de la tranſmigration des ames fut rejetée parce qu'elle ne fut annoncée que par des philoſophes. Dans tout pays on diſputa toujours contre le philoſophe, & on recourut au ſorcier. *Pythagore* eut beau dire en Italie :

O genus attonitum gelidæ formidine mortis,
Quid ſtyga, quid tenebras, quid numina vana timetis,
Materiam vatum falſique piacula mundi?
Morte carent animæ, ſemperque priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque recepta.
(Ipſe ego nam memini) Trojani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram.

Ce que du *Bartas* a traduit ainſi dans ſon ſtyle naïf:

Pauvres humains effrayés du trépas,
Ne craignez point le Styx & l'autre monde;
Tous vains propos dont notre fable abonde.
Le corps périt, l'ame ne s'éteint pas,
Elle ne fait que changer de demeure,
Anime un corps, puis un autre ſans fin.
Gardons-nous bien de penſer qu'elle meure;
Elle voyage, & tel fut mon deſtin,
J'étais Euphorbe à la guerre de Troye.

On laiſſa dire *Pythagore*, on ſe moqua d'*Euphorbe*, on ſe jeta à corps perdu à la tête de *Cerbère*, dans le Styx & dans l'Achéron, & l'on paya chèrement

des prêtres de *Diane* & d'*Apollon* qui vous en retiraient pour de l'argent comptant.

Les brachmanes & les lamas du Thibet furent preſque les ſeuls qui s'en tinrent à la métempſycoſe. Il arriva qu'après la mort d'un grand-lama, celui qui briguait la ſucceſſion prétendit que l'ame du défunt était paſſée dans ſon corps : il fut élu, & il introduiſit la coutume de léguer ſon ame à ſon ſucceſſeur. Ainſi tout grand-lama élève auprès de lui un jeune-homme, ſoit ſon fils, ſoit ſon parent, ſoit un étranger adopté qui prend la place du grand-prêtre dès que le ſiége eſt vacant. C'eſt ainſi que nous diſons en France que le roi ne meurt point. C'eſt-là, ſi je ne me trompe, tout le myſtère. Le mort ſaiſit le vif, & le bon peuple qui ne voit ni les derniers momens du défunt, ni l'inſtallation du ſucceſſeur, croit toujours que ſon grand-lama eſt immortel, infaillible & impeccable.

Le père *Gerberon*, qui accompagna ſi ſouvent l'empereur *Cam-hi* dans ſes parties de chaſſe en Tartarie, nous a pleinement inſtruits des précautions que ces pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de ſes lettres écrites en 1697 : (*yy*)

Le dalaï-lama, attaqué d'une maladie mortelle dans ſon palais de roſeaux & de joncs au Thibet, ne pouvait laiſſer ſon ſceptre & ſa mitre à un petit bâtard d'un an, le ſeul enfant qui lui reſtait : cette place demandait un enfant de ſeize ans,

(*yy*) Voyez le tome IV de la collection de du *Halde*, page 466, édition d'Hollande.

c'était l'âge de la majorité. Il recommanda, sous peine de damnation, à ses prêtres de cacher son décès pendant quinze années; & il écrivit une lettre à l'empereur *Cam-hi* par laquelle *il le mettait dans la confidence, & le suppliait de protéger son fils.* Son clergé devait rendre la lettre au bout de ce temps par une ambassade solemnelle, & cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à sa sainteté, qu'elle ne voyait personne, & qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie & à la Chine que de cette longue retraite du dalaï-lama; l'empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce monarque s'étant avancé jusqu'à la ville de Nianga auprès de la grande muraille, lorsque les quinze ans étaient écoulés, l'ambassade sacerdotale parut, & la lettre fut rendue; mais les valets des ambassadeurs avaient divulgué le mystère, & cent mille soldats qui suivaient l'empereur dans ses chasses raillaient déjà l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. *Cam-hi* dit à l'ambassade: Mandez à votre maître que je lui ferai réponse dès que je serai mort. Cependant il eut la bonté de protéger le nouvel immortel qui avait ses seize ans accomplis; & la canaille du Thibet crut plus que jamais à l'éternité de son pontife. (zz)

Toute cette affaire qui se passait moitié dans ce monde-ci, moitié dans l'autre, n'était donc au fond

(zz) Les ministres *Claude* & *Jurieu* ont osé comparer notre saint père le pape au grand-lama: ils ont dit qu'il n'est pas moins ridicule d'être infaillible que d'être immortel. Je pense que la comparaison n'est pas juste: car il peut être arrivé qu'un pape à la tête d'un concile ait décidé que les cinq propositions sont dans *Jansénius*, & ne se soit pas trompé: mais il ne peut être arrivé que le même pape ne soit pas mort, lui & tout son concile.

qu'une intrigue de cour. *Cam-hi* fesait reconnaître un immortel, & s'en moquait. Le défunt lama avait joué la comédie, même en mourant, & avait fait la fortune de son bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'Etat soient des imbécilles parce qu'ils sont nés en Tartarie; mais le peuple pourrait bien l'être.

Je suis persuadé que si nous avions vécu du temps des adorateurs d'*Isis*, d'*Apis* & d'*Anubis*, nous aurions trouvé dans la cour de Memphis autant de bon sens & de sagacité que dans les nôtres, malgré la foule des docteurs du pays, payés pour pervertir ce bon sens.

Il est contradictoire, dira-t-on, que les premiers d'une nation soient sages, habiles, polis, lorsque toute la jeunesse est élevée dans la démence & dans la barbarie. Oui, cela semble incompatible; mais on a déjà remarqué que le monde ne subsiste que de contradictions.

Informez un chinois homme d'esprit, ou un tartare de Moukden, ou un tartare du Thibet, de certaines opinions qui ont cours dans une certaine partie de l'Europe, ils nous prendront tous pour ces bossus qui n'ont qu'un œil & qu'une jambe, pour des singes manqués, tels qu'ils figuraient autrefois, aux quatre coins des cartes géographiques chinoises, tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres, à Rome ou à Paris, ils nous respecteront, ils nous étudieront, ils verront que dans toutes les sociétés d'hommes il vient un temps où l'esprit, les arts & les mœurs se perfectionnent. La raison arrive tard, elle trouve la place prise par la sottise; elle ne chasse

pas l'ancienne maîtreſſe de la maiſon, mais elle vit avec elle en la ſupportant, & peu à peu s'attire toute la conſidération & tout le crédit. C'eſt ainſi qu'on en uſe à Rome même; les hommes d'Etat ſavent s'y plier à tout, & laiſſent la canaille ergotante dans tous ſes droits. C'eſt ainſi que les dogmes les plus abſurdes peuvent ſubſiſter chez les peuples les plus inſtruits.

Voyez ces Tartares Mantchoux qui conquirent la Chine le ſiècle paſſé. Dom *Jean de Palafox* évêque & vice-roi du Mexique, ce violent ennemi des jéſuites, qui pourtant n'a pas encore été canoniſé, fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarde les Tartares Mantchoux comme des loups qui ont ravagé une partie des bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien, jointe à la rage de faire tout le mal poſſible, inſolence, perfidie, cruauté, débauche portée à l'excès. Qu'eſt-il arrivé? trois empereurs & le temps ont ſuffi pour les rendre dignes de commenter le poëme de Moukden, & de l'imprimer en trente-deux nouveaux caractères différens.

L'empereur *Cam-hi*, grand-père de l'empereur poëte, avait déjà civiliſé ſes tartares, non pas juſqu'à être éditeurs de poëmes, mais juſqu'à égaler les Chinois en ſcience, en politeſſe, en douceur de mœurs. On ne diſtingue preſque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encore de vous dire que le père de l'empereur *Cam-hi*, tout jeune qu'il était, montrait une grande prudence en feſant couper les

cheveux aux Chinois, afin que les vaincus reſſemblaſſent plus aux vainqueurs. *Palafox*, il eſt vrai, nous dit que pluſieurs chinois aimèrent mieux perdre leur tête que leur chevelure, ainſi que pluſieurs ruſſes ſous *Pierre le grand* aimèrent mieux perdre leur argent que leur barbe; mais enfin tout ce qui tend à l'uniformité eſt toujours très-utile. Les derniers empereurs tartares n'ont fait qu'un ſeul peuple de deux grands peuples, & ils ſe ſont ſoumis, les armes à la main, aux anciennes lois chinoiſes. Une telle politique, ſoutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable, vaut peut-être bien le travail aſſidu de calculer des éphémérides. Les brames d'aujourd'hui les calculent encore avec une facilité & une vîteſſe ſurprenante: mais ils vivent ſous le plus funeſte des gouvernemens ou plutôt des anarchies; & les Tartaro-chinois jouiſſent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter ſur la terre.

Je conclus que politique & morale valent encore mieux que mathématique &c. &c.

LETTRE XII.

Sur le Dante, & ſur un pauvre homme nommé Martinelli.

J'ENTRETENAIS mon ami *Gervais* de toutes ces choſes curieuſes, & je lui feſais lire les lettres que j'avais écrites à M. *Paw*, à condition que M. *Paw* me donnerait enſuite la permiſſion de montrer les

siennes à M. *Gervais*, lorsqu'il arriva deux savans d'Italie à pied qui venaient par la route de Nevers.

L'un était M. *Vincenzio Martinelli*, maître de langue qui avait dédié une édition du *Dante* à milord *Orfort*. L'autre était un bon violon. *Per tutti i santi!* dit le signor *Martinelli*, on est bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai passé : on n'y fait que des colifichets de verre, & personne n'a voulu imprimer mon *Dante*, & mes préfaces qui sont autant de diamans.

Vous voilà bien à plaindre, lui dit M. *Gervais*, il y a quatre ans que je n'ai pu débiter dans Romorantin un exemplaire des vers d'un empereur chinois ; & vous qui n'êtes qu'un pauvre italien, vous osez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre *Dante* & vos préfaces à Nevers ! Q'est-ce donc que ce *Dante*? C'est, dit *Martinelli*, le divin *Dante*, qui manquait de chausses au treizième siècle, comme moi au dix-huitième. J'ai prouvé que *Bayle*, qui était un ignorant sans esprit, n'avait dit que des sottises sur le *Dante* dans les dernières éditions de son grand dictionnaire, *notizie spurie diforme*. J'ai relancé vigoureusement un autre *cioso* (*a*) homme de lettres, qui s'est avisé de donner à ses compatriotes français une idée des poëtes italiens & anglais, en traduisant quelques morceaux librement & sottement en vers d'un style de *Polichinelle*, (*b*) comme je le dis expressément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre, à lire & à écrire.

(*a*) Quelques gens de lettres italiens, qui ne savent pas vivre, appellent un français un *Cioso*.

(*b*) Préface du *Dante* par le signor *Martinelli* : c'est de M. de *Voltaire* qu'il parle.

Le ſtupide orgueil d'un mercenaire, qui ſe croyait un homme conſidérable pour avoir imprimé le *Dante*, me cauſa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du ſignor *Martinelli*, je me mêlai de la converſation & je lui dis : Monſieur le maître de langues, vous ne me paraiſſez maître de goût ni de politeſſe. J'ai lu autrefois votre divin *Dante*, c'eſt un poëme très-curieux en Italie pour ſon antiquité. Il eſt le premier qui ait eu des beautés & du ſuccès dans une langue moderne. Il y a même dans cet énorme ouvrage une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'*Arioſte:* mais M. *Gervais* ſera fort étonné quand il ſaura que ce poëme eſt un voyage en enfer, en purgatoire & en paradis. M. *Gervais* recula de deux pas, & trouva le chemin un peu long.

Sachez, dis-je à mon ami *Gervais*, que le *Dante* ayant perdu par la mort ſa maîtreſſe *Béatrice Portinari*, rencontre un jour à la porte de l'enfer *Virgile* & cette *Béatrice* auprès d'une lionne & d'une louve. Il demande à *Virgile* qui il eſt ; *Virgile* lui répond que ſon père & ſa mère ſont de Lombardie, & qu'il le menera dans l'enfer, dans le purgatoire & au paradis ſi le *Dante* veut le ſuivre. Je te ſuivrai, lui dit le *Dante*, mène-moi où tu dis, & que je voie la porte de *St Pierre*.

Che tu mi meni la dove or diceſti ;
Si che vegga la porta di ſan Pietro.

Béatrice eſt du voyage. Le *Dante*, qui avait été chaſſé de Florence par ſes ennemis, ne manque pas

de les voir en enfer, & de se moquer de leur damnation. C'est ce qui a rendu son ouvrage intéressant pour la Toscane. L'éloignement du temps a nui à la clarté ; & on est même obligé d'expliquer aujourd'hui son enfer comme un livre classique. Les personnages ne sont pas si attachans pour le reste de l'Europe. Je ne sais comment il est arrivé qu'*Agamemnon* fils d'*Atrée*, *Achille* aux pieds légers, le pieux *Hector*, le beau *Pâris*, ont toujours plus de réputation que le comte de *Montefeltro*, *Guido da Polenta*, & *Paolo Lancilotto*.

Pour embellir son enfer, l'auteur joint les anciens païens aux chrétiens de son temps. Cet assemblage & cette comparaison de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque chose de piquant, si cette bigarrure était amenée avec art, s'il était possible de mettre de la vraisemblance dans ce mélange bizarre de christianisme & de paganisme, & surtout si l'auteur avait su ourdir la trame d'une fable, & y introduire des héros intéressans, comme ont fait depuis l'*Arioste* & le *Tasse*. Mais *Virgile* doit être si étonné de se trouver entre *Cerbère* & *Belzébuth*, & de voir passer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, & le lecteur encore davantage.

M. *Gervais* sentit la vérité de ce que je lui disais, & renvoya M. *Martinelli* avec ses commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre que ce qui peut convenir à une nation est souvent fort insipide pour le reste des hommes. Il faut même être très-réservé à reproduire les anciens ouvrages de son pays. On croit rendre service aux lettres en commentant

Coquillart & le roman de la Rose. C'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher curieusement des cailloux dans de vieilles ruines quand on a des palais modernes.

Je me suis avisé d'être libraire, me disait M. *Gervais;* je quitterai bientôt le métier; il y a trop de livres & trop peu de lecteurs. Je m'en tiendrai à tenir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi, disent continuellement : J'ai bien à faire du roman de Mlle *Lucie*, des mémoires de M. le marquis de *trois étoiles*, de la nouvelle histoire de *César* & d'*Auguste* dans laquelle il n'y a rien de nouveau, & d'un dictionnaire des grands-hommes dans lequel ils sont tous si petits, & de tant de pièces de théâtre qu'on ne voit jamais au théâtre, & de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturel, & où l'on est de si mauvaise compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie; tout cela rebute les honnêtes gens, ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raison, lui dis-je, il y a long-temps qu'on se plaint de la multitude des livres; voyez l'Ecclésiaste, il vous dit tout net qu'on ne cesse d'écrire : *Scribendi nullus est finis.* Tant de méditation n'est qu'une affliction de la chair : *frequens meditatio afflictio est carnis.* Ce n'est pas que je croie que du temps du roi *Salomoh* ou *Soleïman*, il y eût autant de livres qu'il y en eut dans Alexandrie, dont la bibliothèque royale possédait sept cents mille volumes, dont *César* brûla la moitié.

Beaucoup de savans ont prétendu, & peut-être avec témérité, que cet Ecclésiaste ne pouvait être du troisième roi de la Judée, & qu'il fut composé

sous

fous les *Ptolomées* par un juif d'Alexandrie, homme d'eſprit & philoſophe. Mais le fait eſt que la multitude de livres inliſibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choſes à apprendre. Je ſuis occupé d'un problème de géométrie, vient un roman de Clariſſe en ſix volumes que des Anglomanes me vantent comme le ſeul roman digne d'être lu d'un homme ſage: je ſuis aſſez fou pour le lire. Je perds mon temps & le fil de mes études. Puis lorſqu'il m'a fallu lire dix gros volumes du préſident de *Thou*, & dix autres de *Daniel*, & quinze de *Rapin Thoyras*, & autant de *Mariana*, arrive encore un *Martinelli* qui veut que je le ſuive en enfer, en purgatoire & en paradis, & qui me dit des injures parce que je ne veux pas y aller! cela déſeſpère. La vue d'une bibliothèque me fait tomber en ſyncope.

Mais, me dit M. *Gervais*, penſez-vous qu'on ſe mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois & de vos Indiens, que vous ne vous ſouciez des préfaces du ſignor *Martinelli*? Hé bien, M. *Gervais*, n'imprimez pas mes Chinois & mes Indiens.

M. *Gervais* les imprima.

DES DIVERS CHANGEMENS

ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

QUI croirait que l'art de la tragédie eſt dû en partie à *Minos* ? Si un juge des enfers eſt l'inventeur de cette poëſie, il n'eſt pas étonnant qu'elle ſoit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. *Theſpis* & d'autres ivrognes paſſent pour avoir introduit ce ſpectacle chez les Grecs au temps des vendanges ; mais ſi nous en croyons *Platon*, dans ſon dialogue de *Minos*, on jouait déjà des pièces de théâtre du temps de ce prince. *Theſpis* promenait ſes acteurs dans une charrette ; mais en Grèce & dans d'autres pays, long-temps avant *Theſpis*, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut dans ſon origine une choſe ſacrée, & de-là vient que les hymnes des chœurs ſont preſque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'Eſchyle, de Sophocle, d'Euripide. Il n'était pas permis à un poëte de donner une pièce avant quarante ans ; ils s'appelaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on repréſentait leurs ouvrages ; l'argent que le public employait à ces ſpectacles était un argent ſacré.

Eubulus, ou *Eubolis*, ou *Ebylys*, fit paſſer en loi qu'on mettrait à mort quiconque propoſerait de détourner cette monnaie à des uſages profanes. C'eſt

pourquoi *Démoſthènes*, dans ſa ſeconde *Olinthienne*, emploie tant de circonſpection & tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre *Philippe;* c'eſt comme ſi on entreprenait en Italie de ſoudoyer des troupes avec le tréſor de Notre-Dame de Lorette.

Les ſpectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On ſait que chez les Egyptiens les danſes, les chants, les repréſentations furent une partie eſſentielle des cérémonies réputées ſaintes. Les Juifs prirent ces uſages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant & groſſier tâche d'imiter ſes voiſins ſavans & polis; de-là ces fêtes juives, ces danſes des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes & tant d'autres cérémonies entièrement égyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les repréſentations impoſantes & terribles, étaient les myſtères ſacrés qu'on célébrait dans les plus vaſtes temples du monde, en préſence des ſeuls initiés; c'était là que les habits, les décorations, les machines étaient propres au ſujet; & le ſujet était la vie préſente & la vie future.

C'était d'abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hiérophante: „ Préparez-vous, s'écriait-il, à „ voir par les yeux de l'ame, l'arbitre de l'univers. „ Il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-même, & tous „ les êtres doivent à lui ſeul leur exiſtence; il étend „ par-tout ſon pouvoir & ſes œuvres; il voit tout, „ & ne peut être vu des mortels. „

Le chœur répétait cette ſtrophe; enſuite on gardait quelque temps le ſilence; c'était-là un vrai prologue. La pièce commençait par une nuit répandue

sur le théâtre ; des acteurs paraissaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient sur des montagnes, & descendaient dans des abymes. Ils se heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs discours, leurs gestes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes, & toutes les erreurs de notre vie. La scène changeait, les enfers paraissaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes, & attestaient la vengeance céleste. C'est ce que *Virgile* développe admirablement dans son sixième livre de l'Enéide, qui n'est autre chose qu'une description des mystères ; & c'est ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de *Phlégias : Soyez justes, mortels, & ne craignez qu'un* DIEU. Ce fou de *Scarron* se trompe donc quand il dit :

Cette sentence est bonne & belle,
Mais en enfer de quoi sert-elle?

Elle servait aux spectateurs. Enfin on voyait les champs élysiens, la demeure des justes. Ils chantaient la bonté de DIEU, d'un seul DIEU architecte du monde ; ils enseignaient aux assistans tous leurs devoirs. C'est ainsi que *Stobée* parle de ces spectacles sublimes, dont on retrouve encore quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains, la comédie fut admise après la première guerre punique, pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour apaiser les dieux, comme le dit *Tite-Live* au livre VII. Ce fut un acte très-solemnel de religion. Les pièces de *Livius Andronicus* furent une partie de la cérémonie

ſainte des jeux ſéculaires. Jamais de théâtre ſans ſimulacres des dieux & ſans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies païennes, quoiqu'ils en retinſſent quelques-unes. Les premiers pères de l'Egliſe voulurent ſéparer en tout les chrétiens des gentils; ils crièrent contre les ſpectacles. Le théâtre, ſéjour des antiques divinités ſubalternes, leur parut l'empire du diable. *Tertullien* l'africain dit, dans ſon livre des ſpectacles, que le diable élève les *acteurs ſur des brodequins pour donner un démenti à* JESUS-CHRIST, *qui aſſure que perſonne ne peut ajouter une coudée à ſa taille. St Grégoire de Nazianze* inſtitua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend *Sozomène;* un *St Apollinaire* en fit autant; c'eſt encore *Sozomène* qui nous en inſtruit dans l'*Hiſtoire eccléſiaſtique.* L'ancien & le nouveau teſtament furent les ſujets de ces pièces; & il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des myſtères qu'on joua quelque temps après dans preſque toute l'Europe.

Caſtelvetro certifie dans ſa *poëtique* que la paſſion de JESUS-CHRIST était jouée de temps immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces repréſentations des Italiens, de qui nous tenons tout; & nous les imitâmes aſſez tard, ainſi que nous avons fait dans preſque tous les arts de l'eſprit & de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième ſiècle: les bourgeois de Paris firent leurs premiers eſſais à St Maur. On joua les myſtères à l'entrée de *Charles VI* à Paris, l'an 1380.

On croit communément que ces pièces étaient des

turpitudes, des plaisanteries indécentes sur les mystères de notre sainte religion, sur la naissance d'un Dieu dans une étable, sur le bœuf & sur l'âne, sur l'étoile des trois rois, sur ces trois rois même, sur la jalousie de *Joseph*, &c. On en juge par nos noëls, qui sont en effet des plaisanteries, aussi comiques que blâmables, sur tous ces événemens ineffables. Il n'y a presque personne qui n'ait entendu répéter les vers par lesquels on prétend qu'une de ces tragédies de la passion commence :

Matthieu ? — plaît-il, Dieu ? —
Prends ton épieu. —
Prendrai-je aussi mon épée ? —
Oui, & suis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la résurrection un ange parle ainsi à DIEU le père :

Père éternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne :
Votre fils bien-aimé est mort,
Et vous ronflez comme un ivrogne !
Il est mort ? — Foi — d'homme de bien.
Diable emporte qui en savait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les pièces des mystères qui sont venues jusqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plupart très-graves ; on n'y pouvait reprendre que la grossièreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la sainte écriture en dialogues & en action ; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de DIEU. Il y avait sur le théâtre beaucoup plus de pompe & d'appareil que nous n'en n'avons

jamais vu : la troupe bourgeoise était composée de plus de cent acteurs, indépendamment des assistans, des gagistes & des machinistes. Aussi on y courait en foule, & une seule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établissement de l'hôtel de Bourgogne. C'est ce qui se voit par les registres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs se plaignirent que personne ne venait plus à leurs sermons, car le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue : il s'en fallait beaucoup que les sermons fussent alors aussi décens que ces pièces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les sermons de *Menot* & de tous ses contemporains.

Cependant, en 1541, le procureur-général, par son réquisitoire du 9 novembre, prétend (article II) *que prédications sont plus décentes que mystères, attendu qu'elles se font par théologiens, gens doctes & de savoir, que ne sont les actes que sont gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail sur les mystères & sur les moralités qui leur succédèrent, il suffira de dire que les Italiens, qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent aussi les premiers : le cardinal *Bibiena*, le pape *Léon X*, l'archevêque *Trissino*, ressuscitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs ; & il ne se trouva alors aucun petit pédant insolent qui osât croire qu'il pouvait flétrir l'art des *Sophocles* que les papes faisaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence, en 1514, fit des dépenses immenses pour la représentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, &

on y accourut des extrémités de l'Italie. La pièce est de l'archevêque *Trissino;* elle est noble, elle est régulière & purement écrite. Il y a des chœurs ; elle respire en tout le goût de l'antiquité ; on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue & la langueur ; c'étaient les défauts des Grecs ; il les imita trop dans leurs fautes ; mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape *Léon X* fit représenter à Florence la Rosamonda du *Ruccelaï*, avec une magnificence très-supérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le *Ruccelaï* & le *Trissino*.

Long-temps auparavant la comédie sortait du tombeau par le génie du cardinal *Bibiena*, qui donna la Calandra en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel *Arioste*, la fameuse Mandragore de *Machiavel*, enfin le goût de la pastorale prévalut. L'Aminte du *Tasse* eut le succès qu'elle méritait, & le Pastor fido un succès encore plus grand. Toute l'Europe savait & sait encore par cœur cent morceaux du Pastor fido ; ils passeront à la dernière postérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaissent pour tel. Malheur à un peuple, comme on l'a déjà dit, qui seul est content de sa musique, de ses peintures, de son éloquence, de sa poësie !

Tandis que le Pastor fido enchantait l'Europe, qu'on en récitait par-tout des scènes entières, qu'on le traduisait dans toutes les langues, en quel état étaient ailleurs les belles-lettres & les théâtres ? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Espagnols avaient leurs *autos-sacramentales*,

c'eſt-à-dire, leurs actes ſacramentaux. *Lopez de Vega*, qui était digne de corriger ſon ſiècle, fut ſubjugué par ſon ſiècle. Il dit lui-même qu'il eſt obligé, pour plaire, d'enfermer ſous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ſes ſottiſes.

Dans l'une de ſes meilleures pièces intitulée *Dom Raymond*, ce dom *Raymond*, fils d'un roi de Navarre, eſt déguiſé en payſan; l'infante de *Léon*, ſa maîtreſſe, eſt déguiſée en bûcheron; un prince de *Léon* en pélerin. Une partie de la ſcène eſt chez un aubergiſte.

Pour les Français, quels étaient leurs livres & leurs ſpectacles favoris? Le chapitre des *torcheculs* de *Gargantua*, l'oracle de la *dive Bouteille*, les pièces de *Chrétien* & de *Hardy*.

Soixante & douze ans s'écoulèrent depuis *Jodelle* qui, ſous *Henri II*, avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs, ſans que la France produiſît rien de ſupportable. Enfin *Mairet*, gentilhomme du duc de *Montmorenci*, après avoir lutté long-temps contre le mauvais goût, donna ſa tragédie de *Sophonisbe*, qui ne reſſemblait point à celle de l'archevêque *Triſſino*. C'eſt une petite ſingularité que la renaiſſance du théâtre & l'obſervation des règles aient commencé en Italie & en France par une Sophonisbe. Cette pièce de *Mairet* eſt la première que nous ayons, dans laquelle les trois unités ne ſoient point violées; elle ſervit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque temps avant que *Corneille* travaillât pour la ſcène tragique; & elle fut ſi goûtée, malgré ſes défauts, que, lorſque *Corneille* lui-même voulut enſuite donner

une Sophonisbe, elle tomba ; & celle de *Mairet* se soutint encore long-temps. *Mairet* ouvrit donc la véritable carrière où *Rotrou* entra, & celui-ci alla plus loin que son maître. On joue encore sa tragédie de Venceslas, pièce très-défectueuse à la vérité, mais dont la première scène, & presque tout le quatrième acte sont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut ensuite ; sa Médée, qui n'est qu'une déclamation eut un peu de succès. Mais le Cid imité de l'espagnol, fut la première pièce qui franchit les bornes de la France, & qui obtint tous les suffrages, excepté ceux du cardinal de *Richelieu* & de *Scudéri*. On sait assez jusqu'à quel point *Corneille* s'éleva dans les belles scènes des *Horaces* & de *Cinna*, dans les personnages de Cornélie, de Sevère, dans le cinquième acte de Rodogune. Si Médée, Pertharite, Théodore, Oedipe. Bérénice, Suréna, Othon, Sophonisbe, Pulchérie, Agésilas, Attilla, dom Sanche, la Toison d'or, ont été indignes de lui & de tous les théâtres, ses belles pièces & les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder avec justice comme le père de la tragédie.

Il est inutile de parler ici de celui qui fut son émule & son vainqueur, quand ce grand-homme commença à baisser. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue & l'art des vers dans les tragédies ; & tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de *Racine* fut méprisé.

Il est vrai qu'on nous reprocha avec raison que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie & d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a justement condamné *Corneille* pour avoir fait

parler froidement d'amour *Théſée* & *Dircé* au milieu de la peſte ; pour avoir mis de petites coquetteries ridicules dans la bouche de *Cléopâtre;* & enfin, pour avoir preſque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ſes ouvrages, ſans jamais en faire une paſſion forte, excepté dans les fureurs de *Camille* & dans les ſcènes attendriſſantes du Cid qu'il avait priſes dans Guilain de Caſtro, & qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant *Racine* l'amour inſipide & les expreſſions bourgeoiſes ; mais on s'aperçut bientôt que preſque toutes ſes pièces & celles des auteurs ſuivans contenaient une déclaration, une rupture, un raccommodement, une jalouſie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les pièces de cet aimable poëte, s'il n'avait pas ſu couvrir cette faibleſſe de tous les charmes de la poëſie, des grâces de ſa diction, de la douceur de ſon éloquence ſage & de toutes les reſſources de ſon art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché, dont on ne s'était pas aperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par *St Evremond;* il dit *que nos pièces ne font pas une impreſſion aſſez forte; que ce qui doit former la pitié, fait tout au plus de la tendreſſe; que l'émotion tient lieu de ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur; qu'il manque à nos ſentimens quelque choſe d'aſſez profond.*

Il faut avouer que *St Evremond* a mis le doigt dans la plaie ſecrète du théâtre français ; on dira tant qu'on voudra que *St Evremond* eſt l'auteur de la

pitoyable comédie de Sir Politik & de celle des opéra, que ſes petits vers de ſociété ſont ce que nous avons de plus plat en ce genre, que c'était un petit feſeur de phraſes; mais on peut être totalement dépourvu de génie, & avoir beaucoup d'eſprit & de goût. Certainement ſon goût était très-fin, quand il trouvait ainſi la raiſon de la langueur de la plupart de nos pièces.

Il nous a preſque toujours manqué un degré de chaleur; nous avions tout le reſte. L'origine de cette langueur, de cette faibleſſe monotone, venait en partie de ce petit eſprit de galanterie, ſi cher alors aux courtiſans & aux femmes, qui a transformé le théâtre en converſations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raiſonnemens politiques, qui ont gâté Sertorius, qui ont rendu Othon ſi froid, & Suréna & Attila ſi mauvais. Mais une autre raiſon empêchait encore qu'on ne déployât un grand patétique ſur la ſcène, & que l'action ne fût vraiment tragique; c'était la conſtruction du théâtre & la meſquinerie du ſpectacle. Nos théâtres étaient, en comparaiſon de ceux des Grecs & des Romains, ce que ſont nos halles, notre place de Grève, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs ſeaux, en comparaiſon des aqueducs & des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Coliſée & du Capitole.

Nos ſalles de ſpectacle méritaient bien ſans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu de paume pour repreſenter Cinna ſur des tréteaux, & que ces ignorans, vêtus comme des charlatans, jouaient Céſar & Auguſte en perruque quarrée & en chapeau bordé.

Tout fut bas & ſervile. Des comédiens avaient un privilége ; ils achetaient un jeu-de-paume, un tripot ; ils formaient une troupe comme des marchands forment une ſociété. Ce n'était pas là le théâtre de *Périclès*. Que pouvait-on faire ſur une vingtaine de planches chargées de ſpectateurs ? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux yeux ? quelle grande action théâtrale pouvait être exécutée ? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte ? Les pièces devaient être compoſées de longs récits ; c'étaient des converſations plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue ; ils rebutaient une pièce qui n'en avait point ; il fallut que *Corneille* dans Cinna débutât par l'inutile monologue d'*Emilie* qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théâtrale, toutes grandes expreſſions des paſſions, ces tableaux frappans des infortunes humaines, ces traits terribles & perçans qui arrachent le cœur ; on le touchait, & il fallait le déchirer. La déclamation qui fut juſqu'à mademoiſelle *le Couvreur* un récitatif meſuré, un chant preſque noté, mettait encore un obſtacle à ces emportemens de la nature, qui ſe peignent par un mot, par une attitude, par un ſilence, par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençâmes à connaître ces traits que par mademoiſelle *Dumeſnil*, lorſque dans Mérope, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler ſon propre fils ; quand *Narbas* l'arrêta ; quand, laiſſant tomber ſon poignard, on la vit s'évanouir entre les bras de ſes femmes, & qu'elle ſortit de cet état de mort avec les tranſports d'une mère ; lorſqu'enſuite s'élançant aux

yeux de *Polifonte*, traverſant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur ſur le front, les ſanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria : *Barbare, il eſt mon fils.* Nous avons vu *Baron :* il était noble & décent, mais c'était tout. Mademoiſelle *le Couvreur* avait les grâces, la juſteſſe, la ſimplicité, la vérité, la bienſéance; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la première fois dans mademoiſelle *Dumeſnil.*

Quelque choſe de ſupérieur encore, s'il eſt poſſible, a été l'action de mademoiſelle *Clairon* & de l'acteur qui joue Tancrède, au troiſième acte de la pièce de ce nom & à la fin du cinquième. Jamais les ames n'ont été tranſportées par des ſecouſſes ſi vives; jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'eſt déployée en ces deux occaſions dans une force dont juſque-là nous n'avions point d'idée; & mademoiſelle *Clairon* eſt devenue ſans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si, dans le quatrième acte de Mahomet, on avait de jeunes acteurs qui priſſent ces grands traits pour modèle, un *Seide* qui fût être à la fois enthouſiaſte & tendre, féroce par fanatiſme, humain par nature, qui fût frémir & pleurer; une *Palmire* animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre; ſentant déjà l'horreur, le repentir, le déſeſpoir, à l'inſtant que le crime eſt commis; un père vraiment père qui en eût les entrailles, la voix, le maintien; un père qui reconnaît ſes deux enfans dans ſes deux meurtriers, qui les embraſſe en verſant ſes larmes avec ſon ſang, qui mêle ſes pleurs avec ceux de ſes enfans, qui ſe ſoulève pour les ſerrer entre ſes bras, retombe, ſe penche ſur eux; enfin,

ce que la nature & la mort peuvent fournir à un tableau : cette situation ſerait encore au-deſſus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'eſt que depuis quelques années que les acteurs ont enfin haſardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous ſavons, & le public le ſait mieux que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles & déchirantes, que plus elles ſont d'impreſſion, bien amenées, bien ménagées, plus elles ſont impertinentes quand elles ſont hors de propos. Une pièce mal écrite, mal débrouillée, obſcure, chargée d'incidens incroyables, qui n'a de mérite que celui d'un pantomime & d'un décorateur, n'eſt qu'un monſtre dégoûtant.

Placez un tombeau dans Sémiramis, oſez faire paraître l'ombre de *Ninus;* que *Ninias* ſorte de ce tombeau les bras teints du ſang de ſa mère, cela vous ſera permis. Le reſpect pour l'antiquité, la mythologie, la majeſté du ſujet, la grandeur du crime, je ne ſais quoi de ſombre & de terrible répandu dès les premiers vers ſur toute cette tragédie, tranſportent le ſpectateur hors de ſon ſiècle & de ſon pays; mais ne répétez pas ces hardieſſes : qu'elles ſoient rares, qu'elles ſoient néceſſaires; ſi elles ſont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire? Craindre tous les écueils; mais comme il eſt plus aiſé de faire une belle décoration qu'une belle ſcène, plus aiſé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il eſt vraiſemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

DE LA TRAGEDIE

ANGLAISE.

LES Anglais avaient déjà un théâtre, auſſi-bien que les Eſpagnols, quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. *Shakeſpeare*, que les Anglais prennent pour un *Sophocle*, floriſſait à peu près dans le temps de *Lopez de Vega;* il créa le théâtre; il avait un génie plein de force & de fécondité, de naturel & de ſublime, ſans la moindre étincelle de bon goût & ſans la moindre connaiſſance des règles. Je vais vous dire une choſe haſardée, mais vraie : c'eſt que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais ; il y a de ſi belles ſcènes, des morceaux ſi grands & ſi terribles répandus dans ſes farces monſtrueuſes qu'on appelle *tragédies*, que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand ſuccès. Le temps, qui fait ſeul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts reſpectables. La plupart des idées bizarres & giganteſques de cet auteur ont acquis, au bout de cent cinquante ans, le droit de paſſer pour ſublimes. Les auteurs modernes l'ont preſque tous copié. Mais ce qui réuſſiſſait dans *Shakeſpeare*, eſt ſifflé chez eux ; & vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet auteur augmente à meſure que l'on mépriſe les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter ; & le mauvais ſuccès des copiſtes fait ſeulement qu'on le croit inimitable.

Vous

Vous savez que dans la tragédie du Maure de Venise, pièce très-touchante, un mari étrangle sa femme sur le théâtre, & que quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très-injustement. Vous n'ignorez pas que dans *Hamlet*, des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles, & en fesant sur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaisanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises.

Sous le règne de *Charles II*, qui était celui de la politesse & l'âge des beaux arts, *Otwai*, dans sa Venise sauvée, introduit le sénateur *Antonio* & sa courtisanne *Naki*, au milieu des horreurs de la conspiration du marquis de *Bedmar*. Le vieux sénateur *Antonio* fait auprès de sa courtisanne toutes les singeries d'un vieux débauché impuissant & hors du bon sens. Il contrefait le taureau & le chien; il mord les jambes de sa maîtresse, qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'*Otwai* ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille; mais on a laissé dans le Jules-César de *Shakespeare* les plaisanteries des cordonniers & des savetiers romains, introduits sur la scène avec *Cassius* & *Brutus*. Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui jusqu'à présent vous ont parlé du théâtre anglais, & surtout de ce fameux *Shakespeare*, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs, & que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans qui demandent grâce pour toutes ses fautes. Je vous répondrai qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un poëte, mais

très-difficile de traduire ſes beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célébres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fiſſent connaître quelques beautés ; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homère* & de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands-hommes.

J'ai haſardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poëtes anglais ; en voici un de *Shakeſpeare*. Faites grâce à la copie en faveur de l'original ; & ſouvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible eſtampe d'un beau tableau. J'ai choiſi le monologue de la tragédie de Hamlet, qui eſt ſu de tout le monde, & qui commence par ces vers :

To be, or not to be ! that is the queſtion ! &c.

C'eſt *Hamlet*, prince de Danemarck, qui parle &c.

Demeure, il faut choiſir, & paſſer à l'inſtant
De la vie à la mort, & de l'être au néant.
Dieux juſtes, s'il en eſt, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon ſort ?
Qui ſuis-je ? qui m'arrête ? & qu'eſt-ce que la mort ?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique aſile ;
Après de longs tranſports, c'eſt un ſommeil tranquille.
On s'endort, & tout meurt. Mais un affreux réveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil.
On nous menace ; on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſitôt ſuivie.
O mort ! moment fatal ! affreuſe éternité !

Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait ſans toi ſupporter cette vie?
De nos fourbes puiſſans bénir l'hypocriſie?
D'une indigne maîtreſſe encenſer les erreurs?
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs?
Et montrer les langueurs de ſon ame abattue,
A des amis ingrats, qui détournent la vue?
La mort ſerait trop douce en ces extrémités.
Mais le ſcrupule parle, & nous crie, arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier, fait un chrétien timide &c.

Après ce morceau de poëſie, les lecteurs ſont priés de jeter les yeux ſur la traduction littérale :

Etre ou n'être pas, c'eſt-là la queſtion;
S'il eſt plus noble dans l'eſprit de ſouffrir
Les piqûres & les flèches de l'affreuſe fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de trouble,
Et en s'oppoſant à eux, les finir? Mourir, dormir,
Rien de plus; & par ce ſommeil, dire : Nous terminons
Les peines du cœur, & dix mille chocs naturels
Dont la chair eſt héritière, c'eſt une conſommation
Ardemment déſirable. Mourir, dormir :
Dormir, peut-être rêver ! Ah, voilà le mal !
Car, dans ce ſommeil de la mort, quels rêves aura-t-on,
Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle?
C'eſt-là ce qui fait penſer : c'eſt-là la raiſon
Qui donne à la calamité une vie ſi longue :
Car qui voudrait ſupporter les coups, & les injures du temps,
Les torts de l'oppreſſeur, les dédains de l'orgueilleux,
Les angoiſſes d'un amour mépriſé, les délais de la juſtice,
L'inſolence des grandes places, & les rebuts

Que le mérite patient eſſuie de l'homme indigne,
Quand il peut faire ſon quietus (*b*)
Avec une ſimple aiguille à tête ? qui voudrait porter ces fardeaux,
Sanglotter, ſuer ſous une fatigante vie ?
Mais cette crainte de quelque choſe après la mort,
Ce pays ignoré, des bornes duquel
Nul voyageur ne revient, embarraſſe la volonté,
Et nous fait ſupporter les maux que nous avons,
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaiſſons pas.
Ainſi la conſcience fait des poltrons de nous tous;
Ainſi la couleur naturelle de la réſolution
Eſt ternie par les pâles teintes de la penſée;
Et les entrepriſes les plus importantes,
Par ce reſpect, tournent leur courant de travers,
Et perdent leur nom d'action. . . . .

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot ; malheur aux feſeurs de traductions littérales, qui traduiſant chaque parole énervent le ſens ! C'eſt bien là qu'on peut dire que la lettre tue, & que l'eſprit vivifie.

Voici encore un paſſage d'un fameux tragique anglais ; c'eſt *Dryden*, poëte du temps de *Charles II*, auteur plus fécond que judicieux, qui aurait une réputation ſans mélange, s'il n'avait fait que la dixième partie de ſes ouvrages.

Ce morceau commence ainſi :

When I conſider Life tis all a Cheat,
Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit, &c.

(*b*) Ce mot latin, qui ſignifie *tranquille*, eſt dans l'original : on s'en ſervait & on s'en ſert encore pour exprimer quitte à quitte.

De desseins en regrets, & d'erreurs en désirs,
Les mortels insensés promènent leur folie,
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Demain, demain, dit-on, va combler tous nos vœux.
Demain vient, & nous laisse encor plus malheureux.
Quelle est l'erreur, hélas ! du soin qui nous dévore?
Nul de nous ne voudrait recommencer son cours.
De nos premiers momens nous maudissons l'aurore,
Et de la nuit qui vient, nous attendons encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours, &c.

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont jusqu'ici excellé. Leurs pièces, presque toutes barbares, dépourvues de bienséance, d'ordre & de vraisemblance, ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique ; mais aussi les échasses du style figuré, sur lesquelles la langue anglaise est guindée, élèvent l'esprit bien haut, quoique par une marche irrégulière.

Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même *Dryden*, dans sa farce de dom Sébastien roi de Portugal, qu'il appelle *tragédie*, fait parler ainsi un officier à ce monarque :

LE ROI SEBASTIEN.
Ne me connais-tu pas, traître, insolent !
ALONZE.
Qui, moi?
Je te connais fort bien, mais non pas pour mon roi.

Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta cour mépriſable
Nourriſſait de ton cœur l'orgueil inſupportable.
Un tas d'illuſtres ſots & de fripons titrés,
Et de gueux du bel air & d'eſclaves dorés,
Chatouillait ton oreille & faſcinait ta vue;
On t'entourait en cercle ainſi qu'une ſtatue.
Quand tu diſais un mot, chacun le cou tendu
S'empreſſait d'applaudir ſans t'avoir entendu;
Et ce troupeau ſervile admirait en ſilence
Ta royale ſottiſe & ta noble arrogance:
Mais te voilà réduit à ta juſte valeur....

Ce diſcours eſt un peu anglais; la pièce d'ailleurs eſt bouffonne. Comment concilier, diſent nos critiques, tant de ridicule & de raiſon, tant de baſſeſſe & de ſublime? Rien n'eſt plus aiſé à concevoir; il faut ſonger que ce ſont des hommes qui ont écrit. La ſcène eſpagnole a tous les défauts de l'anglaiſe, & n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne foi qu'étaient donc les Grecs? qu'était donc *Euripide* qui, dans la même pièce, fait un tableau ſi touchant, ſi noble d'*Alceſte* s'immolant à ſon époux, & met dans la bouche d'*Admète* & de ſon père des puérilités ſi groſſières, que les commentateurs mêmes en ſont embarraſſés? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le ſommeil d'*Homère* quelquefois un peu long, & les rêves de ce ſommeil aſſez inſipides? Il faut bien des ſiècles pour que le bon goût s'épure. *Virgile* chez les Romains, *Racine* chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

M. *Addiſſon* eſt le premier anglais qui ait fait une

tragédie raisonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de Caton est écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle & énergique, dont *Corneille* le premier donna chez nous de si beaux exemples dans son style inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe & très-républicain. Je doute que nos jeunes dames & nos petits-maîtres eussent aimé *Caton* en robe-de-chambre, lisant les dialogues de *Platon*, & fesant ses réflexions sur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'élèvent au-dessus des usages, des préjugés, des faiblesses de leur nation, ceux qui sont de tous les temps & de tous les pays, ceux qui préfèrent la grandeur philosophique à des déclarations d'amour, seront bien aises de trouver ici une copie, quoiqu'imparfaite de ce morceau sublime. Il semble qu'*Addisson*, dans ce beau monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre *Shakespeare*. Je traduirai l'un comme l'autre, c'est-à-dire, avec cette liberté sans laquelle on s'écarterait trop de son original à force de vouloir lui ressembler. Le fonds est très-fidelle; j'y ajoute peu de détails. Il m'a fallu enchérir sur lui, ne pouvant l'égaler.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle.
C'est un DIEU qui lui parle, un DIEU qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes.
Du monde & de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité! quel mot consolant & terrible!

O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où ſuis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où ſera cet eſprit qui ne peut ſe connaître ?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux ?
Allons, s'il eſt un DIEU, Caton doit être heureux.
Il en eſt un ſans doute, & je ſuis ſon ouvrage.
Lui-même au cœur du juſte il empreint ſon image.
Il doit venger ſa cauſe & punir les pervers.
Mais comment ? dans quel temps ? & dans quel univers ?
Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, & tout y ſuit ſon char.
Ce globe infortuné fut formé pour Céſar.
Hâtons-nous de ſortir d'une priſon funeſte.
Je te verrai ſans ombre, ô vérité céleſte !
Tu te caches de nous dans nos jours de ſommeil :
Cette vie eſt un ſonge, & la mort un réveil.

Dans cette tragédie d'un patriote & d'un philoſophe, le rôle de *Caton* me paraît ſurtout un des plus beaux perſonnages qui ſoient ſur aucun théâtre. Le Caton d'*Addiſſon* eſt, je crois, fort au-deſſus de la Cornélie de *Pierre Corneille ;* car il eſt continuellement grand ſans enflure ; & le rôle de *Cornélie*, qui d'ailleurs n'eſt pas un perſonnage néceſſaire, ſent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toujours être héroïne, & *Caton* ne s'aperçoit jamais qu'il eſt un héros.

Il eſt bien triſte que quelque choſe de ſi beau ne ſoit pas une belle tragédie ; des ſcènes découſues qui laiſſent ſouvent le théâtre vide, des *à parte* trop

longs & sans art, des amours froids & insipides, une conspiration inutile à la pièce, un certain *Sempronius* déguisé & tué sur le théâtre ; tout cela fait de la fameuse tragédie de Caton, une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais jouer, quand même nous penserions à la romaine ou à l'anglaise. La barbarie & l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé jusque dans la sagesse d'*Addisson*. Il me semble que je vois le czar *Pierre*, qui, en réformant les Russes, tenait encore quelque chose de son éducation & des mœurs de son pays.

La coutume d'introduire de l'amour à tort & à travers, dans les ouvrages dramatiques, passa de Paris à Londres vers l'an 1660 avec nos rubans & nos perruques. Les femmes, qui y parent les spectacles comme ici, ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autres choses que d'amour. Le sage *Addisson* eut la molle complaisance de plier la sévérité de son caractère aux mœurs de son temps, & gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui, les pièces sont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects & moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort sages, mais froides. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres brillans de *Shakespeare* plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poëtique des Anglais ressemble jusqu'à présent à un arbre touffu, planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux, & croissant inégalement avec force. Il meurt si vous voulez forcer sa nature, & le tailler en arbre des jardins de Marly,

SUR LA COMEDIE

ANGLAISE.

SI dans la plupart des tragédies anglaises les héros sont ampoulés & les héroïnes extravagantes, en récompense le style est plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait souvent celui de la débauche plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chose par son nom. Une femme fâchée contre son amant lui souhaite la v.... Un ivrogne, dans une pièce qu'on joue tous les jours, se masque en prêtre, fait du tapage, est arrêté par le guet. Il se dit curé; on lui demande s'il a une cure; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude.... Une des comédies les plus décentes, intitulée *Le mari négligent*, représente d'abord ce mari qui se fait gratter la tête par une servante assise à côté de lui; sa femme survient & s'écrie: A quelle autorité ne parvient-on pas par être p....! Quelques cyniques prennent le parti de ces expressions grossières; ils s'appuient sur l'exemple d'*Horace*, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain & tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais *Horace* qui semble fait pour les mauvais lieux, ainsi que pour la cour, & qui entend parfaitement les usages de ces deux empires, parle aussi franchement de ce qu'un honnête homme dans ses besoins peut faire à une jeune

fille, que s'il parlait d'une promenade ou d'un soupé. On ajoute que les Romains, du temps d'*Auguste*, étaient aussi polis que les Parisiens, & que ce même *Horace* qui loue l'empereur *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, se conformait sans honte à l'usage de son siècle, qui permettait les filles, les garçons & les noms propres. Chose étrange (si quelque chose pouvait l'être) qu'*Horace*, en parlant le langage de la débauche, fût le favori d'un réformateur; & qu'*Ovide*, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût exilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé *Octave*, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice! (*a*)

Quoi qu'il en soit, *Bayle* prétend que les expressions sont indifférentes; en quoi lui, les cyniques & les stoïciens semblent se tromper; car chaque chose a des noms différens qui la peignent sous divers aspects, & qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *magistrat* & de *robin*, de *gentilhomme* & de *gentillâtre*, d'*officier* & d'*aigrefin*, de *religieux* & de *moine*, ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage & tout ce qui sert à ce grand œuvre sera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace; & le curé tâchera de donner l'idée d'un sacrement. Les mots ne sont

(*a*) Voyez les causes de la persécution faite par *Octave* à *Ovide*, dans le *Dictionnaire philosophique*.

donc pas indifférens puisqu'il n'y a point de synonymes.

Il faut encore considérer que si les Romains permettaient des expressions grossières dans des satires qui n'étaient lues que de peu de personnes, ils ne souffraient pas des mots déshonnêtes sur le théâtre. *Car*, comme dit *la Fontaine*, *chastes sont les oreilles, encore que les yeux soient fripons.* En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gâté la plupart des pièces de *Molière.* Ils ont voulu faire un Tartuffe; il était impossible que ce sujet réussît à Londres : la raison en est qu'on ne se plaît guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation anglaise, c'est qu'il n'y a point de Tartuffes chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît presque pas le nom de *dévot*, mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbécilles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établissent dans un quartier de la ville un empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes & toujours faibles, & sur quelques hommes plus faibles & plus méprisables qu'elles. La philosophie, la liberté & le climat conduisent à la misanthropie. Londres qui n'a point de Tartuffes est plein de *Timons*. Aussi le Misanthrope, ou l'Homme au franc procédé, est une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du temps que *Charles II* & sa cour brillante tâchaient de défaire la nation de son

humeur noire. *Wicherley*, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la ducheſſe de *Cleveland*, maîtreſſe du roi. Cet homme qui paſſait ſa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules & les faibleſſes avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de *Wicherley* ſont plus hardis que ceux de *Molière*, mais auſſi ils ont moins de fineſſe & de bienſéance. L'auteur anglais a corrigé le ſeul défaut qui ſoit dans la pièce de *Molière;* ce défaut eſt le manque d'intrigue & d'intérêt. La pièce anglaiſe eſt intéreſſante, & l'intrigue en eſt ingénieuſe, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'eſt un capitaine de vaiſſeau, plein de valeur, de franchiſe & de mépris pour le genre-humain. Il a un ami ſage & ſincère dont il ſe défie, & une maîtreſſe dont il eſt tendrement aimé, ſur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux; au contraire, il a mis toute ſa confiance dans un faux ami, qui eſt le plus indigne homme qui reſpire, & il a donné ſon cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il eſt bien aſſuré que cette femme eſt une *Pénélope*, & ce faux ami un *Caton*. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, & laiſſe tout ſon argent, ſes pierreries & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande cette femme elle-même à cet ami fidelle ſur lequel il compte ſi fort. Cependant le véritable honnête-homme, dont il ſe défie tant, s'embarque avec lui; & la maîtreſſe qu'il n'a pas ſeulement daigné regarder, ſe déguiſe en page, & fait le voyage ſans que le capitaine s'aperçoive de ſon ſexe, de toute la campagne.

Le capitaine ayant fait ſauter ſon vaiſſeau dans un

combat, revient à Londres sans secours, sans vaisseau & sans argent, avec son page & son ami, ne connaissant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes, qu'il compte retrouver avec sa cassette & sa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié, & on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours; mais, pour l'en convaincre mieux, cette honnête dame devient amoureuse du petit page, & veut le prendre à force; mais comme il faut que justice se fasse, & que dans une pièce de théâtre le vice soit puni, & la vertu récompensée, il se trouve à la fin du compte que le capitaine se met à la place du page, couche avec son infidelle, fait cocu son traître ami, lui donne un bon coup d'épée au travers du corps, reprend sa cassette, & épouse son page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette pièce d'une comtesse de *Pimbesche*, vieille plaideuse, parente du capitaine, laquelle est bien la plus plaisante créature & le meilleur caractère qui soit au théâtre.

Wicherley a encore tiré de *Molière* une pièce non moins singulière & non moins hardie, c'est une espèce d'Ecole des femmes. Le principal personnage de la pièce est un drôle à bonnes fortunes, la terreur des maris de Londres, qui, pour être plus sûr de son fait, s'avise de faire courir le bruit que dans sa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation, tous les maris lui amènent leurs femmes, & le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne

surtout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence & de tempérament, & qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette pièce n'est pas, si vous voulez, l'école des bonnes mœurs; mais en vérité c'est l'école de l'esprit & du bon comique.

Un chevalier *van Brugh* a fait des comédies encore plus plaisantes, mais moins ingénieuses. Ce chevalier était un homme de plaisir, & par-dessus cela poëte & architecte. On prétend qu'il écrivait avec autant de délicatesse & d'élégance qu'il bâtissait grossièrement. C'est lui qui a bâti le fameux château de Blenheim, pesant & durable monument de notre malheureuse bataille d'Hochstet. Si les appartemens étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses, ce château serait assez commode. On a mis dans l'épitaphe de *van Brugh*, qu'on souhaitait que la terre ne lui fût point légère, attendu que de son vivant il l'avait si inhumainement chargée. Ce chevalier ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701, fut mis à la bastille, & y resta quelque temps sans avoir jamais pu savoir ce qui lui avait attiré cette distinction de la part de notre ministère. Il fit une comédie à la bastille; & ce qui est à mon sens fort étrange, c'est qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il essuya cette violence.

Celui de tous les anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique, est feu M. *Congrève*. Il n'a fait que peu de pièces, mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont

rigoureuſement obſervées. Elles ſont pleines de caractères nuancés avec une extrême fineſſe: on n'y eſſuie pas la moindre mauvaiſe plaiſanterie: vous y voyez par-tout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon; ce qui prouve qu'il connaiſſait bien ſon monde, & qu'il vivait dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie.* Ses pièces ſont les plus ſpirituelles & les plus exactes, celles de *van Brugh* les plus gaies, & celles de *Wicherley* les plus fortes. Il eſt à remarquer qu'aucun de ces beaux eſprits n'a mal parlé de *Molière;* il n'y a que les mauvais auteurs anglais qui aient dit du mal de ce grand-homme.

Au reſte, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces anglaiſes dont je ſuis ſi grand partiſan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaiſanterie des *Wicherleys* & des *Congrèves :* on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaiſe, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y reſter trois ans, d'apprendre bien l'anglais, & de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaiſir en liſant *Plaute* & *Ariſtophane;* pourquoi? c'eſt que je ne ſuis ni grec ni romain. La fineſſe des bons mots, l'alluſion, l'à-propos, tout cela eſt perdu pour un étranger.

Il n'en eſt pas de même dans la tragédie. Il n'eſt queſtion chez elle que de grandes paſſions, & de ſottiſes héroïques, conſacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'hiſtoire. Oedipe, Electre appartiennent aux Eſpagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs. Mais la bonne comédie eſt la peinture parlante des ridicules d'une nation; & ſi vous ne

connaiſſez

connaissez pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur scène souvent ensanglantée & ornée de corps morts ; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, & qui s'en retournent quelquefois avec un nez & une joue de moins. Ils disent pour leurs raisons, qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, & les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre est un peu loin de celui des *Sophocles* & des *Euripides;* & à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez & une joue sont bien peu de chose en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque pour le plaisir des dames romaines.

Ils ont eu quelquefois des danses dans leurs comédies, & ces danses ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique & l'état républicain furent représentés en 1709 par une danse tout-à-fait galante. On voyait d'abord un roi qui après un entrechat donnait un grand coup de pied dans le derrière à son premier ministre, celui-ci le rendait à un second, le second à un troisième ; & enfin celui qui recevait le dernier coup, figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne ; le tout se faisait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danse ronde, où chacun donnait & recevait également. C'est pourtant là le pays qui a produit des *Adissons*, des *Popes*, des *Lockes* & des *Newtons*.

DU THÉATRE ANGLAIS,

PAR JEROME CARRÉ.

DEUX petits livres anglais nous apprennent que cette nation célèbre par tant de bons ouvrages & tant de grandes entrepriſes, poſſède de plus deux excellens poëtes tragiques; l'un eſt *Shakeſpeare*, qu'on aſſure laiſſer *Corneille* fort loin derrière lui; & l'autre le tendre *Otwai*, très-ſupérieur au tendre *Racine*.

Cette diſpute étant une affaire de goût, il ſemble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poëte de ſon pays que celui d'un autre? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaiſir mal à propos; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris & celui de Londres. Nous nous adreſſons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg juſqu'à Naples, & nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres, ſoit ruſſe, ſoit italien, ſoit allemand ou eſpagnol, point de ſuiſſe ou de hollandais qui ne connaiſſe, par exemple, Cinna ou Phèdre; & très-peu connaiſſent les œuvres de *Shakeſpeare* & d'*Otwai*. C'eſt déjà un aſſez grand préjugé; mais ce n'eſt qu'un préjugé. Il faut mettre les pièces du procès ſur le bureau. Hamlet eſt une des pièces les plus eſtimées de *Shakeſpeare*, & des plus

courues. Nous allons fidellement l'exposer aux yeux des juges.

Plan de la tragédie d'Hamlet.

LE sujet d'Hamlet, prince de Danemarck, est à peu près celui d'Electre.

Hamlet, roi de Danemarck, a été empoisonné par son frère *Claudius*, & par sa propre femme *Gertrude*, qui lui ont versé du poison dans l'oreille pendant qu'il dormait. *Claudius* a succédé au mort; & peu de jours après l'enterrement, la veuve a épousé son beau-frère.

Personne n'a eu le moindre soupçon de l'empoisonnement du feu roi *Hamlet* par l'oreille. *Claudius* règne tranquillement. Deux soldats étant en sentinelle à la porte du palais de *Claudius*, l'un dit à l'autre: Comment s'est passé ton heure de garde? Fort bien; je n'ai pas entendu une souris trotter. Après quelques propos pareils, un spectre paraît vêtu à peu près comme le feu roi *Hamlet*; l'un des deux soldats dit à son camarade: Parle à ce revenant, toi, car tu as étudié. Volontiers, dit l'autre. Arrête & parle, fantôme, je te l'ordonne, parle. Le fantôme disparaît sans répondre. Les deux soldats étonnés raisonnent sur cette apparition. Le soldat docteur se ressouvient d'avoir ouï dire *que la même chose était arrivée à Rome du temps de la mort de César: les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls crièrent & sautèrent dans les rues de Rome. C'est surement un présage de quelque grand événement.*

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une

ſentinelle lui crie : Fantôme, que veux-tu? puis-je faire quelque choſe pour toi ? viens-tu pour quelque tréſor caché ? *Alors le coq chante.* Le ſpectre s'en retourne à pas lents ; les ſentinelles ſe propoſent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit, & ces ſoldats concluent que c'eſt l'uſage que les eſprits s'enfuient au chant du coq.

Car, diſent-ils, *dans le temps de l'avent, la veille de Noël, l'oiſeau du point du jour chante toute la nuit, & alors les eſprits n'oſent plus courir. Les nuits ſont ſaines, les planètes n'ont point de mauvaiſe influence, les fées & les ſorcières ſont ſans pouvoir dans un temps ſi ſaint & ſi béni.*

Vous noterez que c'eſt-là un des beaux endroits que *Pope* a marqués avec des guillemets dans ſon édition de Shakeſpeare, pour en faire ſentir la force.

Après cette apparition, le roi *Claudius*, *Gertrude* ſa femme, & les courtiſans, font converſation dans une ſalle du palais. Le jeune *Hamlet*, fils du monarque empoiſonné, *Hamlet* le héros de la pièce, reçoit avec une triſteſſe morne & ſévère, les marques d'amitié que lui donnent *Claudius* & *Gertrude:* ce prince était bien loin de ſoupçonner que ſon père eût été empoiſonné par eux ; mais il trouvait fort mauvais dans le fond de ſon cœur que ſa mère ſe fût remariée ſi vîte avec le frère de ſon premier mari. C'eſt en vain que *Gertrude* veut perſuader à ſon fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'eſt pas*, dit-il, *mon habit couleur d'encre, ce ne ſont pas les apparences de la douleur qui ſont le deuil véritable: ce deuil eſt au fond de mon cœur, le reſte n'eſt que vaine oſtentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Danemarck, & aller à l'école à Vittemberg. *Cher Hamlet, ne va point à l'école à Vittemberg,*

reste avec nous. *Hamlet* répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi *Claudius* en est charmé, & ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré seul reste en proie à ses réflexions. *Quoi*, dit-il, *ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père sentait toujours renaître son appétit en mangeant, ma mère en épouse un autre au bout d'un mois! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un satyre n'approche du soleil! à peine le mois écoulé! un petit mois! que dis-je, avant qu'elle eût usé les souliers avec lesquels elle suivit le corps de mon pauvre père! Ah! la fragilité est le nom de la femme. Mon cœur se fend, car il faut que j'arrête ma langue.* *Pope* avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux sentinelles viennent informer le prince *Hamlet* qu'ils ont vu un spectre tout semblable au roi son père : cela donne une grande inquiétude au prince ; il brûle de voir ce fantôme, il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de se taire ; & il va chez lui attendre avec impatience que le jour finisse.

Tandis qu'il est dans sa chambre au palais, il y a une jeune personne nommée *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, qui paraît dans la maison de son père avec son frère *Laërte*. Ce *Laërte* va voyager ; cette *Ophélie* sent un peu de goût pour le prince *Hamlet*. *Laerte* lui donne de très-bons conseils.

Voyez-vous, ma sœur ? un prince, un héritier d'un royaume ne doit pas couper sa viande lui-même ; il faut qu'on lui choisisse ses morceaux ; prenez garde de perdre avec lui votre cœur, & de laisser votre chaste trésor ouvert à ses

violentes importunités. Il eſt dangereux d'ôter ſon maſque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit ſouvent les enfans du printemps, avant que leurs boutons ſoient ouverts, & dans le matin & la roſée de la jeuneſſe, les vents contagieux ſont fort à craindre.

OPHELIE répond.

Ah! mon cher frère, ne fais pas avec moi comme ſont tant de curés maugracieux, qui montrent le chemin roide & épineux du ciel, tandis qu'eux-mêmes ſont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frère & la ſœur, ayant ainſi raiſonné, laiſſent la place au prince *Hamlet*, qui revient avec un ami, & les mêmes ſentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme ſe préſente encore devant eux. Le prince lui parle avec reſpect & avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui feſant ſigne de le ſuivre. Ah! ne le ſuivez pas, lui dit ſon ami; quand on a ſuivi un eſprit on court riſque de devenir fou. N'importe, répond *Hamlet*, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout: *Mon deſtin me crie d'y aller*, dit-il, *& rend les plus petits de mes artères auſſi forts que le lion de Neméc. Oui, je ſuivrai, & je ferai un eſprit de quiconque s'y oppoſera.*

Il s'en retourne donc avec le fantôme, & ils reviennent enſuite familièrement tous deux enſemble. Le revenant lui apprend qu'*il eſt en purgatoire, & qu'il va lui conter des choſes qui lui feront dreſſer les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit*, dit-il, *que je ſuis mort de la piqûre d'un ſerpent dans mon verger; mais le ſerpent, c'eſt celui qui porte ma couronne, c'eſt mon frère; & ce qu'il y a de plus horrible, c'eſt qu'il m'a fait mourir ſans que je*

puisse recevoir l'extrême-onction ; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luisans annoncent l'aurore ; adieu, souviens-toi de moi.

Les amis du prince *Hamlet* reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'esprit. *C'est un très-honnête esprit*, répond le prince ; mais jurez-moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend aussitôt la voix du fantôme qui crie aux amis : *Jurez.* Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée ; le fantôme crie sous terre : *Jurez par son épée.* Ils font le serment. *Hamlet* s'en va avec eux sans prendre aucune résolution.

Le lecteur qui lit cette histoire merveilleuse, peut se souvenir que ce même prince *Hamlet* était amoureux de mademoiselle *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, & sœur du jeune *Laerte*, qui va en France pour se former *l'esprit & le cœur.* Le bon homme *Polonius* recommande *Laerte* son fils à son gouverneur ; & lui dit en propres termes, que ce jeune homme va quelquefois au b...., & qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ses instructions, sa fille *Ophélie* arrive toute effarée ! *Ah ! milord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet ; le prince Hamlet est arrivé le pourpoint déboutonné, sans chapeau, sans jarretières, les bas sur les talons, les genoux tremblans & heurtans l'un contre l'autre, pâle comme sa chemise. Il m'a long-temps manié le visage comme s'il voulait me peindre, m'a secoué le bras, a branlé la tête, a poussé de profonds soupirs, & s'en est allé comme un aveugle qui cherche son chemin à tâtons.*

Le chambellan *Polonius*, qui ne sait pas qu'*Hamlet* a vu un esprit, & qu'il peut en être devenu fou,

croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de son amour pour *Ophélie*; & les choses en restent là. Le roi & la reine raisonnent beaucoup sur la folie du prince. Des ambassadeurs de (*a*) Norvège arrivent à la cour, & apprennent cet accident. Le bon homme *Polonius*, qui est un vieux radoteur beaucoup plus fou que *Hamlet*, assure le roi qu'il aura grand soin du malade: *C'est mon devoir*, dit-il, *car qu'est-ce que le devoir? c'est le devoir, comme le jour est le jour, la nuit est la nuit, & le temps est le temps; ainsi, puisque la brièveté est l'âme de l'esprit, & que la loquacité en est le corps, je serai court. Votre noble fils est fou; je l'appelle* fou, *car qu'est-ce que la folie, sinon d'être fou? Il est donc fou, Madame. Cela est; c'est grand'pitié: mais c'est grand'pitié que cela soit vrai; il ne s'agit plus que de trouver la cause de l'effet. Or, la cause, c'est que j'ai une fille.* Pour prouver que c'est l'amour qui a ôté le sens commun au prince, il lit au roi & à la reine les lettres qu'*Hamlet* a écrites à *Ophélie*.

Tandis que le roi, la reine & toute la cour s'entretiennent ainsi du triste état du prince, il arrive tout en désordre, & confirme par ses discours l'opinion qu'on a de sa cervelle; cependant il fait quelquefois des réponses qui décèlent une ame profondément blessée, lesquelles ont beaucoup de sens. Les chambellans, qui ont ordre de le divertir, lui proposent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. *Hamlet* parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence; les comédiens jouent une

(*a*) En France on s'avise d'imprimer *Norwège*, *Wirtemberg*, *Westphalie*, c'est que les imprimeurs français ne savent pas que le *w* tudesque vaut notre *v* consonne.

scène devant lui, il en dit fort bien son avis : & ensuite quand il est seul, il déclare qu'il n'est pas si fou qu'il le paraît. *Quoi*, dit-il, *un comédien vient de pleurer pour Hécube! Et qu'est-ce que lui est Hécube? Que ferait-il donc, si son oncle & sa mère avaient empoisonné son père, comme Claudius & Gertrude ont empoisonné le mien? Ah! maudit empoisonneur, assassin, put...., traître, débauché, indigne vilain! Et moi, quel âne je suis! N'est-il pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi empoisonné, moi à qui le ciel & l'enfer demandent vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une p..... que je m'en tienne à des malédictions comme une vraie salope, comme une gueuse, un torchon de cuisine.*

Il prend alors la résolution de se servir de ces comédiens, pour découvrir si en effet son oncle & sa mère ont empoisonné son père : car après tout, dit-il, le fantôme a pu me tromper; c'est peut-être le diable qui m'a parlé; il faut s'éclaircir. *Hamlet* propose donc aux comédiens de jouer une pantomime, dans laquelle un homme dormira, & un autre lui versera du poison dans l'oreille. Il est bien sûr que si le roi *Claudius* est coupable, il sera fort étonné en voyant la pantomime; il pâlira, son crime sera sur son visage. *Hamlet* sera certain du crime, & aura le droit de se venger.

Ainsi dit, ainsi fait. La troupe vient jouer cette scène muette devant le roi, la reine & toute la cour; & après la scène muette, il y en a une autre en vers. Le roi & la reine trouvent ces deux scènes fort impertinentes. Ils soupçonnent *Hamlet* d'avoir fait la pièce, & de n'être pas tout-à-fait aussi fou qu'il le paraît; cette idée les met dans une grande

perplexité ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi *Claudius* se résout à envoyer *Hamlet* en Angleterre pour le guérir de sa folie, & écrit au roi d'Angleterre, son bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur aussitôt la présente reçue.

Mais avant de faire partir *Hamlet*, la reine est bien aise de l'interroger, de le sonder ; & de peur qu'il ne fasse quelque folie dangereuse, le vieux chambellan *Polonius* se cache derrière une tapisserie, prêt à venir au secours en cas de besoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à *Gertrude* sa mère. Chemin faisant il rencontre dans un coin le roi *Claudius*, à qui il a pris un petit remords ; il craint d'être un jour damné pour avoir empoisonné son frère, épousé la veuve & usurpé la couronne. Il se met à genoux, & fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. *Hamlet* a d'abord envie de prendre ce temps-là pour le tuer ; mais faisant réflexion que le roi *Claudius* est en état de grâce, puisqu'il prie DIEU, il se donne bien de garde de l'assassiner dans cette circonstance. *Que je serais sot !* dit-il, *je l'enverrais droit au ciel, au lieu qu'il a envoyé mon père en purgatoire. Allons, mon épée, attends pour passer au travers de son corps, qu'il soit ivre, ou qu'il joue, & qu'il jure, ou qu'il soit couché avec quelque incestueuse, ou qu'il fasse quelqu'autre action qui n'ait pas l'air d'opérer son salut ; alors tombe sur lui, qu'il donne du talon au ciel, que son ame soit damnée, & noire comme l'enfer où il descendra.* C'est encore là un morceau que les guillemets de *Pope* nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi

Claudius, dans l'intention de le damner, vient parler à sa mère, & lui fait, au milieu de ses propos insensés, des reproches accablans, qu'elle ressent jusqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan *Polonius* craint que les choses n'aillent trop loin ; il crie au secours derrière la tapisserie. *Hamlet* ne doute pas que ce ne soit le roi qui s'est caché là pour l'entendre : Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derrière la tapisserie ; il tire son épée, court au rat, & tue le bon homme *Polonius*. Ah ! mon fils, que fais-tu ? *Ma mère, est-ce le roi que j'ai tué ? c'est une vilaine action de tuer un roi ; & presque aussi vilaine, ma bonne mère, que de tuer un roi & de coucher avec son frère.* Cette conversation dure très-long-temps ; & *Hamlet* en s'en allant, marche sans y penser sur le corps du vieux chambellan, & est prêt de tomber.

Le bon homme milord chambellan était un vieux fou, & donné pour tel, comme on l'a déjà vu. Sa fille *Ophélie*, qui apparemment avait des dispositions au même tour d'esprit, devient folle à lier, quand elle apprend la mort de son père : elle accourt avec des fleurs & de la paille sur la tête, chante des vaudevilles, & va se noyer. Ainsi voilà trois fous dans la pièce, le chambellan, sa fille & *Hamlet*, sans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche *Ophélie*, & on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi *Claudius* a fait embarquer le prince pour l'Angleterre ; déjà *Hamlet* était dans le vaisseau, & il se doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour ; il prend dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs, la

lettre du roi *Claudius* à ſon ami le roi d'Angleterre, ſcellée du grand ſceau; il y trouve une inſtante prière de le dépêcher, & de le faire partir pour l'autre monde à ſon arrivée. Que fait-il? il avait heureuſement le grand ſceau de ſon père dans ſa bourſe; il jette la lettre dans la mer, & en écrit une autre, dans laquelle il ſigne *Claudius*, & prie le roi d'Angleterre de faire pendre ſur le champ les porteurs de la dépêche; puis il replie le tout fort proprement, & y applique le ſceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première choſe qu'il y voit, c'eſt une couple de foſſoyeurs qui creuſent une foſſe pour enterrer *Ophélie;* ces deux manœuvres ſont encore des bouffons de la tragédie. Ils agitent la queſtion ſi *Ophélie* doit être enterrée en terre ſainte après s'être noyée; & ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle eſt fille de qualité. Enſuite ils prétendent que les manœuvres ſont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils ſont du métier d'*Adam*. Mais *Adam* était-il gentilhomme, dit l'un des foſſoyeurs? Oui, répond l'autre, car il eſt le premier qui ait porté les armes. Lui des armes! dit un foſſoyeur. Sans doute, dit l'autre; peut-on remuer la terre ſans avoir des pioches & des hoyaux? il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux diſcours, & des chanſons galantes que ces meſſieurs chantent dans le cimetière de la paroiſſe du palais, arrive le prince *Hamlet* avec un de ſes amis, & tous enſemble ſe mettent à conſidérer les têtes de morts qu'on trouve

en creusant. *Hamlet* croit reconnaître le crâne d'un homme d'Etat capable de tromper DIEU, puis celui d'un courtisan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi; & il n'épargne pas les railleries aux défunts possesseurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, & on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre la cervelle des *Alexandre*, des *Céfar*, & celle de ce fou; enfin en raisonnant & en chantant, la fosse est faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite : on apporte le corps d'*Ophélie*. Le roi & la reine suivent la bière; *Laerte*, le frère d'*Ophélie*, accompagne sa sœur avec un long crêpe; & quand on a mis le corps en terre, *Laerte*, outré de douleur, se jette dans la fosse. *Hamlet*, qui se souvient d'avoir aimé *Ophélie*, s'y jette aussi. *Laerte*, indigné de voir avec lui dans la même fosse celui qui a tué le chambellan *Polonius* son père, en le prenant pour un rat, lui saute à la face; ils se battent à coups de poing dans la fosse, & le roi les sépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'Eglise.

Cependant le roi *Claudius*, qui est grand politique, voit bien qu'il se faut défaire d'un aussi dangereux fou que le prince *Hamlet;* & puisque ce jeune prince n'est pas pendu à Londres, il est bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit *Claudius* s'y prend. Il était accoutumé à empoisonner : Ecoute, dit-il, au jeune *Laërte*, le prince *Hamlet* a tué ton père, mon grand-chambellan; je vais te proposer, pour te venger, un petit divertissement de chevalerie; je gagerai contre toi que de douze passes tu n'en feras

pas trois à *Hamlet;* tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguisé, dont j'ai trempé la pointe dans un poison très-subtil. Si par malheur tu ne peux réussir à frapper le prince, j'aurai soin de mettre pour lui une bouteille de vin empoisonné sur la table. Il faut bien boire quand on s'escrime : *Hamlet* boira quelques coups; & de façon ou d'autre il est mort sans rémission... *Laërte* trouve le divertissement & la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles & des vidrecomes sur la table; les deux champions paraissent le fleuret à la main en présence de *Claudius*, de madame *Gertrude* & de la cour danoise; ils ferraillent; *Laërte* blesse *Hamlet* avec son fleuret empoisonné. *Hamlet* se sentant blessé crie *trahison*, tous les assistans crient *trahison*. *Hamlet* furieux arrache à *Laërte* son fleuret pointu, l'en frappe lui-même, & en frappe le roi : la reine *Gertrude*, épouvantée, veut boire un coup pour reprendre ses forces; la voilà aussi empoisonnée, & tous quatre, c'est-à-dire le roi *Claudius*, *Gertrude*, *Laërte* & *Hamlet* tombent morts.

Il est à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet scellé du grand sceau de Danemarck, ont été dépêchés en arrivant. Ainsi, Dieu merci, il ne reste aucun des acteurs en vie: mais pour remplacer les défunts il y a un certain *Fort-en-bras*, parent de la maison, qui a conquis la Pologne, pendant qu'on jouait la pièce, & qui vient à la fin se proposer pour candidat au trône de Danemarck.

Telle eſt exactement la fameuſe tragédie d'Hamlet, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres : tel eſt l'ouvrage qu'on préfère à Cinna.

Il y a là deux grands problèmes à réſoudre : le premier, comment tant de merveilles ſe ſont accumulées dans une ſeule tête? car il faut avouer que toutes les pièces du divin *Shakeſpeare* ſont dans ce goût : le ſecond, comment on a pu élever ſon ame juſqu'à voir ces pièces avec tranſport, & comment elles ſont encore ſuivies dans un ſiècle qui a produit le Caton d'*Addiſſon*?

L'étonnement de la première merveille doit ceſſer quand on ſaura que *Shakeſpeare* a pris toutes ſes tragédies de l'hiſtoire ou des romans, & qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de *Claudius*, de *Gertrude* & d'*Hamlet*, écrit tout entier par *Saxon* le grammairien, à qui gloire ſoit rendue.

La ſeconde partie du problème, c'eſt-à-dire le plaiſir qu'on prend à ces tragédies, ſouffre un peu plus de difficulté; mais en voici la raiſon ſelon les profondes réflexions de quelques philoſophes.

Les porteurs de chaiſe, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clercs même aiment paſſionnément les ſpectacles; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des ſortiléges, des revenans, ils y courent en foule; & il y a plus d'un ſeigneur auſſi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de *Shakeſpeare* tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de ſuivre le torrent : comment ne pas admirer ce que

la plus saine partie de la ville admirait? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans; l'admiration se fortifia & devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel & de force, & qu'on retient par cœur malgré qu'on en ait, ont demandé grâce pour le reste, & bientôt toute la pièce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans *Shakespeare*. M. de *Voltaire* est le premier qui les ait fait connaître en France; c'est lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de *Milton* & de *Shakespeare :* mais les traductions qu'il a faites de quelques passages de ces auteurs, sont-elles fidelles? Il nous avertit lui-même que non; il nous dit qu'il a plutôt imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'*Hamlet*, qui commence la seconde scène du troisième acte:

Demeure, il faut choisir, & passer à l'instant &c. (*)

A travers les obscurités de cette traduction scrupuleuse, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français, on découvre pourtant très-aisément le génie de la langue anglaise, son naturel qui ne craint pas les idées les plus basses ni les plus giganteſques; son énergie que d'autres nations croiraient dureté; ses hardiesses que des esprits peu accoutumés aux tours étrangers prendraient pour du galimatias. Mais sous ces voiles on découvrira de la

(*) Voyez ci-dessus page 274.

vérité,

vérité, de la profondeur, & je ne sais quoi qui attache, & qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance; aussi il n'y a presque personne en Angleterre qui ne sache ce monologue par cœur. C'est un diamant brut qui a des taches; si on le polissait, il perdrait de son poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diversité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'*Aristote*, & des trois unités, & des bienséances, & de la nécessité de ne laisser jamais la scène vide, & de ne faire ni sortir ni entrer aucun personnage sans une raison sensible; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement, de s'exprimer en termes nobles & simples, de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils voudraient avoir; de ne jamais s'écarter des règles de la langue. Il est clair qu'on peut enchanter toute une nation sans se donner tant de peines.

Si *Shakespeare* l'emporte par ces raisons sur *Corneille*, nous avouerons que *Racine* est bien peu de chose en comparaison du tendre & élégant *Otwai*. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur ce petit précis de la tragédie intitulée l'*Orpheline*.

L'Orpheline, tragédie.

UN vieux gentilhomme bohème, nommé *Acasto*, est retiré dans son château avec ses deux fils, *Castalio* & *Polidore*. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus bohèmes que celui de *Claudius* n'est danois. *Serine* sa fille demeure aussi dans la maison; de plus il a

chez lui une orpheline nommée *Monime*, qui n'eſt pas la *Monime* de *Racine*. Cette *Monime* lui a été confiée par le défunt père de la demoiſelle. Il y a dans le château de monſeigneur *Acaſto* un chapelain, un page & deux valets-de-chambre. Voilà le train du bon-homme, du moins celui qu'on voit ſur le théâtre. Joignez-y encore une ſervante de *Serine;* ajoutez à tout cela un frère de *Monime*, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie, & vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'Hamlet commence par deux ſentinelles, celle de l'Orpheline commence par deux valets-de-chambre; car il faut bien imiter les grands-hommes. Ces valets parlent de leur bon maître *Acaſto* qui a quitté le ſervice, & de ſes deux enfans *Polidore* & *Caſtalio*, qui paſſent leur temps à la chaſſe. Pour ne point amuſer le lecteur, il faut lui dire que s'il ſe doute que les deux frères ſont tous deux amoureux de *Monime*, comme dans *Racine*, il ne ſe trompe pas. Mais il ſera peut-être un peu étonné d'apprendre que *Caſtalio*, l'un des deux frères qui eſt aimé, permet à ſon cher *Polidore* de coucher, s'il peut, avec *Monime;* pourvu que lui *Caſtalio* puiſſe auſſi avoir le même droit, il eſt content; car il jure qu'il ne veut pas l'épouſer, *& qu'il ſe mariera quand il ſera vieux pour mortifier ſa chair.*

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainſi contre le mariage, il épouſe ſecrétement *Monime*, & l'aumônier de la maiſon leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie M. *Chamont*, frère de *Monime;* c'eſt un homme bien étrange & bien difficile que ce M. *Chamont*. Il demande

d'abord à sa sœur si elle a son pucelage ? *Monime* lui jure qu'elle est une personne d'honneur. „ Hé ! „ pourquoi êtes-vous en doute de mon pucelage, „ mon frère ? — Ecoute, ma sœur, il n'y a pas „ long-temps que j'eus un rêve en Hongrie ; tout „ mon lit remua, je te vis entre deux gens qui te „ festoyaient tour à tour ; je pris ma grande épée ; „ je courus à eux ; & en m'éveillant, je vis que j'avais „ percé ma tapisserie à personnages, juste dans l'en- „ droit qui représente *Polinice* & *Etéocle*, les deux „ frères thébains, se tuant l'un l'autre.

„ Hé bien, mon frère, parce que vous avez été tour- „ menté en songe, il faut que vous me tourmentiez „ éveillée ? — Oh ! ce n'est pas tout, ma sœur, ne te „ justifie pas si vîte. Comme je passais mon chemin „ l'autre jour en pensant à mon rêve, je rencontrai „ une vieille sans dent, toute raccornie, toute en „ double ; son dos voûté était couvert d'un vieux mor- „ ceau de bergame, ses cuisses à peine cachées par des „ haillons de toutes couleurs, variété de gueuserie. „ Elle ramassait quelques copeaux de bois ; je lui „ donnai l'aumône ; elle me demanda où j'allais, & „ me dit d'aller vîte si je voulais sauver ma sœur. „ Enfin elle me parla de *Castalio* & de *Polidore*. „

Cette aventure étonne beaucoup *Monime ;* elle lui avoue sur le champ qu'elle s'est promise à *Castalio ;* mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne satisfait point M. *Chamont ;* c'est un rude homme, comme nous l'avons déjà insinué ; il s'en va trouver le chapelain : „ *Or çà*, lui dit-il, *M. Gravité, n'êtes-vous pas l'aumônier de la maison ? — Et vous, Monsieur, n'êtes-vous pas officier ? Oui*

l'ami. — Monſieur, j'ai été officier auſſi; mais mes parens m'ont mis dans l'Egliſe, & je ſuis pourtant honnête homme, quoique je ſois vêtu de noir. Je ſuis aſſez bien venu dans la famille : je ne prétends pas en ſavoir plus que les autres, je ne me mêle que de mes affaires; je me lève matin, j'étudie un peu, je bois & mange gaiement; auſſi tout le monde a de la conſidération pour moi.

As-tu connu mon père, le vieux Chamont? — Oui, j'ai été très-affligé de ſa mort.

Quoi! tu l'aimais! je t'embraſſerai volontiers. Dis-moi un peu, crois-tu que *Caſtalio* aime ma ſœur?

S'il aime votre ſœur?

Oui, oui, s'il aime ma ſœur?

Ma foi, je ne lui ai jamais demandé; & je m'étonne que vous me faſſiez une pareille queſtion.

Ah, hypocrite! tu es comme tous tes pareils, tu ne vaux rien, tu n'a pas le courage de dire la vérité, & tu prétends l'enſeigner!... Es-tu mêlé dans cette affaire? Quelle part y as-tu? la peſte ſoit de la farce ſérieuſe du vilain! tu roules les yeux tout juſte comme les maquerelles; oui, les maquerelles; elles parlent du ciel, elles ont les yeux dévots, elles mentent; elles prêchent comme un prêtre, & tu es une maquerelle.

Ce qu'il y a de bon, c'eſt que l'aumônier, gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier *Caſtalio* & *Monime*.

Le frère trouve la choſe aſſez bien, & s'en va avec monſieur l'aumônier. Les deux mariés arrivent; il s'agit

de consommer le mariage. Les gens peu instruits croiraient, par tout ce qui s'est passé, que cette cérémonie va se faire sur le théâtre; mais la décente *Monime* se contente de dire au nouveau marié, de venir frapper trois coups à la porte de sa chambre, quand toute la maison sera bien endormie.

Le frère *Polidore* dans la coulisse entend ce propos; & ne sachant pas que son frère *Castalio* est le mari de *Monime*, il prend son parti de le prévenir, & d'aller vîte s'emparer des prémices de *Monime*. Il s'adresse au petit fripon de page, lui promet des sucreries & de l'argent, s'il veut amuser son frère *Castalio* une partie de la nuit: le page fait bien sa commission, il parle à *Castalio* de l'amour de *Monime*, de ses jarretières, de sa gorge; il veut lui chanter une chanson. Il lui fait perdre son temps.

Polidore n'a pas perdu le sien; il est allé à la porte de *Monime*, il a frappé les trois petits coups, la servante lui a ouvert, & le voilà couché avec la femme de son frère.

Enfin, *Castalio* arrive à cette porte, & frappe les trois coups; la servante qui aurait dû le reconnaître à la voix, & reconnaître aussi l'autre, ne s'avise seulement pas de craindre de se méprendre; elle croit que le faux mari qui se présente est *Polidore*, & que c'est le vrai mari *Castalio* qui est au lit; elle le renvoie, lui dit qu'il est un extravagant: il a beau se nommer, on lui ferme la porte au nez, il est traité par la suivante comme *Amphitrion* par *Sosie*.

Polidore ayant joui à son aise du fruit de sa supercherie, apparemment sans dire mot, a laissé là sa conquête, & s'est allé reposer. *Castalio*, à qui on n'a

point ouvert, se désespère, entre en fureur, se roule sur le plancher, dit des injures à tout le sexe, & conclut que depuis *Eve*, qui devint amoureuse du diable, & damna le genre-humain, les femmes ont été la cause de tous les malheurs.

Monime qui s'est levée en hâte pour retrouver son cher *Castalio*, avec qui elle croit avoir passé quelques doux momens, le rencontre, & veut l'embrasser; il la traite de scélérate, & la traîne par les cheveux hors du théâtre.

M. *Chamont* se souvenant toujours de son rêve & de sa vieille sorcière, vient gravement demander à sa sœur des nouvelles de la consommation de son mariage. La pauvre femme lui avoue que son mari, après l'avoir bien caressée, l'a traînée par les cheveux sur le plancher.

Ce *Chamont*, qui n'entend pas raillerie, s'en va vîte trouver le père; (qui par paranthèse était tombé en faiblesse dans le courant de la tragédie par excès de vieillesse) il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier : *Savez-vous, lui dit-il, que votre fils Castalio a épousé ma sœur? — J'en suis fâché, répond le bon-homme. — Comment fâché? pardieu, il n'y a point de grand-seigneur qui ne s'énorgueillît d'avoir ma sœur, entendez-vous? Mais, morbleu, il l'a maltraitée; je veux que vous lui appreniez à vivre, ou je mettrai le feu à la maison. — Hé bien, hé bien, je vous rendrai justice. Adieu, fier garçon.*

Ce pauvre père va donc parler à *Castalio* son fils pour savoir quelle est cette aventure : pendant qu'il lui parle, *Polidore* veut savoir de *Monime* comment elle se trouve de la nuit passée; il croit n'avoir joui que

de la maîtreſſe de ſon frère, en vertu de la permiſſion que ſon frère lui avait donnée. *Monime*, à ſes diſcours, ſe doute de la mépriſe; enfin, *Polidore* lui avoue qu'il a eu ſes faveurs. *Monime* tombe évanouie; elle ne reprend ſes ſens que pour s'abandonner à l'excès de ſa juſte douleur.

Si un tel ſujet, de tels diſcours & de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne ſe doutait pas qu'il eût rien fait de monſtrueux. Il dédie ſa pièce à la ducheſſe de *Cleveland*, avec la même naïveté qu'il a écrit ſa tragédie; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de *Charles II.*

Courtes réflexions.

NOUS ſentons combien la Monime de *Racine*, dans Mithridate, eſt au-deſſous de la Monime de M. *Thomas Otwai;* c'eſt le même qui fit Veniſe préſervée. Il eſt déſagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidellement cette Veniſe; on nous a privé d'un ſénateur qui mord les jambes de ſa maîtreſſe, qui fait le chien, qui aboie, & qu'on chaſſe à coups de fouet; nous aurions encore eu le plaiſir de voir un échafaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine *Pierre*, & qu'on renvoie comme un gueux: il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fauſſe délicateſſe.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles ſcènes de l'*Othello* de *Shakeſpeare*. Avec quel plaiſir nous aurions vu la première ſcène à

Veniſe, & la dernière en Chypre ! Un maure enlève d'abord la fille d'un ſénateur. *Jago*, officier du maure, court ſous la fenêtre du père : le père paraît en chemiſe à cette fenêtre. „ Tête-bleu, dit *Jago*, mettez „ votre robe ; un bélier noir monté ſur votre brebis „ blanche ; allons, allons, debout, deſcendez, ou „ le diable va faire de vous un grand-père.

LE SENATEUR.

„ Quoi donc ? que veux-tu ? es-tu devenu fou ?

JAGO.

„ Hé ! mordieu, ſignor, êtes-vous de ceux qui „ n'oſeraient ſervir DIEU, ſi le diable le leur défen- „ dait ? Nous venons vous rendre ſervice, & vous „ nous prenez pour des ruffiens ; je vous dis que „ votre fille va être couverte par un cheval de Bar- „ barie ; que vos petits-enfans henniront après vous, „ & que vous aurez pour couſins des rouſſins „ d'Afrique.

LE SENATEUR.

„ Quel profane coquin me parle ainſi ?

JAGO.

„ Hé ! oui ; ſachez que votre fille *Deſdémona* & le „ maure *Othello* ſont à préſent la bête à deux dos. „

Ce même *Jago* accompagne à Chypre le maure *Othello* & la ſignora *Deſdémona*, que le ſénat a gracieuſement accordée pour femme à ce maure, gouverneur de Chypre, en dépit du père.

A peine ſont-ils arrivés dans cette île, que ce *Jago* entreprend de rendre le maure jaloux de ſa femme, & de lui faire ſoupçonner ſa fidélité. Le maure

commence déjà à sentir de l'inquiétude ; il fait ses réflexions. *Après tout*, dit-il, *quelle sensation ai-je eue des plaisirs que d'autres ont pu lui donner, & de sa luxure? Je ne l'ai point vu, cela ne m'a point blessé, j'ai dormi tout aussi-bien. Quand on nous vole une chose dont nous n'avons pas besoin, si nous l'ignorons, on ne nous a rien volé..... J'aurais été fort heureux, si toute l'armée, & jusqu'aux goujats, avaient tâté d'elle, & que je n'en eusse rien su..... Oh! non..... Adieu tout contentement; adieu les troupes emplumées; adieu la fière guerre, qui fait une vertu de l'ambition; adieu les chevaux hennissans, & la trompette aiguë, & le fifre qui perce l'oreille, & le tambour qui anime le courage, & la bannière royale, & tous les grades, & l'orgueil, & la pompe, & les détails d'une guerre glorieuse; & vous, engins mortels, dont le rude gosier imite ceux de l'immortel Jupiter, adieu; Othello n'a plus d'occupation.*

C'est encore là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de *Pope*.

JAGO.

„ Est-il possible, monseigneur!

OTHELLO *le prenant à la gorge.*

„ Vilain, prouve-moi que ma femme est une „ p...., prouve-le-moi, donne-m'en une preuve „ oculaire, ou par tout ce que vaut l'ame éternelle „ de l'homme, il vaudrait mieux pour toi que tu „ fusses né un chien.

JAGO.

„ Cette fonction ne me plaît guère; mais puis- „ que je me suis si fort avancé, par pure honnêteté „ & par amitié pour vous, je poursuivrai. J'étais

» couché l'autre nuit avec votre lieutenant *Caſſio;* & » je ne pouvais dormir à cauſe d'une rage de dent. » Il y a des gens, comme vous ſavez, qui ont l'ame » ſi relâchée, qu'ils parlent en dormant de leurs » affaires; *Caſſio* eſt un de ceux-là. Il diſait dans ſon » ſommeil: Ma chère *Deſdémona*, ſoyons bien pru- » dens, cachons bien nos amours. En parlant ainſi, » il me prenait les mains, il me tâtonnait, il s'écriait: » Ah! charmante créature, & il me baiſait avec » ardeur, comme s'il eût arraché par la racine des » baiſers plantés ſur mes lèvres, & il mettait ſes » cuiſſes ſur mes jambes, & il ſoupirait, il haletait, » il me baiſait, il s'écriait: Damné de deſtin qui » t'a donnée à ce maure! »

Sur ces preuves ſi décemment énoncées, & ſur un mouchoir de *Deſdémona* que *Caſſio* avait rencontré par haſard, le capitaine maure ne manque pas d'étrangler ſa femme dans ſon lit, mais il lui donne un baiſer avant de la faire mourir. » Allons, dit-il, » meurs, p..... — Ah! monſeigneur, renvoyez- » moi, mais ne me tuez pas. — Meurs, p..... — » Ah! tuez-moi demain, laiſſez-moi vivre cette » nuit. — Gueuſe, ſi tu branles! — Une ſeule » demi-heure. — Non, quand cela ſera fait, il n'y » aura plus de délai. — Mais que je diſe au moins » mes prières. — Non, il eſt trop tard..... » Il l'étrangle; & *Deſdémona* après avoir été bien étran- glée, s'écrie qu'elle eſt innocente. Quand *Deſdémona* eſt morte, le ſénat rappelle *Othello;* on vient le pren- dre pour le mener à Veniſe où il doit être jugé. » Arrêtez, dit-il, un mot ou deux.... Vous direz » au ſénat qu'un jour dans Alep je trouvai un turc

„ à turban qui battait un vénitien & qui se moquait „ de la république ; je pris par la barbe ce chien de „ circoncis, & je le frappai ainsi. „ Il se frappe alors lui-même.

Un traducteur français qui nous a donné des esquisses de plusieurs pièces anglaises, & entr'autres du *Maure de Venise*, moitié en vers, moitié en prose, n'a traduit aucun des morceaux essentiels que nous avons mis sous les yeux des lecteurs ; il fait parler ainsi *Othello* :

L'art n'est pas fait pour moi ; c'est un fard que je hais.
Dites-leur qu'Othello, plus amoureux que sage,
Quoiqu'époux adoré, jaloux jusqu'à la rage,
Trompé par un esclave, aveuglé par l'erreur,
Immola son épouse, & se perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'est pas fait pour moi*, est pris dans *Zaïre ;* mais le reste n'en est pas.

Le lecteur est maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres & la tragédie de Paris.

PARALLELE D'HORACE, DE BOILEAU ET DE POPE.

LE *Journal encyclopédique*, l'un des plus curieux & des plus inſtructifs de l'Europe, nous inſtruit d'un parallèle entre *Horace*, *Boileau* & *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adreſſés au roi de Pruſſe, dans leſquels *Pope* a la préférence ſur le français & ſur le romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervale,
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré :
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré
Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être ;
Et l'homme, avec lui ſeul, apprit à ſe connaître.

Ces vers ſe trouvent à la tête du poëme ſur la loi naturelle, ouvrage philoſophique & moral, dans lequel la poëſie reprend ſon premier droit, celui d'enſeigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence ; & où l'auteur développe les principes de la loi univerſelle que DIEU a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que l'*Eſſai ſur l'homme* de l'illuſtre *Pope* eſt un très-bon ouvrage, & que ni

Horace, ni *Boileau*, ni aucun poëte n'ont rien fait dans ce genre. *Rouſſeau* eſt le ſeul qui ait tenté quelque choſe d'approchant, dans une pièce de vers intitulée, on ne ſait pourquoi, *Allégorie:* il fait ſes efforts pour expliquer le ſyſtème de *Platon:* mais que cet ouvrage eſt faible, languiſſant! ce n'eſt ni de la poëſie, ni de la philoſophie; il ne prouve ni ne peint.

L'homme & les dieux de ton ſouffle animés,
Du même eſprit diverſement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins ſubtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans;
Par ces degrés de lumière inégale,
Tu fus remplir le vide & l'intervale
Qui ſe trouvait, ô magnifique roi,
De l'homme aux dieux, & des dieux juſqu'à toi;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terreſtres lieux,
Comme le terme & l'équateur ſenſible
De l'univers inviſible & viſible.

Il n'eſt pas étonnant que cette pièce ſoit demeurée dans l'oubli; c'eſt, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tiſſu d'épithètes oiſeuſes en proſe dure & ſéche que l'auteur a rimée.

Il n'en eſt pas ainſi de l'*eſſai* de *Pope;* jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en ſi peu de paroles. C'eſt le plan des lords *Shaftesbury* & *Bolingbroke*

exécuté par le plus habile ouvrier ; auſſi eſt-il traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas ſi cet ouvrage, ſi fort & ſi plein, eſt orthodoxe ; ſi même ſa hardieſſe n'a pas contribué à ſon prodigieux débit ; s'il ne ſape pas les fondemens de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choſes ſont dans l'état où elles devaient être originairement, & ſi ce ſyſtème ne renverſe pas le dogme de la chute de l'homme, & les divines écritures. Nous ne ſommes pas théologiens ; nous leur laiſſons le ſoin de confondre *Pope*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke*, *Leibnitz* & d'autres grands-hommes ; nous nous en tenons uniquement à la philoſophie & à la poëſie. Nous oſons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui eſt le précis de tout l'ouvrage :

All partial evil à general good.

Tout mal particulier eſt le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui ſerait compoſé des ſouffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. *Bolingbroke* s'entendait-il bien lui-même, quand il rédigeait ce ſyſtème ? Que veut dire : *Tout eſt bien* ? eſt-ce pour nous ? non, ſans doute. Eſt-ce pour DIEU ? il eſt clair que DIEU ne ſouffre pas de nos maux. Quelle eſt donc au fond cette idée platonicienne ? un chaos comme tous les autres ſyſtèmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de *Pope* qui pourraient être comparées à celles d'*Horace* & de *Boileau*, je demanderai ſi ces deux auteurs, dans leurs ſatires,

se sont jamais servis des armes dont *Pope* se sert. Les gentillesses dont il régale milord *Harvey*, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, sont un peu singulières ; les voici mot pour mot :

Que Harvey tremble ! Qui ? cette chose de soie !
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'ânesse !
Hélas ! il ne peut sentir ni satire, ni raison.
Qui voudrait faire mourir un papillon sur la roue ?
Pourtant je veux frapper cette punaise volante à ailes dorées,
Cet enfant de la boue qui se peint & qui put,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux esprits & les belles,
Qui ne peut tâter ni de l'esprit, ni de la beauté :
Ainsi l'épagneul bien élevé se plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'ose entamer.
Son sourire éternel trahit son vide,
Comme les petits ruisseaux se rident dans leurs cours ;
Soit qu'il parle avec son impuissance fleurie,
Soit que cette marionnette barbouille les mots que le compère lui souffle,
Soit que crapaud familier à l'oreille d'Eve,
Moitié écume, moitié venin, il se crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en mensonges.
Son esprit roule sur des ouï-dire, entre ceci & cela ;
Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maîtresse ;
Et lui-même n'est qu'une vile antithèse ;
Etre amphibie, qui, en jouant les deux rôles,
La tête frivole, & le cœur gâté,
Fat à la toilette, flatteur chez le roi,
Tantôt trotte en ladi, tantôt marche en milord.

Ainsi les rabins ont peint le tentateur
Avec face de chérubin & queue de serpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de son esprit,
Son esprit rampe & sa vanité lèche la poussière.

Il est vrai que *Pope* a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne; il l'appelle honnêtement *Sporus*, du nom d'un infame prostitué de *Néron*, Vous observerez encore que la plupart de ces invectives tombent sur la figure de milord *Harvey*, & que *Pope* lui reproche jusqu'à ses grâces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait, bossu par devant & par derrière, qui parlait ainsi, on voit à quel point l'amour-propre & la colère sont aveugles.

Les lecteurs pourront demander si c'est *Pope*, ou un de ses porteurs de chaise qui a fait ces vers. Ce n'est pas là absolument le style de *Despréaux*. Ne sera-t-on pas en droit de conclure que la politesse & la décence ne sont pas les mêmes en tous pays?

Pour mieux faire sentir encore, s'il se peut, cette différence que la nature & l'art mettent souvent entre des nations voisines, jetons les yeux sur une traduction fidelle d'un passage de la Dunciade de *Pope;* c'est au chant second. La bêtise a proposé des prix pour celui de ses favoris qui sera vainqueur à la course. Deux libraires de Londres disputent le prix: l'un est *Lintot*, personnage un peu pesant; l'autre est *Curl*, homme plus délié: ils courent, & voici ce qui arrive:

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin:

C'était

C'était sa coutume de se défaire au lever de l'aurore
Du marc de son souper devant la porte de sa voisine.
Le malheureux Curl glisse; la troupe pousse un grand cri;
Le nom de Lintot résonne dans toute la rue;
Le mécréant Curl est couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, &c.

Le portrait de la mollesse dans le Lutrin est d'un autre genre; mais on dit qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Une autre conclusion que nous oserons tirer encore de la comparaison des petits poëmes détachés, avec les grands poëmes, tels que l'épopée & la tragédie, c'est qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui est plus aisé à faire, une satire, ou ce qui est souvent assez insipide, une ode, soit aussi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, & plus de plaisir à la voir, que non pas à transcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs, car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien; une bonne ode encore moins; elle peut tout au plus amuser un quart-d'heure les gens du métier; mais creer un sujet, inventer un nœud & un dénouement, donner à chaque personnage son caractère, & le soutenir, faire en sorte qu'aucun d'eux ne paraisse & ne sorte sans une raison sentie de tous les spectateurs, ne laisser jamais le théâtre vide, faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec noblesse sans enflure, avec simplicité sans bassesse; faire de beaux vers qui ne

ſentent point le poëte, & tels que le perſonnage aurait dû en faire s'il parlait en vers, c'eſt-là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, ſous peine de ne point réuſſir parmi nous. Et quand il s'eſt acquitté de tous ces devoirs, il n'a encore rien fait. Eſther eſt une pièce qui remplit toutes ces conditions; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en ſoutenir la repréſentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans ſa main; il faut arracher des larmes aux ſpectateurs les plus inſenſibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur & ſans la pitié, point de tragédie; & quand vous auriez excité cette pitié & cette terreur, ſi avec ces avantages vous avez manqué aux autres lois, ſi vos vers ne ſont pas excellens, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain, qui avez traité un ſujet heureux.

Qu'une tragédie eſt difficile! & qu'une épître, une ſatire ſont aiſées! Comment donc oſer mettre dans le même rang un *Racine* & un *Deſpréaux!* Quoi! on eſtimerait autant un peintre de portrait qu'un *Raphaël?* Quoi! une tête de *Rimbrant* ſera égale au tableau de la transfiguration, ou à celui des noces de Cana?

Nous ſavons que la plupart des épîtres de *Deſpréaux* ſont belles, qu'elles poſent ſur le fondement de la vérité, ſans laquelle rien n'eſt ſupportable; mais pour les épîtres de *Rouſſeau*, quel faux dans les ſujets & quelles contorſions dans le ſtyle! qu'elles excitent ſouvent le dégoût & l'indignation! Que veut dire une épître à *Marot*, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les ſots qui ſoient méchans? que ce paradoxe eſt ridicule!

Sylla, *Catilina*, *Céſar*, *Tibère*, *Néron* même, étaient-ils des ſots ? Le fameux duc de *Borgia* était-il un ſot ? Et avons-nous beſoin d'aller chercher des exemples dans l'hiſtoire ancienne ? Peut-on d'ailleurs ſouffrir la manière dure & contrainte dont cette idée fauſſe eſt exprimée ?

Et ſi par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'eſprit, examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque,
Et qu'en effet c'eſt un ſot ſous le maſque.

Le caſque de l'eſprit. Bon Dieu, eſt-ce ainſi que *Deſpréaux* écrivait ? Comment ſouffrir le langage de l'épître à M. le duc de *Noailles*, qu'il baptiſa, dans ſes dernières éditions, d'*épître à M. le comte de C...*

Jaçoit qu'en vous gloire & haute naiſſance
Soient alliés à titres & puiſſance,
Que de ſplendeurs & d'honneurs mérités
Votre maiſon luiſe de tous côtés,
Si toutefois ne ſont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'eſtime où vous êtes.

Ce malheureux burleſque, ce mélange impertinent du jargon du ſeizième ſiècle, & de notre langue, ſi mépriſé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un ſujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'eſt ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'eſt qu'on ne ſe retrouve jamais dans ſes peintures ; on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace :* point d'aménité, point de

douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Presque toutes ses épîtres roulent sur lui-même, sur ses querelles avec ses ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés : on ne se soucie pas plus de ses vers contre *la Motte*, que de ses roches de Salisburi: qu'importe?...

„ . . . . . Qu'entre ces roches nues
„ Qui par magie en ces lieux sont venues,
„ S'en trouve sept, trois de chacune part,
„ Une au dessus ; le tout fait par tel art,
„ Qu'il représente une porte effective,
„ Porte vraiment bien faite & bien naïve ;
„ Mais c'est le tout : car qui voudrait y voir
„ Tours ou châtel, doit ailleurs se pourvoir.

Ces détestables vers, & ce malheureux sujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaise tragédie que nous ayons? Nous sommes rassasiés de vers : une denrée trop commune est avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où la nation se rassemble est presque le seul genre de poësie qui nous intéresse aujourd'hui ; encore ne faudrait-il pas avoir des poëmes dramatiques tous les jours :

Namque voluptates commendat rarior usus.

LETTRES

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE ***,

Sur Rabelais & sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.

LETTRE PREMIERE.

SUR FRANÇOIS RABELAIS.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE votre alteſſe veut connaître à fond *Rabelais*, je commence par vous dire que ſa vie imprimée au devant de Gargantua eſt auſſi fauſſe & auſſi abſurde que l'hiſtoire de Gargantua même. On y trouve que le cardinal du *Belley* l'ayant mené à Rome, & ce cardinal ayant baiſé le pied droit du pape, & enſuite la bouche, *Rabelais* dit qu'il lui voulait baiſer le derrière, & qu'il fallait que le St Père commençât par le laver. Il y a des choſes que le reſpect du lieu, de la bienſéance & de la perſonne rend impoſſibles. Cette hiſtoriette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape eſt du même genre: on ſuppoſe qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé, parce que, diſait-il, ſon hôteſſe ayant voulu faire brûler un fagot, & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui ſuppoſe à Lyon eſt auſſi fauſſe & auſſi peu vraiſemblable : on prétend que, n'ayant ni de quoi payer ſon auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôteſſe ces étiquettes ſur des petits ſachets : *Poiſon*

pour faire mourir le roi, poiſon pour faire mourir la reine, &c. Il uſa, dit-on, de ce ſtratagème pour être conduit & nourri juſqu'à Paris, ſans qu'il lui en coûtât rien, & pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le temps même que le roi & toute la France pleuraient le dauphin *François* qu'on avait cru empoiſonné, & lorſqu'on venait d'écarteler *Montecuculi* ſoupçonné de cet empoiſonnement. Les auteurs de cette plate hiſtoriette n'ont pas fait réflexion que, ſur un indice auſſi terrible, on aurait jeté *Rabelais* dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait ſubi probablement la queſtion ordinaire & extraordinaire, & que dans des circonſtances auſſi funeſtes, & dans une accuſation auſſi grave, une mauvaiſe plaiſanterie n'aurait pas ſervi à ſa juſtification. Preſque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre à la vérité eſt un ramas des plus impertinentes & des plus groſſières ordures qu'un moine ivre puiſſe vomir; mais auſſi il faut avouer que c'eſt une ſatire ſanglante du pape, de l'Egliſe & de tous les événemens de ſon temps. Il voulut ſe mettre à couvert ſous le maſque de la folie; il le fait aſſez entendre lui-même dans ſon prologue: *Poſez le cas*, dit-il, *qu'au ſens littéral vous trouvez matières aſſez joyeuſes & bien correſpondantes au nom; toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant des ſirènes, ains à plus haut ſens interprêter ce que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien, rencontrant quelque os médullaire? c'eſt, comme dit Platon* lib. II de Rep. *la bête du monde plus philoſophe. Si vous l'avez, vous*

avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel ſoing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entamme, de quelle affection il le briſe, & de quelle diligence il le ſugce. Qui l'induict à ce faire ? quel eſt l'eſpoir de ſon étude ? quel bien prétend-il ? rien plus qu'ung peu de moüelle.

Mais qu'arriva-t-il ? très-peu de lecteurs reſſemblèrent au chien qui ſuce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os, c'eſt-à-dire, aux bouffonneries abſurdes, aux obſcénités affreuſes dont le livre eſt plein. Si malheureuſement pour *Rabelais* on avait trop pénétré le ſens du livre ; ſi on l'avait jugé ſérieuſement, il eſt à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux qui dans ce temps-là écrivaient contre l'Egliſe romaine.

Il eſt clair que *Gargantua* eſt *François I*, *Louis XII* eſt *Grand-gouſier*, quoiqu'il ne fût pas le père de *François ;* & *Henri II* eſt *Pantagruel :* l'éducation de *Gargantua* & le chapitre des *torches-cu* ſont une ſatire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes : les couleurs blanc & bleu déſignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouaſſes, eſt la guerre entre *Charles V* & *François I*, qui commença pour une querelle très-légère entre la maiſon de *Bouillon-la-Marck* & celle de *Chimay ;* & cela eſt ſi vrai que *Rabelais* appelle *Marckuet* le conducteur des fouaſſes par qui commença la noiſe.

Les moines de ce temps-là ſont peints très-naïvement ſous le nom de frère *Jean des Entomures*. Il n'eſt pas poſſible de méconnaître *Charles-Quint* dans le portrait de *Picrocole*.

A l'égard de l'Eglise, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre au chapitre XXXIX, voici comme il s'exprime : „ Que DIEU est bon qui nous donne ce „ bon piot ! j'advoue DIEU que si j'eusse été au temps „ de JESUS-CHRIST, j'eusse bien engardé que les „ Juifs l'eussent prins au jardin d'Olivet. Ensemble „ le diable me faille si j'eusse failli à couper les jarrêts „ à messieurs les apôtres qui fuirent tant lâchement „ après qu'ils eurent bien soupé, & laissèrent leur „ bon maître au besoing. Je hais plus que poison „ un homme qui fuit quand il faut jouer des cou- „ teaux. Hon, que je ne suis roi de France pour „ quatre-vingts ou cent ans ! par-Dieu, je vous „ accoutrerais en chiens courtaults les fuyards de „ Pavie. „

On ne peut se méprendre à la généalogie de *Gargantua*, c'est une parodie très-scandaleuse de la généalogie la plus respectable. *De ceux-là*, dit-il, *sont venus les géants, & par eux Pantagruel ; le premier fut Calbrot, qui engendra Sarabroth,*

Qui engendra Faribroth,

Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupe, & qui régna du temps du déluge ;

Qui engendra Happe-mouche, qui le premier inventa de fumer les langues de bœuf ;

Qui engendra Fout-ânon,

Qui engendra Vit-de-grain,

Qui engendra Grand-gousier,

Qui engendra Gargantua,

Qui engendra le noble Pantagruel mon maître.

On ne s'eſt jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva *Pantagruel* dans la bibliothèque de St Victor, c'eſt *biga ſalutis*, *braguetta juris*, *pantouſla decretorum*, la couille-barine des preux, le décret de l'univerſité de Paris ſur la gorge des filles; l'apparition de *Gertrude* à une nonain en mal d'enfant, le moutardier de pénitence, *tartareus de modo cacandi*, l'invention de Ste Croix par les clercs de fineſſe, le couillage des promoteurs, la cornemuſe des prélats, la profiterole des indulgences, *utrum chimera in vacuo bombinans poſſit comedere ſecundas intentiones; quæſtio debatuta per decem hebdomadas in concilio Conſtantienſi;* les brimborions des céleſtins, la ratoire des théologiens, *chacouillonis de magiſtro*, les aiſes de la vie monacale, la patenôtre du ſinge, les gréſillons de dévotion, le viédaſe des abbés, &c.

Lorſque *Panurge* demande conſeil à frère *Jean des Entomures* pour ſavoir s'il ſe mariera & s'il ſera cocu, frère *Jean* récite ſes litanies. Ce ne ſont pas les litanies de la Vierge, ce ſont les litanies du c. mignon, c. moignon, c. patté, c. laité &c. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un laïque: mais dans un prêtre!

Après cela, *Panurge* va conſulter le théologal *Hipotadée*, qui lui dit qu'il ſera cocu, s'il plaît à DIEU. *Pantagruel* va dans l'île des lanternois; ces lanternois ſont les ergoteurs théologiques qui commencèrent, ſous le règne de *Henri II*, ces horribles diſputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'île de Tohu-Bohu, c'eſt-à-dire de la confuſion, eſt l'Angleterre qui changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII.*

On voit assez que l'île de Papefiguière désigne les hérétiques. On connaît les papimanes; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à *Panurge* s'il est assez heureux pour avoir vu le St Père; *Panurge* répond qu'il en a vu trois, & qu'il n'y a guère profité. La loi de *Moïse* est comparée à celle de *Cybèle*, de *Diane*, de *Numa;* les décrétales sont appelées *décrotoires*. *Panurge* assure que, s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *clémentines*, il en eut des hémorrhoïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes qu'on appelle *messes sèches*, & *Panurge* dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. *Pantagruel* va consulter l'oracle de la dive bouteille pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces, & boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. *Epistémon* s'écrie en chemin : *Vivat, fiat, pipat, bibat, c'est le secret de l'Apocalypse*. Frère *Jean des Entomures* demande une charretée de filles pour se reconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On rencontre les gastrolacs, c'est-à-dire des possédés. *Gaster* invente le moyen de n'être pas blessé par le canon; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'île où est l'oracle de la dive bouteille, ils abordent à l'île Sonnante, où sont cagots, clergots, monagots, prétregots, abbégots, évégots, cardingots, & enfin le papegot qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'île Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans & les plus maniaques de toute l'île.

La fable de l'âne & du cheval, la défense faite aux

ânes de baudouiner dans l'écurie, & la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, sont des emblèmes assez intelligibles du célibat des prêtres & des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *sont admis devant le papegot. Panurge* veut jeter *une pierre à un évégo* qui ronflait à la grand'-messe; maître *Editue*, c'est-à-dire maître sacristain, l'en empêche en lui disant : *Homme de bien, frappe, feris, tue & meurtris tous rois, princes du monde en trahison, par venin ou autrement quand tu voudras, déniche des cieux les anges, de tout auras pardon du papegot : ces sacrés oiseaux ne touches.*

De l'île Sonnante on va au royaume de Quintessence, ou Enteléchie; or Enteléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu, & dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape; mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la cour de Rome.

Les ordres mendians habitent l'île des frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que *Panurge* fait sur leurs g..... Combien sont-elles ? *Vingt.* Combien en voudriez-vous ? *Cent.*

Le remuement des fesses quel est-il ? *dru.*

Que disent-elles en culetant ? *mot.*

Vos cas quels sont-ils ..... ? *grands.*

Quantesfois par jour ? *Six.* Et de nuit ? *Dix.*

Enfin l'on arrive à l'oracle de la dive bouteille. La coutume alors dans l'Eglise était de présenter de l'eau

aux communians laïques pour faire passer l'hostie; & c'est encore l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de JESUS-CHRIST. L'Eglise romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi-bien que les os & la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin, & ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'île de l'oracle de la dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife *Bachuc* en donna à boire aux pélerins en leur disant ces mots : „ Jadis ung capitaine juif, docte & chevaleureux, „ conduisant son peuple par les déserts en extrême „ famine, impétra des cieux la manne, laquelle leur „ était de goût tel par imagination que paravant leur „ étaient réellement les viandes. Ici de même beuvans „ de cette liqueur mirifique sentirez goût de tel vin „ comme l'aurez imaginé. Or *imaginez* & *beuvez* : ce „ que nous feimes : puis s'écria *Panurge*, disant : „ Par-Dieu, c'est ici vin de Baune, meilleur que „ oncques jamais je beus, ou je me donne à nonante „ & seize diables. „

Le fameux doyen d'Irlande *Swift* a copié ce trait dans son Conte du tonneau, ainsi que plusieurs autres. Milord *Pierre* donne à *Martin* & à *Jean* ses frères un morceau de pain sec pour leur dîner, & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que *Rabelais* dédia la partie de son livre, qui contient cette sanglante satire de l'Eglise romaine, au cardinal *Odet de Châtillon*, qui n'avait pas encore levé le masque, & ne s'était pas

déclaré pour la religion protestante. Son livre fut imprimé avec privilége ; & le privilége pour cette satire de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures, dont on fesait en ce temps-là beaucoup plus de cas que des papegots & des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France ; parce que tout y est entassé sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait si hautement de l'ancien & du nouveau testament était curé. Comment mourut-il ? en disant : *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illustre M. *le Duchat* a chargé de notes pédantesques cet étrange ouvrage dont il s'est fait quarante éditions. Observez que *Rabelais* vécut & mourut chéri, fêté, honoré ; & qu'on fit mourir dans les plus affreux supplices ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

LETTRE II.

Sur les prédéceſſeurs de Rabelais en Allemagne, & en Italie, & d'abord du livre intitulé Litteræ virorum obſcurorum.

MONSEIGNEUR,

VOTRE alteſſe me demande ſi, avant *Rabelais*, on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement ſon modèle a été le recueil des lettres des *gens obſcurs*, qui parut en Allemagne au commencement du ſeizième ſiècle : ce recueil eſt en latin ; mais il eſt écrit avec autant de naïveté & de hardieſſe que *Rabelais*. Voici une ancienne traduction d'un paſſage de la vingt-huitième lettre.

„ Il y a concordance entre les ſacrés cahiers & les „ fables poëtiques, comme le pourrez noter du „ ſerpent *Python*, occis par *Apollon*, comme le dit le „ pſalmiſte : *Ce dragon qu'avez formé pour vous en „ gauſſer. Saturne*, vieux père des dieux qui mange „ ſes enfans, eſt en Ezéchiel, lequel dit : *Vos pères „ mangeront leurs enfans. Diane* ſe pourmenant avec „ force vierges eſt la bienheureuſe vierge *Marie*, „ ſelon le pſalmiſte, lequel dit : *Vierges viendront après „ elle. Caliſto* déflorée par *Jupiter*, & retournant au „ ciel, eſt en Matthieu chap. XII : *Je reviendrai „ dans la maiſon dont je ſuis ſortie. Aglaure* tranſmuée

„ en

„ en pierre se trouve en Job chap. XLII : *Son cœur* „ *s'endurcira comme pierre. Europe* engrossée par *Jupiter* „ est en Salomon : *Ecoute, fille, vois, & incline ton* „ *oreille; car le roi t'a concupiscée. Ezéchiel* a prophétisé „ d'*Actéon* qui vit la nudité de *Diane : Tu étais nue,* „ *j'ai passé par-là; & je t'ai vue.* Les poëtes ont écrit „ que *Bacchus* est né deux fois, ce qui signifie le „ CHRIST, né *avant les siècles & dans le siècle. Sémélé* „ qui nourrit *Bacchus* est le prototype de la bienheu- „ reuse vierge; car il est dit en Exode : *Prends cet* „ *enfant, nourris-le-moi, & tu auras salaire.* „

Ces impiétés sont encore moins voilées que celles de *Rabelais.*

C'est beaucoup que dans ce temps-là on commençât en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître *Acacius Lampirius* une raillerie assez forte sur la conjuration qu'on employait pour se faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre un cheveu de la fille : on le plaçait d'abord dans son haut-de-chausse : on fesait une confession générale, & l'on fesait dire trois messes, pendant lesquelles on mettait le cheveu autour de son cou : on allumait un cierge béni au dernier évangile, & on prononçait cette formule : *O cierge! je te conjure par la vertu du* DIEU *tout-puissant, par les neuf chœurs des anges, par la vertu gosdriene, amène-moi icelle fille en chair & en os, afin que je la saboule à mon plaisir &c.*

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en français; il y a surtout une lettre de *Pierre de la Charité*, messager de grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en français les équivoques

latines : il s'agit de savoir si le pape peut rendre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de *Jean de Schwinfordt*, maître-ès-arts, où l'on soutient que JESUS-CHRIST a été moine, *St Pierre* prieur du couvent, *Judas Iscariote* maître d'hôtel, & l'apôtre *Philippe* portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence *Jacques Hoestrat* (grande rue) ci-devant inquisiteur : Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, & je lui dis : Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend ? Il me répondit : *Je suis celui qui suis;* Je lui dis alors : Vous êtes maître *Jacques Grande rue;* sacré char d'*Elie*, dis-je, comment diable êtes-vous à pied ? c'est un scandale ; *ce qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange & en merde. Il me répondit : *Ils sont venus en chariots & sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis : Par le Seigneur il est grande pluie & grand froid. Il leva les mains au ciel en disant : *Rosée du ciel, tombez d'en-haut, & que les nuées du ciel pleuvent le juste.*

Il faut avouer que voilà précisément le style de *Rabelais*. Et je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les yeux ces lettres des *gens obscurs*, lorsqu'il écrivit son *Gargantua* & son *Pantagruel*.

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands-hommes, alla vîte sonner à la porte des cordeliers pour se faire faire un bâtard, est absolument dans le goût de notre maître *François*.

Les mêmes obscénités & les mêmes scandales fourmillent dans ces deux singuliers livres.

Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais.

L'ITALIE, dès le quatorzième siècle, avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez seulement dans *Bocace* la confession de *Ser Ciapelleto* à l'article de la mort. Son confesseur l'interroge; il lui demande s'il n'est jamais tombé dans le péché d'orgueil: Ah! mon pere, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaisance en moi-même, en réfléchissant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie.—Avez-vous été gourmand?—Hélas oui, mon père; car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeûné au pain & à l'eau trois fois par semaine; mais j'ai mangé mon pain quelquefois, avec tant d'appétit & de délice, que ma gourmandise a sans doute déplu à DIEU.—Et l'avarice, mon fils?—Hélas! mon père, je suis coupable du péché d'avarice, pour avoir fait quelquefois le commerce, afin de donner tout mon gain aux pauvres.—Vous êtes-vous mis quelquefois en colère?—Oh tant! quand je voyais le service divin si négligé, & les pécheurs ne pas observer les commandemens de DIEU, comme je me mettais en colère!

Ensuite *Ser Ciapelleto* s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de dimanche; le confesseur le rassure, & lui dit que DIEU lui pardonnera; le pénitent fond en larmes, & lui dit que DIEU ne lui pardonnera jamais; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère, que c'était un crime irrémissible; ma pauvre mère, dit-il, qui

m'a porté neuf mois dans son ventre le jour & la nuit, & qui me portait dans ses bras quand j'étais petit ! Non, DIEU ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant !

Enfin, cette confession étant devenue publique, on fait un saint de *Ciapelleto*, qui avait été le plus grand fripon de son temps.

Le chanoine *Luigi Pulci* est beaucoup plus licencïeux dans son poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par oser tourner en ridicule les premiers versets de l'évangile de *St Jean*.

In principio era il verbo appresso a Dio,
Ed era Iddio il Verbo, e il Verbo lui,
Questo era il principio al parer mio &c.

J'ignore après tout, si c'est par naïveté, ou par impiété que le *Pulci* ayant mis l'évangile à la tête de son poëme, le finit par le *Salve Regina;* mais soit puérilité, soit audace, cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de *Morgante* à *Margutte :* ce *Margutte* demande à *Morgante* s'il est chrétien ou musulman.

E se gli crede in Cristo ô in Maometto.
Rispose allor Margutte, per dir te l' tosto,
Io non credo più al nero che al azzurro;
Ma nel Cappone o lesso o voglia arrosto.
. . . . . .
Ma sopra tutto nel bon vino ho fede.
. . . . . .
Or queste son' tre virtu cardinale !
La gola, il dado, e'l culo come io t'ho detto.

Une chose bien étrange, c'est que presque tous les écrivains italiens des quatorzième, quinzième & seizième siècles ont très-peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte & les premiers pontifes, plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido*.

Il longo conversar genera noia,
E la noia il fastidio, e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont prises *Machiavel*, l'*Arioste*, l'*Aretin*, l'archevêque de Bénévent *la Casa*, le cardinal *Bembo*, *Pomponace*, *Cardan* & tant d'autres savans, sont assez connues. Les papes n'y faisaient nulle attention; & pourvu qu'on achetât des indulgences & qu'on ne se mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressemblaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs dieux, mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu. (*a*) Il n'y eut que *Giordano Bruno*, qui ayant bravé l'inquisiteur à Venise, & s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme si puissant & si dangereux, fut recherché pour son livre *della bestia trionfante;* on le fit périr par le supplice du feu, supplice inventé parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre très-rare est pis qu'hérétique; l'auteur n'admet que la loi des patriarches, la loi naturelle;

(*a*) Nous citons tous ces scandales en les détestant, & nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux les sentimens qui nous animent.

il fut composé & imprimé à Londres chez le lord *Philippe Sidney*, l'un des plus grands-hommes d'Angleterre, favori de la reine *Elisabeth*.

Parmi les incrédules on range communément tous les princes & les politiques d'Italie des quatorzième, quinzième & seizième siècles. On prétend que si le pape *Sixte IV* avait eu de la religion, il n'aurait pas trempé dans la conjuration des *Pazzi*, pour laquelle on pendit l'archevêque de Florence en habits pontificaux aux fenêtres de l'hôtel de ville. Les assassins des *Médicis*, qui exécutèrent leur parricide dans la cathédrale au moment que le prêtre montrait l'eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'eucharistie : il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un *Alexandre VI*, qui fesait périr par le stylet, par la corde, ou par le poison, tous les petits princes dont il ravissait les Etats, & qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis* dans le temps qu'ils rendaient les derniers soupirs.

On ne tarit point sur ces affreux exemples. Hélas ! Monseigneur, que prouvent-ils ? que le frein d'une religion pure, dégagée de toutes les superstitions qui la déshonorent & qui peuvent la rendre incroyable, était absolument nécessaire à ces grands criminels. Si la religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité & moins de forfaits. Quiconque croit fermement un DIEU rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime, tremblera sur le point d'assassiner un homme innocent, & le poignard lui tombera des mains ; mais les Italiens alors ne connaissant le christianisme que par des légendes ridicules, par les sottises

& les fourberies des moines, s'imaginaient qu'il n'eſt aucune religion, parce que leur religion ainſi déshonorée leur paraiſſait abſurde. De ce que *Savonarole* avait été un faux prophète, ils concluaient qu'il n'y a point de DIEU; ce qui eſt un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces temps affreux leur fit commettre mille crimes : leur philoſophie non moins affreuſe étouffa leurs remords ; ils voulurent anéantir le DIEU qui pouvait les punir.

LETTRE III.

Sur Vanini.

MONSEIGNEUR,

VOUS me demandez des mémoires ſur *Vanini;* je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la ſection troiſième de l'article ATHÉISME du Dictionnaire philoſophique : j'ajouterai aux ſages réflexions que vous y trouverez, qu'on imprima une vie de *Vanini* à Londres en 1717. Elle eſt dédiée à milord *North and Grei.* C'eſt un français réfugié ſon chapelain qui en eſt l'auteur. C'eſt aſſez de dire, pour faire connaître le perſonnage, qu'il s'appuie dans ſon hiſtoire ſur le témoignage du jéſuite *Garaſſe*, le plus abſurde & le plus inſolent calomniateur, & en même temps le plus ridicule écrivain qui jamais ait été chez les jéſuites. Voici les paroles de *Garaſſe*, citées par le

chapelain, & qui se trouvent en effet dans la doctrine curieuse de ce jésuite page 144.

„ Pour *Lucile Vanin*, il était napolitain, homme „ de néant, qui avait rodé toute l'Italie en cher- „ cheur de repues franches, & une bonne partie de „ la France en qualité de pédant. Ce méchant „ belistre étant venu en Gascogne en 1617, fesait „ état d'y semer avantageusement son ivraie, & „ faire riche moisson d'impiété, cuidant avoir „ trouvé des esprits susceptibles de ses propositions. „ Il se glissait dans les noblesses effrontément pour „ y piquer l'escabelle aussi franchement que s'il eût „ été domestique, & apprivoisé de tout temps à „ l'humeur du pays; mais il rencontra des esprits „ plus forts & résolus à la défense de la vérité qu'il „ ne s'était imaginé. „

Que pouvez-vous penser, Monseigneur, d'une vie écrite sur de pareils mémoires? Ce qui vous surprendra davantage, c'est que lorsque ce malheureux *Vanini* fut condamné, on ne lui représenta aucun de ses livres dans lesquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu athéisme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre napolitain étaient des livres de théologie & de philosophie, imprimés avec privilége & approuvés par des docteurs de la faculté de Paris. Ses dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, & qu'on ne peut guère condamner que comme un ouvrage très-ennuyeux, furent honorés des plus grands éloges en français, en latin & même en grec. On voit surtout parmi ces éloges ces vers d'un fameux docteur de Paris.

Vaninus, vir mente potens ſophiæque magiſter
Maximus, Italiæ decus & nova gloria gentis.

Ces deux vers furent imités depuis en français :

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,
Vanini fait connaître & chérir la ſageſſe.

Mais tous ces éloges ont été oubliés : & on ſe ſouvient ſeulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer qu'on brûle quelquefois les gens un peu légérement ; témoin *Jean Hus*, *Jérôme de Prague*, le conſeiller *Anne Dubourg*, *Servet*, *Antoine*, *Urbain Grandier*, la maréchale d'*Ancre*, *Morin* & *Jean Calas* ; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que preſque toutes les ſectes chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes, horreur inconnue aux Perſans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la république romaine, & à tous les peuples de l'antiquité ; horreur à peine abolie parmi nous, & qui fera rougir nos enfans d'être ſortis d'aïeux ſi abominables.

LETTRE IV.

Sur les auteurs anglais ; & particulièrement de Warburton.

MONSEIGNEUR,

VOTRE alteſſe demande qui ſont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non-ſeulement contre l'Egliſe romaine, mais contre l'Egliſe chrétienne ; le nombre en eſt prodigieux, ſurtout en Angleterre. Un des premiers eſt le lord *Herbert de Cherburi*, mort en 1648, connu par ſes traités de la religion des laïques, & de celle des gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait ſa ſanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai pontife eſt le magiſtrat ; cette doctrine ſouleva tout le clergé. On cria au ſcandale, à la nouveauté. Pour du ſcandale, c'eſt-à-dire de ce qui fait tomber, il y en avait ; mais de la nouveauté, non ; car en Angleterre le roi était dès long-temps le chef de l'Egliſe. L'impératrice de Ruſſie en eſt le chef dans un pays plus vaſte que l'empire romain. Le ſénat dans la république était le chef de la religion, & tout empereur romain était ſouverain pontife.

Le lord *Shaftesbury* ſurpaſſa de bien loin *Herbert* & *Hobbes* pour l'audace & pour le ſtyle. Son mépris pour la religion chrétienne éclate trop ouvertement.

La religion naturelle de *Woolaſton* eſt écrite avec bien plus de ménagement ; mais n'ayant pas les agrémens de milord *Shaftesbury*, ce livre n'a été guère lu que des philoſophes.

De Toland.

Toland a porté des coups beaucoup plus violens. C'était une ame fière & indépendante ; né dans la pauvreté, il pouvait s'élever à la fortune s'il avait été plus modéré. La perſécution l'irrita ; il écrivit contre la religion chrétienne par haine & par vengeance.

Dans ſon premier livre intitulé *la religion chrétienne ſans myſtères*, il avait écrit lui-même un peu myſtérieuſement, & ſa hardieſſe était couverte d'un voile. On le condamna, on le pourſuivit en Irlande : le voile fut bientôt déchiré. Ses *Origines judaiques*, ſon *Nazaréen*, ſon *Pantéiſticon* furent autant de combats qu'il livra ouvertement au chriſtianiſme. Ce qui eſt étrange, c'eſt qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus circonſpect de ſes ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accuſa d'avoir fini ſon *Pantéiſticon* par cette prière blaſphématoire qui ſe trouve en effet dans quelques éditions. *Omnipotens & ſempiterne Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitiùs ut qui heſternis poculis ægroti facti ſunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum. Amen !*

Mais comme cette profanation était une parodie d'une prière de l'Egliſe romaine, les Anglais n'en

furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de *Toland;* elle avait été faite deux cents ans auparavant en France par une société de buveurs ; on la trouve dans le *Carême allégorisé*, imprimé en 1563. Ce fou de jésuite *Garasse* en parle dans sa *Doctrine curieuse*, livre II, page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721. Ses dernières paroles furent *je vais dormir*. Il y a encore quelques pièces de vers en l'honneur de sa mémoire ; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'Eglise anglicane.

De Locke.

C'EST à tort qu'on a compté le grand philosophe *Locke* parmi les ennemis de la religion chrétienne. Il est vrai que son livre *du christianisme raisonnable* s'écarte assez de la foi ordinaire ; mais la religion des primitifs appelés *trembleurs*, qui fait une si grande figure en Pensilvanie, est encore plus éloignée du christianisme ordinaire ; & cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parce qu'il était persuadé que DIEU, le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment & la pensée à la matière. M. de *Voltaire* l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que DIEU peut conserver éternellement l'atome, la monade qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre & saint prêtre *Gassendi*, pieux défenseur de ce que la doctrine

d'*Epicure* peut avoir de bon. Voyez sa fameuse lettre à *Descartes*.

„ D'où vous vient cette notion? Si elle procède „ du corps, il faut que vous ne soyez pas sans „ extension. Apprenez-nous comment il se peut faire „ que l'espèce ou l'idée du corps, qui est étendu, „ puisse être reçue dans vous, c'est-à-dire dans une „ substance non étendue..... Il est vrai que „ vous connaissez que vous pensez, mais vous igno- „ rez quelle espèce de substance vous êtes, vous „ qui pensez, quoique l'opération de la pensée vous „ soit connue. Le principal de votre essence vous „ est caché, & vous ne savez point quelle est la „ nature de cette substance, dont l'une des opéra- „ tions est de penser &c. „

Locke mourut en paix disant à Mme *Masham* & à ses amis qui l'entouraient: *La vie est une pure vanité.*

De l'évêque Tailor & de Tindal.

On a mis peut-être avec autant d'injustice, *Tailor* évêque de Cannor parmi les mécréans, à cause de son livre du *Guide des douteurs*.

Mais pour le docteur *Tindal* auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde*, il a été constamment le plus intrépide soutien de la religion naturelle, ainsi que de la maison royale de *Hanovre*. C'était un des plus savans hommes d'Angleterre dans l'histoire. Il fut honoré jusqu'à sa mort d'une pension de deux cents livres sterling. Comme il ne goûtait pas les livres de *Pope*, qu'il le trouvait absolument sans génie & sans imagination, & ne lui accordait que le talent

de verſifier & de mettre en œuvre l'eſprit des autres, *Pope* fut ſon implacable ennemi. *Tindal* de plus était un whig ardent, & *Pope* un jacobite. Il n'eſt pas étonnant que *Pope* l'ait déchiré dans ſa Dunciade, ouvrage imité de *Dryden*, & trop rempli de baſſeſſes & d'images dégoûtantes.

De Collins.

UN des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été *Antoine Collins* grand-tréſorier de la comté d'Eſſex, bon métaphyſicien, & d'une grande érudition. Il eſt triſte qu'il n'ait fait uſage de ſa profonde dialectique que contre le chriſtianiſme. Le docteur *Clarke*, célébre ſocinien, auteur d'un très-bon livre où il démontre l'exiſtence de DIEU, n'a jamais pu répondre aux livres de *Collins* d'une manière ſatisfeſante, & a été réduit aux injures.

Ses *Recherches philoſophiques* ſur la liberté de l'homme, ſur les fondemens de la religion chrétienne, ſur les prophéties littérales, ſur la liberté de penſer, ſont malheureuſement demeurés des ouvrages victorieux.

De Wolſton.

LE trop fameux *Thomas Wolſton*, maître-ès-arts de Cambridge, ſe diſtingua vers l'an 1726 par ſes diſcours contre les miracles de JESUS-CHRIST, & leva l'étendard ſi hautement qu'il feſait vendre à Londres ſon ouvrage dans ſa propre maiſon. On en fit trois éditions coup ſur coup de dix mille exemplaires chacune.

Personne n'avait encore porté si loin la témérité & le scandale. Il traite de contes puériles & extravagans les miracles & la résurrection de notre Sauveur. Il dit que quand JESUS-CHRIST changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déjà ivres, c'est qu'apparemment il fit du punch. DIEU emporté par le diable sur le pinacle du temple, & sur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blasphême monstrueux. Le diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier séché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues, la transfiguration de JESUS, ses habits devenus tout blancs, sa conversation avec *Moïse* & *Elie*, enfin toute son histoire sacrée est travestie en roman ridicule. *Wolston* n'épargne pas les termes les plus injurieux & les plus mépriſans. Il appelle souvent notre Seigneur JESUS-CHRIST *The fellow*, ce compagnon, ce garnement, *a wanderer*, un vagabond, *a mendicant fryar*, un frère coupe-chou mendiant.

Il se sauve pourtant à la faveur du sens mystique en disant que ces miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur.

Il y eut un jour une dévote qui, en le voyant passer dans la rue, lui cracha au visage. Il s'essuia tranquillement & lui dit: *C'est ainsi que les Juifs ont traité votre* DIEU. Il mourut en paix en disant: *T'is a pass every man must come to*, c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le *Dictionnaire historique portatif* de l'abbé *Ladvocat* & dans un nouveau dictionnaire portatif où les mêmes erreurs

ſont copiées, que *Wolſton* eſt mort en priſon en 1733. Rien n'eſt plus faux, pluſieurs de mes amis l'ont vu dans ſa maiſon; il eſt mort libre chez lui.

De Warburton.

ON a regardé *Warburton* évêque de Gloceſter, comme un des plus hardis infidelles qui aient jamais écrit, parce qu'après avoir commenté *Shakeſpeare*, dont les comédies, & même quelquefois les tragédies fourmillent de quolibets licencieux, il a ſoutenu dans ſa légation de *Moïſe* que DIEU n'a point enſeigné à ſon peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il ſe peut qu'on ait jugé cet évêque trop durement, & que l'orgueil & l'eſprit ſatirique qu'on lui reprocha aient ſoulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de ſon ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée, dans leſquels il ne traite pas même ſon ſujet, & qui de plus ſont contraires à ſon ſujet, puiſqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les légiſlateurs ont établi pour principes de leurs religions, l'immortalité de l'ame; en quoi même *Warburton* ſe trompe; car ni *Sanchoniathon* le phénicien, ni le livre des *cinq Kings* chinois, ni *Confucius* n'admettent ce principe.

Mais jamais *Warburton* dans tous ſes faux-fuyans n'a pu répondre aux grands argumens perſonnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les ſages ont poſé pour fondement de la religion l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes

après

après la mort ; or *Moïse* n'en parle ni dans ſon Décalogue, ni dans aucune de ſes lois ; donc *Moïse*, de votre aveu, n'était pas un ſage.

Ou il était inſtruit de ce grand dogme, ou il l'ignorait. S'il en était inſtruit, il eſt coupable de ne l'avoir pas enſeigné : s'il l'ignorait, il était indigne d'être légiſlateur.

Ou DIEU inſpirait *Moïse*, ou ce n'était qu'un charlatan. Si DIEU inſpirait *Moïse*, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame ; & s'il ne lui a pas appris ce que tous les Egyptiens ſavaient, DIEU l'a trompé & a trompé tout ſon peuple. Si *Moïse* n'était qu'un charlatan, vous détruiſez toute la loi moſaïque, & par conſéquent vous ſapez par le fondement la religion chrétienne bâtie ſur la moſaïque. Enfin, ſi DIEU a trompé *Moïse*, vous faites de l'être infiniment parfait un ſéducteur & un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blaſphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en diſant que DIEU payait ſon peuple comptant, en le puniſſant temporellement de ſes tranſgreſſions, & en le récompenſant par les biens de la terre quand il était fidelle. Cette évaſion eſt pitoyable ; car combien de tranſgreſſeurs ont paſſé leurs jours dans les délices ! témoin *Salomon*. Ne faut-il pas avoir perdu le bon ſens ou la pudeur, pour dire que chez les Juifs aucun ſcélérat n'échappait à la punition temporelle ? N'eſt-il pas parlé cent fois du bonheur des méchans dans l'Ecriture ?

Nous ſavions avant vous que ni le Décalogue ni le Lévitique ne ſont mention de l'immortalité de l'ame, ni de ſa ſpiritualité, ni des peines & des

récompenſes dans une autre vie ; mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui eſt pardonnable à un laïque ne l'eſt pas à un prêtre ; & ſurtout vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à *Warburton ;* il a répondu par des injures atroces, & il a cru enfin qu'il avait raiſon, parce que ſon évêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'eſt déclarée contre lui malgré ſes guinées. Il s'eſt rendu odieux par la virulence de ſon inſolent caractère beaucoup plus que par l'abſurdité de ſon ſyſtème.

De Bolingbroke.

MILORD *Bolingbroke* a été plus audacieux que *Warburton*, & de meilleure foi. Il ne ceſſe de dire dans ſes *Œuvres philoſophiques* que les athées ſont beaucoup moins dangereux que les théologiens ; il raiſonnait en miniſtre d'Etat qui ſavait combien de ſang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre; mais il devait s'en tenir à proſcrire la théologie & non la religion chrétienne dont tout homme d'Etat peut tirer de très-grands avantages pour le genre-humain, en la reſſerrant dans ſes bornes ſi elle les a franchies. On a publié après la mort du lord *Bolingbroke* quelques-uns de ſes ouvrages plus violens encore que ſon *recueil philoſophique ;* il y déploie une éloquence funeſte. Perſonne n'a jamais écrit rien de plus fort ; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il eſt triſte qu'un ſi ſublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très-utile en élaguant ſes branches, & en nettoyant ſa mouſſe.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analyſerait les rayons du ſoleil, qu'on électriſerait avec le tonnerre, & qu'on découvrirait la loi de la gravitation univerſelle, loi qui préſide à l'univers ? Il eſt temps, ſelon *Bolingbroke*, qu'on banniſſe la théologie comme on a banni l'aſtrologie judiciaire, la ſorcellerie, la poſſeſſion du diable, la baguette divinatoire, la panacée univerſelle & les jéſuites. La théologie n'a jamais ſervi qu'à renverſer les lois & qu'à corrompre les cœurs ; elle ſeule fait les athées ; car le grand nombre des théologiens qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette ſcience chimérique, n'en fait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt, ſelon la ſignification du mot, la ſcience de DIEU. Or les poliſſons qui ont profané cette ſcience, ont donné de DIEU des idées abſurdes ; & de-là ils concluent que la Divinité eſt une chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être ſaigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a eu de mauvais médecins ; c'eſt nier la connaiſſance du cours des aſtres, parce qu'il y a eu des aſtrologues ; c'eſt nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorans que ces petits théologiens, diſent : Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en DIEU, pourquoi y croirions-nous ? Voilà quelle eſt la ſuite

funeste de l'esprit théologique. Une fausse science fait les athées, une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité: elle rend juste & sage celui que l'abus de la théologie a rendu inique & insensé.

De Thomas Chubb.

Thomas Chubb est un philosophe formé par la nature. La subtilité de son génie, dont il abusa, lui fit embrasser non-seulement le parti des sociniens qui ne regardent JESUS-CHRIST que comme un homme, mais enfin celui des théistes rigides qui reconnaissent un Dieu, & n'admettent aucun mystère. Ses égaremens sont méthodiques: il voudrait réunir tous les hommes dans une religion qu'il croit épurée parce qu'elle est simple. Le mot de *christianisme* est à chaque page dans ses divers ouvrages, mais la chose ne s'y trouve pas. Il ose penser que JESUS-CHRIST a été de la religion de *Thomas Chubb;* mais il n'est pas de la religion de JESUS-CHRIST. Un abus perpétuel des mots est le fondement de sa persuasion. JESUS-CHRIST a dit: Aimez DIEU & votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. *Chubb* s'en tient à ces paroles, il écarte tout le reste. Notre Sauveur lui paraît un philosophe comme *Socrate*, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les superstitions & les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de lecteurs.

LETTRE V.

Sur Swift.

IL est vrai, Monseigneur, que je ne vous ai point parlé de *Swift;* il mérite un article à part; c'est le seul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaisant. C'est une chose bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir osé tourner la religion chrétienne en ridicule, aient été deux prêtres ayant charge d'ames. *Rabelais* fut curé de Meudon, & *Swift* fut doyen de la cathédrale de Dublin; tous deux lancèrent plus de sarcasmes contre le christianisme que *Molière* n'en a prodigué contre la médecine; & tous deux vécurent & moururent paisibles, tandis que d'autres hommes ont été persécutés, poursuivis, mis à mort pour quelques paroles équivoques.

Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Le *Conte du tonneau* du doyen *Swift* est une imitation des *trois anneaux*. La fable de ces trois anneaux est fort ancienne; elle est du temps des croisades. C'est un vieillard qui laissa en mourant une bague à chacun de ses trois enfans; ils se battirent à qui aurait la plus belle; on reconnut enfin, après de longs débats, que les trois bagues étaient parfaitement semblables. Le bon vieillard est le théisme,

les trois enfans ſont la religion juive, la chrétienne & la muſulmane.

L'auteur oublia les religions des mages & des brachmanes, & beaucoup d'autres ; mais c'était un arabe qui ne connaiſſait que ces trois ſectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'empereur *Fréderic II* & à ſon chancelier *Vineis*, qu'on accuſe d'avoir compoſé le livre *de tribus impoſtoribus*, qui, comme vous ſavez, n'a jamais exiſté.

Le conte des *trois anneaux* ſe trouve dans quelques anciens recueils : le docteur *Swift* lui a ſubſtitué trois juſtaucorps : l'introduction à cette raillerie impie eſt digne de l'ouvrage ; c'eſt une eſtampe où ſont repréſentées trois manières de parler en public ; la première eſt le théâtre d'*Arlequin* & de *Gilles ;* la ſeconde eſt un prédicateur dont la chaire eſt la moitié d'une futaille ; la troiſième eſt l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre harangue le peuple.

Un prédicateur entre *Gilles* & un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre eſt une hiſtoire allégorique des trois principales ſectes qui diviſent l'Europe méridionale, la romaine, la luthérienne & la calviniſte ; car il ne parle pas de l'Egliſe grecque, qui poſſède ſix fois plus de terrain qu'aucune des trois autres, & il laiſſe là le mahométiſme bien plus étendu que l'Egliſe grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon-homme de père a légué trois juſtaucorps tout unis, & de la même couleur, ſont *Pierre*, *Martin* & *Jean ;* c'eſt-à-dire le pape, *Luther* & *Calvin*. L'auteur fait faire plus d'extravagances à ces trois héros que *Cervantes* n'en

attribue à son dom *Quichotte*, & l'*Arioste* à son *Roland*; mais milord *Pierre* est le plus maltraité des trois frères. Le livre est très-mal traduit en français; il n'était pas possible de rendre le comique dont il est assaisonné; ce comique tombe souvent sur des querelles entre l'Eglise anglicane & la presbytérienne, sur des usages, sur des aventures que l'on ignore en France, & sur des jeux de mots particuliers à la langue anglaise. Par exemple, le mot qui signifie *une bulle du pape* en français signifie aussi en anglais *un bœuf*. C'est une source d'équivoques & de plaisanteries entièrement perdues pour un lecteur français.

Swift était bien moins savant que *Rabelais*, mais son esprit est plus fin & plus délié; c'est le *Rabelais* de la bonne compagnie. Les lords *Oxford* & *Bolingbroke* firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande, après l'archevêché de Dublin, à celui qui avait couvert la religion chrétienne de ridicule; & *Abadie*, qui avait écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait les éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village. Mais il est à remarquer que tous deux sont morts fous.

LETTRE VI.

Sur les Allemands.

MONSEIGNEUR,

VOTRE Allemagne a eu auſſi beaucoup de grands ſeigneurs & de philoſophes accuſés d'irréligion. Votre célèbre *Corneille Agrippa*, au XVe ſiècle, fut regardé non-ſeulement comme un ſorcier, mais comme un incrédule ; cela eſt contradictoire, car un ſorcier croit en DIEU, puiſqu'il oſe mêler le nom de DIEU dans toutes ſes conjurations. Un ſorcier croit au diable puiſqu'il ſe donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme *Apulée*, *Agrippa* fut bien heureux de n'être qu'en priſon, & de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui le premier débita que le fruit défendu dont avaient mangé *Adam* & *Eve*, était la jouiſſance de l'amour à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de DIEU la bénédiction nuptiale. Ce fut encore lui qui après avoir cultivé les ſciences écrivit le premier contr'elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parce qu'il l'avait très-mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble en 1535.

Je ne connais votre fameux docteur *Fauſtus* que par la comédie dont il eſt le héros, & qu'on joue dans toutes vos provinces de l'empire. Votre docteur *Fauſtus* y eſt dans un commerce ſuivi avec

le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle. Il en reçoit des réponses. On voit des miracles à chaque acte, & le diable emporte *Fauſtus* à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Suabe, & qu'il vivait ſous *Maximilien I.* Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de *Maximilien* qu'auprès du diable ſon autre maître.

Le célèbre *Eraſme* fut également ſoupçonné d'irréligion par les catholiques & par les proteſtans, parce qu'il ſe moquait des excès où les uns & les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui ſe tient neutre, & qui par conſéquent a raiſon, eſt vexé par l'un & par l'autre. La ſtatue qu'on lui a dreſſée dans la place de Roterdam ſa patrie, l'a vengé de *Luther* & de l'inquiſition.

Mélanĉton, *terre noire*, fut à peu près dans le cas d'*Eraſme*. On prétend qu'il changea quatorze fois de ſentiment ſur le péché originel & ſur la prédeſtination. On l'appelait, dit-on, le *Prothée* d'Allemagne. Il aurait voulu en être le *Neptune* qui retient la fougue des vents.

Jam cœlum terramque meo ſine numine, venti,
Miſcere & tantas audetis tollere moles!

Il était modéré & tolérant. Il paſſa pour indifférent. Etant devenu proteſtant il conſeilla à ſa mère de reſter catholique. De-là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, ſi vous le permettez, la foule des ſectaires à qui l'on a reproché d'embraſſer des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, & de croire à l'ambition ou à la cupidité bien plutôt qu'à *Luther* &

au pape. Je ne parlerai pas des philosophes accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illustre *Leibnitz*. *Fontenelle*, en fesant son éloge à Paris en pleine académie, s'exprime sur sa religion en ces termes : *On l'accuse de n'avoir été qu'un grand & rigide observateur du droit naturel : ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles.*

Vous verrez bientôt, Monseigneur, que *Fontenelle*, qui parlait ainsi, avait essuyé des imputations non moins graves.

Volf, le disciple de *Leibnitz*, a été exposé à un plus grand danger : il enseignait les mathématiques dans l'université de Hall avec un succès prodigieux. Le professeur théologien *Lange*, qui gelait de froid dans la solitude de son école tandis que *Volf* avait cinq cents auditeurs, s'en vengea en dénonçant *Volf* comme un athée. Le feu roi de Prusse *Fréderic-Guillaume*, qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savans, crut *Lange* trop aisément ; il donna le choix à *Volf*, de sortir de ses Etats dans vingt-quatre heures ou d'être pendu : le philosophe résolut sur le champ le problème en se retirant à Marbourg où ses écoliers le suivirent, & où sa gloire & sa fortune augmentèrent. La ville de Hall perdit alors plus de quatre cents mille florins par an que *Volf* lui valait par l'affluence de ses disciples ; le revenu du roi en souffrit, & l'injustice faite au philosophe ne retomba que sur le monarque. Vous savez, Monseigneur, avec quelle équité & quelle grandeur d'ame le successeur de ce prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné son père.

Il eſt dit à l'article *Volf* dans un dictionnaire, que *Charles-Fréderic* philoſophe couronné, ami de *Volf*, l'éleva à la dignité de vice-chancelier de l'univerſité de l'électeur de Bavière, & de baron de l'empire. Le roi dont il eſt parlé dans cet article eſt en effet un philoſophe, un ſavant, un très-grand génie, ainſi qu'un très-grand capitaine ſur le trône, mais il ne s'appelle point *Charles;* il n'y a point dans ſes Etats d'univerſité appartenante à l'électeur de Bavière; l'empereur ſeul fait des barons de l'empire. Ces petites fautes, qui ſont trop fréquentes dans tous les dictionnaires, peuvent être aiſément corrigées.

Depuis ce temps la liberté de penſer a fait des progrès étonnans dans tout le nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès qu'on a imprimé en 1766 un *Abrégé de l'hiſtoire eccléſiaſtique* de *Fleuri* avec une préface d'un ſtyle éloquent, qui commence par ces paroles:

„ L'établiſſement de la religion chrétienne a eu, „ comme tous les empires, de faibles commence- „ mens. Un juif de la lie du peuple, dont la naiſ- „ ſance eſt douteuſe, qui mêle aux abſurdités des „ anciennes prophéties des préceptes de morale, „ auquel on attribue des miracles, eſt le héros de „ cette ſecte: douze fanatiques ſe répandent d'Orient „ en Italie &c. „

Il eſt triſte que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond & ſublime, ſe ſoit laiſſé emporter à une hardieſſe ſi fatale à notre ſainte religion. Rien n'eſt plus pernicieux. Cependant cette licence prodigieuſe n'a preſque point excité de rumeurs. Il eſt bien à ſouhaiter que ce livre ſoit peu répandu. On n'en a

tiré, à ce que je présume, qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le discours de l'empereur *Julien* contre le christianisme, traduit à Berlin par le marquis d'*Argens* chambellan du roi de Prusse, & dédié au prince *Ferdinand de Brunswick*, ferait un coup non moins funeste porté à notre religion, si l'auteur n'avait pas eu le soin de rassurer par des remarques savantes les esprits effarouchés. L'ouvrage est précédé d'une préface sage & instructive, dans laquelle il rend justice (il est vrai) aux grandes qualités & aux vertus de *Julien*, mais dans laquelle aussi il avoue les erreurs funestes de cet empereur. Je pense, Monseigneur, que ce livre ne vous est pas inconnu, & que votre christianisme n'en a pas été ébranlé.

LETTRE VII.

Sur les Français.

Vous avez, je crois, très-bien deviné, Monseigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiété que de véritables impies ; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnemens que d'empoisonneurs.

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance française supposa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez *Mézerai* sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite *Garasse*, & le jésuite *Hardouin*

trouvent par-tout des athées. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des sentinelles, criant toujours qui vive, l'ennemi est aux portes. Grâces soient rendues à DIEU de ce que nous avons bien moins de gens niant DIEU qu'on ne l'a dit.

De Bonaventure Desperriers.

UN des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura si long-temps au sujet du *cymbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, *Bonaventure Desperriers*, vivait au commencement du seizième siècle. Ce *Desperriers* était domestique de *Marguerite de Valois* sœur de *François I.* Les lettres commençaient alors à renaître. *Desperriers* voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de *Lucien:* il composa quatre dialogues très-insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'*Actéon*. Il n'y a pas assurément dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moindre & le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révérer.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent; aussitôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire & imprimé: & chaque fainéant d'y trouver des allusions, & les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée.

Le livret fut déféré aux magistrats, le libraire *Morin* mis en prison, & l'auteur en de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de *Bonaventure*, qu'il se tua de son épée dans le palais de *Marguerite*. Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même, donc il était coupable, donc il ne croyait point en DIEU, donc son petit livre, que personne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchisme des athées; chacun le dit, chacun le crut: *credidi propter quod locutus sum*, j'ai cru parce que j'ai parlé, est la devise des hommes. On répète une sottise, & à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême; nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires & de dictionnaires n'ont pas manqué d'affirmer que le *cymbalum mundi* est le précurseur de *Spinosa*.

Nous avons encore un ouvrage d'un conseiller de Bourges, nommé *Catherinot*, très-digne des armes de Bourges: ce grand juge dit: Nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un *de tribus impostoribus*, l'autre le *cymbalum mundi*. Eh! mon ami, si tu ne les a pas vus, pourquoi en parles-tu?

Le minime *Mersenne*, ce facteur de *Descartes*, le même qui donne douze apôtres à *Vanini*, dit de *Bonaventure Desperriers*, *c'est un monstre & un fripon, d'une impiété achevée*. Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand *Prosper Marchand* le réimprima à Amsterdam en 1711. Alors le voile

fut tiré, on ne cria plus à l'impiété, à l'athéisme: on cria à l'ennui, & on n'en parla plus.

De Théophile.

Il en a été de même de *Théophile*, très-célèbre dans son temps; c'était un jeune homme de bonne compagnie, fesant très-facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation; très-instruit dans les belles-lettres, écrivant purement en latin; homme de table autant que de cabinet, bien venu chez les jeunes seigneurs qui se piquaient d'esprit, & surtout chez cet illustre & malheureux duc de *Montmorenci* qui, après avoir gagné des batailles, mourut sur un échafaud.

S'étant trouvé un jour avec deux jésuites, & la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son temps, la dispute s'aigrit. Les jésuites substituèrent les injures aux raisons. *Théophile* était poëte & gascon, *genus irritabile vatum & Vasconum.* Il fit une petite pièce de vers où les jésuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France:

Cette grande & noire machine,
Dont le souple & le vaste corps
Etend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers, écrite de sa prison au roi *Louis XIII.* Tous les jésuites se déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux, *Garasse* & *Guerin*, déshonorèrent la chaire &

violèrent les lois en le nommant dans leurs sermons, en le traitant d'athée & d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux, nommé *Voisin*, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de *la Rochefoucauld*, intenta un procès criminel à *Théophile*, & suborna contre lui un jeune débauché nommé *Sajeot* qui avait été son écolier, & qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite *Voisin* obtint, par la faveur du jésuite *Caussin* confesseur du roi, un décret de prise de corps contre *Théophile* sur l'accusation d'impiété & d'athéisme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites ne fut pas encore assouvie! *Voisin* paya un lieutenant de la connétablie, nommé *le Blanc*, pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace, à qui *le Blanc* criait: C'est un athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris à la conciergerie, où il fut mis dans le cachot de *Ravaillac*. Il y resta une année entière, pendant laquelle les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, *Garasse* publiait sa *Doctrine curieuse*, dans laquelle il dit que *Pasquier*, le cardinal *Volsey*, *Scaliger*, *Luther*, *Calvin*, *Bèze*, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse & *Théophile* sont des *beliſtres d'athéiſtes & de carpocratiens*. Ce *Garasse* écrivait dans son temps comme le misérable ex-jésuite

Nonotte

Nonotte a écrit dans le sien : la différence est que l'insolence de *Garasse* était fondée sur le crédit qu'avaient alors les jésuites, & que la fureur de l'absurde *Nonotte* est le fruit de l'horreur & du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe ; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. *Théophile* fut surtout interrogé sur le *Parnasse satirique*, recueil d'impudicités dans le goût de *Pétrone*, de *Martial*, de *Catulle*, d'*Ausone*, de l'archevêque de Bénévent *la Casa*, de l'évêque d'Angoulême *Octavien de St Gelais* & de *Mélin de St Gelais* son fils, de l'*Aretin*, de *Chorier*, de *Marot*, de *Verville*, des épigrammes de *Rousseau*, & de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas de *Théophile*. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de *Maynard*, de *Colletet*, de *Frénicle* magistrat, & depuis de l'académie des sciences & de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que *Théophile* n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissans qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler, & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de *Montmorenci*, qui le logea dans son hôtel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

De Des-Barreaux.

Le conseiller au parlement *Des-Barreaux*, qui dans sa jeunesse avait été ami de *Théophile*, & qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrace, passa constamment

pour un athée : & sur quoi ? sur un conte qu'on fait de lui, sur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à saillies libertines peut très-bien dans un cabaret manger gras un samedi, & pendant un orage mêlé de tonnerres, jeter le plat par la fenêtre, en disant : *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très-grande irrévérence, c'est insulter l'Eglise dans laquelle il était né ; c'est se moquer de l'institution des jours maigres, mais ce n'est pas nier l'existence de DIEU.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiscrète témérité de *Boileau*, qui dans sa *Satire des femmes*, laquelle n'est pas sa meilleure, dit qu'il a vu plus d'une *Capanée*,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve ; cela est indigne. On a imputé à *Des-Barreaux* le fameux sonnet qui finit ainsi :

Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre ;
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. JESUS-CHRIST en vers n'est pas tolérable ; *rends-moi guerre*, n'est pas français ; *guerre pour guerre* est très-plat ; & *dessus quel endroit*, est détestable. Ces vers sont de l'abbé de

Lavau; & *Des-Barreaux* fut toujours très-fâché qu'on les lui attribuât. C'eſt ce même abbé de *Lavau* qui fit cette abominable épigramme ſur le mauſolée élevé dans S^t^ Euſtache à l'honneur de *Lulli*.

. . . . . .

Laiſſez tomber ſans plus attendre
Sur ce buſte honteux votre fatal rideau,
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

De la Mothe le Vayer.

Le ſage *la Mothe le Vayer*, conſeiller d'Etat, précepteur de *Monſieur* frère de *Louis XIV*, & qui le fut même de *Louis XIV* près d'une année, n'eſſuya pas moins de ſoupçons que le voluptueux *Des-Barreaux*. Il y avait encore peu de philoſophie en France. Le traité de *la vertu des païens*, & les dialogues d'*Orazius Tubero*, lui firent des ennemis. Les janſéniſtes ſurtout, qui ne regardaient, après *ſaint Auguſtin*, les vertus des grands-hommes de l'antiquité que comme des *péchés ſplendides*, ſe déchaînèrent contre lui. Le comble de l'inſolence fanatique eſt de dire, *nul n'aura de vertu que nous & nos amis; Socrate, Confucius, Marc-Aurèle, Epictète ont été des ſcélérats, puiſqu'ils n'étaient pas de notre communion.* On eſt revenu aujourd'hui de cette extravagance; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant paſſer *la Mothe le Vayer* dans la galerie du louvre, dit tout haut: Voilà un homme ſans religion. *Le Vayer*, au lieu de le faire punir, ſe

retourna vers cet homme, & lui dit: *Mon ami, j'ai tant de religion que je ne suis pas de ta religion.*

De St Evremont.

ON a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de *St Evremont*, mais aucun n'est de lui. On crut après sa mort faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation ; parce qu'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie épicurienne, & sa mort toute philosophique, servirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de son nom leurs sentimens particuliers.

Nous avons surtout une *analyse de la religion chrétienne* qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie, & presque tous les faits de la sainte écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens, que l'astronome *Phlégon* avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur JESUS-CHRIST. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome ; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le système chrétien, sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, *St Evremont* était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable & assez juste; mais il avait peu de science, nul génie, & son goût était peu sûr: ses discours sur les Romains lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates

comédies, & les plus mauvais vers dont ont ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en ſont plus fatigués aujourd'hui puiſqu'ils ne les liſent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'eſprit qui ont fleuri dans les temps brillans de *Louis XIV*; mais non pas au rang des hommes ſupérieurs. Au reſte ceux qui l'ont appelé *athéiſte* ſont d'infames calomniateurs.

De Fontenelle.

Bernard de Fontenelle, depuis ſecrétaire de l'académie des ſciences, eut une ſecouſſe plus vive à ſoutenir. Il fit inſérer, en 1686, dans la *République des Lettres* de *Bayle*, une relation de l'île de Bornéo fort ingénieuſe; c'était une allégorie ſur Rome & Genève; elles étaient déſignées ſous le nom de deux ſœurs, *Mero* & *Enegu*. *Mero* était une magicienne tyrannique; elle exigeait que ſes ſujets vinſſent lui déclarer leurs plus ſecrètes penſées, & qu'enſuite ils lui apportaſſent tout leur argent. Il fallait, avant de venir baiſer ſes pieds, adorer des os de morts; & ſouvent, quand on voulait déjeûner, elle feſait diſparaître le pain. Enfin ſes ſortiléges & ſes fureurs ſoulevèrent un grand parti contr'elle; & ſa ſœur *Enegu* lui enleva la moitié de ſon royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaiſanterie; mais l'abbé *Terſon* l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la révocation de l'édit de Nantes. *Fontenelle* courait riſque d'être enfermé à la Baſtille. Il eut la baſſeſſe de faire d'aſſez mauvais vers à l'honneur de cette révocation & à

celui des jésuites ; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion sous Louis le grand*, imprimé à Paris chez l'*Anglois* en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand succès la savante *Histoire des oracles* de *Vandale*, les jésuites le persécutèrent. *Le Tellier* confesseur de *Louis XIV*, rappelant l'allégorie de *Mero* & d'*Enegu*, aurait voulu le traiter comme le jésuite *Voisin* avait traité *Théophile*. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'*Argenson*, alors lieutenant de police, sauva *Fontenelle* de la fureur de *le Tellier*. S'il avait fallu choisir un *athéiste* entre *Fontenelle* & *le Tellier*, c'était sur le calomniateur *le Tellier* que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé *Trublet* a fait un gros volume concernant *Fontenelle*. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui est l'un & l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est un danger, Monseigneur, auquel on ne sera jamais exposé auprès de vous.

De l'abbé de St Pierre.

L'*Allégorie du mahométisme* par l'abbé de *St Pierre*, fut beaucoup plus frappante que celle de *Mero*. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien & d'un citoyen zélé, mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant il ne fut point persécuté, c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux :

son style n'a aucun agrément; il était peu lu, il ne prétendait à rien : ceux qui le lisaient se moquaient de lui, & le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme *Fontenelle*, il était perdu, surtout quand les jésuites régnaient encore.

De Bayle.

CEPENDANT s'élevait alors, & depuis plusieurs années, l'immortel *Bayle*, le premier des dialecticiens & des philosophes sceptiques. Il avait déjà donné ses *Pensées sur la comète*, ses *Réponses aux questions d'un provincial*, & enfin son *Dictionnaire de raisonnement*. Ses plus grands ennemis sont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une seule ligne dans ses ouvrages qui soit un blasphème évident contre la religion chrétienne; mais ses plus grands défenseurs avouent que dans les articles de controverse il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute, & souvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie, mais il faisait des impies, en mettant des objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux qu'il n'était pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée: & malheureusement la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très-médiocre.

Il est rapporté dans un de ces dictionnaires historiques, où la vérité est si souvent mêlée avec le mensonge, que le cardinal de *Polignac*, en passant par Roterdam, demanda à *Bayle* s'il était anglican, ou luthérien ou calviniste, & qu'il répondit : *Je suis protestant, car je proteste contre toutes les religions.* En

premier lieu le cardinal de *Polignac* ne passa jamais par Roterdam que lorsqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713, après la mort de *Bayle*.

Secondement ce savant prélat n'ignorait pas que *Bayle* né calviniste au pays de Foix, & n'ayant jamais été en Angleterre ni en Allemagne, n'était ni anglican ni luthérien.

Troisièmement, il était trop poli pour aller demander à un homme de quelle religion il était. Il est vrai que *Bayle* avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire; il ajoutait qu'il était comme *Jupiter* assemble-nuages d'*Homère*. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées & simples; un vrai philosophe dans toute l'étendue de ce mot. Il mourut subitement après avoir écrit ces mots: *Voilà ce que c'est que la vérité*.

Il l'avait cherchée toute sa vie, & n'avait trouvé par-tout que des erreurs.

Après lui on a été beaucoup plus loin. Les *Maillet*, les *Boulainvilliers*, les *Boulangers*, les *Mesliers*, le savant *Fréret*, le dialecticien du *Marsais*, l'intempérant *la Métrie*, & bien d'autres, ont attaqué la religion chrétienne avec autant d'acharnement que les *Porphyres*, les *Celses* & les *Juliens*.

J'ai souvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre le christianisme. Quelques-uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologistes de notre religion les avaient indignés; que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contr'eux; mais que leur bile donnait de la bile;

que leur colère fesait naître la colère ; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris : de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs & les ennemis du christianisme, ce qu'on avait vu entre toutes les communions ; on a écrit de part & d'autre avec emportement ; on a mêlé les outrages aux argumens.

De mademoiselle Huber.

MADEMOISELLE *Huber* était une femme de beaucoup d'esprit, & sœur de l'abbé *Huber* très-connu de monseigneur votre père. Elle s'associa avec un grand métaphysicien pour écrire vers l'an 1740 le livre intitulé *la religion essentielle à l'homme*. Il faut convenir que malheureusement cette religion essentielle est le pur théisme tel que les noachides le pratiquèrent, avant que DIEU eût daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinaï & d'Oreb, & lui donner des lois particulières. Selon mademoiselle *Huber* & son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les temps, de tous les lieux, & de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de l'homme, & n'est pas fait pour lui; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, & non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très abstrait : c'est une suite de lemmes & de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumières. On a

peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur une matière si intéressante : peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient persécutée, s'ils l'avaient entendue, & s'ils avaient eu du plaisir en la lisant. Comme elle était protestante, elle n'a guère été lue que par des protestans. Un prédicant nommé *Deroches* l'a réfutée & même assez poliment pour un prédicant. Les ministres protestans, Monseigneur, devraient, ce me semble, être plus modérés avec les théistes, que les évêques catholiques & les cardinaux ; car supposé un moment, ce qu'à DIEU ne plaise, que le théisme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte simple sous l'autorité des lois & des magistrats, que tout fût réduit à l'adoration de l'être suprême rémunérateur & vengeur, les pasteurs protestans n'y perdront rien ; ils resteront chargés de présider aux prières publiques faites à l'être suprême, & seront toujours des maîtres de morale ; on leur conservera leurs pensions, ou s'ils les perdent, cette perte sera bien modique. Leurs antagonistes, au contraire, ont de riches prélatures, ils sont comtes, ducs, princes ; ils ont des souverainetés ; & quoique tant de grandeurs & de richesses conviennent mal peut-être aux successeurs des apôtres, ils ne souffriront jamais qu'on les en dépouille : les droits temporels même qu'ils ont acquis sont tellement liés aujourd'hui à la constitution des Etats catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des secousses violentes.

Or le théisme est une religion sans enthousiasme, qui par elle-même ne causera jamais de révolution. Elle est erronée ; mais elle est paisible. Tout ce qui

eſt à craindre, c'eſt que le théiſme ſi univerſellement répandu, ne diſpoſe inſenſiblement tous les eſprits à mépriſer le joug des pontifes, & qu'à la première occaſion la magiſtrature ne les réduiſe à la fonction de prier DIEU pour le peuple; mais tant qu'ils ſeront modérés, ils ſeront reſpectés: il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puiſſe énerver le pouvoir. Remarquons en effet, Monſeigneur, que deux ou trois cents volumes de théiſme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des pontifes catholiques romains, & que deux ou trois écrits de *Luther* & de *Calvin* leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de théologie pouvait, il y a deux cents ans, bouleverſer l'Europe: le théiſme n'attroupa jamais quatre perſonnes. On peut même dire que cette religion, en trompant les eſprits, les adoucit, & qu'elle apaiſe les querelles que la vérité mal entendue a fait naître. Quoi qu'il en ſoit, je me borne à rendre à votre alteſſe un compte fidelle. C'eſt à vous qu'il appartient de juger.

De Barbeirac.

Barbeirac eſt le ſeul commentateur dont on faſſe plus de cas que de ſon auteur. Il traduiſit & commenta le fatras de *Puffendorf;* mais il l'enrichit d'une préface qui fit ſeule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux ſources de la morale, & il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Egliſe n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorſqu'ils diſent que le lambeau de drap rouge expoſé

à la fenêtre par la cabaretière *Raab*, eſt viſiblement le ſang de JESUS-CHRIST; que *Moïſe* étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites, eſt la croix ſur laquelle JESUS expire; que les baiſers de la Sunamite ſont le mariage de JESUS-CHRIST avec ſon Egliſe; que la grande porte de l'arche de *Noé* déſigne le corps humain, la petite porte déſigne l'anus &c. &c.

Barbeirac ne peut ſouffrir, en fait de morale, qu'*Auguſtin* devienne perſécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures groſſières que *Jérôme* vomit contre ſes adverſaires, & ſurtout contre *Rufin* & contre *Vigilantius*. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères, il s'indigne qu'ils aient quelquefois inſpiré la haine de la patrie, comme *Tertullien* qui défend poſitivement aux chrétiens de porter les armes pour le ſalut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adverſaires qui l'accuſèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient ſoutenue par des travaux infatigables. Il ſe défendit: mais il laiſſe paraître dans ſa défenſe un ſi profond mépris pour les pères de l'Egliſe, il témoigne tant de dédain pour leur fauſſe éloquence & pour leur dialectique, il leur préfère ſi hautement *Confucius*, *Socrate*, *Zaleucus*, *Cicéron*, l'empereur *Antonin*, *Epictète*, qu'on voit bien que *Barbeirac* eſt plutôt le zélé partiſan de la juſtice éternelle & de la loi naturelle donnée de DIEU aux hommes, que l'adorateur des ſaints myſtères du chriſtianiſme. S'il s'eſt trompé en penſant que DIEU eſt le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que DIEU ne peut aimer que les

chrétiens soumis de cœur & d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame ; & puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter ; c'est à DIEU de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des athéistes.

De Fréret.

L'ILLUSTRE & profond *Fréret* était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, & dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition, & à sa probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non-seulement il était persuadé avec *St Irénée* que JESUS était âgé de plus de cinquante ans, quand il souffrit le dernier supplice ; mais il croyait avec le *Targum* que JESUS n'était point né du temps d'*Hérode*, & qu'il faut rapporter sa naissance au temps du petit roi *Jannée* fils d'*Hircan*. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière ; M. *Fréret* tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de JESUS, qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères & dans des villes très-éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèse, Antioche, Ancire, Thessalonique, toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de *Jean*, de judaïtes, de galiléens divisés en plusieurs sectes. De-là vient, dit-il, qu'il y eut un très-grand nombre d'évangiles tout différens les uns

des autres, chaque société particulière & cachée voulant avoir le sien. *Fréret* prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en rapporter des preuves inconteſtables; c'eſt que les premiers pères de l'Egliſe citent très-ſouvent des paroles qui ne ſe trouvent que dans l'évangile des Egyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de *St Jacques*, & que *Juſtin* eſt le premier qui cite expreſſément les évangiles reçus.

Si ce dangereux ſyſtème était accrédité, il s'enſuivrait évidemment que les livres intitulés de *Matthieu*, de *Jean*, de *Marc*, & de *Luc*, n'ont été écrits que vers le temps de l'enfance de *Juſtin*, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela ſeul renverſerait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de ſon Koran, & qui les virent après ſa mort rédigées ſolemnellement par le calife *Abubeker*, triompheraient de nous; ils nous diraient: *Nous n'avons qu'un Alcoran, & vous avez eu cinquante Evangiles: nous avons précieuſement conſervé l'original, & vous avez choiſi au bout de quelques ſiècles quatre Evangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre religion pièce-à-pièce, la nôtre a été faite d'un ſeul trait, comme la création. Vous avez cent fois varié, & nous n'avons changé jamais.*

Grâces au ciel nous ne ſommes pas réduits à ces termes funeſtes. Où en ſerions-nous, ſi ce que *Fréret* avance était vrai? Nous avons aſſez de preuves de l'antiquité des quatre Evangiles: *St Irénée* dit expreſſément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que *Fréret* réduit en poudre les pitoyables

raisonnemens d'*Abadie*. Cet *Abadie* prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les Evangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet *Abadie* reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc, selon *Abadie* même, les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. *Abadie* devait considérer deux choses essentielles; premièrement qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magistrats sur les Evangiles; secondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si *Fréret* terrasse *Abadie*, il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints Evangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins; il nie les témoins, & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses; je conviens qu'il est dit dans l'appendix du premier concile de Nicée, que pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le St Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes; aussitôt ils tombèrent, & il ne resta que les véritables. J'avoue enfin que l'Eglise a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges & de la mauvaise foi, s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur? Certainement *Fréret* va trop loin; il renverse tout l'édifice au lieu de le réparer; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un seul DIEU, sans la médiation du CHRIST. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs; il ne prêche

que l'indulgence & la tolérance ; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme milord *Bolingbroke ;* il ne se moque point d'eux comme le curé *Rabelais*, & le curé *Swift*. C'est un philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très-instruit, très-conséquent, & très-modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si DIEU avait daigné se faire homme & juif, & mourir en Palestine par un supplice infame, pour expier les crimes du genre-humain, & pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime : cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets & les bûchers des Cévènes, & près de cent mille hommes égorgés dans cette province sous nos yeux ; les massacres des vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du temps de *Charles Borromée*, les massacres des anabaptistes massacreurs & massacrés en Allemagne, les massacres des luthériens & des papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord, les massacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecosse du temps de *Charles I* massacré lui-même ; les massacres ordonnés par *Marie* & par *Henri VIII* son père, les massacres de la St Barthelemi en France, & quarante ans d'autres massacres depuis *François II* jusqu'à l'entrée de *Henri IV* dans Paris ; les massacres de l'inquisition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils se font juridiquement ; enfin les massacres de douze

millions

millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main, ſans compter tous les maſſacres faits précédemment au nom de JESUS-CHRIST depuis *Conſtantin*, & ſans compter encore plus de vingt ſchiſmes & de vingt guerres de papes contre papes, & d'évêques contre évêques, les empoiſonnemens, les aſſaſſinats, les rapines des papes *Jean XI*, *Jean XII*, des *Jean XVIII*, des *Grégoire VII*, des *Boniface VIII*, des *Alexandre VI*, & de quelques autres papes qui paſſèrent de ſi loin en ſcélérateſſe les *Néron* & les *Caligula*. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne preſque perpétuelle de guerres de religion, pendant quatorze cents années, n'a jamais ſubſiſté que chez les chrétiens, & qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de ſang pour des argumens de théologie.

On eſt forcé d'accorder à M. *Fréret* que tout cela eſt vrai. Mais en feſant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui ſe ſont cachées; il oublie ſurtout que les horreurs infernales dont il fait un ſi prodigieux étalage, ſont l'abus de la religion chrétienne, & n'en ſont pas l'eſprit. Si JESUS-CHRIST n'a pas détruit le péché ſur la terre, qu'eſt-ce que cela prouve? On en pourrait inférer tout au plus, avec les janſéniſtes, que JESUS-CHRIST n'eſt pas venu pour tous, mais pour pluſieurs, *pro vobis & pro multis*. Mais ſans comprendre les hauts myſtères, contentons-nous de les adorer, & ſurtout n'accuſons pas cet homme illuſtre d'avoir été athéiſte.

De Boulanger.

NOUS aurions plus de peine à juſtifier le ſieur *Boulanger*, directeur des ponts & chauſſées. Son *Chriſtianiſme dévoilé* n'eſt pas écrit avec la méthode & la profondeur d'érudition & de critique qui caractériſent le ſavant *Fréret*. *Boulanger* eſt un philoſophe audacieux qui remonte aux ſources ſans daigner ſonder les ruiſſeaux. Ce philoſophe eſt auſſi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'Egliſes chrétiennes ſe ſont ſouillées depuis leur naiſſance; les lâches barbaries des magiſtrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infames perſécuteurs; tant de folies dans les querelles eccléſiaſtiques, tant d'abominations dans ces querelles, les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres compoſés des dépouilles, & cimentés du ſang des hommes; ces guerres affreuſes de religion dont le chriſtianiſme ſeul a inondé la terre; ce chaos énorme d'abſurdités & de crimes, remue l'imagination du ſieur *Boulanger* avec une telle puiſſance qu'il va, dans quelques endroits de ſon livre, juſqu'à douter de la Providence divine. Fatale erreur que les bûchers de l'inquiſition, & nos guerres religieuſes excuſeraient peut-être ſi elle pouvait être excuſable. Mais nul prétexte ne peut juſtifier l'athéiſme. Quand tous les chrétiens ſe ſeraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères aſſaſſinés pour des argumens, quand il ne reſterait qu'un ſeul chrétien ſur la terre, il faudrait

qu'en regardant le soleil il reconnût & adorât l'être éternel ; il pourrait dire dans sa douleur : Mes pères & mes frères ont été des monstres, mais DIEU est DIEU.

De Montesquieu.

LE plus modéré & le plus fin des philosophes a été le président de *Montesquieu*. Il ne fut que plaisant dans ses *Lettres persanes;* il fut délié & profond dans son *Esprit des lois*. Cet ouvrage rempli d'ailleurs de choses excellentes, & de fautes, semble fondé sur la loi naturelle & sur l'indifférence des religions : c'est-là surtout ce qui lui fit tant de partisans & tant d'ennemis. Mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri long-temps retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théisme qui jetait depuis long-temps de profondes racines. La sorbonne voulut censurer l'*Esprit des lois;* mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public, elle garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs, comme un abbé *Guyon* & un jésuite, qui dirent des injures au président de *Montesquieu*, & ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion, s'ils avaient combattu avec des raisons ; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

De la Métrie.

DEPUIS ce temps, ce fut un déluge d'écrits contre le chriſtianiſme. Le médecin *la Métrie*, le meilleur commentateur de *Boerhaave*, abandonna la médecine du corps, pour ſe donner, diſait-il, à la médecine de l'ame. Mais ſon *Homme machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poiſon. Il était lecteur du roi de Pruſſe, & membre de ſon académie de Berlin. Le monarque, content de ſes mœurs & de ſes ſervices, ne daigna pas ſonger ſi *la Métrie* avait eu des opinions erronées en théologie, il ne penſa qu'au phyſicien, à l'académicien; & en cette qualité *la Métrie* eut l'honneur que ce héros philoſophe daignât faire ſon éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'académie par un ſecrétaire de ſes commandemens. Un roi gouverné par un jéſuite eût pu proſcrire *la Métrie* & ſa mémoire; un roi qui n'était gouverné que par la raiſon, ſépara le philoſophe de l'impie, & laiſſant à DIEU le ſoin de punir l'impiété, protégea & loua le mérite.

Du curé Meſlier.

LE curé *Meſlier* eſt le plus ſingulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funeſtes à la religion chrétienne. Il était curé du village d'Etrepigni en Champagne près de Rocroy, & deſſervait auſſi une petite paroiſſe annexe nommée *But*. Son père était un ouvrier en ſerge du village de Mazerni dépendant du duché de Rethel. Cet homme de

mœurs irréprochables, & assidu à tous ses devoirs, donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son revenu. Il mourut en 1733, âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien surpris de trouver chez lui trois gros manuscrits de trois cents soixante & six feuillets chacun, tous trois de sa main, & signés de lui, intitulés *mon testament*. Il avait écrit sur un papier gris qui enveloppait un des trois exemplaires adressés à ses paroissiens, ces paroles remarquables :

" J'ai vu & reconnu les erreurs, les abus, les " vanités, les folies, les méchancetés des hommes. " Je les hais & déteste ; je n'ai osé le dire pendant " ma vie, mais je le dirai au moins en mourant ; " & c'est afin qu'on le sache que j'écris ce présent " mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage " à la vérité à tous ceux qui le verront & qui le " liront, si bon leur semble. "

Le corps de l'ouvrage est une réfutation naïve & grossière de tous nos dogmes sans en excepter un seul. Le style est très-rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un curé de village. Il n'avait eu d'autre secours pour composer cet étrange écrit, contre la Bible & contre l'Eglise, que la Bible elle-même & quelques pères. Des trois exemplaires il y en eut un que le grand-vicaire de Rheims retint : un autre fut envoyé à M. le garde-des-sceaux *Chauvelin :* le troisième resta au greffe de la justice du lieu. Le comte de *Cailus* eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies, & bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris que l'on vendait dix louis la pièce. Plusieurs curieux conservent encore ce triste & dangereux

monument. Un prêtre qui s'accuſe en mourant d'avoir profeſſé & enſeigné la religion chrétienne, fit une impreſſion plus forte ſur les eſprits que les *Pensées de Paſcal*.

On devait plutôt, ce me ſemble, réfléchir ſur le travers d'eſprit de ce mélancolique prêtre, qui voulait délivrer ſes paroiſſiens du joug d'une religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adreſſer ce teſtament à des hommes agreſtes qui ne ſavaient pas lire? & s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug ſalutaire, une crainte néceſſaire qui ſeule peut prévenir les crimes ſecrets? La croyance des peines & des récompenſes après la mort eſt un frein dont le peuple a beſoin. La religion bien épurée ſerait le premier lien de la ſociété.

Ce curé voulait anéantir toute religion, & même la naturelle. Si ſon livre avait été bien fait, le caractère dont l'auteur était revêtu en aurait trop impoſé aux lecteurs. On en a fait pluſieurs petits abrégés, dont quelques-uns ont été imprimés; ils ſont heureuſement purgés du poiſon de l'athéiſme.

Ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt que dans le même temps il y eut un curé de Bonne-nouvelle auprès de Paris, qui oſa de ſon vivant écrire contre la religion qu'il était chargé d'enſeigner: il fut exilé ſans bruit par le gouvernement. Son manuſcrit eſt d'une rareté extrême.

Long-temps avant ce temps-là l'évêque du Mans *Lavardin* avait donné en mourant un exemple non moins ſingulier; il ne laiſſa pas à la vérité de teſtament contre la religion qui lui avait procuré un évêché; mais il déclara qu'il la déteſtait; il refuſa

les sacremens de l'Eglise, & jura qu'il n'avait jamais consacré le pain & le vin en disant la messe, ni eu aucune intention de baptiser les enfans & de donner les ordres quand il avait baptisé des chrétiens & ordonné des diacres & des prêtres. Cet évêque se fesait un plaisir malin d'embarrasser tous ceux qui auraient reçu de lui les sacremens de l'Eglise: il riait en mourant des scrupules qu'ils auraient, & il jouissait de leurs inquiétudes: on décida qu'on ne rebaptiserait & qu'on ne réordonnerait personne; mais quelques prêtres scrupuleux se firent ordonner une seconde fois. Du moins l'évêque *Lavardin* ne laissa point après lui de monument contre la religion chrétienne, c'était un voluptueux qui riait de tout, au lieu que le curé *Meslier* était un homme sombre & un enthousiaste; d'une vertu rigide, il est vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

LETTRE VIII.

Sur l'Encyclopédie.

MONSEIGNEUR,

VOTRE alteſſe demande quelques détails sur l'Encyclopédie; j'obéis à vos ordres. Cet immense projet fut conçu par messieurs *Diderot* & d'*Alembert*, deux philosophes qui font honneur à la France; l'un a été distingué par les générosités de l'impératrice de Russie, & l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette impératrice, mais que sa

philosophie même ne lui a pas permis d'accepter. M. le chevalier de *Jaucourt*, d'une ancienne maison qu'il illustre par ses vastes connaissances comme par ses vertus, se joignit à ces deux savans, & se signala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par M. le comte d'*Hérouville*, lieutenant-général des armées du roi, profondément instruit de tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre; par M. le comte de *Tressan* aussi lieutenant-général, dont les différens mérites sont universellement reconnus; par M. de *St Lambert* ancien officier, qui en fesant des vers mieux que *Chapelle*, n'en a pas moins approfondi ce qui regarde les armes. Plusieurs autres officiers-généraux ont donné d'excellens mémoires de tactique.

D'habiles ingénieurs ont enrichi ce dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque & la défense des places. Des présidens & des conseillers des parlemens ont fourni plusieurs articles sur la jurisprudence. Enfin, il n'y a point de science, d'art, de profession, dont les plus grands maîtres n'aient à l'envi enrichi ce dictionnaire. C'est le premier exemple & le dernier peut-être sur la terre, qu'une foule d'hommes supérieurs se soient empressés sans aucun intérêt, sans aucune vue particulière, sans même celle de la gloire, (puisque quelques-uns se sont cachés) à former ce dépôt immortel des connaissances de l'esprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris sous les auspices & sous les yeux du comte d'*Argenson*, ministre d'Etat capable de l'entendre & digne de le protéger. Le vestibule de ce prodigieux édifice est un discours préliminaire

composé par M. d'*Alembert*. J'ose dire hardiment que ce discours, applaudi de toute l'Europe, parut supérieur à la méthode de *Descartes*, & égal à tout ce que l'illustre chancelier *Bacon* avait écrit de mieux. S'il y a dans le corps de l'ouvrage des articles frivoles, & d'autres qui sentent plutôt le déclamateur que le philosophe, ce défaut est bien réparé par la quantité prodigieuse d'articles profonds & utiles. Les éditeurs ne purent refuser quelques jeunes gens qui voulurent, dans cette collection, mettre leurs essais à côté des chefs-d'œuvre des maîtres : on laissa gâter ce grand ouvrage par politesse ; c'est le sallon d'*Apollon* où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des *Vanlo* & des *Lemoine*. Mais votre alteſſe a bien dû s'apercevoir, en parcourant l'Encyclopédie, que cet ouvrage est précisément le contraire des autres collections, c'est-à-dire, que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes & Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contr'elle. Les jésuites commencèrent ; ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, & ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les jansénistes voyant que leurs rivaux sonnaient l'alarme ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les jésuites crièrent à l'impiété, les jansénistes

hurlèrent. Il se trouva un convulsionnaire ou convulsioniste nommé *Abraham Chaumeix*, qui présenta à des magistrats une accusation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraissait à peine; c'était un étrange assemblage que ces mots de *préjugé*, qui signifie proprement illusion, & *légitime* qui ne convient qu'à ce qui est raisonnable. Il poussa ses préjugés très-illégitimes jusqu'à dire que si le venin ne paraissait pas dans le premier volume, on l'apercevrait sans doute dans les suivans. Il rendait les encyclopédistes coupables, non pas de ce quils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produisait *St Augustin* & *Cicéron;* & ces témoins étaient d'autant plus irréprochables qu'on ne pouvait convaincre *Abraham Chaumeix* d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes, joints à ceux de cet insensé, excitèrent une assez longue persécution; mais qu'est-il arrivé? la même chose qu'à la saine philosophie, à l'émétique, à la circulation du sang, à l'inoculation: tout cela fut proscrit pendant quelque temps, & a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtise & de l'envie; le *Dictionnaire encyclopédique*, malgré ses défauts, a subsisté; & *Abraham Chaumeix* est allé cacher sa honte à Moscou. On dit que l'impératrice l'a forcé à être sage; c'est un des prodiges de son règne.

LETTRE IX.

Sur les Juifs.

DE tous ceux qui ont attaqué la religion chrétienne dans leurs écrits, les Juifs seraient peut-être les plus à craindre; & si on ne leur opposait pas les miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST, il serait fort difficile à un savant médiocre de leur tenir tête. Ils se regardent comme les fils aînés de la maison, qui en perdant leur héritage ont conservé leurs titres. Ils ont employé une sagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de *Moïse* leur a été donnée pour être éternelle, qu'il est impossible que DIEU ait changé, & qu'il se soit parjuré; que notre Sauveur lui-même en est convenu. Ils nous objectent que selon JESUS-CHRIST aucun point, aucun iota de la loi ne doit être transgressé; que JESUS était venu pour accomplir la loi, & non pour l'abolir; qu'il en a observé tous les commandemens; qu'il a été circoncis; qu'il a gardé le sabbat, solemnisé toutes les fêtes; qu'il est né juif, qu'il a vécu juif, qu'il est mort juif; qu'il n'a jamais institué une religion nouvelle; que nous n'avons pas une seule ligne de lui; que c'est nous, & non pas lui, qui avons fait la religion chrétienne.

Il ne faut pas qu'un chrétien hasarde de disputer contre un juif, à moins qu'il ne sache la langue hébraïque comme sa langue maternelle: ce qui seul peut le mettre en état d'entendre les prophéties &

de répondre aux rabins. Voici comme s'exprime *Joseph Scaliger* dans ses *Excerpta*. „ Les Juifs sont „ subtils ; que *Justin* a écrit misérablement contre „ *Triphon !* & *Tertullien* plus mal encore ! Qui veut „ réfuter les Juifs, doit connaître à fond le judaïsme. „ Quelle honte ! Les chrétiens écrivent contre les „ chrétiens, & n'osent écrire contre les Juifs. „

Le *Toldos Jeschut* est le plus ancien écrit juif qui nous ait été transmis contre notre religion. C'est une vie de JESUS-CHRIST toute contraire à nos saints Evangiles ; elle paraît être du premier siècle, & même écrite avant les Evangiles ; car l'auteur ne parle pas d'eux, & probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait JESUS fils adultérin de *Miriah* ou *Mariah* & d'un soldat nommé *Joseph Pander ;* il raconte que lui & *Judas* voulurent chacun se faire chef de secte ; que tous deux semblaient opérer des prodiges par la vertu du nom de *Jéhova* qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'est un ramas de rêveries rabiniques fort au-dessous des *Mille & une nuits*. *Origène* le réfuta, & c'était le seul qui le pouvait faire ; car il fut presque le seul père grec savant dans la langue hébraïque.

Les juifs théologiens n'écrivirent guère plus raisonnablement jusqu'au onzième siècle : alors éclairés par les Arabes devenus la seule nation savante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du rabin *Aben-Esra* furent très-estimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raison autant qu'on la peut admettre dans les disputes de ce genre. *Spinosa* s'est beaucoup servi de ses ouvrages.

Long-temps après *Aben-Esra*, vint *Maimonides* au treizième siècle : il eut encore plus de réputation. Depuis ce temps-là jusqu'au seizième, les Juifs eurent des livres intelligibles, & par conséquent dangereux ; ils en imprimèrent quelques-uns dès la fin du siècle quinzième. Le nombre de leurs manuscrits était considérable. Les théologiens chrétiens craignirent la séduction ; ils firent brûler les livres juifs sur lesquels ils purent mettre la main ; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un seul homme de cette religion. On a vu, il est vrai, quelques juifs feindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par terreur ; mais aucun n'a jamais embrassé le christianisme de bonne foi : un carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome qu'un juif ne se serait fait chrétien. *Orobio* parle de quelques rabins espagnols & arabes qui abjurèrent & devinrent évêques en Espagne ; mais il se garde bien de dire qu'ils eussent renoncé de bonne foi à leur religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le mahométisme ; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la même horreur que notre doctrine ; la raison en est évidente ; les musulmans ne font point un Dieu de JESUS-CHRIST.

Par une fatalité qu'on ne peut assez déplorer, plusieurs savans chrétiens ont quitté leur religion pour le judaïsme. *Rittangel* professeur des langues orientales à Konigsberg, dans le dix-septième siècle, embrassa la loi mosaïque. *Antoine*, ministre à Genève, fut brûlé pour avoir abjuré le christianisme en faveur du judaïsme en 1632. Les Juifs le comptent parmi

les martyrs qui leur font le plus d'honneur. Il fallait que sa malheureuse persuasion fût bien forte, puisqu'il aima mieux souffrir le plus affreux supplice que se rétracter.

On lit dans le *Nissachon Vetus*, c'est-à-dire le livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la supériorité de la loi mosaïque sur la chrétienne & sur la persane, qui est bien dans le goût oriental. Un roi ordonne à un juif, à un galiléen & à un mahométan de quitter chacun sa religion, & leur laisse la liberté de choisir une des deux autres ; mais s'ils ne changent pas, le bourreau est là qui va leur trancher la tête. Le chrétien dit : Puisqu'il faut mourir ou changer, j'aime mieux être de la religion de *Moïse* que de celle de *Mahomet*, car les chrétiens sont plus anciens que les musulmans, & les Juifs plus anciens que JESUS ; je me fais donc juif. Le mahométan dit : Je ne puis me faire chien de chrétien, j'aime encore mieux me faire chien de juif, puisque ces juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le juif, votre majesté voit bien que je ne puis embrasser ni la loi du chrétien, ni celle du mahométan, puisque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le roi fut touché de cette raison, renvoya son bourreau, & se fit juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette historiette, c'est que les princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour apôtres.

Cependant les Juifs ont eu des docteurs rigides & scrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne se laissassent subjuguer par les chrétiens. Il y a eu entre autres un rabin nommé *Beccai*, dont voici les paroles : *Les sages défendent de prêter de l'argent à un chrétien, de*

peur que le créancier ne ſoit corrompu par le débiteur. Mais un juif peut emprunter d'un chrétien ſans crainte d'être ſéduit par lui, car le débiteur évite toujours ſon créancier.

Malgré ce beau conſeil, les Juifs ont toujours prêté à une groſſe uſure aux chrétiens, & n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux *Niſſachon Vetus*, nous avons la relation de la diſpute du rabin *Zéchiel*, & du dominicain frère *Paul* dit *Ciriaque*. C'eſt une conférence tenue entre ces deux ſavans hommes en 1263 en préſence de dom *Jacques* roi d'Arragon & de la reine ſa femme. Cette conférence eſt très-mémorable. Les deux athlètes étaient ſavans dans l'hébreu & dans l'antiquité. Le *Talmud*, le *Targum*, les archives du ſanhédrin étaient ſur la table. On expliquait en eſpagnol les endroits conteſtés. *Zéchiel* ſoutenait que JESUS avait été condamné ſous le roi *Alexandre Jannée*, & non ſous *Hérode* le tétrarque, conformément à ce qui eſt rapporté dans le *Toldos Jeſchut* & dans le *Talmud*. Vos Evangiles, diſait-il, n'ont été écrits que vers le commencement de votre ſecond ſiècle, & ne ſont point authentiques comme notre *Talmud*. Nous n'avons pu crucifier celui dont vous nous parlez du temps d'*Hérode* le tétrarque, puiſque nous n'avions pas alors le droit du glaive: nous ne pouvons l'avoir crucifié, puiſque ce ſupplice n'était point en uſage parmi nous? Notre *Talmud* porte que celui qui périt du temps de *Jannée* fut condamné à être lapidé. Nous ne pouvons pas plus croire vos Evangiles que les lettres prétendues de *Pilate* que vous avez ſuppoſées. Il était aiſé de renverſer cette

vaine érudition rabinique. La reine finit la dispute en demandant aux juifs pourquoi ils puaient ?

Ce même *Zéchiel* eut encore plusieurs autres conférences dont un de ses disciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire, quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le *Rempart de la foi* écrit par un juif nommé *Isaac*, trouvé en Afrique, est bien supérieur à la relation de *Zéchiel*, qui est très-confuse, & remplie de puérilités. *Isaac* est méthodique & très-bon dialecticien : jamais l'erreur n'eut peut-être un plus grand appui. Il a rassemblé sous cent propositions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'est là qu'on voit les objections contre les deux généalogies de JESUS-CHRIST qui sont différentes l'une de l'autre.

Contre les citations des passages des prophètes qui ne se trouvent point dans les livres juifs.

Contre la divinité de JESUS-CHRIST, qui n'est pas expressément annoncée dans les Evangiles, mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints conciles.

Contre l'opinion que JESUS n'avait point de frères ni de sœurs.

Contre les différentes relations des évangélistes que l'on a cependant conciliées.

Contre l'histoire du *Lazare*.

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce *Rempart de la foi* du rabin *Isaac*. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique religion aux dépens

dépens de la nôtre : on ne peut que les plaindre ; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des chrétiens & des Juifs pour combattre l'une & l'autre religion ! Plaignons ceux qui effrayés de dix-sept siècles de contradictions, & lassés de tant de disputes, se sont jetés dans le théisme, & n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité, ils ont abandonné la foi ; ils ont cru être hommes au lieu d'être chrétiens. Ils devaient être soumis, & ils n'ont aspiré qu'à être sages ! Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse ! comme dit l'apôtre *Paul*.

D'Orobio.

Orobio était un rabin si savant qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres rabins ; profond sans être obscur, possédant les belles-lettres, homme d'un esprit agréable, & d'une extrême politesse. *Philippe Limborch*, théologien du parti des arminiens dans Amsterdam, fit connaissance avec lui vers l'an 1685 : ils disputèrent longtemps ensemble, mais sans aucune aigreur, & comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite ; il est difficile de suivre toujours le même objet & de ne pas s'égarer ; une question en amène une autre. On est tout étonné au bout d'un quart d'heure de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections & les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la

première dispute entre deux théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures ; au contraire, les deux adversaires se traitent l'un & l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentimens du très-savant & très-illustre juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très-savant & très-illustre chrétien. *Orobio* même ne parle jamais de JESUS-CHRIST qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute.

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs par leur loi de croire à un messie.

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien Testament qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au messie.

Qu'on ne trouve nulle part qu'Israël ait été menacé de n'être plus le peuple choisi s'il ne croyait pas au futur messie.

Que dans aucun endroit il n'est dit que la loi Judaïque soit l'ombre & la figure d'une autre loi ; qu'au contraire il est dit par-tout que la loi de *Moïse* doit être éternelle.

Que tout prophète même qui ferait des miracles pour changer quelque chose à la loi mosaïque, devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques prophètes ont prédit aux Juifs dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur ; mais que ce libérateur ferait le soutien de la loi mosaïque au lieu d'en être le destructeur.

Que les Juifs attendent toujours un messie, lequel sera un roi puissant & juste.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la religion mosaïque est que les Juifs dispersés sur toute la terre n'ont jamais cependant changé une seule

virgule à leur loi, & que les Israëlites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perse, ont constamment tenu la même doctrine depuis la prise de Jérusalem par *Titus*, sans que jamais il se soit élevé parmi eux la plus petite secte qui se soit écartée d'une seule observance, & d'une seule opinion de la nation israëlite.

Qu'au contraire, les chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur religion.

Qu'ils sont encore partagés en beaucoup plus de sectes qu'ils n'ont d'Etats, & qu'il se sont poursuivis à feu & à sang les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers; que si l'apôtre *Paul* trouva bon que les Juifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi, les chrétiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'apôtre *Paul* leur a permis.

Que ce n'est point par haine & par malice qu'Israël n'a point reconnu JESUS; que ce n'est point par des vues basses & charnelles que les Juifs sont attachés à leur loi ancienne; qu'au contraire, ce n'est que dans l'espoir des biens célestes qu'ils lui sont fidelles, malgré les persécutions des Babyloniens, des Syriens, des Romains, magré leur dispersion & leur opprobre, malgré la haine de tant de nations, & que l'on ne doit point appeler *charnel* un peuple entier qui est le martyr de DIEU depuis près de quarante siècles.

Que ce sont les chrétiens qui ont attendu des biens charnels, témoin presque tous les premiers pères de l'Eglise qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem au milieu de l'abondance & de toutes les délices du corps.

Qu'il eſt impoſſible que les Juifs aient crucifié le vrai meſſie, attendu que les prophètes diſent expreſſément que le meſſie viendra purger Iſraël de tout péché, qu'il ne laiſſera pas une ſeule ſouillure en Iſraël ; que ce ſerait le plus horrible péché & la plus abominable ſouillure, ainſi que la contradiction la plus palpable, que DIEU envoyât ſon meſſie pour être crucifié.

Que les préceptes du Décalogue étant parfaits, toute nouvelle miſſion était entièrement inutile.

Que la loi moſaïque n'a jamais eu aucun ſens myſtique.

Que ce ſerait tromper les hommes de leur dire des choſes que l'on devrait entendre dans un ſens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les apôtres chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de *Moïſe*.

Que les évangéliſtes & les apôtres n'étaient point des hommes ſimples, puiſque *Luc* était médecin, que *Paul* avait étudié ſous *Gamaliel*, dont les Juifs ont conſervé les écrits.

Qu'il n'y avait point du tout de ſimplicité & d'idiotiſme à ſe faire apporter tout l'argent de leurs néophytes ; que *Paul*, loin d'être un homme ſimple, uſa du plus grand artifice en venant ſacrifier dans le temple, & en jurant devant *Feſtus Agrippa* qu'il n'avait rien fait contre la circonciſion, & contre la loi du judaïſme.

Qu'enfin les contradictions qui ſe trouvent dans les Evangiles prouvent que ces livres n'ont pu être inſpirés de DIEU.

Limborch répond à toutes ces aſſertions par les

argumens les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre dispute; mais comme il était du parti des arminiens, celui des gomaristes le persécuta: on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la religion chrétienne à un combat dont ses ennemis pourraient triompher. *Orobio* ne fut point persécuté dans la synagogue.

D'Uriel Acosta.

Il arriva à *Uriel Acosta* dans Amsterdam à peu près la même chose qu'à *Spinosa*: il quitta dans Amsterdam le judaïsme pour la philosophie. Un espagnol & un anglais s'étant adressés à lui pour se faire juifs, il les détourna de ce dessein, & leur parla contre la religion des Hébreux: il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne, & à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte; tous les assistans passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encore, & c'est là qu'il professe n'être ni juif, ni chrétien, ni mahométan, mais adorateur d'un DIEU. Son petit livre est intitulé: *Exemplaire de la vie humaine*. Le même *Limborch* réfuta *Uriel Acosta*, comme il avait réfuté *Orobio*; & le magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune manière de ces querelles.

LETTRE X.

Sur Spinoſa.

MONSEIGNEUR,

IL me ſemble qu'on a ſouvent auſſi mal jugé la perſonne de *Spinoſa* que ſes ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux dictionnaires hiſtoriques :

„ *Spinoſa* avait un tel déſir de s'immortaliſer, „ qu'il eût ſacrifié volontiers à cette gloire la vie „ préſente, eût-il fallu être mis en pièces par un „ peuple mutiné : les abſurdités du ſpinoſiſme ont „ été parfaitement réfutées par *Jean Bredembourg* „ bourgeois de Roterdam. „

Autant de mots, autant de fauſſetés. *Spinoſa* était préciſément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit déteſter ſon athéiſme, mais on ne doit pas mentir ſur ſa perſonne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tout ſens de la vaine gloire, il le faut avouer ; ne le calomnions pas en le condamnant. Le miniſtre *Colerus*, qui habita long-temps la propre chambre où *Spinoſa* mourut, avoue, avec tous ſes contemporains, que *Spinoſa* vécut toujours dans une profonde retraite, cherchant à ſe dérober au monde, ennemi de toute ſuperfluité, modeſte dans la converſation, négligé dans ſes habillemens, travaillant de ſes mains, ne mettant jamais ſon nom à aucun de ſes ouvrages : ce n'eſt pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de *Bredembourg*, loin de le réfuter parfaitement bien, j'oſe croire qu'il le réfuta parfaitement mal : j'ai lu cet ouvrage, & j'en laiſſe le jugement à quiconque comme moi aura la patience de le lire. *Bredembourg* fut ſi loin de confondre nettement *Spinoſa*, que lui-même, effrayé de la faibleſſe de ſes réponſes, devint malgré lui le diſciple de celui qu'il avait attaqué : grand exemple de la miſère & de l'inconſtance de l'eſprit humain.

La vie de *Spinoſa* eſt écrite aſſez en détail, & aſſez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que votre alteſſe me permette ſeulement de faire avec elle une réflexion ſur la manière dont ce juif jeune encore fut traité par la ſynagogue. Accuſé par deux jeunes gens de ſon âge de ne pas croire à *Moïſe*, on commença, pour le remettre dans le bon chemin, par l'aſſaſſiner d'un coup de couteau au ſortir de la comédie ; quelques-uns diſent au ſortir de la ſynagogue ; ce qui eſt plus vraiſemblable.

Après avoir manqué ſon corps, on ne voulut pas manquer ſon ame ; il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au chammata. *Spinoſa* prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette eſpèce de juriſdiction dans Amſterdam. Le conſeil de ville renvoya la déciſion de cette affaire au conſiſtoire des paſteurs ; ceux-ci conclurent que ſi la ſynagogue avait ce droit, le conſiſtoire en jouirait à plus forte raiſon : le conſiſtoire donna gain de cauſe à la ſynagogue.

Spinoſa fut donc proſcrit par les Juifs avec la grande cérémonie : le chantre juif entonna les paroles d'exécration ; on ſonna du cor, on renverſa goutte à

goutte des bougies noires dans une cuve pleine de sang; on dévoua *Benoît Spinosa* à *Belzébuth*, à *Sathan* & à *Astaroth*, & toute la synagogue cria *Amen!*

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de juridiction qui ressemble plutôt à un sabbat de sorciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que, sans le coup de couteau & sans les bougies noires éteintes dans le sang, *Spinosa* n'eût jamais écrit contre *Moïse* & contre DIEU. La persécution irrite; elle enhardit quiconque se sent du génie; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinosa renonça au judaïsme, mais sans se faire jamais chrétien. Il ne publia son traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus theologico-politicus*, qu'en 1670, environ huit ans après son excommunication. On a prétendu trouver dans ce livre les semences de son athéisme, par la même raison qu'on trouve toujours la physionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'athéisme, qu'il y est souvent parlé de JESUS-CHRIST comme de l'envoyé de DIEU. Cet ouvrage est très-profond, & le meilleur qu'il ait fait; j'en condamne sans doute les sentimens, mais je ne puis m'empêcher d'en estimer l'érudition. C'est lui, ce me semble, qui a remarqué le premier que le mot hébreu *Ruhag*, que nous traduisons par *ame*, signifiait chez les Juifs le vent, le souffle, dans son sens naturel; que tout ce qui est grand portait le nom de divin; les cèdres de DIEU; les vents de DIEU; la mélancolie de *Saül*, mauvais esprit de DIEU; les hommes vertueux, enfans de DIEU.

C'est lui qui le premier a développé le dangereux

syſtème d'*Aben-Esra*, que le Pentateuque n'a point été écrit par *Moïse*, ni le livre de Josué par *Josué :* ce n'eſt que d'après lui que *le Clerc*, pluſieurs théologiens de Hollande, & le célèbre *Newton*, ont embraſſé ce ſentiment.

Newton diffère de lui ſeulement en ce qu'il attribue à *Samuel* les livres de *Moïse*, au lieu que *Spinoſa* en fait *Eſdras* auteur. On peut voir toutes les raiſons que *Spinoſa* donne de ſon syſtème dans ſon VIII, IX & Xe chapitres ; on y trouve beaucoup d'exactitude dans la chronologie ; une grande ſcience de l'hiſtoire, du langage & des mœurs de ſon ancienne patrie ; plus de méthode & de raiſonnement que dans tous les rabins enſemble. Il me ſemble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaiſſaient des prophètes chez les Gentils : en un mot, il a fait un uſage coupable de ſes lumières, mais il en avait de très-grandes.

Il faut chercher l'athéiſme dans les anciens philoſophes ; on ne le trouve à découvert que dans les œuvres poſthumes de *Spinoſa*. Son traité de l'athéiſme n'étant point ſous ce titre, & étant écrit dans un latin obſcur, & d'un ſtyle très-ſec, M. le comte de *Boulainvilliers* l'a réduit en français ſous le titre de *Réfutation de Spinoſa :* nous n'avons que le poiſon, *Boulainvilliers* n'eut pas le temps apparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que *Spinoſa*, dans ſon funeſte livre, parle toujours d'un être infini & ſuprême ; il annonce DIEU en voulant le détruire. Les argumens dont *Bayle* l'accable me paraîtraient ſans replique, ſi en effet *Spinoſa* admettait un DIEU ; car ce DIEU

n'étant que l'immenſité des choſes, ce DIEU étant à la fois la matière & la penſée, il eſt abſurde, comme *Bayle* l'a très-bien prouvé, de ſuppoſer que DIEU ſoit à la fois agent & patient, cauſe & ſujet, feſant le mal & le ſouffrant; s'aimant, ſe haïſſant lui-même; ſe tuant, ſe mangeant. Un bon eſprit, ajoute *Bayle*, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents & les ongles, que de cultiver une hypothèſe auſſi choquante & auſſi abſurde; car, ſelon *Spinoſa*, ceux qui diſent, les Allemands ont tué dix mille turcs, parlent mal & fauſſement; ils doivent dire, DIEU modifié en dix mille allemands, a tué DIEU modifié en dix mille turcs.

Bayle a très-grande raiſon ſi *Spinoſa* reconnaît un DIEU; mais le fait eſt qu'il n'en reconnaît point du tout, & qu'il ne s'eſt ſervi de ce mot ſacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de *Deſcartes*, il abuſe de ce mot également célébre & inſenſé de *Deſcartes : Donnez-moi du mouvement & de la matière, & je vais former un monde.*

Entêté encore de l'idée incompréhenſible & anti-phyſique, que tout eſt plein, il s'eſt imaginé qu'il ne peut exiſter qu'une ſeule ſubſtance, un ſeul pouvoir qui raiſonne dans les hommes, ſent & ſe ſouvient dans les animaux, étincèle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète ſur la terre, eſt étendu dans tout l'eſpace.

Selon lui, tout eſt néceſſaire, tout eſt éternel; la création eſt impoſſible; point de deſſein dans la ſtructure de l'univers, dans la permanence des eſpèces & dans la ſucceſſion des individus. Les oreilles ne

ſont plus faites pour entendre, les yeux pour voir, le cœur pour recevoir & chaſſer le ſang, l'eſtomac pour digérer, la cervelle pour penſer, les organes de la génération pour donner la vie; & des deſſeins divins ne ſont que les effets d'une néceſſité aveugle.

Voilà au juſte le ſyſtème de *Spinoſa*. Voilà, je crois, les côtés par leſquels il faut attaquer ſa citadelle, citadelle bâtie, ſi je ne me trompe, ſur l'ignorance de la phyſique, & ſur l'abus le plus monſtrueux de la métaphyſique.

Il ſemble, & on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de la Henriade a dit: *Un catéchiſte annonce* DIEU *aux enfans, & Newton le démontre aux ſages*. Plus on connaît la nature, plus on adore ſon auteur.

L'athéiſme ne peut faire aucun bien à la morale, & peut lui faire beaucoup de mal. Il eſt preſque auſſi dangereux que le fanatiſme. Vous êtes, Monſeigneur, également éloigné de l'un & de l'autre, & c'eſt ce qui autoriſe la liberté que j'ai priſe de mettre la vérité ſous vos yeux ſans aucun déguiſement. J'ai répondu à toutes vos queſtions, depuis ce bouffon ſavant de *Rabelais* juſqu'au téméraire métaphyſicien *Spinoſa*.

J'aurais pu joindre à cette liſte une foule de petits livres qui ne ſont guère connus que des bibliothécaires; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables, je ne paruſſe diminuer l'iniquité. J'eſpère que le peu que j'ai dit affermira votre alteſſe dans ſes ſentimens pour nos dogmes & pour nos écritures, quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des ſtoïciens entêtés, par des ſavans enflés de leur ſcience, par des gens du monde qui

ne connaiſſent que leur vaine raiſon, par des plaiſans qui prennent des bons mots pour des argumens, par des théologiens enfin qui au lieu de marcher dans les voies de DIEU ſe ſont égarés dans leurs propres voies.

Encore une fois, ce qui doit conſoler une ame auſſi noble que la vôtre, c'eſt que le théiſme, qui perd aujourd'hui tant d'ames, ne peut jamais nuire ni à la paix des Etats, ni à la douceur de la ſociété. La controverſe a fait couler par-tout le ſang, & le théiſme l'a étanché. C'eſt un mauvais remède, je l'avoue, mais il a guéri les plus cruelles bleſſures. Il eſt excellent pour cette vie, s'il eſt déteſtable pour l'autre. Il damne ſurement ſon homme, mais il le rend paiſible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des argumens, le théiſme y a porté la concorde. Il eſt clair que ſi *Poltrot*, *Jacques Clément*, *Jaurigni*, *Balthazar Gerard*, *Jean Châtel*, *Damiens*, *le jéſuite Malagrida*, &c. &c. &c. avaient été des théiſtes, il y aurait eu moins de princes aſſaſſinés.

A Dieu ne plaiſe que je veuille préférer le théiſme à la ſainte religion des *Ravaillacs*, des *Damiens*, des *Malagrida* qu'ils ont méconnue & outragée! Je dis ſeulement qu'il eſt plus agréable de vivre avec des théiſtes qu'avec des *Ravaillacs* & des *Brinvilliers* qui vont à confeſſe; & ſi votre alteſſe n'eſt pas de mon avis, j'ai tort.

CONSEILS

A UN JOURNALISTE,

Sur la philoſophie, l'hiſtoire, le théâtre, les pièces de poëſie, les mélanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues & le ſtyle.

L'OUVRAGE périodique auquel vous avez deſſein de travailler, Monſieur, peut très-bien réuſſir, quoiqu'il y en ait déjà trop de cette eſpèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaiſe à notre ſiècle & à la poſtérité. Je vous répondrai en deux mots : *Soyez impartial.* Vous avez la ſcience & le goût ; ſi avec cela vous êtes juſte, je vous prédis un ſuccès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques juſqu'à l'épigramme. Aucun des journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles-lettres, qui ſont les pièces de théâtre, ni de tant de jolis ouvrages de poëſie, qui ſoutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre eſpèce de journal, juſqu'à une chanſon qui ſera bien faite, rien n'eſt à dédaigner. La Grèce, qui ſe vante d'avoir fait naître *Platon*, ſe glorifie encore d'*Anacréon* ; & *Cicéron* ne fait point oublier *Catulle*.

Sur la philoſophie.

VOUS ſavez aſſez de géométrie & de phyſique pour rendre un compte exact des livres de ce genre ; & vous avez aſſez d'eſprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines, ſans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conſeillerais ſurtout, quand vous ferez des extraits de philoſophie, d'expoſer d'abord au lecteur une eſpèce d'abrégé hiſtorique des opinions qu'on propoſe, ou des vérités qu'on établit.

Par exemple, s'agit-il de l'opinion du *vide*, dites en deux mots comment *Epicure* croyait le prouver, montrez comment *Gaſſendi* l'a rendu plus vraiſemblable, expoſez les degrés infinis de probabilité que *Newton* a ajoutés enfin à cette opinion, par ſes raiſonnemens, par ſes obſervations, & par ſes calculs.

S'agit-il d'un ouvrage ſur la nature de l'*air* ? Il eſt bon de montrer d'abord qu'*Ariſtote* & tous les philoſophes ont connu ſa peſanteur, mais non ſon degré de peſanteur. Beaucoup d'ignorans qui voudraient au moins ſavoir l'hiſtoire des ſciences, les gens du monde, les jeunes étudians verront avec avidité par quelle raiſon & par quelles expériences le grand *Galilée* combattit le premier l'erreur d'*Ariſtote* au ſujet de l'*air ;* avec quel art *Torricelli* le peſa, ainſi qu'on pèſe un poids dans une balance ; comment on connut ſon reſſort ; comment enfin les admirables expériences de MM. *Hale* & *Boerhaave* ont découvert des effets de l'*air*, qu'on eſt preſque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière, inconnues juſqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hériſſé de calculs & de problèmes ſur la *lumière*? Quel plaiſir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente & ignorante Grèce avait de la *réfraction*, ce qu'en dit l'arabe *Alhazen*, le ſeul géomètre de ſon temps; ce que devine *Antonio de Dominis*; ce que *Deſcartes* met habilement & géométriquement en uſage, quoiqu'en ſe trompant; ce que découvre ce *Grimaldi*, qui a trop peu vécu; enfin, ce que *Newton* pouſſe juſqu'aux vérités les plus déliées & les plus hardies auxquelles l'eſprit humain puiſſe atteindre, vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laiſſent encore un nuage derrière elles.

Compoſera-t-on quelque ouvrage ſur la *gravitation* des aſtres, ſur cette admirable partie des démonſtrations de *Newton*? Ne vous aura-t-on pas obligation ſi vous rendez l'hiſtoire de cette *gravitation* des aſtres, depuis *Copernic* qui l'entrevit, depuis *Kepler* qui oſa l'annoncer comme par inſtinct, juſqu'à *Newton* qui a démontré à la terre étonnée, qu'elle pèſe ſur le ſoleil & le ſoleil ſur elle?

Rapportez à *Deſcartes* & à *Harrot* l'art d'appliquer l'algèbre à la meſure des courbes, le calcul intégral & différentiel à *Newton*, & enſuite à *Leibnitz*. Nommez dans l'occaſion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage ſoit un regiſtre fidelle de la gloire des grands-hommes.

Surtout, en expoſant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuſes qui irritent un auteur, & ſouvent toute une nation, ſans éclairer perſonne. Point d'animoſité, point d'ironie. Que diriez-vous d'un avocat-général, qui en réſumant

tout un procès, outragerait par des mots piquans la partie qu'il condamne ? Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable, mais son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier *Leibnitz* ? Insulterez-vous à *Locke*, parce qu'il croit DIEU assez puissant pour pouvoir donner, s'il le veut, la pensée à la matière ? Ne croyez-vous pas que DIEU, qui a tout créé, peut rendre cette matière & ce don de penser éternels ? que s'il a créé nos ames, il peut encore créer des millions d'êtres différens de la matière & de l'ame ; qu'ainsi le sentiment de *Locke* est respectueux pour la Divinité, sans être dangereux pour les hommes ? Si *Bayle*, qui savait beaucoup, a beaucoup douté, songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête homme. Soyez-le donc avec lui, & n'imitez point ces petits esprits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort, qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

Sur l'histoire.

CE que les journalistes aiment peut-être le mieux à traiter, ce sont les morceaux d'histoire ; c'est-là ce qui est le plus à la portée de tous les hommes, & le plus de leur goût. Ce n'est pas que dans le fond on ne soit aussi curieux pour le moins de connaître la nature, que de savoir ce qu'a fait *Sesostris* ou *Bacchus ;* mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris, ce qui nous importe pourtant assez ; & on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous sont transmis sous le nom d'*histoires*,

d'*hiſtoires*, leſquels on nous répète tous les jours, & qui ne nous importent guère.

Si vous rendez compte de l'hiſtoire ancienne, proſcrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérans. Laiſſez *Juvénal* & *Boileau* donner du fond de leur cabinet des ridicules à *Alexandre*, qu'ils euſſent fatigué d'encens s'ils euſſent vécu ſous lui; qu'ils appellent *Alexandre* inſenſé, vous, philoſophe impartial, regardez dans *Alexandre* ce capitaine-général de la Grèce, ſemblable à peu près à un *Scanderbeg*, à un *Huniade*, chargé comme eux de venger ſon pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli, & plus magnifique. Ne le faites pas voir ſeulement ſubjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, & portant ſes conquêtes juſqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de *Darius*: mais repréſentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établiſſant le commerce, fondant Alexandrie & Scanderon, qui ſont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'eſt par-là ſurtout qu'il faut conſidérer les rois, & c'eſt ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes & des ports que *Céſar* a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, &c. que des hommes qu'il a fait égorger?

Inſpirez ſurtout aux jeunes gens plus de goût pour l'hiſtoire des temps récens, qui eſt pour nous de néceſſité, que pour l'ancienne, qui n'eſt que de curioſité; qu'ils ſongent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle eſt moderne.

Je voudrais ſurtout que vous recommandaſſiez de

commencer sérieusement l'étude de l'histoire, au siècle qui précède immédiatement *Charles-Quint*, *Léon X*, *François I.* C'est là qu'il se fait dans l'esprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé.

Le beau siècle de *Louis XIV* achève de perfectionner ce que *Léon X*, tous les *Médicis*, *Charles-Quint*, *François I* avaient commencé. Je travaille depuis long-temps à l'histoire de ce dernier siècle, qui doit être l'exemple des siècles à venir; j'essaie de faire voir le progrès de l'esprit humain, & de tous les arts, sous *Louis XIV.* Puissé-je, avant de mourir, laisser ce monument à la gloire de ma nation! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice; je ne manque point de mémoires sur les avantages que le grand *Colbert* a procurés & voulait faire à la nation & au monde, sur la vigilance infatigable, sur la prévoyance d'un ministre de la guerre né pour être le ministre d'un conquérant, sur les révolutions arrivées dans l'Europe, sur la vie privée de *Louis XIV* qui a été dans son domestique l'exemple des hommes, comme il a été quelquefois celui des rois. J'ai des mémoires sur des fautes inséparables de l'humanité, dont je n'aime à parler que parce qu'elles font valoir les vertus; & j'applique déjà à *Louis XIV* ce beau mot de *Henri IV* qui disait à l'ambassadeur dom Pèdre: *Quoi donc! votre maître n'a-t-il pas assez de vertu pour avoir des défauts?* Mais j'ai peur de n'avoir ni le temps ni la force de conduire ce grand ouvrage à sa fin.

Je vous prierai de bien faire sentir que si nos histoires modernes écrites par des contemporains sont plus certaines en général que toutes les histoires

anciennes, elles ſont quelquefois plus douteuſes dans les détails; je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux d'état, de parti, de religion. Le guerrier, le magiſtrat, le janſéniſte, le moliniſte ne voient point les mêmes faits avec les mêmes yeux; c'eſt le vice de tous les temps. Un carthaginois n'eût point écrit les guerres puniques dans l'eſprit d'un romain, & il eût reproché à Rome la mauvaiſe foi dont Rome accuſait Carthage. Nous n'avons guère d'hiſtoriens anciens qui aient écrit les uns contre les autres ſur le même événement : ils auraient répandu le doute ſur des choſes que nous prenons aujourd'hui pour inconteſtables. Quelque peu vraiſemblables qu'elles ſoient, nous les reſpectons pour deux raiſons, parce qu'elles ſont anciennes, & parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres hiſtoriens contemporains, nous ſommes dans un cas bien différent; il nous arrive ſouvent la même choſe qu'aux puiſſances qui ſont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres, à Verſailles, des feux de joie pour des batailles que perſonne n'avait gagnées: chaque parti chante victoire, chacun a raiſon de ſon côté. Voyez que de contradictions ſur *Marie Stuart*, ſur les guerres civiles d'Angleterre, ſur les troubles de Hongrie, ſur l'établiſſement de la religion proteſtante, ſur le concile de Trente. Parlez de la révocation de l'édit de Nantes à un bourgmeſtre hollandais, c'eſt une tyrannie imprudente; conſultez un miniſtre de la cour de France, c'eſt une politique ſage. Que dis-je? la même nation, au bout de vingt ans, n'a plus les mêmes idées qu'elle avait ſur le même événement & ſur la même perſonne; j'en ai été témoin au ſujet du

feu roi *Louis XIV*. Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à essuyer sur l'histoire de *Charles XII!* J'ai écrit sa vie singulière sur les mémoires de M. de *Fabrice* qui a été huit ans son favori; sur les lettres de M. de *Fierville*, envoyé de France auprès de lui; sur celles de M. de *Villelongue*, long-temps colonel à son service; sur celles de M. de *Poniatowski*. J'ai consulté M. de *Croissi* ambassadeur de France auprès de ce prince &c. J'apprends à présent que M. *Norberg*, chapelain de *Charles XII*, écrit une histoire de son règne. Je suis sûr que le chapelain aura souvent vu les mêmes choses avec d'autres yeux que le favori & l'ambassadeur. Quel parti prendre en ce cas? celui de me corriger sur le champ dans les choses où ce nouvel historien aura évidemment raison, & de laisser les autres au jugement des lecteurs désintéressés. Que suis-je en tout cela? je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de *Charles XII* & de *Pierre le grand*, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme *Louis XIV*, avec le respect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, & avec le respect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais.

Sur la comédie.

VENONS aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre journal. Vous comptez parler beaucoup des pièces de théâtre. Ce projet est d'autant plus raisonnable que le théâtre est plus épuré

parmi nous, & qu'il eſt devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien ſans doute de ſuivre l'exemple de quelques écrivains périodiques, qui cherchent à rabaiſſer tous leurs contemporains, & à décourager les arts dont un bon journaliſte doit être le ſoutien. Il eſt juſte de donner la préférence à *Molière* ſur les comiques de tous les temps & de tous les pays; mais ne donnez point d'excluſion. Imitez les ſages Italiens qui placent *Raphaël* au premier rang, mais qui admirent les *Paul Véronèſe*, les *Caraches*, les *Corrèges*, les *Dominicains* &c. *Molière* eſt le premier, mais il ſerait injuſte & ridicule de ne pas mettre le Joueur à côté de ſes meilleures pièces. Refuſer ſon eſtime aux Ménechmes, ne pas s'amuſer beaucoup au Légataire univerſel, ſerait d'un homme ſans juſtice & ſans goût; & qui ne ſe plaît pas à *Regnard*, n'eſt pas digne d'admirer *Molière*.

Oſez avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces, comme le Grondeur, le Galant jardinier, la Pupille, le Double veuvage, l'Eſprit de contradiction, la Coquette de village, le Florentin &c. ſont au-deſſus de la plupart des petites pièces de *Molière*; je dis au-deſſus, pour la fineſſe des caractères, pour l'eſprit dont la plupart ſont aſſaiſonnées, & même pour la bonne plaiſanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en ſeraient pas ſatisfaits; mais je dirai hardiment que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs & où l'on trouve de l'intérêt, comme le Préjugé à la mode; quand les Français ſeront aſſez

heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que le Glorieux, gardez-vous bien de vouloir rabaiſſer leur ſuccès, ſous prétexte que ce ne ſont pas des comédies dans le goût de *Molière;* évitez ce malheureux entêtement qui ne prend ſa ſource que dans l'envie; ne cherchez point à proſcrire les ſcènes attendriſſantes qui ſe trouvent dans ces ouvrages : car lorſqu'une comédie, outre le mérite qui lui eſt propre, a encore celui d'intéreſſer, il faut être de bien mauvaiſe humeur pour ſe fâcher qu'on donne au public un plaiſir de plus.

J'oſe dire que ſi les pièces excellentes de *Molière* étaient un peu plus intéreſſantes, on verrait plus de monde à leurs repréſentations; le Miſanthrope ſerait auſſi ſuivi qu'il eſt eſtimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoiſe : l'art d'étendre ſes limites, ſans les confondre avec celles de la tragédie, eſt un grand art qu'il ſerait beau d'encourager, & honteux de vouloir détruire. C'en eſt un que de ſavoir bien rendre compte d'une pièce de théâtre. J'ai toujours reconnu l'eſprit des jeunes gens, au détail qu'ils feſaient d'une pièce nouvelle qu'ils venaient d'entendre; & j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux, ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois. Tant il eſt vrai qu'au fond l'eſprit des affaires, & le véritable eſprit des belles-lettres, eſt le même.

Expoſer en termes clairs & élégans un ſujet qui quelquefois eſt embrouillé, & ſans s'attacher à la diviſion des actes, éclaircir l'intrigue & le dénouement, les raconter comme une hiſtoire intéreſſante, peindre d'un trait les caractères, dire enſuite ce qui a paru

plus ou moins vraiſemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux, bien ſaiſir le mérite ou le vice général du ſtyle, c'eſt ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui eſt fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude : car il eſt plus facile à certains eſprits de ſuivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

De la tragédie.

Je dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous ſavez quel honneur ce bel art a fait à la France : art d'autant plus difficile, & d'autant plus au-deſſus de la comédie, qu'il faut être vraiment poëte pour faire une belle tragédie ; au lieu que la comédie demande ſeulement quelque talent pour les vers.

Vous, Monſieur, qui entendez ſi bien *Sophocle* & *Euripide*, ne cherchez point une vaine récompenſe du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre, dans le malheureux plaiſir de les préférer, contre votre ſentiment, à nos grands auteurs français. Souvenez-vous que quand je vous ai défié de me montrer, dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des pièces de *Pierre Corneille*, je dis de ſes moins bonnes, vous avouâtes que c'était une choſe impoſſible. Ces traits dont je parle étaient, par exemple, ces vers de la tragédie de Nicomède. Je veux, dit *Pruſias*, (*a*)

Ecouter à la fois l'amour & la nature,
Etre père & mari dans cette conjoncture.

(*a*) *Nicomède*, tragédie, acte IV, ſcène III.

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne ſoyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh ! que dois-je être?

NICOMEDE.

Roi.
Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'eſt ni mari ni père.
Il regarde ſon trône & rien de plus. Régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'inférerez point que les dernières pièces de ce père du théâtre ſoient bonnes, parce qu'il s'y trouve de ſi beaux éclairs : avouez leur extrême faibleſſe avec tout le public.

Agéſilas & Suréna ne peuvent rien diminuer de l'honneur que Cinna & Polyeucte font à la France. M. de *Fontenelle*, neveu du grand *Corneille*, dit, dans la vie de ſon oncle, que ſi le proverbe, *cela eſt beau comme le Cid*, paſſa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus cauſer la chute du proverbe que celle du Cid. C'eſt *Corneille* lui-même qui le détruit, c'eſt à Cinna qu'il faut s'en prendre. Ne dites point avec l'abbé de *St Pierre*, que dans cinquante ans on ne jouera plus les pièces de *Racine*. Je plains nos enfans, s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégance. Comment leur cœur ſera-t-il donc fait, ſi *Racine* ne les intéreſſe pas?

Il y a apparence que les bons auteurs du ſiècle de

Louis XIV dureront autant que la langue françaiſe. Mais ne découragez pas leurs ſucceſſeurs, en aſſurant que la carrière eſt remplie, & qu'il n'y a plus de place. *Corneille* n'eſt pas aſſez intéreſſant; ſouvent *Racine* n'eſt pas aſſez tragique. L'auteur de Venceſlas, celui de Radamiſte & d'Electre, avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières qui manquent à ces deux grands-hommes; & il eſt à préſumer que ces trois pièces reſteront toujours ſur le théâtre français, puiſqu'elles s'y ſont ſoutenues avec des acteurs differens, car c'eſt la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de Manlius, pièce digne de *Corneille*, & du beau rôle d'*Ariane* & du grand intérêt qui règne dans Amaſis? Je ne vous parlerai point des pièces tragiques faites depuis vingt années: comme j'en ai compoſé quelques-unes, il ne m'appartient pas d'oſer apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi; & à l'égard de mes ouvrages de théâtre, tout ce que je peux en dire, & vous prier d'en dire aux lecteurs, c'eſt que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une pièce nouvelle, ne dites jamais comme l'auteur odieux des *Obſervations* & de tant d'autres brochures: *La pièce eſt excellente*, ou *elle eſt mauvaiſe;* ou *tel acte eſt impertinent, un tel rôle eſt pitoyable*. Prouvez ſolidement ce que vous en penſez, & laiſſez au public le ſoin de prononcer. Soyez ſûr que l'arrêt ſera contre vous toutes les fois que vous déciderez ſans preuve, quand même vous auriez raiſon; car ce n'eſt pas votre jugement qu'on demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra ſurtout votre journal précieux, c'eſt le ſoin que vous aurez de comparer les pièces nouvelles

avec celles des pays étrangers qui seront fondées sur le même sujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le siècle passé, lorsqu'on fit l'examen du Cid : on ne rapporta que quelques vers de l'original espagnol, il fallait comparer les situations. Je suppose qu'on nous donne aujourd'hui Manlius de *la Fosse* pour la première fois, il serait très-agréable de mettre sous les yeux du lecteur la tragédie anglaise dont elle est tirée. Paraît-il quelque ouvrage instructif sur les pièces de l'illustre *Racine*? détrompez le public de l'idée où l'on est que jamais les Anglais n'ont pu admettre le sujet de Phèdre sur leur théâtre. Apprenez aux lecteurs que la Phèdre de *Smith* est une des plus belles pièces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de *Racine*, jusqu'à l'amour d'*Hippolyte;* qu'on a joint ensemble l'intrigue de Phèdre & celle de Bajazet, & que cependant l'auteur se vante d'avoir tiré tout d'*Euripide*. Je crois que les lecteurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la Phèdre grecque, de la latine, de la française & de l'anglaise. C'est ainsi à mon gré que la sage & saine critique perfectionnerait encore le goût des Français, & peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'académie française fit du Cid, & à laquelle il manque encore autant de choses qu'au Cid même?

Des pièces de poësie.

VOUS répandrez beaucoup d'agrément sur votre journal, si vous l'ornez de temps en temps de ces petites pieces fugitives marquées au bon coin, dont

les porte-feuilles des curieux ſont remplis. On a des vers du duc de *Nevers*, du comte *Antoine Hamilton* né en France, qui reſpirent tantôt le feu poëtique, tantôt la douce facilité du ſtyle épiſtolaire. On a mille petits ouvrages charmans de MM. *Duſſé*, de *St Aulaire*, de *Ferrand*, de *la Faye*, de *Fieubet*, du préſident *Hénault* & de tant d'autres. Ces ſortes de petits ouvrages dont je vous parle, ſuffiſaient autrefois à faire la réputation des *Voitures*, des *Saraſins*, des *Chapelles*. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il eſt plus répandu, il donne peut-être moins de réputation, mais il ne fait pas moins de plaiſir aux lecteurs délicats. Nos chanſons valent mieux que celles d'*Anacréon*, & le nombre en eſt étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaieté, & qui, annoncées avec art, n'aviliraient point du tout un journal ſérieux. Ce ſerait perfectionner le goût ſans nuire aux mœurs, de rapporter une chanſon auſſi jolie que celle-ci, qui eſt de l'auteur du Double Veuvage.

Philis plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuſer,
Un jour exigea de Liſandre
Trente moutons pour un baiſer.

Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baiſers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuſe de lui rendre
Trente moutons pour un baiſer.

Le lendemain Philis plus sage,
Aurait donné moutons & chien,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très-bien les vides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poëfie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les esprits, & sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître, & le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase, & les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique qu'on déteste & qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis examinant trois épîtres de *Rousseau* en vers décasyllabes, qui excitèrent beaucoup de murmure il y a quelque temps, fit de la seconde, où tous nos auteurs sont insultés, l'examen suivant, dont voici un échantillon qui paraît dicté par la justesse & la modération. Voici le commencement de la pièce qu'il examinait.

Tout institut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être aussi conséquemment pour tous,
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
A le bien prendre, est un faible problême;
Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Par des talens que le travail cultive,
A ce premier pas à pas on arrive;
Et le public, que sa bonté prévient,
Pour quelque temps s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait, &c.

Voici l'examen.

Ce premier vers, *Tout inſtitut, tout art, toute police*, ſemble avoir le défaut, je ne dis pas d'être proſaïque, car toutes ces épîtres le ſont, mais d'être une proſe un peu trop faible, & dépourvue d'élégance & de clarté.

La *police* ſemble n'avoir aucun rapport au goût dont il eſt queſtion. De plus, le terme de *police* doit-il entrer dans des vers?

Conſéquemment eſt à peine admis dans la proſe noble.

Cette répétition du mot *ſubordonnée* ſerait vicieuſe, quand même le terme ſerait élégant; & ſemble inſupportable, puiſque ce terme eſt une expreſſion plus convenable à des affaires qu'à la poëſie.

La *diſſemblance* ne paraît pas le mot propre. La *diſſemblance des goûts eſt un faible problème*: je ne crois pas que cela ſoit français.

A le bien prendre paraît une expreſſion trop inutile & trop baſſe.

Enfin, il ſemble qu'un *problème* n'eſt ni faible ni fort: il peut être aiſé ou difficile, & ſa ſolution peut être faible, équivoque, erronée.

Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non-seulement la poësie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme & d'une pareille sécheresse ; mais la raison semble peu s'accommoder de voir en huit vers, *que tout art est subordonné à nos différens goûts, & que cependant il n'y a que deux goûts. Arriver au goût pas à pas* est encore, je crois, une façon de parler peu convenable, même en prose.

Et le public, que sa bonté prévient.

Est-ce la bonté du public ? est-ce la bonté du goût ?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1. *Le beau & le laid* sont des expressions réservées au bas comique. 2. Si on aime le laid, ce n'est pas la peine de dire ensuite qu'on préfère le *moins parfait*. 3. Le moindre n'est pas opposé grammaticalement au plus parfait. 4. Le *moindre* est un mot qui n'entre jamais dans la poësie &c.

C'est ainsi que ce critique faisait sentir sans amertume toute la faiblesse de ces épîtres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de *Rousseau* faits en Allemagne, qui échappassent à sa juste censure. Et pour mieux instruire les jeunes gens, il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur sur un sujet de littérature à peu près semblable. Il rapportait les vers de l'épître aux Muses, imitée de *Despréaux*, & cet objet de comparaison achevait de persuader mieux que les discussions les plus solides & les plus subtiles.

De l'exposé de tous ces vers décasyllabes, il prenait occasion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq pieds avec les vers marotiques. Il prouvait que le style qu'on appelle de *Marot*, ne doit être admis que dans une épigramme & dans un conte, comme les figures de *Calot* ne doivent paraître que dans des grotesques. Mais quand il faut mettre la raison en vers, peindre, émouvoir, écrire élégamment, alors ce mélange monstrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cents ans, & de la langue de nos jours, paraît l'abus le plus condamnable qui se soit glissé dans la poësie. *Marot* parlait sa langue, il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure est aussi révoltante pour les hommes judicieux que le serait l'architecture gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez souvent occasion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce style, parce qu'il est malheureusement facile.

Il en a coûté peut-être à *Despréaux* pour dire élégamment :

Faites choix d'un censeur solide & salutaire,
Que la raison conduise & le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, & qu'on veut se cacher.

Mais s'il est bien difficile, est-il bien élégant de dire :

Donc si Phœbus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger consultez tout bon juge.
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs,
Surtout craignez le poison des loueurs,
Acostez-vous de fidelles critiques.

Ce n'eſt pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poëſie; au contraire, ils y ſont néceſſaires, comme les jointures dans le corps humain, ou plutôt comme des repos dans un voyage.

Nam ſermone opus eſt, modò triſti, ſæpè jocoſo,
Defendente vices modò rhetoris, atque poëtæ
Interdum urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas conſultò.

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être rebutant. Un langage obſcur & groteſque n'eſt pas de la ſimplicité, c'eſt de la groſſièreté recherchée.

Des mélanges de littérature & des anecdotes littéraires.

Je raſſemble ici, ſous le nom de *mélanges de littérature*, tous les morceaux détachés d'hiſtoire, d'éloquence, de morale, de critique, & ces petits romans qui paraiſſent ſi ſouvent. Nous avons des chefs-d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puiſſe ſe vanter d'un ſi grand nombre d'auſſi jolis ouvrages de belles-lettres. Il eſt vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en uſe avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ſes contemporains, on choiſit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la bibliothèque du roi, que de ce qu'il y a ſept cents mille hommes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature, dans leſquels on trouve ſouvent des choſes agréables, amuſent ſucceſſivement

les

les honnêtes gens, délaſſent l'homme ſérieux dans l'intervalle de ſes travaux, & entretiennent dans la nation cette fleur d'eſprit & cette délicateſſe qui fait ſon caractère.

Ne condamnez point avec dureté tout ce qui ne ſera pas *la Rochefoucauld* ou *la Fayette*, tout ce qui ne ſera pas auſſi parfait que la conſpiration de Veniſe de l'abbé de *St Real*, auſſi plaiſant & auſſi original que la converſation du père *Canaye* & du maréchal d'*Hocquincourt*, écrite par *Charleval*, & à laquelle *St Evremont* a ajouté une fin moins plaiſante, & qui languit un peu; enfin tout ce qui ne ſera pas auſſi naturel, auſſi fin, auſſi gai que le voyage, quoique un peu inégal, de *Bachaumont* & de *la Chapelle*.

Non, ſi primores mæonius tenet
Sedes Homerus, pindaricæ latent
Cæcique & alcoi minaces,
Steſicorique graves camænæ;

Nec ſi quid olim luſit Anacreon,
Delevit ætas, ſpirat adhuc amor,
Vivuntque commiſſi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Dans l'expoſition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux, badinant à leur exemple avec vos lecteurs, & répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez, vous ne tomberez pas dans cette ſévérité de quelques critiques, qui veulent que tout ſoit écrit dans le goût de *Ciceron* ou de *Quintilien*. Ils crient que l'éloquence eſt énervée, que le bon goût eſt perdu, parce qu'on aura prononcé dans une académie un diſcours brillant qui ne ſerait pas convenable au

barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du ſtyle de *Bourdaloue*. Ne diſtingueront-ils jamais les temps, les lieux & les perſonnes? Veulent-ils que *Jacob*, dans le Payſan parvenu, s'exprime comme *Péliſſon* ou *Patru*? Une éloquence mâle, noble, ennemie de petits ornemens, convient à tous les grands ouvrages. Une penſée trop fine ſerait une tache dans le *Diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle* de l'éloquent *Boſſuet*. Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaiſanterie, toutes les grâces légères, la naïveté ou la fineſſe, les plus petits ornemens, trouvent leur place. Examinons-nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires, du ton des entretiens d'un repas? Les livres ſont la peinture de la vie humaine, il en faut de ſolides, & on en doit permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui ſont à peu près ſemblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de penſées que l'on ne trouve dans *Sénèque*, dans *Gratien*, dans *Montagne*, dans *Bacon*, dans le Spectateur anglais. Les comparer enſemble, (& c'eſt à quoi le goût conſiſte) c'eſt exciter les auteurs à dire, s'il ſe peut, des choſes nouvelles, c'eſt entretenir l'émulation, qui eſt la mère des arts. Quelle ſatisfaction pour un lecteur délicat, de voir d'un coup d'œil ces idées qu'*Horace* a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles ſi expreſſives, ce que *Deſpréaux* a rendu d'une manière ſi correcte, ce que *Dryden* & *Rocheſter* ont renouvelé avec le feu de leur génie. Il en eſt de ces parallèles comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'eſt par-là que vous ferez voir ſouvent, non-

seulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire; car si vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal?

Il y a surtout des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public, que le *chef-d'œuvre d'un inconnu*, ou *Mathanasius*, est de feu M. de *Sallengre*, & d'un illustre mathématicien consommé dans tout genre de littérature, & qui joint l'esprit à l'érudition, enfin de tous ceux qui travaillaient à la Haye au *Journal littéraire*, & que M. de *St Hiacynte* fournit la chanson avec beaucoup de remarques. Mais si on ajoute à cette plaisanterie une infame brochure digne de la plus vile canaille, & faite sans doute par un de ces mauvais français qui vont dans les pays étrangers déshonorer les belles-lettres & leur patrie, faites sentir l'horreur & le ridicule de cet assemblage monstrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des *Zoïles* obscurs qui les attaquent; démêlez les artifices de l'envie; publiez, par exemple, que les ennemis de notre illustre *Racine* firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans lesquelles ils inférèrent plus de cent vers de ce poëte admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *St Jean-Baptiste*, dans laquelle on retrouvait une scène presque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur passion, ne sentaient pas même la différence des styles, & croyaient qu'on s'y méprendrait; tant la fureur de la jalousie est souvent absurde.

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance & l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne

permettez pas non plus qu'on attribue à de grands-hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illustres auxquels ils n'appartiennent point. L'abbé de *St Pierre* renouvelle un projet hardi & sujet à d'extrêmes difficultés, il le met sous le nom d'un dauphin de France. Faites voir modestement qu'on ne doit pas, sans de très-fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue paix universelle attribué à *Henri IV* par les secrétaires de *Maximilien de Sulli*, qui rédigèrent ses mémoires, ne se trouve en aucun autre endroit. Les mémoires de *Villeroi* n'en disent mot; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du temps. Joignez à ce silence la considération de l'état où l'Europe était alors, & voyez si un prince aussi sage qu'*Henri le grand* a pu concevoir un projet d'une exécution impossible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux connu sous le nom de *Testament politique du cardinal de Richelieu*, montrez combien on doit douter que ce ministre en soit l'auteur.

I. Parce que jamais le manuscrit n'a été vu ni connu chez ses héritiers, ni chez les ministres qui lui succédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après sa mort, sans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'ose pas seulement dire de qui il tient le manuscrit, ce qu'il est devenu, en quelle main il l'a déposé.

IV. Parce qu'il est d'un style très-différent des autres ouvrages du cardinal de *Richelieu*.

V. Parce qu'on lui fait signer son nom d'une façon dont il ne se servait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expressions & d'idées peu convenables à un grand ministre qui parle à un grand roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi poli que le cardinal de *Richelieu* eût appelé la dame d'honneur de la reine *la du Fargis*, comme s'il eût parlé d'une femme publique. Est-il vraisemblable que le ministre d'un roi de quarante ans, lui fasse des leçons plus propres à un jeune dauphin qu'on élève qu'à un monarque âgé de qui l'on dépend?

Dans le premier chapitre, il prouve qu'il faut être chaste. Est-ce un discours bienséant dans la bouche d'un ministre qui avait eu publiquement plus de maîtresses que son maître, & qui n'était pas soupçonné d'être aussi retenu avec elles? Dans le second chapitre il avance cette nouvelle proposition, que la raison doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Espagne, en donnant un million par an aux protestans, rendait les Indes, qui fournissaient cet argent, *tributaires de l'enfer*: expression plus digne d'un mauvais orateur, que d'un ministre sage tel que ce cardinal. Dans un autre, il appelle le duc de Mantoue, *ce pauvre prince*. Enfin, est-il vraisemblable qu'il eût rapporté au roi des bons mots de *Bautru*, & cent minuties pareilles dans un testament politique?

VII. Comment celui qui a fait parler le cardinal de *Richelieu* peut-il lui faire dire (dans les premières pages) que dès qu'il fut appelé au conseil, il promit au roi d'abaisser ses ennemis, les huguenots & les grands du royaume? Ne devait-on pas se souvenir

que le cardinal de *Richelieu*, remis dans le conseil par les bontés de la reine-mère, n'y fut que le second pendant plus d'un an, & qu'il était alors bien loin d'avoir de l'ascendant sur l'esprit du roi, & d'être premier ministre ?

VIII. On prétend (dans le chapitre deuxième du livre premier) que pendant cinq ans le roi dépensa pour la guerre soixante millions par an, qui en valent environ six-vingts de notre monnaie, & cela sans cesser de payer les charges de l'Etat, & sans moyens extraordinaires. Et d'un autre côté (dans le chapitre IX, partie seconde) il dit qu'en temps de paix il entrait par an à l'épargne environ trente-cinq millions, dont il fallait encore rabattre beaucoup. Ne paraît-il pas entre ces deux calculs une contradiction évidente ?

IX. Est-il d'un ministre d'appeler à tout moment les rentes à huit, à six, à cinq pour cent, des rentes au denier huit, au denier six, au denier cinq ? Le denier cinq est vingt pour cent, & le denier vingt est cinq pour cent : ce sont des choses qu'un apprenti ne confondrait pas.

X. Est-il vraisemblable que le cardinal de *Richelieu* ait appelé les parlemens *cours souveraines*, & qu'il propose (chapitre IX, part. II) de faire payer la taille à ces cours souveraines ?

XI. Est-il vraisemblable qu'il ait proposé de supprimer les gabelles ? & ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oisif, plutôt que par un homme nourri dans les affaires ?

XII. Enfin, ne voit-on pas combien il est incroyable qu'un ministre, au milieu de la guerre la plus vive

ait intitulé un chapitre, *Succinte narration des actions du roi jusqu'à la paix?*

Voilà bien des raisons de douter que ce grand ministre soit l'auteur de ce livre. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance à un vieillard très-instruit, que le *Testament politique* était de l'abbé *Bourzeys*, l'un des premiers académiciens, & homme très-médiocre. Mais je crois qu'il est plus aisé de savoir de qui ce livre n'est pas, que de connaître son auteur. Remarquez ici quelle est la faiblesse humaine. On admire ce livre, parce qu'on le croit d'un grand ministre. Si on savait qu'il est de l'abbé de *Bourzeys*, on ne le lirait pas. En rendant ainsi justice à tout le monde, en pesant tout dans une balance exacte, élevez-vous surtout contre la calomnie.

On a vu, soit en Hollande, soit ailleurs, de ces ouvrages périodiques destinés en apparence à instruire, mais composés en effet pour diffamer; on a vu des auteurs que l'appât du gain & la malignité ont transformés en satiriques mercenaires, & qui ont vendu publiquement leurs scandales, comme *Locuste* vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi déshonoré les lettres & l'humanité, qu'il me soit permis d'en citer un, qui, pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut-être rendre à un autre homme, s'est déclaré pendant tant d'années mon plus cruel ennemi. On l'a vu imprimer publiquement, distribuer & vendre lui-même un libelle infame, digne de toute la sévérité des lois: on l'a vu ensuite, de la même main dont il avait écrit & distribué ces calomnies, les désavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. *Je me croirais déshonoré*, dit-il dans sa déclaration

donnée aux magistrats, *je me croirais déshonoré, si j'avais eu la moindre part à ce libelle, entièrement calomnieux, écrit contre un homme pour qui j'ai tous les sentimens d'estime &c.* Signé *l'abbé* DESFONTAINES.

C'est à ces extrémités malheureuses qu'on est réduit, lorsqu'on fait de l'art d'écrire un si détestable usage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal*, qu'il n'est pas étonnant que les jésuites prennent quelquefois le parti de l'illustre Wolf, parce que les jésuites sont tous athées.

Parlez avec courage contre ces exécrables injustices, & faites sentir à tous les auteurs de ces infamies, que le mépris & l'horreur du public feront éternellement leur partage.

Sur les langues.

IL faut qu'un bon journaliste sache au moins l'anglais & l'italien, car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, & le génie n'est presque jamais traduit. Ce sont, je crois, les deux langues de l'Europe les plus nécessaires à un Français. Les Italiens sont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie; & il y a tant de grandeur, tant de force d'imagination jusque dans les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop conseiller l'étude de leur langue.

Il est triste que le grec soit négligé en France, mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer. Sans cette connaissance, il y a un grand nombre de mots français dont il n'aura jamais qu'une idée

confuse ; car depuis l'arithmétique jusqu'à l'astronomie, quel est le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable ? A peine y a-t-il un muscle, une veine, un ligament dans notre corps, une maladie, un remède dont le nom ne soit grec. Donnez-moi deux jeunes gens, dont l'un saura cette langue, & dont l'autre l'ignorera ; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie ; qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'un *diabétès*, qu'il faut faire à celui-ci une *paracentèse*, que cet autre a une *anchilose* ou un *bubonocèle ;* celui qui sait le grec entendra tout d'un coup de quoi il s'agit, parce qu'il voit de quoi ces mots sont composés ; l'autre ne comprendra absolument rien.

Plusieurs mauvais journalistes ont osé donner la préférence à l'Iliade de *la Motte* sur l'Iliade d'*Homère*. Certainement, s'ils avaient lu *Homère* en sa langue, ils eussent vu que la traduction est autant au-dessous de l'original, que *Segrais* est au-dessous de *Virgile*.

Un journaliste versé dans la langue grecque, pourra-t-il s'empêcher de remarquer, dans les traductions que *Toureil* a faites de *Démosthènes*, quelques faiblesses au milieu de ses beautés ? *Si quelqu'un*, dit le traducteur, *vous demande : messieurs les Athéniens, avez-vous la paix ? Non de par Jupiter*, répondez-vous ; *nous avons la guerre avec Philippe*. Le lecteur, sur cet exposé, pourrait croire que *Démosthènes* plaisante à contre-temps ; que ces termes familiers, & réservés pour le bas comique, *messieurs les Athéniens*, *de par Jupiter*, répondent à de pareilles expressions grecques. Il n'en est pourtant rien, & cette faute appartient toute entière au traducteur. Ce sont mille petites

inadvertences pareilles qu'un journaliste éclairé peut faire observer, pourvu qu'en même temps il remarque encore plus les beautés.

Il serait à souhaiter que les savans dans les langues orientales nous eussent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne serait pas dans la profonde ignorance où il est de l'histoire de la plus grande partie de notre globe; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie sur celle des Chinois; nous serions plus instruits de la religion de *Zoroastre*, dont les sectateurs subsistent encore quoique sans patrie, à peu près comme les juifs, & quelques autres sociétés superstitieuses répandues de temps immémorial dans l'Asie; on connaîtrait les restes de l'ancienne philosophie indienne; on ne donnerait plus le nom fastueux d'*histoire universelle* à des recueils de quelques fables d'Egypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne nommé la *Grèce*, & du peuple romain, qui, tout étendu & tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu sous sa domination tant d'Etats que le peuple de *Mahomet*, & qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais aussi, que votre amour pour les langues étrangères ne vous fasse pas mépriser ce qui s'écrit dans votre patrie; ne soyez point comme ce faux délicat à qui *Pétrone* a fait dire:

Ales phasiacis petita Colchis,
Atque afræ volucres placent palato,
Quidquid quæritur optimum videtur.

On ne trouva de poëte français dans la bibliothèque de l'abbé de *Longuerue*, qu'un tome de *Malherbe*. Je

voudrais encore une fois, en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais surtout du sien. J'appliquerai à ce sujet des vers de M. de *la Motte*, car il en a quelquefois fait d'excellens.

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Du style d'un journaliste.

QUANT au style d'un journaliste, *Bayle* est peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un; c'est le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit, c'est presque le seul compilateur qui ait du goût. Cependant dans son style toujours clair & naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienséances, trop d'incorrection. Il est diffus: il fait à la vérité conversation avec son lecteur, comme *Montagne*, & en cela il charme tout le monde; mais il s'abandonne à une mollesse de style, & aux expressions triviales d'une conversation trop simple; & en cela il rebute souvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe sous la main, c'est l'article d'*Abailard* dans son dictionnaire. *Abailard*, dit-il, *s'amusait plus à tâtonner & à baiser son écolière, qu'à lui expliquer un auteur*. Un tel défaut lui est trop familier, ne l'imitez pas.

Nul chef-d'œuvre par vous écrit jusqu'aujourd'hui,
Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités: d'être nécessaire, intelligible

& ſonore. Des idées nouvelles, ſurtout en phyſique, exigent des expreſſions nouvelles. Mais ſubſtituer à un mot d'uſage un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'eſt pas enrichir la langue, c'eſt la gâter. Le ſiècle de *Louis XIV* mérite ce reſpect des Français, que jamais ils ne parlent une autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce ſiècle, c'eſt le mélange des ſtyles, & ſurtout de vouloir parler des ſciences comme on en parlerait dans une converſation familière. Je vois les livres les plus ſérieux déshonorés par des expreſſions qui ſemblent recherchées par rapport au ſujet, mais qui ſont en effet baſſes & triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépenſe.* Il faut mettre *ſur le compte du vitriol romain un mérite dont nous* feſons *honneur à l'antimoine.* Un ſyſtème *de miſe. Adieu l'intelligence des courbes, ſi on néglige le calcul &c.*

Ce défaut vient d'une origine eſtimable; on craint le pédantiſme, on veut orner des matières un peu ſèches: mais *in vitium ducit culpæ fuga ſi caret arte.* Il me ſemble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd, mais ſage, qu'un mauvais plaiſant. Les autres nations ne tombent guère dans ce ridicule. La raiſon en eſt que l'on y craint moins qu'en France, d'être ce que l'on eſt. En Allemagne, en Angleterre, un phyſicien eſt phyſicien, en France il veut encore être plaiſant. *Voiture* fut le premier qui eut de la réputation par ſon ſtyle familier. On s'écriait: Cela s'appelle *écrire en homme du monde, en homme de cour, voilà le ton de la bonne compagnie.* On voulut

enſuite écrire ſur des choſes ſérieuſes de ce ton de la bonne compagnie, lequel ſouvent ne ſerait pas ſupportable dans une lettre.

Cette manie a infecté pluſieurs écrits, d'ailleurs raiſonnables. Il y a en cela plus de pareſſe encore que d'affectation; car ces expreſſions plaiſantes qui ne ſignifient rien, & que tout le monde répète ſans penſer, ces lieux communs ſont plus aiſés à trouver qu'une expreſſion énergique & élégante. Ce n'eſt point avec la familiarité du ſtyle épiſtolaire, c'eſt avec la dignité du ſtyle de *Cicéron*, qu'on doit traiter la philoſophie. *Mallebranche*, moins pur que *Cicéron*, mais plus fort & plus rempli d'images, me paraît un grand modèle dans ce genre; & plût à Dieu qu'il eût établi des vérités auſſi ſolidement qu'il a expoſé ſes opinions avec éloquence!

Locke, moins élevé que *Mallebranche*, peut-être trop diffus, mais plus élégant, s'exprime toujours dans ſa langue avec netteté & avec grâce. Son ſtyle eſt charmant, *puroque ſimillimus amni*. Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-temps, aucune pointe, aucun artifice. Ne les ſuivez point ſervilement, *ô imitatores ſervum pecus!* mais, à leur exemple, rempliſſez-vous d'idées profondes & juſtes. Alors les mots viennent aiſément, *rem verba ſequuntur*. Remarquez que les hommes qui ont le mieux penſé, ſont auſſi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue françaiſe doit bientôt ſe corrompre, cette altération viendra de deux ſources; l'une eſt le ſtyle affecté des auteurs qui vivent en France; l'autre eſt la négligence des écrivains qui réſident dans les

pays étrangers. Les papiers publics & les journaux ſont infectés continuellement d'expreſſions impropres, auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'eſt plus commun dans les gazettes que cette phraſe : Nous apprenons que les aſſiégeans *auraient* un tel jour battu en brèche : on dit que les deux armées ſe *ſeraient* approchées ; au lieu de, les deux armées ſe *ſont* approchées, les aſſiégeans *ont battu* en brèche &c.

Cette conſtruction très-vicieuſe eſt imitée du ſtyle barbare qu'on a malheureuſement conſervé dans le barreau & dans quelques édits. On fait, dans ces pièces, parler au roi un langage gothique. Il dit : On nous *aurait* remontré, au lieu de, on nous *a* remontré ; Lettres *Royaux*, au lieu de Lettres *Royales : Voulons* & *nous plaît*, au lieu de toute autre phraſe plus méthodique & plus grammaticale. Ce ſtyle gothique des édits & des lois eſt comme une cérémonie, dans laquelle on porte des habits antiques, mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux lois, qui ſont faites pour être entendues aiſément. On devrait imiter l'élégance des *inſtitutes* de *Juſtinien*. Mais que nous ſommes loin de la forme & du fond des lois romaines !

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans lequel donnent tous les gazetiers étrangers. Il faut imiter le ſtyle de la gazette qui s'imprime à Paris ; elle dit au moins correctement des choſes inutiles.

La plupart des gens de lettres qui travaillent en Hollande, où ſe fait le plus grand commerce de livres, s'infectent d'une autre eſpèce de barbarie, qui vient

du langage des marchands : ils commencent à écrire *par contre*, pour *au contraire ;* cette *préſente*, au lieu de cette *lettre ;* le *change*, au lieu de *changement*. J'ai vu des traductions d'excellens livres remplies de ces expreſſions. Le ſeul expoſé de pareilles fautes doit ſuffire pour corriger les auteurs. Plût à Dieu qu'il fût auſſi aiſé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidelles, tant de menſonges, tant de calomnies dont la preſſe inonde la république des lettres !

CONSEILS

A M. RACINE,

Sur ſon poëme de la religion, par un amateur des belles-lettres.

En liſant le poëme de la religion du fils de notre illuſtre *Racine*, j'ai remarqué des beautés ; mais j'ai ſenti un défaut qui règne dans tout l'ouvrage : C'eſt la monotonie. On peut rémédier aiſément dans une ſeconde édition à toutes les autres fautes; on rectifie une idée fauſſe, on embellit des vers négligés, on éclaircit une phraſe obſcure, on ajoute des beautés ; mais il ſera un peu plus difficile de changer l'uniformité répandue ſur tout l'ouvrage, en cette variété piquante, qui ſeule peut donner du plaiſir. Je me ſouviens d'un vers charmant de feu M. de *la Motte*.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cependant j'oſe exhorter l'eſtimable auteur de ce poëme à faire les plus grands efforts pour atteindre à cette beauté abſolument néceſſaire. J'ai ouï dire à M. *Silhouette* que *la boucle de cheveux* de M. *Pope*, n'eût d'abord qu'un médiocre ſuccès, parce qu'il n'y avait point d'invention ; mais qu'il réuſſit, lorſque l'auteur eut embelli ce badinage en y introduiſant des génies, des ſylphes & des ondins. Ce n'eſt pas de pareilles fictions, ſans doute, que je demande à M. *Racine* ; mais plus de chaleur, plus de figures, & des tableaux plus frappans.

Tantôt

Tantôt je voudrais qu'il interrogeât la sagesse éternelle qui lui répondrait du haut des cieux ; tantôt que le verbe lui-même descendu sur la terre vînt y confondre *Mahomet*, *Confucius*, *Zoroastre*, appelés un moment du sein des ténèbres pour l'entendre ; ici, je voudrais que l'abyme s'entr'ouvrît, j'aimerais à y descendre en idée pour interroger les sages de l'antiquité, & pour arracher d'eux l'aveu qu'ils n'ont pas connu la sagesse.

Là, je ferais l'histoire d'un prince qui dans les grandeurs, dans les victoires & dans les plaisirs cherchât inutilement le bonheur, qu'il le trouvât ensuite dans la solitude. Plus loin je peindrais un homme que l'enivrement du monde rendrait dur & malheureux, devenu ensuite compatissant, indulgent, bienfesant & par conséquent heureux. Cent images dans ce goût réveilleraient l'esprit du lecteur que l'historique assoupit & que le dogmatique endort.

J'exhorte encore l'auteur à penser de lui-même ; il en est capable. Il ne faut point toujours mettre en vers *Pascal*, *St Augustin*, *Arnauld*. Cet asservissement de l'esprit le gêne trop dans sa marche. Trop d'imitation éteint le génie ; s'il veut commencer par donner l'essor à son ame, alors il sera temps de le prier de corriger les négligences de style. Alors je prendrai la liberté de lui faire remarquer que le premier chant commence un peu languissamment ; non qu'il faille des vers trop forts dans un début, mais il ne faut pas ramper.

L'idée d'un *appui véritable* que la raison *rend aimable* n'est pas à beaucoup près assez grande. Il s'agit du bonheur de tous les hommes, & d'un bonheur

éternel ; les paroles doivent peindre. D'ailleurs eſt-ce une grande merveille que notre appui véritable nous devienne aimable ? La difficulté, la beauté conſiſte à rendre aimable un joug, une ſervitude qui nous gêne, & non un appui qui nous raſſure.

Je lui dirai encore que dès la première page on ne doit pas ſe négliger au point de dire : *les droits, la gloire t'eſt chère.* Ces fautes de grammaire ſont trop remarquables & révoltent trop les oreilles les moins délicates.

Mais ce n'eſt qu'après avoir refondu l'ouvrage avec génie, qu'il faudra revoir les détails avec ſcrupule. Je me flatte d'autant plus qu'il l'embellira, que je vois des choſes dans le ſecond chant qui me paraiſſent devoir lui ſervir de modèle pour tout le reſte.

Qu'il ne diſe point, comme dans le quatrième chant, qu'il veut imiter *Sannazar.* Ce poëte italien défigura ſon ouvrage, médiocre d'ailleurs, par des fictions indécentes & puériles, & je propoſe à M. *Racine* de ſe rendre très-ſupérieur à *Sannazar* en embelliſſant ſon poëme par des images nobles & intéreſſantes.

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata ; dulcia ſunto.

Moins les raiſonnemens ſont convaincans, plus on a beſoin de ſéduire par les grâces du diſcours ; par exemple, voici, page 130, un argument propoſé en vers didactiques :

„ Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifférence,
„ Pourrait-il, oubliant ſa gloire qu'on offenſe,
„ Permettre à cette erreur, qu'il ſemble autoriſer,
„ D'abuſer de ſon nom pour vous tyranniſer ?

On sent combien cet argument est faux ; car DIEU permet que les hommes soient trompés par le mahométisme dont les préceptes sont extrêmement sévères, puisqu'ils ordonnent la prière cinq fois par jour, la plus rigoureuse abstinence, l'aumône du dixième de son bien sous peine de damnation. JESUS-CHRIST permet encore que les hommes soient trompés dans la plus belle partie de la terre depuis près de trois mille ans par l'admirable & austère morale de *Confucius*. Ainsi un argument si faux, présenté si sèchement, est capable de faire un grand tort au fond de l'ouvrage.

Il y en a malheureusement quelques-uns de ce genre ; je conseillerais donc encore une fois à l'estimable auteur d'argumenter moins & d'embellir davantage. Pourquoi dire qu'il y a plus de chrétiens que de musulmans sur la terre ? on sait que le fait est au moins très-douteux. Que prouverait-il quand il serait vrai ? nulle erreur, nulle mauvaise preuve ne doit entrer dans un ouvrage consacré à la divine vérité. Je ne veux point blâmer le projet de mettre en vers les *Pensées de Pascal ;* mais en rimant ces *Pensées*, il faut & les ennoblir, & être exact, & en inventer de nouvelles.

„ Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes,
„ Et je les vois courir, peu touchés de nos maux,
„ A des amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
„ On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette.

Le lecteur s'attend alors à une description de ces travaux, de ces destructions, de ces intrigues & de ce torrent qui entraîne tous les hommes loin d'eux-

mêmes; mais au lieu de cette idée grande & néceſſaire, voici ce qu'on trouve:

„ Sans ceſſe l'on écrit & ſans ceſſe on répète.
„ L'un jaloux de ſes vers, vains fruits d'un doux repos,
„ Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots;
„ L'autre aſſis pour entendre & juger nos querelles,
„ Dicte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.

S'arrêter à ces petites images, non-ſeulement c'eſt tomber, mais c'eſt s'écarter de ſon chemin en tombant; il peint deux occupations ſédentaires au lieu de faire paſſer ſous mes yeux le rapide ſpectacle de la roue de la fortune qui emporte le genre-humain, il confond un amuſement avec l'occupation la plus digne des hommes, qui eſt celle de rendre la juſtice; de plus il eſt faux qu'un arrêt du parlement, en jugeant un procès, l'éterniſe.

„ Cent fois j'ai ſouhaité (j'en fais l'aveu honteux)
„ Pouvoir de mes malheurs me diſtraire comme eux,
„ Et riſquant ſans remords mon ame infortunée,
„ Attendre du haſard ma triſte deſtinée.

Premièrement, comment a-t-il ſouhaité pouvoir ſe diſtraire comme ceux qui font des vers, dans le temps même qu'il fait des vers? Secondement, quelle alternative ou de faire des vers, ou de juger des procès? Troiſièmement, tous les juges riſquent-ils ſans remords leur ame infortunée? Quatrièmement, qui eſt-ce qui attend ſa triſte deſtinée du haſard, tandis que les écoliers de ſeconde ſavent aujourd'hui que le

hasard n'est qu'un nom. C'est donc à tort que dès le commencement de son poëme, à la page 6, il dit :

O toi qui vainement fais ton Dieu du hasard.

Car, encore une fois, il n'y a aucun livre écrit depuis cent ans où l'on attribue quelque chose au hasard. Le grand système des matérialistes est la nécessité.

J'apporte à M. *Racine* ce petit exemple entre plusieurs autres, ne doutant pas qu'un esprit comme le sien ne sente de quel prix est la justesse, & ne remédie à ces légers défauts par-tout où il les trouvera dans son livre.

Il néglige dans son poëme sur notre religion le grand fondement de cette religion même, qui est la nécessité d'un rédempteur, & au lieu de parler de cette nécessité, il apporte en preuve de la mission de JESUS-CHRIST je ne sais quel bruit qui ne courut que du temps de *Vespasien*, que l'empire romain serait à un homme qui viendrait de Judée ; c'est exposer notre sainte religion au mépris des déistes dont la terre est couverte. Ils dédaignent nos bonnes raisons quand on leur en rapporte de si mauvaises ; la cause de notre Sauveur JESUS-CHRIST s'affaiblit par l'inattention du poëte.

C'est ainsi que nous avons vu depuis quelque temps le Mercure galant rempli d'étranges dissertations sur JESUS-CHRIST & les prophètes, par des hommes un peu incompétens qui voulaient expliquer des prophéties que *Grotius*, *Huet*, *Calmet*, *Hardouin* n'ont pu entendre. On a vu avec une extrême douleur les

choſes ſacrées ainſi profanées & livrées à l'injuſte dériſion des eſprits forts. Je conjure donc inſtamment M. *Racine* d'employer de meilleures preuves avec l'éloquence dont il eſt capable. Je ne veux que la perfection de l'ouvrage, la gloire de l'auteur, le bien des lettres & du public.

Je prends la liberté de l'engager à faire encore de nouveaux efforts quand il lutte contre les anciens & les modernes dans ſes deſcriptions. Par exemple, M. de *Voltaire*, dans un de ſes diſcours en vers, s'eſt ainſi expliqué :

Le ſage du Faï parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive?
Pourquoi ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes?

Ce même vers, dit M. *Racine*,

Chez ſes frères rampans, qu'il mépriſe aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant ſa vie obſcure,
Semblait vouloir cacher ſa honteuſe figure;
Mais les temps ſont changés; ſa mort fut un ſommeil;
On le vit plein de gloire à ſon brillant réveil,
Laiſſant dans ſon tombeau ſa dépouille groſſière,
Par un ſublime eſſor voler vers la lumière.

M. *Racine* a l'eſprit trop juſte pour ne pas convenir ſans peine que ces vers ont encore beſoin d'être un peu retouchés. Il ne dit pas préciſément ce qu'il doit

dire. Il dit : *Sa mort fut un ſommeil*, & il n'a pas parlé auparavant de cette prétendue mort. *Les temps ſont changés* eſt une expreſſion qui convient aux événemens de la fortune & non pas à un effet phyſique. On ne doit pas dire d'une mouche qu'elle eſt *pleine de gloire*, ni que *ſon eſſor eſt ſublime*. C'eſt dire mal que de dire trop, c'eſt énerver que d'exagérer. Choiſiſſons quelques autres endroits où il ſe rencontre avec le même auteur.

M. DE VOLTAIRE.

Demandez à Sylva par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé,
Comment toujours filtré dans ſes routes certaines
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines ? &c.

M. RACINE.

Mais qui donne à mon ſang cette ardeur ſalutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur néceſſaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;
Dans ce centre fécond il forme ſa liqueur,
Et vient me réchauffer par ſa rapide courſe.

M. DE VOLTAIRE.

Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels ;
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les temps maîtreſſe de la terre :
Par le droit des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les rois.
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible ;

On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits & commander aux cœurs ;
Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses armes, &c.

M. RACINE.

Cette ville autrefois maîtresse de la terre,
Rome, qui par le fer & le droit de la guerre,
Commandait autrefois à toute nation,
Rome commande encor par la religion
Avec plus de douceur & non moins d'étendue.
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Des peuples, de son sein par l'orage écartés,
Contre son Dieu du moins ne sont pas révoltés;
Tout le nord est chrétien, tout l'orient encore, &c.

M. DE VOLTAIRE.

Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.

M. RACINE.

Les Gaulois détestant les honneurs homicides
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides.

M. DE VOLTAIRE.

Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs, &c.

M. RACINE.

L'erreur a ses martyrs, le bonze follement, &c.

M. DE VOLTAIRE.

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars.

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Le tombeau des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir.

M. RACINE.

Terrible par ſes clefs & ſon glaive inviſible,
Tranquillement aſſis dans un palais paiſible,
Par l'anneau du pêcheur autoriſant ſes lois,
Au rang de ſes enfans un prêtre met nos rois.

M. DE VOLTAIRE.

Vous dont la main ſavante & l'exacte meſure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez les reſſorts qui font la peſanteur;
Vous connaiſſez les lois qu'établit ſon auteur;
Parlez, enſeignez-moi comment ſes mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes....
Vous ne le ſavez point, &c.

M. RACINE.

Vous que de l'univers l'architecte ſuprême
Eût pu charger du ſoin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager
Si j'oſe vous diſtraire & vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ces corps que dans les airs il lance ſi loin d'elle?
La peſanteur.... déjà ce mot vous trouble tous.

M. DE VOLTAIRE.

Vers un centre commun tout gravite à la fois.

M. RACINE.

Vers un centre commun tous pèſent à la fois.

M. DE VOLTAIRE.

Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ;
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides !

M. RACINE.

Quel Dieu contraire au nôtre aurait pu nous apprendre
Qu'en soutenant un dogme il faut pour le défendre,
Armés de fer, saisis d'un long emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument?

M. DE VOLTAIRE.

Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière ;
Déjà ces tourbillons l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, & sans règle entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent;
Un jour plus pur me luit, les mouvemens renaissent,
L'espace qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.

M. RACINE.

Là d'un indigne amas, berceau de la nature,
Sortent trois élémens de diverse figure.
Là ces angles qu'entre eux brise leur frottement,
Quand Dieu qui dans le plein met tout en mouvement,

Pour la première fois fit tourner la matière.
Newton ne la voit pas, mais il voit ou croit voir
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.

M. DE VOLTAIRE.

Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne fait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

M. RACINE,

Mais pour quelque douceur rapidement goutée,
Qui console en sa soif une ame tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort;
Et pour un peu de miel nous juge-t-il à mort?

J'omets quelques autres exemples, & je ne veux point entrer dans le détail des vers qu'il faut absolument que l'auteur corrige, parce que je l'estime assez pour croire qu'il les sentira lui-même, ou qu'il consultera quelqu'un de nos académiciens qui ont le plus de goût. Ce n'est pas toujours les poëtes qu'il faut consulter en poësie. M. *Patru* était le conseil de M. *Despréaux*. Il paraît que M. *Racine* ne devait pas s'adresser à *Rousseau* sur un tel ouvrage. Le peu de nos vers alexandrins que *Rousseau* a faits, prouvent qu'il n'avait pas le goût de ce genre de versification, & ses épîtres font voir que le raisonnement n'était pas tout-à-fait de son ressort. En effet dans ses meilleures épîtres, comme dans celle à *Marot*, il y a trop de paralogismes, & celle qu'on vient d'imprimer à la

suite du poëme de la religion, n'est pas assurément ce qu'il a fait de mieux en fait de raison & de poësie.

Rousseau dans cette épître attaque toujours la secte ancienne qui attribuait tout au hasard. Encore une fois, il ne faut pas se battre contre ces fantômes, il faut attaquer dans leur fort, mais avec une extrême charité, ces incrédules, lesquels admettent un Dieu tout puissant & tout bon, qui n'a rien fait que de bien, & qui nous donne la mesure de connaissances & de félicités proportionnées à notre nature, qui ne peut jamais changer, qui imprime dans tous les cœurs la loi naturelle, qui est & qui a toujours été le père de tous les hommes, n'ayant point de prédilection pour un peuple, ne regardant point les autres créatures dans sa fureur, ne nous ayant point donné la raison pour exiger que l'on croie ce que cette raison réprouve, ne nous éclairant point pour nous aveugler &c.

Voilà les dogmes monstrueux, voilà les subtilités si évidemment criminelles qu'il fallait détruire, mais en vérité *Rousseau* en était-il capable? en était-il digne? & le ton d'autorité, le langage des *Bourdaloue* & des *Massillons* convenait-il à une bouche souillée de ce que jamais la sodomie & la bestialité ont fourni de plus horrible à la licence. *Quare enarras justitias meas?* *Rousseau* ne devrait employer le reste de sa vie qu'à demander humblement pardon à DIEU & aux hommes, & non à parler en docteur de ce qui lui était si étranger. Qu'eût-on dit de *la Fontaine*, s'il eût pris le ton sévère pour prêcher la pudeur, *castigas turpia turpis?* Aussi cette épître de *Rousseau* est une des plus faibles déclamations en style marotique qu'il ait faites depuis son exil de France.

Ce que M. *Racine* veut faire approuver de cette épître ſert même à la faire condamner. Eſt-il poſſible qu'on puiſſe y goûter *des bruyantes armées d'eſprits ſubtils, qui pygmées ingénieux ſe hauſſent burleſquement contre le ciel ſur des montagnes d'argumens entaſſés?* N'eſt-ce pas là réunir à la fois le guindé du père *le Moine* & le bas comique? n'eſt-ce pas un double monſtre? Certe, vouloir accréditer ce ſtyle, pire mille fois que le ſtyle précieux qu'on a tant condamné, ce ſerait ruiner entièrement le peu de bon goût qui reſte en France.

M. *Racine* a fait imprimer auſſi ſa réponſe en vers à *Rouſſeau;* il eſt à ſouhaiter que M. *Racine* travaille cette épître auſſi-bien que ſon poëme, qu'il la varie davantage, qu'il lui ôte ce ton déclamateur qui eſt l'oppoſé de ce genre d'écrire, qu'il y ſème plus de ces vers aiſés qu'on retient par cœur & qui deviennent proverbes. Je lui demande encore un peu plus de politeſſe. On peut, on doit réfuter *Bayle*, & je ſouhaite que ceux qui s'en mêlent ſoient aſſez dialecticiens pour l'entreprendre; mais s'il faut combattre ſes erreurs, il ne faut pas l'appeler cœur cruel, homme affreux. Les injures atroces n'ont jamais fait de tort qu'à ceux qui les ont dites. Qui ſe met ainſi en colère a trop l'air de n'avoir pas raiſon. Tu prends ton tonnerre au lieu de répondre, dit *Ménippe* à *Jupiter*, tu as donc tort. Mais ſi *Jupiter* a tort, combien ſommes-nous condamnables lorſque nous inſultons ainſi à la mémoire d'un philoſophe qui, après tout, a rendu tant de ſervices à la littérature, & dont les ouvrages ſont le fondement des bibliothèques chez toutes les nations de l'Europe.

Je finirai par prier M. *Racine*, pour l'intérêt de ſa gloire, de ne point tant invectiver contre les auteurs ſes confrères. Cette indécence n'eſt plus d'uſage ; les honnêtes gens la réprouvent. Il faut imiter la plupart des phyſiciens de toutes les académies, qui rapportent toujours avec éloge les opinions de ceux même qu'ils combattent. Si *Deſpréaux* revenait au monde, il condamnerait lui-même ſes premières ſatires.

Je me flatte que M. *Racine* recevra avec charité ce que la charité m'a inſpiré, & qu'il ſentira qu'on ne prend la liberté de donner des conſeils qu'à ceux qu'on eſtime.

UTILE EXAMEN

DES TROIS DERNIERES EPITRES

DU Sr ROUSSEAU.

Les esprits sages, dans le siècle où nous vivons, font peu d'attention aux petits ouvrages de poësie; l'étude sérieuse des mathématiques & de l'histoire, dont on s'occupe plus que jamais, laisse peu de temps pour examiner si une ode nouvelle ou une petite épître sont bonnes ou mauvaises. Il n'y a guère que les grands ouvrages tels qu'un poëme épique, comme la Henriade, & des tragédies telles que Rhadamiste & Alzire, qu'on veut examiner avec soin. Cependant rien n'est à mépriser dans les belles lettres, & le goût peut s'exercer à proportion sur les plus petits ouvrages comme sur les plus grands.

Voici deux règles, regardées comme infaillibles par de très-bons esprits, pour juger du mérite de ces petites pièces de poësie. Premièrement, il faut examiner si ce qu'on y dit est vrai, & d'une vérité assez importante & assez neuve pour mériter d'être dit. Secondement, si ce vrai est énoncé d'un style élégant & convenable au sujet.

Les nouvelles épîtres de *Rousseau* qu'on débite depuis peu, ne paraissent rien contenir qui mérite l'attention du public; ce n'est pas la peine de faire mille vers pour dire qu'il y a de mauvaises pièces de théâtre & des ouvrages que l'on voudrait rabaisser; c'est seulement dire en mille vers : *Je suis mécontent &*

jaloux. Or en cela il n'y a rien de neuf ni d'important ; c'eſt une vérité très-reconnue & très-peu intéreſſante qu'un auteur eſt jaloux d'un autre auteur.

On a toujours reproché à *Rouſſeau* d'avoir peu de génie inventif, & de ne mettre en vers que les penſées des autres. Ce reproche ſemble aſſez bien fondé ; car ſi vous examinez la neuvième ſatire de *Deſpréaux*, adreſſée *à ſon eſprit*, dans laquelle il dépeint ſi naïvement les inconvéniens de la poëſie ſatirique, vous verrez que les épîtres *aux Muſes* & *à Marot*, compoſées par *Rouſſeau*, n'en ſont que des copies. Liſez la ſatire de *Deſpréaux* à *Valincourt*, vous y verrez comment le faux honneur eſt venu ſur la terre prendre les traits & le nom de l'honneur véritable. Cette idée eſt répétée dans la plupart de ces pièces que *Rouſſeau* appelle ſes allégories.

Un auteur fait excuſer en lui ce peu de fécondité, quand il ajoute au moins quelque choſe à ce qu'il emprunte ; mais quand *Rouſſeau* mêle de ſon fond à ces idées, il y mêle des erreurs.

Y a-t-il, par exemple, rien de plus faux que de dire :

> Et cherchez bien *de Paris juſqu'à Rome*,
> *Onc* ne verrez *ſot qui ſoit honnête homme*.

Je ne relève point cette façon de parler, *de Paris juſqu'à Rome*, je ne relève que l'erreur groſſière & dangereuſe qui règne dans ces vers & dans tout le reſte de l'ouvrage : qui ne ſait, par une triſte expérience, que beaucoup de gens d'eſprit ont été de très-méchans hommes, & qu'un honnête homme eſt ſouvent un eſprit fort borné ?

L'erreur

L'erreur en prose est un monstre, & en vers un monstre ridicule. Les ornemens recherchés de la rime ne rendent pas vrai ce qui est faux, mais le rendent impertinent.

Ce n'est pas assez que le vrai soit la base des ouvrages; il faut que la matière soit importante, il faut dire des choses intéressantes & neuves. Quel misérable emploi de passer sa vie à dire du mal de trois ou quatre auteurs, à parler de tragédies, de comédies, à se déchaîner contre ses rivaux? quel bien peut-on faire aux hommes en choisissant de tels sujets? à qui plaira-t-on? quelle gloire peut-on acquérir? Quelques personnes lisent ces petites satires: elles disent, après les avoir lues, qu'il vaudrait beaucoup mieux instruire en fesant une bonne tragédie & une bonne comédie qu'en parlant mal de ceux qui en font; mais cette manière d'instruire serait plus difficile.

Il faudrait au moins sauver la petitesse de ces sujets par l'élégance du style: c'est la seule ressource quand le génie est médiocre. Mais le style des dernières épîtres de *Rousseau* est, ce me semble, beaucoup plus répréhensible encore que les sujets mêmes, & c'est sur quoi on peut faire ici quelques réflexions utiles.

Le style doit être propre au sujet. Le grand mérite des bons auteurs du siècle de *Louis XIV* est d'avoir tout traité convenablement. *Despréaux*, en traitant des sujets simples, ne tombe point dans le bas; il est familier, mais toujours élégant. Les termes de sa langue lui suffisent; il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait du temps de *François I*, de quoi exprimer sa pensée, ni un terme usité par la populace, pour tâcher d'être plus comique. Lisez ce qu'il dit à

M. *Racine* dans cette belle épître qu'il lui adreſſe :

Cependant laiſſe ici gronder quelques cenſeurs
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs.

Vous ne verrez dans cette ſimplicité que les termes les plus nobles.

C'eſt une juſtice encore que l'on rend à l'auteur de la Henriade de n'avoir mis dans ce poëme rien de bas ni d'ampoulé. Dans la deſcription la plus pompeuſe il eſt ſimple.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche ſilence, enfant de la terreur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On faiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la fortune incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout terraſſés,
Cent fois victorieux & cent fois renverſés ;
Pareils à l'océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant & qui fuit ſes rivages.

On voit que l'imagination eſt là dans les choſes mêmes, & non dans une expreſſion recherchée.

Qu'on jette les yeux ſur les images les plus communes ; par exemple, quand l'auteur dit que Paris n'était pas ſi grand alors qu'aujourd'hui :

Paris n'etait point tel en ces temps orageux
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.

Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.
Ces faubourgs aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tous temps,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où cent palais dorés ſe perdent dans les nues,
N'étaient que des hameaux de remparts entourés, &c.

Toute cette image eſt ennoblie ſans le ſecours d'aucun mot inuſité; & c'eſt-là une preuve bien convaincante que la langue françaiſe ſuffit à tout.

Quand le même auteur veut exprimer que *Gabrielle d'Eſtrées* était jeune, & qu'elle n'avait point eu d'amant, il dit :

Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable:
Son cœur fait pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux;
Semblable en ſon printemps à la roſe nouvelle,
Qui renferme en ſon ſein ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux regards d'un jour pur & ſerein.

Enfin on peut dire que le caractère propre d'un auteur raiſonnable eſt de n'être jamais gêné dans ſes expreſſions, ſoit qu'il ſoit tendre, ſoit qu'il ſoit ſublime, ſoit qu'il ſoit plaiſant, ou qu'il prenne le ton didactique.

On voit dans *Rouſſeau* tout le contraire de ce ſtyle aiſé & naturel; il ſemble qu'il lui coûte d'écrire en français.

Lorſque *Deſpréaux* dans ſon art poëtique parle des

auteurs du théâtre, quelle simplicité & quelle élégance!

Vous donc qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés, &c.

Rousseau, qui veut l'imiter, dit dans une de ses nouvelles épîtres:

De ses beautés nous déterrer la source,
Et démêler les détours sinueux
De ce dédale oblique & tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie, &c.

Ces trois épithètes *oblique*, *sinueux* & *tortueux*, données au *dédale* de la tragédie, sont aussi forcées qu'inutiles; & *la sœur de Thalie*, au lieu de *Melpomène*, est une affectation que la rime justifierait, si la rime était une excuse. *Despréaux* dit, avec son harmonie charmante:

Que devant Troye en flamme Hécube désolée,
Ne vienne point pousser une plainte ampoulée.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez;
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez:
Et ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.

Voici comme s'exprime le copiste:

Cet emphatique & burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage,
De ces grands mots, clinquans de l'oraison,
Enflés de vents & vides de raison,
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare.

Il n'y a rien de plus rude que ces vers, ni de plus louche que ces expreſſions : *Un clinquant enflé de vent*, enté *ſur un aſſemblage*, qui *eſt une ſotte fanfare*, eſt une phraſe digne de *Chapelain*. C'eſt le fort des copiſtes d'imiter les geſtes de leurs maîtres par des contorſions.

Voilà ce que le ſtyle de *Rouſſeau* eſt très-ſouvent par rapport à celui de *Deſpréaux*. Il était permis dans l'enfance de la littérature de dérober quelque choſe aux anciens, & de reſter au-deſſous d'eux; mais ſi l'on veut imiter un moderne, on n'évite guère le nom de plagiaire qu'en ſurpaſſant ſon modèle. Mais on le ſurpaſſe rarement : il y a toujours un tour lâche ou contraint dans le pinceau de l'imitateur.

Voici, par exemple, un endroit de la Henriade qu'il faut comparer à l'imitation que *Rouſſeau* en a faite quelques années après l'impreſſion de ce poëme :

Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines,
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire & le mepris des grands.

Rouſſeau, dans une de ſes dernières allégories, dit de la vertu :

Dans un déſert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert ſur ſes autels,
Et des douceurs de ſon humble retraite,
Elle vivait contente & ſatisfaite :

Là, pour défense & pour divinité,
Elle n'avait que sa sécurité.

On ne peut rien de plus faible que ces vers; d'ailleurs tout y manque de justesse. Si le désert est éloigné des hommes, on n'y peut faire fumer d'encens. Et la divinité de la vertu est-elle la sécurité?

Ces comparaisons mèneraient trop loin. Le peu qu'on vient de dire suffit pour engager les jeunes auteurs à oser penser d'après eux-mêmes. Celui qui imite toujours ne mérite assurément pas d'être imité.

On les exhorte surtout à respecter la langue dans leurs écrits. La plupart de expressions de *Rousseau* ne sont pas françaises.

Des débiles phosphores qui brillent dans de grands météores; un docteur intrépide; un océan d'écrits perfides; des égrefins sur le Parnasse errans; un habil qui tient la joie en échec; une mer de langueurs &c. &c.

Tout est plein de ces phrases barbares, dans lesquelles on sent l'effort d'un auteur qui veut suppléer par des termes singuliers à la sécheresse des idées.

Mais le défaut qu'il faut le plus soigneusement éviter, & celui qui caractérise le plus un esprit faux, c'est de commencer une phrase par une image, & de la finir par une autre image. En voici un exemple dans les épîtres nouvelles;

De tout le vent que peut faire souffler
Fatuité sur sottise greffée,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée.

Cette phrase, *fatuité greffée*, est certainement très-mauvaise; mais *une greffe qui fait souffler du feu dans*

un fourneau, eſt le comble de la déraiſon. *Rouſſeau* tombe très-ſouvent dans cette faute d'écolier : témoin ce *ſublime enté qui eſt du clinquant & une fanfare.*

Dans un autre endroit il dit : *L'orgueil aveugle préſentant de perfides amorces, mine les forces par degrés d'un corps orné d'embonpoint.* On ne ſaurait trop recommander aux jeunes gens d'éviter cet écueil. La juſteſſe eſt la principale qualité qu'il faut acquérir dans l'eſprit. *Sapere eſt principium & fons.*

La convenance des ſtyles dépend auſſi de cette juſteſſe; c'eſt en manquer que de ſe ſervir d'expreſſions baſſes; de dire, par exemple, que la fureur d'écrire

Eſt une galle, un ulcère tenace,
Qui de ſon ſang corrompt toute la maſſe.

Le génie de la comédie emancipé par Térence; l'intégrité du théâtre romain, pour dire le bon goût du théâtre romain; la *diſſemblance*, pour la différence; *le flanc d'une façade;* un mur avancé qu'il faut *enfoncer*, au lieu de reculer; *une ſymétrie qui vieillit dans la pédanterie; un génie dans un berceau qui manque d'un maître habile à l'eſſayer.*

On trouve à chaque ligne de pareilles phraſes. Ce n'eſt pas là, dit-on, le plus grand défaut qui y règne; l'uniformité didactique eſt encore plus ennuyeuſe que ces expreſſions ne ſont révoltantes. Mais j'obſerverai que cette uniformité & ces termes vicieux partent du même principe : je veux dire, du manque d'invention, du défaut d'idées; car celui qui a beaucoup d'idées nettes, a certainement beaucoup d'idées différentes; il exprime naturellement, & d'une manière variée, ce qu'il penſe naturellement. Mais celui qui ne penſe

point ne peut varier ſon ſtyle, puiſqu'en effet il n'a rien à dire.

Je ne connais effectivement rien de plus vide que ces trois épîtres nouvelles. Mais le plus grand défaut que j'y trouve, c'eſt le manque de bienſéance. Il me ſemble qu'un poëte qui, pour tous ouvrages de théâtre, a fait *le café*, *la ceinture magique*, *Jaſon*, *Adonis*, *le capricieux*, *le flatteur*, & ſurtout *les aïeux chimériques*, ouvrages tous ignorés, devait au public le reſpect de parler avec modeſtie de l'art dramatique. Il faut avoir eu bien des ſuccès pour être en droit de donner des leçons. Rien n'eſt ſi révoltant aux yeux des honnêtes gens qu'un homme qui donne des règles ſur un métier auquel il n'a pas réuſſi.

C'eſt pécher encore davantage contre cette bienſéance ſi néceſſaire que de parler *de ſa vertu*. Cet éloge de ſoi-même n'eût pas été ſouffert dans la vertu même. Quand on a eu le malheur de faire de très-grandes fautes pour leſquelles on a été puni par les tribunaux ſuprêmes, on doit marquer pour toute vertu, du repentir & de l'humilité.

Les jeunes auteurs doivent donc ſonger que les mauvaiſes mœurs ſont encore plus dangereuſes que le mauvais ſtyle; ils doivent apprendre à imiter *Boileau*, non-ſeulement dans l'art d'écrire, mais même dans ſa vie.

SUR L'ANTI-MACHIAVEL. (a)

JE crois rendre ſervice aux hommes en publiant l'*Eſſai de critique ſur Machiavel*. L'illuſtre auteur de cette réfutation eſt une de ces grandes ames que le ciel forme rarement, pour ramener le genre-humain à la vertu par leurs exemples ; il mit par écrit ſes penſées, il y a quelques années, dans le ſeul deſſein d'écrire des vérités que ſon cœur lui dictait. Il était encore très-jeune, il voulait ſeulement ſe former à la ſageſſe, à la vertu ; il comptait ne donner des leçons qu'à ſoi-même, mais ces leçons qu'il s'eſt données, méritent d'être celles de tous les rois, & peuvent être la ſource du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer ſon manuſcrit ; je crus qu'il était de mon devoir de lui demander la permiſſion de le publier. Le poiſon de *Machiavel* eſt trop public, il fallait que l'antidote le fût auſſi. On s'arrachait à l'envi les copies manuſcrites, il en courait déjà de très-fautives, & l'ouvrage allait paraître défiguré, ſi je n'avais eu le ſoin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'eſpère que les libraires à qui j'en ai fait préſent ſe conformeront. On ſera ſans doute étonné quand j'apprendrai aux lecteurs, que celui qui écrit en français d'un ſtyle ſi noble, ſi énergique, & ſouvent ſi pur, eſt un jeune étranger, qui n'était jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime mieux qu'*Amelot de la Houſſaye* que je fais imprimer à côté de la réfutation. C'eſt une choſe inouïe, je l'avoue ; mais c'eſt ainſi que celui dont je publie

(a) Préface de l'éditeur de l'*Anti-Machiavel*, publié par M. de *Voltaire* en 1740.

l'ouvrage a réuſſi dans toutes les choſes auxquelles il s'eſt appliqué. Qu'il ſoit anglais, eſpagnol ou italien, il n'importe; ce n'eſt pas de ſa patrie, mais de ſon livre qu'il s'agit ici. Je le crois mieux fait & mieux écrit que celui de *Machiavel*, & c'eſt un bonheur pour le genre-humain, qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice. Maître de ce précieux dépôt, j'ai laiſſé exprès quelques expreſſions qui ne ſont pas françaiſes, mais qui méritent de l'être; & j'oſe dire que ce livre peut à la fois perfectionner notre langue & nos mœurs. Au reſte, j'avertis que tous les chapitres ne ſont pas autant de réfutations de *Machiavel*, parce que cet italien ne prêche pas le crime dans tout ſon livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je préſente, qui ſont plutôt des réflexions ſur *Machiavel* que contre *Machiavel;* voilà pourquoi j'ai donné au livre le titre d'*Eſſai de critique ſur Machiavel.*

L'illuſtre auteur ayant pleinement répondu à *Machiavel*, mon partage ſera ici de répondre en peu de mots à la préface d'*Amelot de la Houſſaye*. Ce traducteur a voulu ſe donner pour un politique; mais je puis aſſurer que celui qui combat ici *Machiavel*, eſt véritablement ce qu'*Amelot* veut paraître. Ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour *Amelot*, c'eſt qu'il traduiſit le *Prince de Machiavel*, & en ſoutint les maximes plutôt dans l'intention de débiter ſon livre que dans celle de perſuader. Il parle beaucoup de raiſon d'Etat dans ſon épître dédicatoire; mais un homme qui, ayant été ſecrétaire d'ambaſſade, n'a pas eu le ſecret de ſe retirer de la miſère, entend mal, à mon gré, la raiſon d'Etat. Il veut juſtifier ſon auteur par le témoignage de

Juſte-Lipſe, qui avait, dit-il, autant de piété & de religion que de ſavoir & de politique. Sur quoi je remarquerai 1°. que *Juſte-Lipſe* & tous les ſavans dépoſeraient en vain en faveur d'une doctrine funeſte au genre-humain; 2°. que la piété & la religion, dont on ſe pare ici très-mal-à-propos, enſeignent tout le contraire; 3°. que *Juſte-Lipſe*, né catholique, devenu luthérien, puis calviniſte, & enfin redevenu catholique, ne paſſa jamais pour un homme religieux, malgré ſes très-mauvais vers pour la ſainte Vierge; 4°. que ſon gros livre de politique eſt le plus mépriſé de ſes ouvrages, tout dédié qu'il eſt aux empereurs, rois & princes; 5°. qu'il dit préciſément le contraire de ce qu'*Amelot* lui fait dire. Plût à Dieu, dit *Juſte-Lipſe*, page 6 de l'édition de *Plantin*, que *Machiavel* eût conduit ſon prince au temple de la vertu & de l'honneur; mais en ne ſuivant que l'utile, il s'eſt trop écarté du chemin royal de l'honnête, *utinam principem ſuum rectà duxiſſet ad templum virtutis & honoris &c.* *Amelot* a ſupprimé exprès ces paroles. La mode de ſon temps était encore de citer mal-à-propos; mais altérer un paſſage auſſi eſſentiel, ce n'eſt pas être pédant, ce n'eſt pas ſe tromper, c'eſt calomnier. Le grand-homme dont je ſuis l'éditeur, ne cite point; mais je me trompe fort, ou il ſera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raiſon & la juſtice. *Amelot* s'efforce de prouver que *Machiavel* n'eſt point impie; il s'agit bien ici de piété! un homme donne au monde des leçons d'aſſaſſinat & d'empoiſonnement, & ſon traducteur oſe nous parler de ſa dévotion! Les lecteurs ne prennent point ainſi le change. *Amelot* a beau dire que ſon auteur a beaucoup loué

les cordeliers & les jacobins; il n'eſt point ici queſtion de moines, mais de ſouverains, à qui l'auteur veut enſeigner l'art d'être méchans, qu'on ne ſavait que trop ſans lui. D'ailleurs, croirait-on bien juſtifier *Mirivits*, *Cartouche*, *Jacques Clément* ou *Ravaillac*, en diſant qu'ils avaient de très-bons ſentimens ſur la religion? & ſe ſervira-t-on toujours de ce voile ſacré pour couvrir ce que le crime a de plus monſtrueux? *Céſar Borgia*, dit encore le traducteur, eſt un bon modèle pour les princes nouveaux, c'eſt-à-dire pour les uſurpateurs. Mais premièrement tout prince nouveau n'eſt point uſurpateur. Les *Médicis* étaient nouvellement princes, & on ne pouvait leur reprocher d'uſurpation. Secondement, l'exemple de ce bâtard d'*Alexandre VI*, toujours déteſté & ſouvent malheureux, eſt un très-méchant modèle pour tout prince. Enfin, *la Houſſaye* prétend que *Machiavel* haïſſait la tyrannie; ſans doute tout homme la déteſte, mais il eſt bien lâche & bien affreux de la déteſter & de l'enſeigner. Je n'en dirai pas davantage, il faut écouter le vertueux auteur dont je ne ferais qu'affaiblir les ſentimens & les expreſſions.

P. S. Dans le temps qu'on finiſſait cette édition, il en parut deux autres: l'une eſt intitulée de Londres, chez *Jean Mayer*; l'autre à la Haye, chez *van Duren*. Elles ſont très-différentes du manuſcrit original; ce qu'il eſt aiſé de connaître aux indications ſuivantes. 1°. Dans ces éditions, le titre eſt: *Anti-Machiavel* ou *Examen du prince* &c. & celui-ci eſt intitulé: *Anti-Machiavel* ou *Eſſai de critique ſur le prince de Machiavel*. 2°. Le premier chapitre dans ces éditions a pour titre: *Combien il y a de ſortes*

de principautés &c. & ici le titre eſt : *Des différens gouvernemens.* Le ſecond chapitre de ces éditions eſt : *Des principautés héréditaires ;* & ici : *Des Etats héréditaires.* Il y a d'ailleurs des omiſſions conſidérables, des interpolations, des fautes en très-grand nombre dans ces éditions que j'indique ; ainſi, lorſque les libraires qui les ont faites voudront réimprimer ce livre, je les prie de ſuivre en tout la préſente copie.

C'eſt une belle réfutation de *Machiavel* que le livre du roi de Pruſſe, mais on en pourra voir quelque jour une réfutation encore plus belle ; ce ſera l'hiſtoire de la vie de ce prince. Etre ſon hiſtoriographe ſera un emploi auſſi agréable que glorieux.

J'aime un livre dont la lecture me laiſſe une idée grande & aimable du caractère, des ſentimens, des mœurs de celui qui l'a compoſé. J'aime un ouvrage ſérieux qui ne ſoit point écrit trop ſérieuſement. Le ſérieux de celui-ci n'a rien de triſte, rien d'auſtère, rien de guindé. C'eſt le ſérieux d'un philoſophe qui a la maturité d'un homme de cinquante ans, avec la fleur de la jeuneſſe, & qui joint à un eſprit orné, à un jugement ſolide, à un diſcernement peu commun, une imagination féconde & agréable, une ſérénité riante (ſi j'oſe ainſi dire) & quelquefois même enjouée, qui eſt peut-être un des caractères eſſentiels d'une belle ame, ſurtout dans un âge comme celui de vingt à trente ans, & dans un de ces hommes nés pour le trône, que la ſéduction du trône ne porte ſouvent que trop à étouffer un enjouement qui, au gré de l'orgueil, marque trop d'humanité.

On pourrait appliquer à ce livre ce qu'a dit *la Bruyère*, p. m. 85, dans le chapitre des ouvrages

d'esprit. Voici ses paroles : „ Quand une lecture „ vous élève l'esprit, & qu'elle vous inspire des sen- „ timens nobles & courageux, ne cherchez pas une „ autre règle pour juger de l'ouvrage; il est bon & „ fait de main d'ouvrier. La critique après cela peut „ s'exercer sur les petites choses, relever quelques „ expressions, corriger des phrases, parler de syntaxe, „ épiloguer sur certaines pensées incidentes, & décider „ que l'auteur pouvait dire encore telle ou telle chose, „ & que telle ou telle autre pouvait être dite en „ autres termes. „

Il y a tel prince qui a écrit, mais moins en prince qu'en pédant, de façon qu'on y reconnaît moins un auteur qui est prince, qu'un prince qui est auteur. Celui qui a fait l'*Anti-Machiavel* écrit véritablement en homme de qualité, & cela sans qu'on puisse lui reprocher de se donner certains petits airs de qualité, qui ne sont au fond qu'une nouvelle espèce de pédan- terie plus choquante peut-être ou plus visible que celle de l'école ou du cloître. Je me souviens d'un endroit où il insinue quelque chose touchant son illustre naissance; mais il le fait d'une manière qui n'a rien que de très-aimable. Lisez ce qu'il dit aux pages 128 & 129 : „ Un homme élevé à l'empire par son courage n'a „ plus de parens; on songe à son pouvoir & non „ à son extraction. *Aurélien* était fils d'un maréchal „ de village, *Probus* d'un jardinier, *Diocletien* d'un „ esclave, *Valentinien* d'un cordier; ils furent tous „ respectés. Le *Sforce* qui conquit Milan était un „ paysan; *Cromwell*, qui assujettit l'Angleterre & fit „ trembler l'Europe, était un simple citoyen; le grand „ *Mahomet*, fondateur de l'empire le plus florissant de

„ l'univers, avait été un garçon marchand; *Samon*,
„ premier roi d'Eſclavonie, était un marchand fran-
„ çais; le fameux *Piaſt*, dont le nom eſt ſi révéré
„ en Pologne, fut élu roi, ayant encore aux pieds
„ ſes ſabots, & il a vécu reſpecté juſqu'à cent ans.
„ Que de généraux d'armée, que de miniſtres & de
„ chanceliers roturiers! l'Europe en eſt pleine, &
„ n'en eſt que plus heureuſe, car ces places ſont
„ données au mérite; je ne dis pas cela pour mépri-
„ ſer le ſang des *Witikinds*, des *Charlemagnes*, des
„ *Ottomans*; je dois au contraire par plus d'une raiſon
„ aimer le ſang des héros, mais j'aime encore plus
„ le mérite„. Il n'y a guère qu'un des premiers gentils-hommes du monde qui puiſſe parler ſur ce ton-là.

MEMOIRE

SUR LA SATIRE,

A l'occaſion d'un libelle de l'abbé Desfontaines contre l'auteur, 1739.

IL eſt honteux pour l'eſprit humain que ſous un gouvernement de ſageſſe & de paix qui ſemble faire de la France une ſeule famille, la diſcorde règne dans les belles-lettres, & que la ſociété ne ſoit troublée que par ceux qui devraient en faire la douceur principale.

Un libelle infame ayant révolté le public il y a quelques mois, j'ai cru qu'il ne ſerait pas inutile de propoſer ici quelques idées ſur la ſatire, accompagnées de l'hiſtoire récente des injuſtices, des crimes même, & des malheurs qu'elle a produits de nos jours. Je tâcherai de parler en philoſophe & en hiſtorien, & de montrer la vérité la plus exacte dans les réflexions comme dans les faits.

Je commencerai d'abord par examiner la nature de la critique; enſuite je donnerai une hiſtoire, peut-être utile, de la ſatire & de ſes effets, à prendre ſeulement depuis *Boileau* juſqu'au dernier libelle diffamatoire qui a paru depuis peu. Ce qui fera un tableau dont le premier trait ſera l'abus que *Boileau* a fait de la critique, & le dernier ſera l'excès horrible où la ſatire s'eſt portée de nos jours.

Peut-être que les jeunes gens qui liront cet eſſai apprendront

apprendront à déteſter la ſatire. Ceux qui ont embraſſé ce genre funeſte d'écrire en rougiront ; & les magiſtrats qui veillent ſur les mœurs, regarderont peut-être cet eſſai comme une requête préſentée au nom de tous les honnêtes gens pour réprimer un abus intolérable.

De la critique permiſe.

J'ESPERE que ce ſiècle ſi éclairé permettra d'abord que j'entre un moment dans l'intérieur de l'homme; car c'eſt ſur cette connaiſſance que toute la vie civile eſt fondée.

Je crois qu'il y a dans tous les hommes une horreur pour le mépris, auſſi néceſſaire pour la conſervation de la ſociété & pour le progrès des arts, que la faim & la ſoif le ſont pour nous conſerver la vie. L'amour de la gloire n'eſt pas ſi général, mais l'impoſſibilité de ſupporter le mépris paraît l'être. Il n'eſt pas plus dans la nature qu'un homme puiſſe vivre avec des hommes qui lui feront ſentir des dédains continuels, qu'avec des meurtriers qui lui feraient tous les jours des bleſſures.

Ce que je dis là n'eſt point une exagération : & il eſt très-vraiſemblable que DIEU, qui a voulu que nous vécuſſions en ſociété, nous a donné ce ſentiment ineffaçable, comme il a donné l'inſtinct aux fourmis & aux abeilles pour vivre en commun.

Auſſi toute la politeſſe des hommes ne conſiſte qu'à ſe conformer à cette horreur invincible que la nature humaine aura toujours pour ce qui porte le caractère de mépris. La première règle de l'éducation dans tous

les pays est de ne jamais rien dire de choquant à personne.

Les Français ont été plus loin en cela que les autres peuples. Ils ont presque fait une loi de la société, de dire des choses flatteuses.

Il serait donc bien étrange que dans la nation la plus polie de l'Europe, il fût permis d'écrire, d'imprimer, de publier d'un homme, à la face de tout le monde, ce qu'on n'oserait jamais dire à lui-même, ni en présence d'un tiers, ni en particulier.

Il n'est permis de critiquer par écrit, sans doute, que de la même façon dont il est permis de contredire dans la conversation. Il faut prendre le parti de la vérité, mais faut-il blesser pour cela l'humanité? faut-il renoncer à savoir vivre parce qu'on se flatte de savoir écrire.

Depuis le beau règne de *Louis XIV*, où tout s'est perfectionné en France, les magistrats qui veillent sur la littérature ont eu soin, autant qu'ils ont pu, que les Français ne démentissent point par leurs écrits ce caractère de politesse qu'ils ont dans le commerce. Il n'y a point aujourd'hui de censeur de livres qui pût donner son approbation à un écrit mordant, à moins peut-être que cet ouvrage ne fût une réponse à un aggresseur. Il est triste qu'il ait fallu tant de temps pour établir dans la littérature ce qui l'a toujours été dans le commerce des hommes, & qu'on se soit aperçu si tard que des injures ne sont pas des raisons.

Il se trouva dans le siècle passé un homme qui donna un bel exemple de la critique la plus judicieuse & la plus sage: c'est *Vaugelas*. On croit qu'il n'a donné que des leçons de langage: il en a donné de la plus

parfaite politeſſe ; il critique trente auteurs, mais il n'en nomme, ni n'en déſigne aucun ; il prend ſouvent même la peine de changer leurs phraſes en y laiſſant ſeulement ce qu'il condamne, de peur qu'on ne reconnaiſſe ceux qu'il cenſure. Il ſongeait également à inſtruire & à ne pas offenſer ; & certainement il s'eſt acquis plus de gloire en ne voulant point flétrir celle des autres, que s'il s'était donné le malheureux plaiſir de faire paſſer des injures à la poſtérité.

Il me convient mal de parler de moi, & je me garderais bien d'en demander la permiſſion, ſi je ne me trouvais dans une circonſtance qui autoriſe cette extrême liberté. L'excès des horribles calomnies dont on a voulu me noircir dans le libelle le plus odieux, excuſera peut-être une hardieſſe que je ne me permets ici qu'avec peine.

Je me crus obligé, il y a quelques années, de m'élever contre un homme d'un mérite très-diſtingué, contre feu M. de *la Motte*, qui ſe ſervait de tout ſon eſprit pour bannir du théâtre les règles & même les vers. J'allai le trouver avec M. de *Crébillon*, intéreſſé plus que moi à ſoutenir l'honneur d'un art dans lequel je ne l'égalais pas. Nous demandâmes tous deux à M. de *la Motte* la permiſſion d'écrire contre ſes ſentimens. Il nous la donna : M. de *Crébillon* voulut bien que je tinſſe la plume.

Deux jours après je portai mon écrit à M. de *la Motte*. C'eſt une préface qu'on a miſe à la nouvelle édition d'Œdipe. Enfin on vit ce que je ne penſe pas qu'on eût vu encore dans la république des lettres : un auteur, cenſeur royal, devenir l'approbateur d'un ouvrage écrit contre lui-même.

Encore une fois, je suis bien loin d'oser me citer pour exemple, mais il me semble qu'on peut tirer de-là une règle bien sûre pour juger si un homme s'est tenu dans les bornes d'une critique honnête: *Osez montrer votre ouvrage à celui même que vous censurez.*

Il y a encore un meilleur parti à prendre, surtout dans les ouvrages de goût & de sentiment: c'est de ne critiquer qu'en essayant de mieux faire. Je conviens qu'en physique, en histoire, en philosophie on est obligé de relever des erreurs. Ce n'est pas assez à M. l'abbé *Dubos* d'établir avec l'érudition la plus exacte & la plus grande vraisemblance l'origine des Français, il faut absolument qu'il réfute des opinions moins probables. Il a fallu montrer que *Descartes* avait donné six règles fausses du mouvement, lorsqu'on a établi les véritables règles. Mais en fait d'arts, c'est, je crois, tout autre chose. Un peintre, un sculpteur, un musicien n'auraient pas bonne grâce à écrire contre leurs confrères. Pourquoi cette différence? c'est que les hommes ne peuvent savoir si *Descartes* & *Mézerai* ont tort sans le secours de la critique: mais il suffit d'avoir des yeux & des oreilles pour juger d'un beau tableau & d'une bonne musique. Aussi je ne vois point que les *Destouches* aient écrit contre les *Campra*, ni les *Girardons* contre les *Pugets*: chacun a tâché de surpasser son émule. Les poëtes, & ceux qu'on nomme littérateurs, sont presque les seuls artistes auxquels on puisse reprocher ce ridicule de se déchirer mutuellement sans raison.

Lorsque *Scudéri* porta au cardinal de *Richelieu* sa très-mauvaise censure de la belle, mais imparfaite tragédie du Cid, pourquoi le cardinal ne dit-il pas

à *Scudéri* & à ſes confrères : Meſſieurs qui mépriſez tant le Cid, écrivez ſur le même ſujet, & traitez-le mieux que *Corneille*. On ſentait apparemment que cette manière de critiquer n'était pas à la portée des cenſeurs. C'était pourtant la ſeule dont *Corneille* s'était ſervi contre ſes rivaux ; & ce fut la ſeule que *Racine* employa contre *Corneille* même.

L'auteur de Cinna & de Polyeucte était homme : il y avait quelques défauts dans ſes meilleures pièces : il était un peu déclamateur ; il ne parlait pas purement ſa langue ; il n'allait pas toujours aſſez au cœur. On aurait écrit en vain des volumes contre ſes défauts. Il vint un homme qui, ſans écrire contre lui & en le reſpectant, donna des tragédies plus intéreſſantes, plus purement écrites, & moins pleines de déclamations.

Avant nos bons avocats, on citait les pères de l'Egliſe au barreau quand il s'agiſſait du loyer d'une maiſon : avant nos bons prédicateurs, on parlait en chaire de *Plutarque*, de *Cicéron* & d'*Ovide*. Ceux qui ont banni ce mauvais goût en ont-ils purgé la France en ſe moquant des orateurs leurs contemporains ? non ; ils ont marché dans la bonne route, & alors on a quitté la mauvaiſe.

J'aurais bien d'autres exemples à donner pour faire voir que ce n'eſt point par des ſatires, mais par des ouvrages écrits dans le bon goût, qu'on réforme le goût des hommes. Mais cette vérité étant ſuffiſamment prouvée, je paſſe à l'hiſtoire de la ſatire que j'ai promiſe, à ſes effets & à ſes progrès. Je commence par *Boileau*, car en France, quand il s'agit des arts, je crois qu'il n'y a guère d'autre époque à prendre que le règne de *Louis XIV*.

De Despréaux.

L'ABBÉ *Furetière*, homme cauſtique, & médiocre écrivain, feſait des ſatires dans le goût de *Régnier*. Il les montrait à *Boileau* jeune encore : le diſciple, né avec plus de talent que le maître, profita trop bien dans cette école dangereuſe. Il y avait alors à Paris un homme d'une érudition immenſe qui écrivait en proſe avec aſſez de grâce & de juſteſſe, qui paſſait pour bon juge, qui était l'ami & même le protecteur de tous les gens de lettres. S'attendrait-on à voir le nom de *Chapelain* au bas de ce portrait ? Tout cela eſt pourtant exactement vrai : & *Chapelain* aurait joui d'une grande réputation s'il n'avait pas voulu en avoir davantage. La Pucelle & *Boileau* firent un écrivain très-ridicule d'un homme d'ailleurs très-eſtimable.

Malgré cette malheureuſe Pucelle, *Chapelain* était un ſi galant homme & ſi conſidéré que le grand *Colbert*, lorſqu'il engagea *Louis XIV* à donner des penſions aux gens de lettres, chargea *Chapelain* de faire la liſte de ceux qui méritaient les bienfaits du roi.

Cette faveur de *Chapelain* irrita le jeune *Boileau* qui, dans la première édition de ſa première ſatire, fit imprimer ces vers, leſquels ne ſont pas ſes meilleurs :

Enfin je ne ſaurais, pour faire un juſte gain,
Aller bas & rampant, fléchir ſous Chapelain.

Voilà donc l'origine de la querelle : un peu d'envie & de penchant à médire. Ce goût pour la médiſance était dans lui, du moins en ce temps-là, ſi dominant

& ſi injuſte que dans la même ſatire il traite de paraſite (*) un honnête homme qui ſouffrait la pauvreté avec courage, & qui la rendait reſpectable en n'allant jamais manger chez perſonne : il s'appelait *Pelletier*.

Tandis que Pelletier, crotté juſqu'à l'échine,
Va chercher ſon dîné de cuiſine en cuiſine.

Je demande à tout eſprit raiſonnable en quoi ces traits, aſſez bas & aſſez indignes d'un homme de mérite, pouvaient contribuer à établir en France le bon goût ? Quel ſervice *Boileau* rendait-il aux lettres en diſant dans ſa ſeconde ſatire :

Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure ;
Si je penſe exprimer un auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinault.

J'ai déjà montré quelque part combien ce trait eſt injuſte de toutes façons. *Quinault* ne rime point aſſez bien avec *défaut*, pour que ce nom ſoit amené par la rime ; & la raiſon n'a jamais dit que *Virgile* ſoit ſans défaut : la raiſon dit ſeulement que *Virgile*, malgré tout ce qui lui manque, eſt le plus grand poëte de Rome.

Il eſt bien indubitable que ce n'eſt point un zèle trop vif pour le bon goût, mais un eſprit de ſatire & de cabale qui acharnait ainſi *Boileau* contre *Quinault* ; car dans une ſatire qui parut bientôt après, il dit :

Je ne ſais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les héros chez Quinault parlent bien autrement.

(*) Voyez les Commentaires mêmes de *Boileau*.

L'Alexandre du célébre *Racine* ne valait peut-être guère mieux que l'Aſtrate; il était infiniment moins intéreſſant. J'ai ouï conter même à un homme de ce temps-là qu'un vieux comédien dit à M. *Racine : Vous ne réuſſirez jamais ſi vous ne traitez pas l'amour auſſi tendrement que le jeune Quinault; vous faites des vers mieux que lui; ſi vous traitez les paſſions, vous ſurpaſſerez Corneille.* Ce comédien avait raiſon; & je ſuis perſuadé que ſans *Quinault*, *Racine* qui avait méconnu ſon talent dans Théagène, dans les Frères ennemis, & même dans Alexandre, eût pu continuer à s'égarer.

Mais j'inſiſte encore, & je demande comment *Boileau* pouvait inſulter ſi indignement & ſi ſouvent l'auteur de la Mère coquette; comment il ne demanda pas enfin pardon à l'auteur d'Atis, de Roland, d'Armide; comment il n'était pas touché du mérite de *Quinault*, & de l'indulgence ſingulière du plus doux de tous les hommes, qui ſouffrit trente ans, ſans murmure, les inſultes d'un ennemi qui n'avait d'autre mérite par deſſus lui que de faire des vers plus corrects & mieux tournés, mais qui certes avait moins de grâce, de ſentiment & d'invention.

Eſt-ce enfin par l'amour du bon goût que *Deſpréaux* ſe croyait forcé à louer *Ségrais* que perſonne ne lit, & à ne jamais prononcer le nom de *la Fontaine* qu'on lira toujours? eſt-ce à ſes ſatires qu'on doit la perfection où les muſes françaiſes s'élevèrent? pour lors *Molière* & *Corneille* n'avaient-ils pas déjà écrit?

Boileau a-t-il appris à quelqu'un que la Pucelle eſt un mauvais ouvrage? non, ſans doute. A quoi donc ont ſervi ſes ſatires? à faire rire aux dépens de dix ou douze gens de lettres, à faire mourir de chagrin deux

hommes qui ne l'avaient jamais offenſé, à lui ſuſciter enfin des ennemis qui le pourſuivirent preſque juſqu'au tombeau, & qui l'auraient perdu plus d'une fois ſans la protection de *Louis XIV*.

Auſſi, quelle ſerait ſa réputation s'il n'avait couvert ces fautes de ſa jeuneſſe par le mérite de ſes belles épîtres & de ſon admirable Art poëtique. Je ne connais de véritablement bons ouvrages que ceux dont le ſuccès n'eſt point dû à la malignité humaine.

De la ſatire après le temps de Deſpréaux.

Boileau dans ſes ſatires, quoique cruelles, avait toujours épargné les mœurs de ceux qu'il déchirait. Quelques perſonnes qui ſe mêlèrent de poëſie après lui, pouſſèrent plus loin la licence. Un ſtyle qu'on appelle *marotique* fut quelque temps à la mode. Ce ſtyle eſt la pierre ſur laquelle on aiguiſe aiſément le poignard de la médiſance. Il n'eſt pas propre aux ſujets ſérieux, parce qu'étant privé d'articles, & étant hériſſé de vieux mots, il n'a aucune dignité; mais, par ces raiſons-là même, il eſt très-propre aux contes cyniques & à l'épigramme.

On vit donc paraître beaucoup d'épigrammes & de ſatires dans ce ſtyle : on y ajouta des couplets encore plus infames. On appelait *couplets* certaines chanſons parodiées des opéra. Perſonne, je crois, ne s'aviſera de dire que c'était l'amour du vrai, le goût de la ſaine antiquité, le reſpect pour les anciens qui obligeaient les auteurs de ces infamies à les écrire. C'eſt pourtant ce que ces auteurs oſaient dire pour leur

défenſe : tant on cherche à couvrir ſes fautes de quelque ombre de raiſon.

Pour moi qui, quoique très-jeune alors, ai vu naître toutes ces horreurs, je ſais très-bien que l'envie en fut la ſeule cauſe. Et quelle envie encore ? quelle ſource ridicule de tant de diſgraces ſérieuſes ? de quoi s'agiſſait-il ? d'un opéra qui n'avait pas réuſſi ! Il n'y a point d'autre origine de la haine qui fit faire cette pièce infame, intitulée *la francinade*, & ces ſoixante & douze couplets qui déſolèrent long-temps pluſieurs gens de lettres, & des familles entières, & ceux que l'auteur avoua lui-même contre les ſieurs *Danchet*, *Berrin* & *Pécour*, enfin ceux qui furent la cauſe de ce fameux procès rapporté très-exactement dans le livre des cauſes célébres.

MM. de *la Motte*, *Danchet*, *Saurin* & le ſieur *Rouſſeau* étaient amis. MM. de *la Motte* & *Danchet* donnèrent des opéra qui eurent du ſuccès; ceux de *Rouſſeau* n'en auraient point eu : joignez à cela la chûte de la comédie du Capricieux, & ne cherchez point ailleurs ce qui attira tant de crimes & une condamnation ſi publique.

Mais voici quelque choſe qui doit frapper bien davantage. Il eſt certain qu'un homme flétri pour avoir abuſé à ce point du talent de la poëſie, pour avoir fait les ſatires les plus horribles, & qui cherchait à laver cette tache, ne devait jamais ſe permettre la moindre raillerie contre perſonne. Et cependant qu'a-t-il fait pendant trente années de banniſſement ? de nouvelles ſatires auxquelles il ne manque que d'être bien écrites pour être auſſi odieuſes que les premières.

Je ne diſſimule point qu'étant outragé par lui

comme tant d'autres, j'ai perdu patience; & que surtout dans une pièce contre la calomnie, (*) j'ai marqué toute mon indignation contre le calomniateur. J'ai cru être en droit de venger & mes injures, & celles de tant d'honnêtes gens. J'aurais mieux fait peut-être d'abandonner au mépris & à l'horreur du public les crimes que j'ai attaqués; mais enfin, si c'est une faute d'écrire contre le perturbateur du repos public, c'est une faute bien excusable; c'est, j'ose le dire, celle d'un citoyen.

Ce fut alors que les journaux, destinés à l'honneur des lettres, devinrent le théâtre de l'infamie. L'homme dont je parle, & dont je voudrais supprimer ici absolument le nom pour ne me plaindre que du crime, & non du criminel, osa faire imprimer dans la *Bibliothèque française*, en 1736, un tissu de calomnies. Il osait alléguer entr'autres raisons de sa conduite envers moi, qu'autrefois en passant par Bruxelles, j'avais voulu le perdre dans l'esprit de M. le duc d'*Aremberg* son protecteur. Quel a été le fruit de cette imposture? M. le duc d'*Aremberg* en est instruit: il me fait aussitôt l'honneur de m'écrire pour désavouer cette calomnie; il chasse de sa maison celui qui en est l'auteur. On publie la lettre de ce prince; le calomniateur est confondu; & enfin les auteurs du journal de la *Bibliothèque française* me font des excuses publiques.

Je ne me résous à rapporter ce qui va suivre que comme un exemple fatal de cette opiniâtreté malheureuse qui porte l'iniquité jusqu'au tombeau. Ce même homme prend enfin le parti de vouloir couvrir tant

(*) Voyez l'épître XXVII, à Mme *du Châtelet*; volume d'*Epîtres*.

de fautes & de disgraces, du voile de la religion : il écrit des épîtres morales & chrétiennes ; (ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'est avec succès.) Il sollicite enfin son retour à Paris, & sa grâce : il veut appaiser le public & la justice ; on le voit prosterné aux pieds des autels : & dans le même temps il trempe dans le fiel sa main moribonde. A l'âge de soixante & douze ans il fait de nouveaux vers satiriques : il les envoie à un homme qui tient un bureau public de ces horreurs : on les imprime. Les voici. La meilleure censure qu'on en puisse faire, c'est de les rapporter :

Petit rimeur anti-chrétien,
On reconnaît dans tes ouvrages
Ton caractère & non le mien.
Ma principale faute, hélas ! je m'en souvien,
Vint d'un cœur qui, séduit par tes patelinages,
Crut trouver un ami dans un parfait vaurien ;
Charme des fous, horreur des sages,
Quand par lui mon esprit aveuglé, j'en convien,
Hasardait pour toi ses suffrages ;
Mais je ne me reproche rien
Que d'avoir sali quelques pages
D'un nom aussi vil que le tien.

Un pareil exemple prouve bien que quand on n'a pas travaillé de bonne heure à dompter la perversité de ses penchans, on ne se corrige jamais ; & que les inclinations vicieuses augmentent encore à mesure que la force d'esprit diminue.

Des satires nommées calottes.

Au milieu des délices pour lesquelles seules on semble respirer à Paris, la médisance & la satire en ont corrompu souvent la douceur. L'on y change de mode dans l'art de médire & de nuire comme dans les ajustemens. Aux satires en vers alexandrins, succédèrent les couplets; après les couplets, vinrent ce qu'on appelle *les calottes*. Si quelque chose marque sensiblement la décadence du goût en France, c'est cet empressement qu'on a eu pour ces misérables ouvrages. Une plaisanterie ignoble, toujours répétée, toujours retombant dans les mêmes tours, sans esprit, sans imagination, sans grâce, voilà ce qui a occupé Paris pendant quelques années; & pour éterniser notre honte, on en a imprimé deux recueils, l'un en quatre, & l'autre en cinq volumes, monumens infames de méchanceté & de mauvais goût, dans lesquels, depuis les princes jusqu'aux artisans, tout est immolé à la médisance la plus atroce & la plus basse, & à la plus platte plaisanterie. Il est triste pour la France, si féconde en écrivains excellens, qu'elle soit le seul pays qui produise de pareils recueils d'ordures & de bagatelles infames.

Les pays qui ont porté les *Copernic*, les *Ticho-Brahé*, les *Ottoguérick*, les *Leibnitz*, les *Bernouilli*, les *Volf*, les *Huyghens*; ces pays où la poudre, les télescopes, l'imprimerie, les machines pneumatiques, les pendules &c. ont été inventés, ces pays que quelques-uns de nos petits-maîtres ont osé mépriser parce qu'on n'y faisait pas la révérence si bien que chez nous, ces pays,

dis-je, n'ont rien qui reſſemble à ces recueils, ſoit de chanſons infames, ſoit de calottes, &c. Vous n'en trouvez pas un ſeul en Angleterre, malgré la liberté & la licence qui y règnent. Vous n'en trouverez pas même en Italie, malgré le goût des Italiens pour les paſquinades.

Je fais exprès cette remarque afin de faire rougir ceux de nos compatriotes qui, pouvant faire mieux, déshonorent notre nation par des ouvrages ſi malheuſement faciles à faire, auxquels la malignité humaine aſſure toujours un prompt débit, mais qu'enfin la raiſon qui prend toujours le deſſus, & qui domine dans la ſaine partie des Français, condamne enſuite à un mépris éternel.

Des calomnies contre les écrivains de réputation.

IL s'eſt gliſſé dans la république des lettres une peſte cent fois plus dangereuſe. C'eſt la calomnie qui va effrontément ſous le nom de juſtice & de religion ſoulever les puiſſances & le public contre des philoſophes, contre les plus paiſibles des hommes, incapables de jamais nuire, par cela même qu'ils ſont philoſophes.

J'ai entendu demander ſouvent: Pourquoi *Charron* a-t-il été calomnié & perſécuté, & que *Montagne*, le libre, le pyrrhonien, le hardi *Montagne*, & *Rabelais* même ne l'ont jamais été? pourquoi *Socrate* a-t-il été condamné à mort, & *Spinoſa* a-t-il vécu tranquille? pourquoi *la Mothe-le-Vayer* cent fois plus hardi, plus cynique que *Bayle*, a-t-il été précepteur de deux enfans de

Louis XIII, & que *Bayle* a été accablé ? pourquoi *Descartes* & *Wolf*, les deux lumières de leur siècle, ont-ils été chassés l'un d'Utrecht & l'autre de l'université de Hall, & que tant d'autres qui ne les valaient pas, ont été comblés d'honneurs ? On rapportait tous ces événemens à la fortune &c.

Et moi je dis : Examinez bien les sources des persécutions qu'ont essuyées ces grands-hommes, vous trouverez que ce sont des gens de lettres, des sophistes, des professeurs, des prêtres qui les ont excitées : lisez, si vous pouvez, toutes les injures qu'on a vomies contre les meilleurs écrivains, vous ne trouverez pas un seul libelle qui n'ait été écrit par un rival. On appelle les belles-lettres *humaniores litteræ*, les lettres humaines ; mais, dit un homme d'esprit, en voyant cette fureur réciproque de ceux qui les cultivent, on les appellera plutôt les lettres inhumaines. Je ne veux point m'étendre ici sur les persécutions qui ont privé de leur liberté, de leur patrie, ou de la vie même, tant de grands personnages dont les noms sont consacrés à la postérité : je ne veux parler ici que de cette persécution sourde que fait continuellement la calomnie, de cet acharnement à composer des libelles, à diffamer ceux qu'on voudrait détruire.

La jalousie, la pauvreté, la liberté d'écrire sont trois sources intarissables de ce poison. Je conserve précieusement, parmi plusieurs lettres assez singulières que j'ai reçues dans ma vie, celle d'un écrivain qui a fait imprimer plus d'un ouvrage. La voici :

Monsieur, étant sans ressource, j'ai composé un ouvrage contre vous ; mais si vous voulez m'envoyer deux cents écus, je vous remettrai fidellement tous les exemplaires &c. &c.

Je rappellerai encore ici la réponſe que fit il y a quelques années un de ces malheureux écrivains à un magiſtrat qui lui reprochait ſes libelles ſcandaleux : *Monſieur*, dit-il, *il faut que je vive.*

Il s'eſt trouvé réellement des hommes aſſez perdus d'honneur pour faire un métier public de ces ſcandales : ſemblables à ces aſſaſſins à gages, ou à ces monſtres du ſiècle paſſé qui gagnaient leur vie à vendre des poiſons.

Mais je ne crois pas que depuis que les hommes ſont méchans & calomniateurs, on ait jamais mis au jour un libelle auſſi déshonorant pour l'humanité, que celui qui a paru à Paris au mois de janvier de cette année 1739, ſous le titre de *Voltairomanie*, *ou Mémoire d'un jeune avocat.*

C'eſt de quoi je ſuis obligé par toutes les lois de l'honneur de dire un mot ici ; & je prie tout lecteur attentif de vouloir bien examiner une cauſe qui devient l'affaire de tout honnête-homme : car quel homme de bien n'eſt pas expoſé à la calomnie plus ou moins publique ? Tout lecteur ſage eſt, en de pareilles circonſtances, un juge qui décide de la vérité & de l'honneur en dernier reſſort, & c'eſt à ſon cœur que l'injuſtice & la calomnie crient vengeance.

Examen d'un libelle calomnieux intitulé : La Voltairomanie, ou Mémoire d'un jeune avocat.

Il eſt juſte en premier lieu de laver l'opprobre que l'on fait au corps reſpectable des avocats, en imputant à l'un de leurs membres un malheureux libelle où les

les injures & les calomnies les plus atroces tiennent lieu de raisons : un libelle où l'on traite avec indignité M. *Audri* qui travaille avec applaudissement depuis trente ans au journal des savans sous M. l'abbé *Bignon :* un libelle où l'on appelle M. de *Fontenelle* ridicule ; celui-ci *therſite* de la faculté ; celui-là *cyclope ;* cet autre *faquin :* un libelle enfin qui, pour me servir des expressions d'un des plus estimables hommes de Paris, est l'ouvrage des furies, si les furies n'ont point d'esprit.

Quand on s'abaisse à parler d'un libelle, je crois qu'il n'en faut parler que papiers justificatifs en main, soit devant les juges, soit devant le public. Voici donc la lettre d'un des plus anciens & des meilleurs avocats de Paris, qui prouve qu'il est impossible qu'un avocat soit l'auteur de ce libelle punissable.

A Paris ce 12 février 1739.

„ J'ai vu, Monsieur, un imprimé qui a couru „ ici, intitulé : *La Voltairomanie, ou lettre d'un jeune „ avocat en forme de mémoire ;* j'ai vu au palais la „ plupart de messieurs les avocats : après avoir „ parlé à M. *Deniau*, qui est à présent notre bâton- „ nier, je puis vous assurer, Monsieur, qu'il n'y a „ qu'un cri de blâme & d'indignation contre les „ calomnies atroces répandues dans ce libelle. Le „ sentiment commun est qu'il n'est pas possible qu'un „ ouvrage si méchant soit imputé à un avocat, ni „ même à quelqu'un qui connaîtrait les lois de cette „ profession, dont le premier devoir est la sagesse. „ Je vous proteste au nom de tous ceux à qui j'ai

„ parlé (& c'eſt encore une fois la meilleure partie du
„ palais) que, bien loin que quelqu'un s'en avoue
„ l'auteur, tous le condamnent comme extrêmement
„ ſcandaleux. Je vous ajouterai même que c'eſt avec
„ une vraie peine que la plupart vous ont vu ſi inju-
„ rieuſement traité que vous l'êtes dans cet écrit;
„ car nous ſeſons gloire, Monſieur, d'honorer les
„ grands génies, & vos ouvrages ſont dans nos mains.
„ Tout cela vous ſerait atteſté par monſieur le bâtonnier
„ au nom de l'ordre, ſans la difficulté de convoquer
„ une aſſemblée générale. Si de pareilles brochures,
„ diſtribuées ſous le nom vague d'un avocat, deve-
„ naient fréquentes, nous ſerions expoſés ſans ceſſe
„ à nous mettre en mouvement pour les déſavouer;
„ mais pour ſuppléer à une atteſtation en forme, je
„ me ſuis chargé de vous rendre compte du ſentiment
„ général, & je le fais de l'aveu de tous ceux à qui
„ j'en ai parlé. Je m'en acquitte avec d'autant plus
„ de ſatisfaction, que c'eſt ce que j'avais penſé à la
„ vue du libelle.

„ Je ſuis avec toute l'eſtime &c.

Signé PAGEAU.

Il n'y a perſonne qui ayant lu cette lettre, & ayant remarqué que le libelle eſt tout entier en faveur du ſieur abbé *Guyot Desfontaines*, & plein d'anecdotes qui le regardent, juſque-là même que ſa généalogie y eſt rapportée; il n'y a perſonne, dis-je, qui ne voie évidemment par cent autres raiſons, qu'aucun avocat n'a compoſé cet ouvrage. Mais qui donc pourrait en être l'auteur?

Quoique l'abbé *Guyot Desfontaines* ſoit depuis quelque temps mon plus cruel ennemi, cependant je me garderai bien d'imputer à un homme de ſon âge, à un prêtre, une ſi infame pièce : je croirais lui faire une trop grande injure. Je l'en crois incapable ; & en voici les raiſons :

Il eſt dit dans ce libelle, en termes exprès, que je ſuis *un voleur*, *un brutal*, *un enragé*, *un athée*, *le petit-fils d'un payſan &c. &c.*

Or je ſoutiens qu'un homme de lettres, quelque méchant qu'il puiſſe être, ne peut vomir de pareilles injures : celles de *voleur*, d'*enragé*, d'*athée*, de *brutal* ſont des termes horribles, mais vagues, qui ne peuvent ſouiller la plume d'un homme auquel il reſterait la moindre pudeur & la moindre étincelle d'eſprit.

Il eſt encore bien peu probable qu'un écrivain reproche à un autre écrivain ſa naiſſance : l'auteur de la Henriade doit peu s'embarraſſer quel a été ſon grand-père. Uniquement occupé de l'étude, je ne cherche point la gloire de la naiſſance. Content, comme *Horace*, de mes parens, je n'en ai jamais demandé d'autres au ciel, & je ne réfuterais point ici ce vain menſonge, ſi je n'avais parmi mes proches parens des magiſtrats & des officiers-généraux qui s'intéreſſeront peut-être davantage à l'honneur d'une famille outragée. Pour moi, je ſens qu'un tel reproche, s'il était vrai, ne pourrait jamais m'affliger. Je me ſuis conſacré à l'étude dès ma jeuneſſe ; j'ai refuſé la charge d'avocat du roi à Paris, que ma famille, qui a exercé long-temps des charges de judicature en province, voulait m'acheter. En un mot l'étude fait tous mes titres, tous mes honneurs, toute mon ambition.

Voici des preuves encore plus fortes que cet infame écrit ne peut être de l'homme à qui tout Paris l'impute.

On ose avancer dans ce libelle que ce service signalé qu'avait rendu si publiquement autrefois le sieur de *Voltaire* au sieur *Desfontaines*, il ne l'avait rendu que pour obéir à M. le président de *Bernière* son patron, qui le nourrissait & le logeait par bonté, & que par conséquent le sieur *Desfontaines* n'avait aucune obligation au sieur de *Voltaire*.

Premièrement, comment se pourrait-il faire qu'un homme de bon sens raisonnât ainsi. Quoi! il serait permis d'insulter son bienfaiteur, parce qu'il aurait été logé & nourri chez un autre? est-ce là la logique de l'ingratitude? En second lieu, l'abbé *Desfontaines* ne savait-il pas que j'ai long-temps loué chez M. de *Bernière* un appartement assez connu? faut-il lui apprendre que j'ai en main l'acte fait double du 4 de mai 1723, par lequel je payais 1800 livres de pension pour moi & pour un de mes amis? faudrait-il enfin dire ici que le chef de la justice & plusieurs autres magistrats ont vu la lettre de la veuve du président de *Bernière*, qui dément d'une manière si forte toutes les impostures du libelle? nous ne la rapportons point ici, parce que nous n'en avons point demandé la permission, comme nous avions demandé celle de la faire voir à monsieur le chancelier.

Enfin comment se pourrait-il faire que l'abbé *Desfontaines* osât dire qu'il n'a jamais eu aucune obligation au sieur de *Voltaire*?

On n'a qu'à lire la lettre qu'il m'écrivit en sortant

de l'endroit d'où je l'avais tiré: elle est écrite & signée de sa main; le cachet est même presque entier.

De Paris ce 31 mai.

„ Je n'oublierai jamais les obligations infinies que „ je vous ai. Votre bon cœur est bien au-dessus de „ votre esprit. Vous êtes l'ami le plus généreux qui „ ait jamais été. Que ne vous dois-je point, &c. &c.

„ L'abbé *Nadal*, l'abbé de *Pons*, *Danchet*, *Fréret* „ se réjouissent; ils traitent ma personne comme je „ traiterai toujours leurs indignes écrits. Ne pourriez-„ vous pas faire en sorte que l'ordre qui m'exile à „ trente lieues soit levé? voilà, mon cher ami, ce que „ je vous conjure d'obtenir encore pour moi. Je ne „ me recommande qu'à vous seul, qui m'avez „ servi &c. &c.

Après tant de preuves je soutiendrai toujours qu'il faudrait que l'abbé *Desfontaines* au moins eût absolument perdu la mémoire, pour avancer contre un homme qui lui a rendu de tels services, des impostures si horribles & si aisées à confondre.

Mais, me dira-t-on, si vers le temps même où il vous avait les plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, il fit un libelle contre vous; si vous avez plusieurs lettres des personnes auxquelles il montra cet écrit; si l'on sait qu'il était intitulé: *Apologie de M. de Voltaire* & que cette apologie ironique & sanglante était un libelle diffamatoire contre vous & contre feu M. de *la Motte;* si lui-même dans un autre libelle intitulé: *Pantalo Phebeana*, page 73, a eu l'imprudence de citer cette apologie ironique; enfin

s'il a été capable d'une telle ingratitude quand le le service était récent, que n'a-t-il point pu faire après plus de treize années? j'avoue que cette objection est pressante; mais voici ce que j'ai à répondre.

Je ne crois pas qu'il soit permis d'accuser sans preuves juridiques un citoyen, de quelque faute que ce puisse être: or j'ai, à la vérité, des preuves juridiques, des témoignages subsistans, que la première chose qu'il fit au sortir de bicêtre, ce fut un libelle contre moi; (*) mais je n'ai aucune preuve assez forte pour l'accuser du malheureux libelle qui a paru cette année; je n'ai que la voix publique. Elle suffit pour devoir attribuer à un homme une bonne action; mais elle ne suffit pas pour lui imputer un crime.

Je pourrais poursuivre & faire voir jusqu'à quel

(*) *Extrait des lettres de M. Thiriot.*

Du 16 août 1726.

Il a fait du temps de bicêtre un ouvrage contre vous, intitulé: *Apologie de M. de Voltaire*, que je l'ai forcé avec bien de la peine à jeter dans le feu. C'est lui qui a fait à Evreux une édition du poëme de *la ligue*, dans lequel il a inséré des vers de sa façon contre M. de *la Motte*, &c.

Du 31 décembre 1738.

Je me souviens très-bien qu'à la Rivière-Bourdet, chez feu M. le president de *Bernière*, il fut question d'un écrit contre M. de *Voltaire*, que l'abbé *Desfontaines* me fit voir, & que je l'engageai de jeter au feu, &c.

Du 14 janvier 1739.

Je démens les impostures d'un calomniateur; je méprise les éloges qu'il me donne; je témoigne ouvertement mon estime, mon amitié, ma reconnaissance pour vous, &c.

comble d'horreur la calomnie a été pouſſée dans cet écrit ; mais mon deſſein n'eſt pas de répondre en détail à des diſcours dignes de la plus vile canaille ; ce ſerait trop mal employer un temps précieux. J'ai voulu ſeulement pour l'honneur des lettres eſſayer de faire voir combien il eſt difficile de croire qu'un homme de lettres ſe ſoit ſouillé d'un opprobre ſi aviliſſant

J'écris ici dans la vue d'être utile à la littérature encore plus qu'à moi-même. Plût à DIEU que toutes ces haines flétriſſantes, ces querelles également affreuſes & ridicules fuſſent éteintes parmi des hommes qui font profeſſion, non-ſeulement de cultiver leur raiſon, mais de vouloir éclairer celle des autres : plût à DIEU que les exemples que j'ai rapportés puſſent rendre ſages ceux qui ſont tentés de les ſuivre.

Faudra-t-il donc que les lettres, qu'on prétend avoir adouci les mœurs des hommes, ne ſervent quelquefois qu'à les rendre malins & farouches ! Si je pouvais exciter le repentir dans un cœur coupable de ces horreurs, je ne croirais pas avoir perdu ma peine en compoſant ce petit écrit, que je préſente à tous les gens de lettres comme un gage de mon amour pour leurs études & pour le bien de la ſociété.

LE PRESERVATIF. (*)

I.

IL est juste de détromper le public, quand il est à craindre qu'on ne l'abuse. On ne connaît que trop les guerres des auteurs. La plupart des journalistes qui s'érigent en arbitres, font souvent eux-mêmes les plus violens actes d'hostilité. Je puis dire, par l'expérience que j'ai dans la littérature, qu'il se forme autant d'intrigues pour faire valoir, ou pour détruire un livre dont souvent personne ne se soucie, que pour obtenir un poste important.

On sait que le Journal des savans de Paris, père de cette multitude de journaux, enfans très-souvent peu semblables à leur père, s'est assez préservé de la contagion des cabales.

Mais parmi les auteurs de ces petites gazettes volantes qu'on débite tantôt sous le nom de *Nouvelliste du Parnasse*, tantôt sous le nom d'*Observations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même science, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque service aux amateurs des lettres, en assemblant des bévues que j'ai trouvées dans plusieurs feuilles intitulées *Observations*, que j'ai lues par hasard.

Nombre 100. Le feseur d'observations dit qu'un grand prince a condamné le genre comique larmoyant dans la pièce de dom Sanche d'Arragon de *Pierre Corneille*, & assure que ce goût ne doit point subsister parmi nous, après cette condamnation.

(*) La première édition de cet ouvrage a paru sous le nom de M. le chevalier de *Mouhi*.

Il y a en cela trois fautes : la première, que le goût d'un prince ne suffit pas pour régler celui du public ; la seconde, que le dom Sanche d'Arragon de *Pierre Corneille*, n'est point d'un genre comique attendrissant, & qui fasse verser des larmes, comme certaines scènes du Bourreau de soi-même de *Térence*, la scène très-tendre entre une mère & une fille dans Esope à la cour, celle du Préjugé à la mode, de l'Enfant prodigue &c. Dom Sanche d'Arragon est une comédie héroïque & non larmoyante, comme le dit l'*Observateur*. Ce fut la froideur & non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une pièce intéressante ne tombe.

La troisième faute, & plus grande, est de s'ériger en juge d'un art qu'on ne connaît pas, & de dire avec hardiesse, que ce qui a plu dans Paris & dans l'ancienne Rome n'a pas dû plaire. Des scènes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la comédie de tous les temps, parce que les actions des particuliers peuvent être touchantes aussi-bien que ridicules, & on peut leur appliquer ce que dit *Horace* :

Interdùm vocem comœdia tollit.

II.

Dans la même feuille, l'auteur rapporte une longue critique sur un problème d'optique qu'il n'entend point ; on lui fait accroire qu'il s'agissait dans ce problème de la trisection de l'angle, & il n'en est point du tout question. L'auteur que le critique reprend, sans le comprendre, est M. de *Voltaire*. J'ai lu soigneusement l'endroit en question dans la préface de l'édition de Londres des Elémens de *Newton*.

L'*Observateur* n'a point lu cet ouvrage qu'il ose critiquer ; car il reproche à M. de *Voltaire* d'avoir donné des règles pour partager un angle en trois avec le compas, & c'est de quoi M. de *Voltaire* n'a pas dit un mot dans ses Elémens. L'*Observateur* s'est fié en cela à un géomètre qui s'est moqué de lui ; il a cru que M. de *Voltaire* ne savait pas qu'on ne peut trouver la trisection de l'angle, que par les sections coniques ou par l'algèbre, il a rapporté de bonne foi dans sa feuille, une critique qu'on lui a suggérée, pour le faire donner dans le panneau ; c'est un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent. (1)

III.

JE prends les feuilles de l'*Observateur* indifféremment, à mesure qu'on me les prête à lire : je trouve une étrange bévue dans la lettre vingt-septième. *Brutus*, dit-il, *plus quakre que stoïcien, a des sentimens plus monstrueux qu'héroïques*. Ne dirait-on pas, à ces paroles, que les quakres sont une secte d'hommes sanguinaires ? Cependant tout le monde sait qu'une des premières lois des quakres est de ne porter jamais d'armes offensives, sous quelque prétexte que ce soit, & de ne jamais repousser une injure. La méprise est aussi grande que s'il avait dit : *Le cruel Brutus, plus capucin que stoïcien*.

(1) Les diamètres apparens des objets sont comme les cordes des angles sous lesquels ils sont vus, & non comme ces angles à une distance triple ; les diamètres apparens, & par conséquent les cordes des angles sont trois fois plus petits, mais l'angle n'est point partagé en trois. Comme en général dans les expériences ou dans les raisonnemens que font les physiciens sur cet objet, ils considèrent de petits angles, & qu'alors on peut substituer sans erreur sensible le rapport des angles à celui des cordes ; on dit ordinairement que la grandeur apparente des objets est proportionnelle à l'angle sous lequel ils sont vus. C'est une mauvaise plaisanterie d'un géomètre sur cette manière de parler inexacte en elle-même, mais généralement reçue, que l'abbé *Desfontaines*, qui était fort ignorant, a prise pour une critique sérieuse.

IV.

NOMBRE 199. En rendant compte d'une hypothèse de M. l'abbé de *Molières*, il dit que *ce physicien se conforme aux expériences de Newton, par exemple, que les corps parcourent en tombant, quinze pieds dans la première seconde, & qu'à des distances différentes du centre de la terre, le même mobile n'aurait pas le même degré de vîtesse accélératrice.*

Il y a ici trois fautes. *Newton* n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de quinze pieds dans la première seconde: c'est *Huyghens* qui a déterminé cette chute dans ses beaux théorèmes sur le pendule, après que *Galilée* en eut donné une valeur approchée par des expériences directes, mais moins précises.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considérables & inaccessibles aux hommes que cette différence serait sensible.

Troisièmement, cette différence de la force accélératrice à des distances différentes n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration géométrique. Voilà les bévues où l'on s'expose quand on veut juger de ce qui n'est pas à notre portée.

V.

NOMBRE 17. L'*Observateur* rapporte une ancienne dispute littéraire entre M. *Dacier* & le marquis de *Sévigné*, au sujet de ce passage d'*Horace*:

Difficile est propriè communia dicere....

Il rapporte le factum ingénieux de M. de *Sévigné*: *Et pour M. Dacier*, dit-il, *il se défend en savant, & c'est tout dire: des expressions maussades & injurieuses sont les ornemens de son érudition.*

Il y a dans ce discours de l'*Observateur* trois fautes bien étranges.

Premièrement, il est faux que ce soit le caractère des savans du siècle de *Louis XIV*, d'employer des injures pour toutes raisons.

Secondement, il est très-faux que M. *Dacier* en ait usé ainsi avec le marquis de *Sévigné*: il le comble de louanges, & il conclut son mémoire par lui demander son amitié: apparemment que l'*Observateur* n'a pas lu cet écrit.

Troisièmement, il est indubitable que M. *Dacier* a raison pour le fond, & qu'il a très-bien traduit ce vers d'*Horace*:

Difficile est propriè communia dicere....

Il est très-difficile de bien traiter des sujets d'invention...
Car si vous mettez sous les yeux du lecteur la phrase entière d'*Horace*, vous verrez que la fin explique le commencement.

Difficile est propriè communia dicere, tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus
Quàm si proferres ignota, indictaque primus.

Il est difficile de bien traiter un sujet d'invention, & vous composerez plus aisément une tragédie tirée de l'Iliade, que de votre propre tête.

Voilà qui fait un sens clair, & qui prouve que *commune* veut dire en cet endroit *intactum*, un sujet neuf.

Ainsi l'abbé *Desfontaines* n'a pas entendu *Horace*, n'a pas lu l'écrit de M. *Dacier* qu'il critique, & a tort dans tous les points.

VI.

NOMBRE 201 &c. Il dit que *Cicéron* eſt moins ſerré que *Sénèque ;* & que *Sénèque* eſt plus verbeux. Peu importe, à la vérité, au public, qu'on ait tort ou raiſon ſur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient ſeraient trompés, s'ils croyaient que *Sénèque* exprime ſa penſée en plus de mots que *Cicéron ;* car c'eſt ce que ſignifie *verbeux :* il n'y a perſonne qui ne ſache que le défaut de *Sénèque* eſt d'être, au contraire, trop précis dans ſes expreſſions.

VII.

MEME nombre. *Si les Anglais*, dit-il, *continuent d'encenſer encore leur vide, & d'attribuer de merveilleuſes propriétés au néant &c.*

Qui a jamais dit que M. *Newton* ait encenſé le vide ? cette expreſſion eſt très-mauvaiſe en tout ſens. Il eſt faux que M. *Newton* ait attribué de merveilleuſes propriétés au vide ; il a démontré que les corps, & non le vide, agiſſent à des diſtances immenſes les uns ſur les autres, dans un milieu non réſiſtant. Il faudrait au moins ſe faire informer de l'état de la queſtion, avant que d'inſulter de grands-hommes dont on n'a lu, ni pu lire les ouvrages.

VIII.

NOMBRE 87. Il ſe fait écrire une lettre par un anglais pour ſe louer lui-même, & il fait propoſer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un libelle de ſa façon, intitulé *Dictionnaire Néologique :* ce libelle eſt l'ouvrage auquel il donne le plus d'éloge dans ſa gazette littéraire : il eſt bon qu'on ſache que ce dictionnaire néologique eſt une ſatire dans laquelle on

prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout le monde, & de critiquer de très-belles choses à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un libelle où l'auteur veut faire passer sa fausse monnaie parmi la bonne, qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

M. de *Fontenelle* dans ses éloges des académiciens, livre plein d'esprit & de raison, & qui rend les sciences respectables, dit dans l'éloge de M. de *Varignon : Nos journées passaient comme des momens, grâce à ces plaisirs qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'empire des lettres, & nous sommes dispersés de-là dans toutes les académies.*

Ailleurs il dit très-à-propos :

N'est-il pas juste en effet que la science ait des ménagemens pour l'ignorance, qui est son aînée, & qu'elle trouve toujours en possession.

Mallebranche fait un partage si net entre la raison & la foi, & assigne à chacune des objets si séparés, qu'elles ne peuvent plus avoir aucune occasion de se brouiller.

On ne ferait pas tout ce que l'on peut, sans l'espérance de faire plus qu'on ne pourra.

Il ne s'instruisait pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation ; un peu de lecture jetait dans son esprit des germes de pensées que la méditation fesait ensuite éclore, & qui rapportaient au centuple. Il devinait, quand il en avait besoin, ce qu'il eût trouvé dans les livres ; & pour s'épargner la peine de les lire, il se les fesait lire.

Il ſemblait ne plus voir par ſes yeux, mais par ſa raiſon ſeule. La perſuaſion artificielle de la philoſophie, quoique formée par de longs circuits, égalait en lui la perſuaſion la plus naturelle, & cauſée par les impreſſions les plus promptes & les plus vives: les autres croient ce qu'ils voient; pour lui, ce qu'il croyait, il le voyait.

M. de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ſes papiers par ſon teſtament, j'en rendrai au public le meilleur compte qu'il me ſera poſſible: du reſte je promets de ne rien détourner à mon uſage particulier des tréſors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en ſerai cru; il faudrait un plus habile homme pour faire ſur ce ſujet quelque mauvaiſe action avec quelque eſpérance de ſuccès.

Ce ſont-là les morceaux qu'un écrivain tel que l'abbé *Desfontaines* oſe eſſayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules eſt aſſurément d'en vouloir donner à ceux à qui on eſt ſi prodigieuſement inférieur.

IX.

DANS ce même dictionnaire néologique il reprend *génie conſéquent*, *eſprit conſéquent*: il ne ſait pas que c'eſt une expreſſion très-juſte & très-uſitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de *la Motte*, ſous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'eſt pas féminin:

D'une eſtime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux;
Mais, hélas! elle eſt auſſi vaine
Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinens ces deux vers très-ſenſés:

Et notre être même eſt un point
Que nous ſentons ſans connaiſſance.

Il ridiculise encore cette belle expression de M. *Racine* le fils, dans une épître didactique :

Les signes du plaisir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que, dans cette expression, il y a à la fois de la vérité & de l'imagination, & que par conséquent elle est belle.

Il reprend le père *Catrou*, d'avoir dit que les pourceaux *paissent le gland*, & il ajoute qu'ils paissent encore quelque chose qu'il ne peut pas dire. C'est ainsi qu'avec la plus basse des grossiéretés, il reprend une expression noble ; mais revenons aux *Observations*.

X.

NOMBRE 197. En fesant l'extrait d'une certaine harangue latine de M. *Turrettin*, *il se plaint de la disette des Mécénas*, & de la malheureuse situation des savans ; & il répète cette plainte dans tous ses livres.

Il devrait savoir que jamais les sciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au pôle & à l'équateur, entrepris à si grands frais, les pensions données à M. de *Réaumur*, à M de *Voltaire*, à nos meilleurs auteurs, & en dernier lieu à M. de *Crébillon*, en sont une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la satire est très-mépriſé parmi nous, & est souvent puni, au lieu d'être récompensé ; & cela est très-juste.

XI.

NOMBRE 185. Un homme de goût avait trouvé peu de justesse dans cette phrase de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par M. *Bossuet* : *L'Angleterre est*

plus

plus agitée en ſa terre & en ſes ports mêmes, que l'Océan qui l'environne. Il eſt clair qu'*agitée en ſa terre* n'eſt pas une bonne expreſſion ; il eſt clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, & que cette phraſe n'eſt pas digne de l'éloquent & admirable M. *Boſſuet.*

L'*Obſervateur* ſe moque du goût de celui qui a repris avec raiſon cette phraſe ; ainſi l'*Obſervateur* ſe trompe, & quand il approuve & quand il condamne.

XII.

NOMBRE 202. En rendant compte du voyage de meſſieurs les académiciens au cercle polaire : *Vénus*, dit-il, *a été obſervée au méridien au deſſous du pôle.* Il ignore qu'une planète n'eſt ni au deſſus ni au deſſous du pôle, mais toujours dans le zodiaque, & tantôt ſeptentrionale, tantôt méridionale. Il ne fallait pas changer les expreſſions de M. de *Maupertuis*, pour lui faire dire une telle abſurdité. Quand on ignore les choſes dont on parle, il faut copier mot à mot les gens du métier, ou ſe taire.

XIII.

NOMBRE 88. Il fait l'éloge d'une ancienne gazette, intitulée *le nouvelliſte du Parnaſſe* ; & il la compare modeſtement aux premiers journaux des ſavans, parce qu'elle eſt de lui ; ce n'eſt pas la moins conſidérable de ſes fautes.

XIV.

NOMBRE 200, tome 14. Il proteſte ſur ſon honneur qu'il n'a point écrit contre les médecins de Paris ; mais en 1736, il proteſta ſur ſon honneur à M. l'abbé

d'*Olivet*, dans une lettre lue publiquement à l'académie françaiſe, qu'il n'avait point eu de part au libelle contre pluſieurs membres de cette académie : cependant il fut convaincu à la chambre de l'arſenal, d'avoir vendu trois louis au libraire *Ribou*; ce libelle qu'il avait déſavoué ſur ſon honneur; il fut condamné, & n'obtint que très-difficilement ſa grâce.

XV.

NOMBRE 190. Il dit, en parlant d'une épître ſur l'égalité des conditions, *qu'il y a des maux légers & des maux inſupportables dans la vie :* on le ſait bien. *Mais où eſt l'égalité des conditions?* dit-il. Il n'a pas compris que les accidens de la vie ne ſont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris & la haine du public ne ſont attachés à aucune condition; mais dans tous les états on peut être méchant, mépriſé & miſérable. Il dit dans la même feuille qu'après la mort du maréchal d'*Ancre*, le peuple ſe repentit de ſa barbarie & lui rendit juſtice. C'eſt un fait abſolument faux : le peuple ne donna aucun ſigne de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur eſt le port où tendent les humains,
Les écueils ſont fréquens, les vents ſont incertains,
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.

Si ce port du bonheur, dit-il, *eſt une rive étrangère, le bonheur n'eſt donc plus dans moi.* C'eſt raiſonner très-mal, car l'art du pilote eſt dans moi, & l'on n'eſt heureux qu'autant que l'on conduit ſagement ſa barque; un médiſant, un ingrat, un calomniateur

un homme qui a des mœurs infames conduit sa barque très-mal & son malheur est dans lui.

XVI.

NOMBRE 166. Je prends toujours ces feuilles sans ordre, & la suite de *numéro* est inutile, puisque cet ouvrage est sans aucune liaison : voici une preuve de son bon goût. *On m'a envoyé*, dit-il, *depuis peu une très-belle ode. On y fait ainsi parler les déistes :*

Ils ont dit : de mille chimères
Une absurde combinaison,
Un tissu de sombres mystères,
Ne tient pas devant la raison.
Tranquille au haut de l'empyrée,
Par cette interprète sacrée,
Dieu daigna se manifester.
Loin de nous tout dogme apocryphe :
La raison, voilà le pontife,
L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode est dans ce style, & c'est-là le style de l'*Observateur* dans un gros recueil de vers de sa façon, qu'il a donné *incognito* au public ; mais il dit que c'est ainsi qu'il faut écrire.

XVII.

NOMBRE 171. C'est avec le même goût qu'il donne les vers suivans pour une belle traduction de ce vers d'*Horace* :

Versus inopes rerum, nugæque canoræ.
Un emphatique & burlesque étalage
D'un faux sublime, enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent & vides de raison.

Nous n'avons guère de plus mauvais vers dans notre langue; figurez-vous ce que c'eſt qu'un *clinquant enflé de vent, étalage burleſque enté ſur un aſſemblage*: nous dirons en paſſant que ce ſtyle marotique, qui raſſemble les expreſſions de tous les genres, eſt monſtrueux quand il s'agit de parler ſérieuſement.

Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable,
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable;
Le ſage Deſpréaux laiſſe aux eſprits malfaits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis ſont un peu plus raiſonnables, & doivent ſervir à faire voir le miſérable abus du ſtyle marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

NOMBRE 136. C'eſt avec le même goût, la même intelligence qu'il blâme *Horace* d'une choſe qu'*Horace* n'a jamais penſée.

Horace a eu tort, dit-il, *de s'exprimer ainſi, en parlant du ſiècle d'Auguſte.*

Venimus ad ſummum fortunæ; pingimus, atque
Pſallimus, & luctamur, Achivis doctiùs unctis?

Le ſens de ces vers eſt: *Nous ſommes donc à ce compte ſupérieurs en tout; la peinture, la muſique, la lutte ſont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs? Qui oſera le dire?* tous les bons traducteurs d'*Horace* ont rendu ainſi ces vers, & il eſt impoſſible qu'ils aient un autre ſens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend

le ſieur *Desfontaines*, que les Romains l'emportaient ſur les Grecs ; car il dit expreſſément le contraire. Si quelqu'un par exemple diſait : Ce mauvais critique eſt un *Deſpréaux*, un *Pétau*, un *Varron*, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement ?

XIX.

DANS le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les peintres n'étaient que des barbouilleurs du temps d'*Horace*, & il le dit ſans aucune preuve. Nous avons des ſtatues de ce temps-là faites par des Romains : leur beauté prouve que l'art du deſſin était très-connu, & on ſait que la peinture eſt toujours en honneur, quand la ſculpture eſt perfectionnée ; car ce ſont deux branches de l'art du deſſin.

XX.

C'EST avec la même juſteſſe d'eſprit que louant, nombre 73, un ſatirique de nos jours, il fait un long éloge de trois épîtres écrites dans un ſtyle barbare & pleines de choſes communes, dites longuement.

Quel lecteur peut ſupporter, par exemple, que *Rouſſeau* traduiſe en onze vers, & quels vers ! cette ſeule ligne d'*Horace* ?

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Quel auteur donc peut fixer leurs génies ?
Celui-là ſeul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet,
Sait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile & profitable.
Voilà le centre & l'immuable point,
Où toute ligne aboutit & ſe joint.

Or ce grand but, ce point mathématique,
C'eſt le vrai ſeul, le vrai qui nous l'indique;
Tout, hors de lui, n'eſt que futilité,
Et tout en lui devient ſublimité.

Deſpréaux a dit: *le vrai ſeul eſt aimable;* qui peut ſouffrir qu'on alonge ainſi cette vieille penſée?

Dans ton hiſtoire eſt un ſublime eſſai,
Où tout eſt beau parce que tout eſt vrai,
Non d'un vrai ſec & crument hiſtorique.

C'eſt inſulter au public que d'oſer prodiguer de l'encens à de ſi mauvais vers.

XXI.

JE tombe dans le moment ſur le nombre 139. *L'idée de M. Mairan*, dit-il, *eſt imitée du ſyſtême de M. Newton ſur la lumière.* Il faut lui apprendre que jamais *Newton* n'a fait de ſyſtême ſur la lumière. Il a donné un recueil d'expériences & de démonſtrations mathématiques, ſans autre ordre que celui dans lequel il a fait ſes expériences: parler de ces découvertes comme d'un ſyſtème, c'eſt comme ſi on diſait, le ſyſtême d'*Euclide*.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait ſi mal le phyſicien avec *Newton*, il fait le muſicien avec *Rameau*, & il accuſe ſon livre d'*être inutile parce qu'il eſt vrai:* il voudrait que M. *Rameau* eût plus de goût, & il l'inſinue ſouvent; il devait ſe ſouvenir de la fable d'un certain animal peſant & à longues oreilles, qui ſe plaignait du peu d'harmonie du roſſignol.

Il s'eſt tranſporté, dit-il nombre 147, *dans une maiſon où il a vu agir une pompe qui élève cent mille muids d'eau par jour à la hauteur de cent trente pieds, avec peu d'efforts & de dépenſe.* Il eſt bon qu'il ſache que quand on voit ainſi, on eſt très-peu propre à faire voir aux autres. S'il avait la moindre connaiſſance des mécaniques, il aurait ſu que le produit de la force par la vîteſſe, ou par l'eſpace parcouru, eſt toujours égal au produit de la réſiſtance par la vîteſſe ou par l'eſpace parcouru; que pour élever à cent trente pieds cent imlle muids d'eau par jour, il faudrait à chaque ſeconde élever le poids d'environ cent quarante-huit livres; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'eſt eſtimée que vingt-cinq livres, & celle d'un cheval cent ſeptante-cinq; que le chemin ou la vîteſſe de ces fardeaux eſt de trois pieds par ſeconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux; qu'enfin, ſuivant ce calcul, en allouant encore très-peu de choſe pour les frottemens, il faudrait la force de quinze cents hommes, ou de deux cents quinze chevaux par ſeconde, pour faire réuſſir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre ſervice à l'Etat par des machines nouvelles; mais on ne peut que rire d'un journaliſte qui fait le ſavant, & qui dit de telles ſottiſes.

XXIII.

Au nombre 52, l'auteur des *obſervations* s'aviſe de parler de guerre; il a l'inſolence de dire que feu M. le maréchal de *Tallard* gagna la bataille de Spire contre toutes les règles, par une mépriſe & parce qu'il avait la vue courte; *circonſtance*, dit-il, *qu'il ſavait depuis*

long-temps. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant jésuite & curé, ce que c'est que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit dans une de ses lettres un des meilleurs lieutenans-généraux qu'ait eu la France.

„ M. le maréchal de *Tallard* ayant assiégé Landau, „ M. le prince de *Hesse* & M. de *Nassau-Neubourg*, „ à la tête de l'armée des alliés, forcèrent plusieurs „ marches pour secourir la ville; je marchais cependant pour joindre l'armée du siége, & il était à „ craindre que les alliés se portant entre M. de *Tallard* „ & moi, ne lui coupassent les vivres. La situation „ était embarrassante, les ennemis n'avaient plus que „ deux marches à faire pour attaquer M. de *Tallard*; „ il prit sa résolution sur le champ: il m'envoie dire „ de marcher en toute diligence avec ma cavalerie „ vers le Spireback que les ennemis passaient, & il „ fait lui-même deux marches forcées pour aller attaquer ceux qui comptaient le surprendre. Un espion „ auquel il donna mille écus l'instruisit de l'état de „ l'armée ennemie; je le joignis avec deux mille chevaux, mon infanterie suivait. Nous arrivâmes au Spireback dans le temps que les généraux alliés étaient „ à table. Leur armée se rangea en bataille avec beaucoup de confusion, & nous fondîmes sur eux pendant „ qu'ils se formaient, quoique toutes nos troupes ne „ fussent pas arrivées. Je n'ai jamais vu tant de célérité „ dans l'exécution: les ennemis firent un feu très-vif, & „ obligèrent même M. de *Puiguion* de reculer à leur „ droite; mais monsieur le maréchal fit charger la baïonnette au bout du fusil, méthode excellente & qui „ nous réussit presque toujours; alors les ennemis ne „ firent plus aucune résistance. „

Hé bien, Monsieur le journaliste, est-ce là gagner une bataille par mépriſe? M. de *Feuquières*, ennemi personnel de M. de *Tallard*, a pu le dire; il a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

XXIV.

L'*Observateur*, nombre 69, parle de vers comme de guerre & de philosophie; il critique ce vers de M. *Greſſet*:

Au sein des mers, dans une île enchantée.

Le sein de la mer, dit-il, *ne peut s'entendre de sa surface*: il devrait au moins savoir qu'en poëſie on dit: *Au sein des mers*, au lieu d'*au milieu des mers; au sein de la France*, au lieu d'*au milieu de la France; au sein des beaux arts* dont on médit; *au sein de la baſſeſſe, de l'envie, de l'ignorance, de l'avarice &c.*

XXV.

Nombre 8. On m'apporte dans le moment cette feuille: elle est curieuse, & mérite une attention singulière; voici comme il parle d'un livre intitulé: *Le petit philoſophe.*

J'en ai trop dit pour vous faire mépriſer un livre qui dégrade également l'eſprit & la probité de l'auteur; c'eſt un tiſſu de ſophiſmes libertins, forgés à plaiſir pour détruire les principes de la morale, de la politique & de la religion. Comment pourrait-on être ſéduit par un écrivain qui franchit toutes ſortes de bornes, & qui avoue d'un air cavalier qu'il n'a étudié que dans les cafés & dans les cabarets?

Ne croirait-on pas sur cet exposé que cet ouvrage, intitulé *le petit philoſophe* ou *Alciphron*, est la production de quelque coquin enfermé dans un hôpital pour ſes

mauvaises mœurs ? On sera bien surpris quand on saura que c'est un livre saint, rempli des plus forts argumens contre les libertins, composé par M. l'évêque de Cloyne, ci-devant missionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet infame portrait de ce saint livre, fait bien voir par-là qu'il n'a lu aucun des livres dont il a la hardiesse de parler.

XXVI.

AYANT lu dans ces *observations* plusieurs traits contre M. de *Voltaire*, & une lettre qu'il se vante que M. de *Voltaire* lui a écrite, j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de *Voltaire* sans le connaître; voici ce qu'il m'a répondu.

" Je ne connais l'abbé *Guyot Desfontaines* que parce " que M. *Thiriot* l'amena chez moi en 1724, comme " un homme qui avait été ci-devant jésuite, & qui " par conséquent était un homme d'étude ; je le " reçus avec amitié, comme je reçois tous ceux qui " cultivent les lettres. Je fus étonné au bout de quinze " jours de recevoir une lettre de lui, datée de bicêtre " où il venait d'être renfermé. J'appris qu'il avait " été mis trois mois auparavant au châtelet pour le " même crime dont il était accusé, & qu'on lui fesait " son procès dans les formes. J'étais alors assez " heureux pour avoir quelques amis très-puissans " que la mort m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau, " tout malade que j'étais, me jeter à leurs pieds ; " je pressai, je sollicitai de toutes parts ; enfin j'obtins " son élargissement, & la discontinuation du procès " où il s'agissait de sa vie : je lui fis avoir la permis- " sion d'aller à la campagne chez M. le président de

„ *Bernière* mon ami. Il y alla avec M. *Thiriot*: Savez-
„ vous ce qu'il y fit? un libelle contre moi. Il le
„ montra même à M. *Thiriot*, qui l'obligea de le jeter
„ dans le feu; il me demanda pardon, en me disant que
„ le libelle était fait un peu avant la date de bicêtre;
„ j'eus la faiblesse de le lui pardonner, & cette fai-
„ blesse m'a valu en lui un ennemi mortel, qui m'a
„ écrit des lettres anonymes, & qui a envoyé vingt
„ libelles en Hollande contre moi. Voilà, Monsieur,
„ une partie des choses que je puis vous dire sur son
„ compte &c.„

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de commentaire, aussi je n'en ferai point.

XXVII.

On m'apporte le nombre 17. Le satirique auteur essaie d'avilir la Mérope du marquis *Maffei*. Cette tragédie a sans doute des défauts; mais ce n'est pas ceux que le satirique lui reproche. Il traduit: *gentile aspetto*, aspect aimable, par *jolie figure; genitori innocenti*, les auteurs vertueux de mes jours, par mes *parens gens de bien; ben compleſſo*, taille avantageuse, par *bonne complexion*. Ainsi dans une traduction que ce critique fit en français d'un ouvrage anglais de M. de *Voltaire*, il prit le mot *Cake*, qui signifie *gâteau*, pour le géant *Cacus*.... Il est plaisant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

XXVIII.

Voici les expressions qu'on m'a fait voir dans ses feuilles:

La fréquence faſtidieuſe d'un clinquant métaphyſique.

Les ruſtiques contempteurs qui mépriſent les révolutions de Pologne, le ſecond *Gulliver*, le nouvelliſte du Parnaſſe &c.

Un ſage militaire enchanté d'un auteur connu par les admirables ſaillies d'une délicate inintelligibilité.

Une hypocriſie corporifiée par la grâce.

La nouvelle faculté d'un eſprit paradoxal, érigée dans le beau monde.

Un ſavoyard qui décrote des lambeaux de métaphyſique.

La vérité habilement diſtillée par un avocat-général, qui en tire l'eſſence du problématique judiciaire.

Je n'en copierai pas davantage: je me contenterai de demander s'il ſied bien à l'auteur de ce *galimatias* plein de baſſeſſe, d'inſulter au ſtyle de M. de *Marivaux* & à tant d'autres.

XXIX.

Je crains de fatiguer le public par les citations d'un ouvrage dont les feuilles ſont oubliées à meſure qu'elles paraiſſent. Je crois que le peu que j'ai dit ſervira de *préſervatif*. Je continuerai ſi la choſe eſt néceſſaire: j'avertis, en attendant, que le même auteur donne ſous mains, depuis quelque temps, une autre brochure intitulée: *Réflexions ſur les ouvrages de littérature*. On dit qu'il combat ſouvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Obſervations*. Cela fait ſouvenir de gens d'une profeſſion à peu près ſemblable, qui font ſemblant de ſe battre pour ameuter les paſſans. N'eſt-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les lettres?

COURTE REPONSE

AUX LONGS DISCOURS

D'UN DOCTEUR ALLEMAND.

JE m'étais donné à la philosophie, croyant y trouver le repos que *Newton* appelle *rem prorsùs substantialem;* mais je vis que la racine quarrée du cube des révolutions des planètes, & les quarrés de leurs distances, fesaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvement par $m + v$. J'ai eu l'insolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, & même du grand principe des indiscernables. Malgré le respect sincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, pouvais-je espérer du repos après avoir voulu ébranler ces fondemens de la nature ? On a employé, pour me convaincre, de longs sophismes & de grosses injures, selon la respectable coutume introduite depuis longtemps dans cette science qu'on appelle *philosophie*, c'est-à-dire *amour de la sagesse*.

Il est vrai qu'une personne infiniment respectable à tous égards, & qui a beaucoup de sortes d'esprit, a daigné en employer une à éclaircir & à orner le système de *Leibnitz;* elle s'est amusée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaste & confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant; mais

j'en ai vu enfin la raiſon ; c'eſt qu'elle-même n'y croyait guère, & c'eſt ce qui arrive ſouvent entre ceux qui s'imaginent vouloir perſuader, & ceux qui s'efforcent de ſe laiſſer perſuader.

Plus je vais en avant, & plus je ſuis confirmé dans l'idée que les ſyſtèmes de métaphyſique ſont pour les philoſophes ce que les romans ſont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, & finiſſent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reſte pour l'éternité, & les fantômes métaphyſiques paſſent comme des rêves de malades.

Lorſque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la conſolation de voir le grand *Newton*, qui touchait à ſa fin. Le fameux curé de St James, *Samuel Clarke*, l'ami, le diſciple & le commentateur de *Newton*, daigna me donner quelques inſtructions ſur cette partie de la philoſophie, qui veut s'élever au-deſſus du calcul & des ſens. Je ne trouvai pas, à la vérité, cette anatomie circonſpecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeſte *Locke*, cherchant ſon chemin & le trouvant ; enfin cette timidité ſavante qui arrêtait *Locke* ſur le bord des abymes. *Clarke* ſautait dans l'abyme, & j'oſai l'y ſuivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'eſprit par leur immenſité, je dis à un membre très-éclairé de la ſociété : *M. Clarke eſt un bien plus grand métaphyſicien que M. Newton.* Cela peut être, me répondit-il froidement ; c'eſt comme ſi vous diſiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponſe me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis oſé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphyſique, & j'ai vu qu'il n'en eſt ſorti que du vent. Auſſi,

quand je dis à M. de *s'Graveſande*: *Vanitas vanitatum, & metaphyſica vanitas;* il me répondit: *Je ſuis bien fâché que vous ayez raiſon.*

Le père *Mallebranche*, dans ſa *Recherche de la vérité*, ne concevant rien de beau, rien d'utile que ſon ſyſtème, s'exprime ainſi: „ Les hommes ne ſont „ pas faits pour conſidérer des moucherons; & on „ n'approuve pas la peine que quelques perſonnes ſe „ ſont donnée de nous apprendre comment ſont faits „ certains inſectes, les transformations des vers &c. „ Il eſt permis de s'amuſer à cela, quand on n'a rien „ à faire, & pour ſe divertir. „ Cependant *cet amuſement à cela pour ſe divertir* nous a fait connaître les reſſources inépuiſables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduiſent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel inſecte le pouvoir de s'accoupler l'inſtant d'après que ſa tête eſt ſéparée de ſon corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur eſpèce ſans le ſecours des deux ſexes. Cet *amuſement à cela* a développé un nouvel univers en petit, & des variétés infinies de ſageſſe & de puiſſance; tandis qu'en quarante ans d'études le père *Mallebranche* a trouvé *que la lumière eſt une vibration de preſſion ſur de petits tourbillons mous, & que nous voyons tout en* DIEU.

J'ai dit que *Newton* ſavait douter; & là-deſſus on s'écrie: Oh! nous autres nous ne doutons pas; nous ſavons, de ſcience certaine, que l'ame eſt je ne ſais quoi deſtinée néceſſairement à recevoir je ne ſais quelles idées, dans le temps que le corps fait néceſſairement certains mouvemens, ſans que l'un ait la moindre influence ſur l'autre; comme lorſqu'un

homme prêche, & que l'autre fait des geſtes; & cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous ſavons que la matière eſt compoſée d'êtres qui ne ſont pas matière, & que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de ſubſtances ſans étendue, dont chacune a des idées confuſes qui compoſent un miroir concentré de tout l'univers; & cela s'appelle *le ſyſtême des monades*. Nous concevons auſſi parfaitement l'accord de la liberté & de la néceſſité; nous entendons très-bien *comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir*. Heureux ceux qui peuvent comprendre des choſes ſi peu compréhenſibles, & qui voient un autre univers que celui où nous vivons!

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magiſtral & ironique: „ Vous errez, vous ne ſavez „ pas qu'on a découvert depuis peu que *ce qui eſt*, „ *eſt poſſible, & que tout ce qui eſt poſſible, n'eſt pas actuel;* „ & *que tout ce qui eſt actuel eſt poſſible;* & *que les eſſences* „ *des choſes ne changent pas.* „ Ah! plût à DIEU que l'eſſence des docteurs changeât! Hé bien, vous nous apprenez donc qu'il y a des eſſences, & moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître; je vous apprends que jamais homme ſur la terre n'a ſu & ne ſaura ce que c'eſt que la matière, ce que c'eſt que le principe de la vie & du ſentiment, ce que c'eſt que l'ame humaine, s'il y a des ames dont la nature ſoit ſeulement de ſentir ſans raiſonner, ou de raiſonner en ne ſentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre; ſi ce qu'on appelle *matière* a des ſenſations comme elle a la gravitation; ſi &c.

Quant à la diſpute ſur la meſure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'eſt qu'une

diſpute

diſpute de mots ; & je ſuis fâché qu'il y en ait de telles en mathématique. Que l'on exprime comme l'on voudra la force par mv, ou, par mv^2, rien ne changera dans la mécanique ; il faudra toujours la même quantitéde chevaux pour tirer les fardeaux, la même charg de poudre pour les canons ; & cette querelle eſt le ſcandale de la géométrie.

Plût au ciel encore, qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes ! nous ſerions des anges ſur la terre. Mais ne reſſemble-t-on pas quelquefois à ces diables que *Milton* nous repréſente dévorés d'ennui, de rage, d'inquiétude, de douleur, & raiſonnant encore ſur la métaphyſique au milieu de leurs tourmens ?

„ Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton,
„ On voit les habitans du brûlant Phlégéton,
„ Entourés de torrens de bitume & de flamme,
„ Raiſonner ſur l'eſſence, argumenter ſur l'ame,
„ Sonder les profondeurs de la fatalité,
„ Et de la prévoyance & de la liberté.
„ Ils creuſent vainement dans cet abyme immenſe.

. . . . . *and reaſon'd high*
Of providence fore knowledge will, and fate :
Fix't fate, free will, fore knowledge abſolute :
And foud non end, &c.

PETIT COMMENTAIRE

SUR L'ELOGE DU DAUPHIN DE FRANCE,

COMPOSÉ PAR M. THOMAS.

JE viens de lire dans l'éloquent discours de M. *Thomas* ces paroles remarquables :

„ Le dauphin lisait avec plaisir ces livres où la „ douce humanité lui peignait tous les hommes, „ & même ceux qui s'égarent, comme un peuple „ de frères. Aurait-il donc été lui même ou persé- „ cuteur, ou cruel? Aurait-il adopté la férocité de „ ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, & „ veulent tourmenter pour instruire? *Ah!* dit-il plus „ d'une fois, *ne persécutons point.* „

Ces mots ont pénétré dans mon cœur; je me suis écrié : Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal; il avait lu beaucoup : la philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un Etat monarchique est que le prince soit éclairé. *Henri IV* ne l'était point par les livres; car excepté *Montagne*, qui n'a rien d'arrêté, & qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais *Henri IV* était instruit

par l'adverſité, par l'expérience de la vie privée & de la vie publique, enfin, par ſes propres lumières. Ayant été perſécuté, il ne fut point perſécuteur. Il était plus philoſophe qu'il ne penſait au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, & de la rage de deux ſectes ennemies. *Louis XIII* ne lut rien, ne ſut rien, & ne vit rien; il laiſſa perſécuter.

Louis XIV avait un grand ſens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un eſprit juſte, un cœur noble; mais le cardinal *Mazarin* ne cultiva point un ſi beau caractère. Il méritait d'être inſtruit, il fut ignorant; ſes confeſſeurs enfin le ſubjuguèrent; il perſécuta; il fit du mal. Quoi! les *Sacis*, les *Arnaulds* & tant d'autres grands-hommes empriſonnés, exilés, bannis! Et pourquoi? parce qu'ils ne penſaient pas comme deux jéſuites de la cour: & enfin ſon royaume en feu pour une bulle! Il le faut avouer, le fanatiſme & la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne ſerait arrivé ſous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grâce efficace, une grâce ſuffiſante, & même encore une verſatile.

Je ne ſuis pas étonné qu'autrefois le cardinal de *Lorraine* ait perſécuté des gens aſſez mal aviſés pour pouvoir ramener les choſes à la première inſtitution de l'Egliſe; le cardinal aurait perdu ſept évêchés, & de très-groſſes abbayes dont il était en poſſeſſion. Voilà une très-bonne raiſon de pourſuivre ceux qui ne ſont pas de notre avis. Perſonne aſſurément ne mérite mieux d'être excommunié que

ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes ; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le sein de la paix il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure métaphysique ; qu'on ait sous *Louis XIII*, en 1624, défendu, sous peine, de galères, de penser autrement qu'*Aristote ;* qu'on ait anathématisé les idées innées de *Descartes*, pour les admettre ensuite ; que de plus d'une question digne de *Rabelais* on ait fait une question d'Etat ; cela est barbare & absurde.

On a demandé souvent pourquoi depuis *Romulus* jusqu'au temps où les papes ont été puissans, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions ? On ne peut répondre autre chose sinon que les Romains étaient sages.

Cicéron était très-puissant. Il dit dans une de ses lettres : *Voyez à qui vous voulez que je fasse tomber les Gaules en partage.* Il était très-attaché à la secte des académiciens, mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux *Jurieu*, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif *Bayle* dans son asile & dans le tien ; tu laissas en paix *Spinosa* dont tu n'étais point jaloux ; mais tu voulais accabler ce respectable *Bayle* qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant & l'héritier de trente rois a dit : *Ne persécutons point ;* & un bourgeois d'une ville

ignorée, un habitué de paroiſſe, un moine dirait : *Perſécutons !*

Ravir aux hommes la liberté de penſer ! juſte ciel ! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'ame qui n'a pour vous que des ſentimens d'horreur.

Il y a des pays où la ſuperſtition également lâche & barbare abrutit l'eſpèce humaine ; il y en a d'autres où l'eſprit de l'homme jouit de tous ſes droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleſte, l'autre infernale, il eſt un peuple mitoyen chez qui la philoſophie eſt tantôt accueillie, & tantôt proſcrite, chez qui *Rabelais* a été imprimé avec privilége, mais qui a laiſſé mourir le grand *Arnauld* de faim dans un village étranger ; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaiſſes depuis les temps de ſes druides, juſqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent ſur lui de la tête de *Deſcartes*. Depuis ce temps le jour lui eſt venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que *Locke* était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans ? Croira-t-on bien que lorſqu'on lui fit connaître la ſageſſe de ce grand-homme, des ignorans en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des philoſophes dans le pays des frivolités ?

Si on a pourſuivi ceux qui éclairaient les ames, on a pouſſé la manie juſqu'à s'élever contre ceux qui ſauvaient les corps. En vain il eſt démontré que l'inoculation peut conſerver la vie à vingt-cinq mille perſonnes par année dans un grand royaume ; il n'a

pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que serait-il arrivé? les peuples voisins auraient conclu que la nation était sans raison & sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères, elles sont personnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas si on ne corrompait ponit leur entendement ;ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque temps, ensuite on est étonné d'avoir crié, & puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les physiciens, mais après tous les hommes, que si la Providence ne nous avait pas accordé des mains, il n'y aurait sur la terre ni artistes ni arts. Un vinaigrier devenu maître d'école dénonce cette proposition comme impie ; il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, & rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le pays des singes ; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur ; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des contes de *la Fontaine;* on commença par les brûler, on a fini par les représenter à l'opéra comique. Pourquoi en permet-on les représentations ? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a proscrit reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs ? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société,

qu'aucune penſée abſtraite, ni même aucune plaiſanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative, qu'il n'a point fait renchérir les denrées, que les moines mendians n'en ont pas moins rempli leur beſace, que le train du monde n'a changé en rien, & que le livre n'a ſervi préciſément qu'à occuper le loiſir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on perſécute, c'eſt pour le plaiſir de perſécuter.

Paſſons de l'oppreſſion paſſagère que la philoſophie a eſſuyée mille fois parmi nous, à l'oppreſſion théologique qui eſt plus durable. Dès les premiers ſiècles on diſpute; les deux partis contraires s'anathématiſent. Qui a raiſon des deux? c'eſt le plus fort. Des conciles combattent contre des conciles, juſqu'à-ce qu'enfin l'autorité & le temps décident. Alors les deux partis réunis perſécutent un troiſième parti qui sélève, & celui-ci en opprime un quatrième. On ne ſait que trop que le ſang a coulé pendant quinze cents ans pour ces diſputes: mais ce qu'on ne ſait pas aſſez, c'eſt que ſi on n'avait jamais perſécuté, il n'y aurait jamais eu de guerres de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté: *Ne perſécutons perſonne.*

QUELQUES PETITES HARDIESSES

DE M. CLAIR,

A l'occasion d'un panégyrique de St Louis.

EN lisant le panégyrique de *St Louis* prononcé par M. *Mauri* devant notre illustre académie, je croyais, à l'article des Croisades, entendre ce *Cucupietre* ou *Pierre l'ermite*, changé en *Démosthène* & en *Cicéron*. Il donne presque envie de voir une croisade. J'avoue que je ne serais pas fâché qu'on en fît une contre l'empire ottoman. J'aime l'Eglise grecque; elle est la mère de l'Eglise latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui, dans l'occasion, s'uniraient pour relever (non pas trop haut, mais sur ses pieds) le patriarche de Constantinople écrasé par le muphti. Je verrais avec plaisir la belle Grèce, la patrie d'*Alcibiade* & d'*Anacréon*, délivrée de son long esclavage. Il serait doux de souper dans Athènes libre avec *Aspasie* & *Périclès* au sortir d'une tragédie de *Sophocle*.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs & Corozaïm, je confesse que ce n'est pas mon goût.

Tous les premiers historiens des croisades semblent mordus des mêmes tarentules que les croisés. Il semble, à les entendre, qu'on rendait un service

important à DIEU, en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant son or & son argent dans un pays aride, en visitant les saints lieux sur un cheval de charrette avec sa maîtresse en croupe, & en se faisant tuer par des Turcs & par des Sarrazins à dix-huit cents lieues de sa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cents années, & qui fut toujours signalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine est capable ?

L'arme pietose el capitano, che grand sepolcro libero di Christo col senno e con la mano est fort bon dans un poëme épique ; mais il n'en est pas de même dans l'histoire telle que le *senno* l'exige aujourdhui.

Je hasarde de dire avec soumission, & en me trompant peut-être, que les papes conçurent ce vaste & hardi dessein de transporter l'Europe militaire en Asie. Les pélérinages étaient fort à la mode ; ils avaient commencé dans l'Orient à la Mecque, où les savans arabes prétendaient qu'*Abraham* & *Ismaël* étaient enterrés. On avait imité ces émigrations passagères dans l'Occident. On allait visiter à Rome les tombeaux de *St Pierre* & de *St Paul*, dont les corps reposent dans cette ville, selon les savans occidentaux ; mais l'opinion répandue depuis très-long-temps parmi les chrétiens, que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les fidelles du pélérinage de Rome au pélérinage de Jérusalem. Le tombeau de JESUS-CHRIST l'emportait, comme

de raiſon, ſur le tombeau de ſes diſciples : quoiqu'après tout la ſaine critique n'ait pas plus de preuve démonſtrative de l'endroit précis où notre Seigneur fut enſeveli, que de celui où gît le corps d'*Abraham*.

Le monde ne finiſſant point, & les Turcs maîtres de Jéruſalem rançonnant les pélerins, ces pieux voyageurs latins ſe plaignirent non-ſeulement des Turcs qui leur feſaient payer trop cher leur dévotion, mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient, & beaucoup plus des Grecs chrétiens qui ne les aſſiſtaient pas à leur retour par Conſtantinople. Car les malheureux & les imprudens s'irritent plus contre leurs frères qui ne les ſecourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient, ſous prétexte d'aider les pélerins & de délivrer les ſaints lieux, fut ce pape *Grégoire VII*, ce moine ſi audacieux, cet homme ſi fourbe à la fois & ſi fanatique, ſi chimérique & ſi dangereux, cet ennemi de tous les rois qui établit ſa chaire de *St Pierre* ſur des trônes renverſés. On voit par ſes lettres qu'il s'était propoſé de publier une croiſade contre les Turcs ; mais cette croiſade devait néceſſairement être dirigée contre l'empire chrétien de Conſtantinople. On ne pouvait rétablir l'Egliſe latine en Aſie que ſur les ruines de la grecque ſa rivale éternelle ; & on ne pouvait écraſer cette Egliſe qu'en prenant Conſtantinople.

Urbain II eut le même deſſein. C'eſt cet *Urbain II* qui aggrava la perſécution commencée par *Grégoire VII*, contre le grand & infortuné empereur *Henri IV*. C'eſt lui qui arma le fils contre le père, & qui ſanctifia ce

crime. C'eſt lui qui, né ſujet du roi de France *Philippe I*, oſa excommunier ſon ſouverain dans la France même, où il prêcha la croiſade.

Le deſſein était ſi bien pris de s'emparer de Conſtantinople, que l'évêque *Monteil*, légat du pape & guerrier, voulut abſolument qu'on commençât l'expédition par le ſiége de cette capitale, & qu'on exterminât les chrétiens grecs avant d'aller aux Turcs. Le comte *Bohemondo*, qui était dans le ſecret, n'eut jamais d'autre avis. *Hugues*, frère du roi de France, n'ayant ni troupe ni argent, ayant hautement ſoutenu ce projet, fut aſſez imprudent pour aller faire une viſite à l'empereur *Alexis Comnène* qui le fit arrêter, & qui eut enſuite la généroſité de le relâcher. Enfin ce *Goffredo* qui n'était point du tout le chef des croiſés, comme on l'a cru, attaqua les faubourgs de la ville impériale *col ſenno e con la mano*, pour ſon premier exploit; mais trop heureux de faire ſa paix avec l'empereur, il obtint enfin la permiſſion d'aller à Jéruſalem, dont le comte de Toulouſe & le prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la priſe, ou plutôt par la ſurpriſe d'Antioche. En un mot, le but de cette croiſade était ſi bien de ſe ſaiſir de l'empire grec, que les croiſés s'en emparèrent en 1204, & en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juſte, je m'en rapporte à *Grotius de jure belli & pacis*.

Alors les papes ſe virent élevés à ce point de grandeur dont les califes deſcendaient. Ces califes avaient commencé par porter le glaive & l'encenſoir:

les papes, qui commencèrent par l'encensoir, se servirent ensuite du glaive des princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatisme de ces temps, réuni sous leurs lois les empires d'Orient & d'Occident du même bras dont ils terrassaient *Henri IV*, *Fréderic Barberousse* & *Fréderic II;* mais ils restèrent dans Rome, & ils ne combattirent qu'avec des bulles.

On sait comment les Grecs chassèrent les Latins, & reprirent leur malheureux empire : on sait comment les musulmans exterminèrent tous les croisés dans l'Asie mineure, & dans la Syrie. Il ne resta de ces multitudes de barbares émigrans, que quelques ordres religieux qui firent vœu au Dieu de paix de verser le sang humain.

Ce fut dans ces circonstances que *St Louis* eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fièvre, pendant lequel il crut entendre une voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre une croisade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleste, celle de la raison, qui lui ordonnait de rester chez lui, de continuer à faire fleurir dans son royaume l'agriculture, le commerce & les lois, d'être le père de son peuple & l'arbitre de ses voisins. Il jouissait de cette gloire; & s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de prendre la Guienne que d'aller lui-même se faire prendre en Egypte, en appauvrissant & en dépeuplant son royaume.

Il suivait, dit-on, le préjugé du temps. C'était à sa grande ame de se mettre au-dessus du préjugé. Il lui appartenait de changer son siècle. Il avait déjà donné cet utile exemple en résistant avec piété aux

entrepriſes de la cour de Rome. Que ne réſiſtait-il de même à la démence des croiſades ? lui qui regardait le bien de ſon Etat comme ſon premier devoir. Qu'eſt-ce donc que la France avait à démêler avec Jéruſalem ? Quel intérêt, quelle raiſon, quel traité l'appelaient en Egypte ? S'il y avait quelques français eſclaves dans cette contrée, le vieux & ſage *Melecſala*, qui demandait la paix, les lui aurait rendus pour mille & mille fois moins d'argent que ne lui coûta ſa fatale entrepriſe. Nulle nation ne le preſſait d'aller faire en Egypte une guerre qui l'aurait ruiné, quand même elle eût été heureuſe. Au contraire, toutes les nations de l'Europe étaient laſſes de ces croiſades ridicules & affreuſes, à commencer par Rome même.

On reproche à notre ſiècle de ne condamner ſa croiſade que parce qu'il était un ſaint ; mais c'eſt (nous oſons le dire) parce qu'il était un ſaint, qu'il ne devait pas l'entreprendre. Il la fit en ſaint & en héros ſans doute ; mais s'il eût employé autrement ſes grandes vertus, il eût été plus ſaint & plus héros.

C'eſt parce que nous révérons ſa mémoire avec amour, que nous pleurons ſur lui, qui ſe rendit le plus malheureux des hommes ; ſur ſa femme qui accoucha dans une priſon de l'Egypte dans la crainte continuelle de la mort ; ſur ſon fils qui périt avec le père dans ces entrepriſes funeſtes ; ſur ſon frère le comte d'*Artois* dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance ; ſur la fleur de la chevalerie égorgée à ſes yeux ; ſur cinquante mille français perdus dans cette expédition déſaſtreuſe.

Nous chériſſons ſa mémoire, nous nous proſternons devant ſes autels ; mais qu'on nous permette d'eſtimer ſon vainqueur *Almoadan* qui le fit guérir de la peſte, & qui lui remit deux cents mille *beſans* d'or de ſa rançon. On le ſait, & on doit le dire : les Orientaux étaient alors les peuples inſtruits & civiliſés ; & nous étions les barbares.

Enfin *Blanche* ſa mère, qui ſavait gouverner, déſapprouva hautement cette croiſade ; & l'on peut faire gloire de penſer comme la reine *Blanche*.

Je ſuppoſe maintenant qu'on raconte à un homme de bon ſens l'hiſtoire de cette croiſade de *St Louis*, & qu'on lui diſe tout ce qu'il a fait de ſage, de grand, de beau, c'eſt-à-dire de juſte, avant cette héroïque imprudence. (*a*) L'homme de bon ſens dira ſans doute : ce grand roi n'en commettra pas une ſeconde. Mais qu'il ſera étonné ! quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique ; qu'il fait encore une croiſade plus funeſte que la première, puiſqu'elle coûta à la France le meilleur de ſes rois, & le plus grand-homme de l'Europe. Ce n'eſt plus en Egypte qu'il porte la guerre, c'eſt à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeſte ? pour un de ſes frères, à la vérité ; mais pour un uſurpateur, pour un barbare ſouillé lâchement du ſang de

(*a*) L'abbé *Véli* avoue dans ſon hiſtoire qu'on la traita de *pieuſe extravagance ; & qu'un roi ſage ne devait ni l'autoriſer, ni la protéger*

Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ſes paroles. *J'ai ouï dire que ceux qui conſeillèrent au bon roi cette entrepriſe, firent un très-grand mal & péchèrent mortellement.*

Au reſte il faut ſavoir que le *Joinville* que nous liſons eſt une traduction faite du temps de *François I.* Le jargon de *Joinville* ne s'entend plus.

Conradin, légitime héritier des deux Siciles, & du duc d'Autriche ; pour un monstre, (appelons les choses par leur nom, si nous espérons d'effrayer les tyrans,) pour un monstre qui fit servir la religion & la justice, le pape & les bourreaux au supplice de deux têtes couronnées innocentes & respectables.

Ce *Charles d'Anjou* réclamait un petit subside que lui devait le roi de Tunis ; & dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples, on chargea la France d'impôts si accablans, que le peuple fit entendre par-tout ses cris de douleur, & que tout le clergé refusa long-temps de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à son frère que le roi de Tunis voulait se faire chrétien, & qu'il n'attendait que l'armée française pour déclarer sa conversion. *St Louis* partit sur cette étrange espérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Palestine ; il n'y avait plus de chrétiens dans ce triste pays, nul reste de ces multitudes innombrables, sinon quelques esclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux *Bondocdar* (*b*), autrefois l'un des émirs

(*b*) *NB. Véli* dans son histoire de France fait dire à ce *Bondocdar qu'il aimait mieux un petit nombre de gens sobres, qu'une multitude d'efféminés : vils esclaves plus propres à briller dans l'obscurité des tavernes & des ruelles, que dans les nobles champs du dieu Mars.* Il n'est guère probable qu'un soudan ait tenu un tel discours ; qu'il ait parlé du dieu *Mars*, des tavernes & des ruelles que les musulmans ne connaissaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, encore moins de ruelles. L'abbé *Véli* lui prête son langage, ou plutôt le langage des écrivains des charniers du temps de *Louis XIII*. Il y a des morceaux bien faits dans *Véli*, on lui doit des éloges & de la reconnaissance, mais il faudrait avoir le style de son sujet ; & pour faire une bonne histoire de France il ne suffirait pas d'avoir du discernement & du goût, il faudrait assembler long-temps tous ses matériaux à Paris & aller faire imprimer son ouvrage en Hollande

qui avaient le plus servi aux défaites de *St Louis*, était soudan de Damas, de la Syrie & de l'Egypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cents mille hommes : il avait toujours été vainqueur. Nos chroniqueurs en parlent comme d'un brigand ; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux *Saladins*, aux *Omars* & aux *Alexandres*.

C'était contre ce grand-homme que *St Louis* avait le courage d'aller combattre sur les ossemens de deux millions de croisés morts en Syrie, avec une faible armée déjà découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée ; il n'eut pas le malheur de parvenir jusqu'à *Bondocdar ;* il mourut de la peste sur les sables de l'Afrique, & laissa son royaume dans la désolation & dans la pauvreté : quels sentimens doit-il inspirer ? il faut le révérer à jamais, le chérir, l'admirer, & le plaindre. (*c*)

Nous avons parlé des guerres de ce prince infortuné : parlons des lois de ce prince juste ; on lui attribue une pragmatique-sanction, & les établissemens qui portent son nom. Mais comment n'avons-nous pas du moins une copie authentique & légale de ces deux fameuses pièces, quand nous en avons de ses simples ordonnances ? Comment peut-on croire que *St Louis* ait cité le code & le digeste qui n'étaient nullement connus de son temps en France ?

On se fonde sur l'opinion commune qui lui attribua ces lois plusieurs années après sa mort. Mais

(*c*) *Véli* dit *que St Louis songeait à rendre son fils Philippe digne du premier sceptre du monde.* Cela n'est pas poli pour l'empereur ni pour l'impératrice de Russie, ni pour le grand-seigneur, ni pour le grand-mogol, ni pour l'empereur de la Chine. Le sceptre de la France était un très-beau sceptre, mais la modestie l'aurait embelli encore.

n'a-

n'a-t-on pas imputé au cardinal de *Richelieu* ce teſtament ridicule qni déshonorerait ſa mémoire s'il était de lui, & qu'on a reconnu trop tard pour n'être pas ſon ouvrage ?

A DIEU ne plaiſe que *St Louis* ait fait un code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recelait un petit vol pour lequel le voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfans de la ſucceſſion mobiliaire d'un père mort malheureuſement ſans être confeſſé après huit jours de maladie.

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui *emblent un cheval*.

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes.

Qu'il ait condamné à la corde tout gentilhomme qui ſe ferait ſauvé de priſon.

Qu'on coupât le poing au fabricant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce ſont-là des lois de *Dracon*, & non des lois de *St Louis*. N'outrageons point ſa mémoire juſqu'à l'en croire l'auteur.

Défions-nous de tout ce qu'on a écrit dans ces temps d'ignorance & de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours ; comparons la multitude de nos floriſſantes villes avec ces priſons qu'on appelait fertés, chatels, roches, baſties, baſtilles ; nos arts perfectionnés à la diſette de tous les arts, la politeſſe à la groſſièreté, les ſcandales ſanglans & abominables de Rome à la paix, à la décence, à la politique circonſpecte qui rendent aujourd'hui le ſéjour de Rome délicieux ; l'abſurde atrocité anglaiſe au ſiècle de *Newton;* la raiſon humaine perfectionnée à l'inſtinct humain

abruti ; nos mœurs douces & polies aux mœurs agreſtes & féroces. *St Louis* en ſera plus grand pour s'être élevé dans ſes domaines peu étendus, au-deſſus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en ſerons plus heureux en conſidérant que nous n'avons été que des barbares dans un ſi grand nombre de ſiècles, & que nous ne le ſommes plus.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT page 2

DISCOURS *de M. de Voltaire, à sa réception à l'académie françaiſe, avec des notes.* 3

PANEGYRIQUE DE LOUIS XV, *fondé ſur les faits & ſur les événemens les plus intéreſſans, juſqu'en* 1749. 7

Préface de l'Auteur. 9

Extrait d'une lettre de M. le préſident Hénault. 16

ELOGE FUNEBRE *des officiers qui ſont morts dans la guerre de* 1741. 52

ELOGE HISTORIQUE DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET. 71

ELOGE DE M. DE CREBILLON. 81

ELOGE FUNEBRE DE LOUIS XV, *prononcé dans une académie le* 25 *mai* 1774. 107

VIE DE MOLIERE, *avec de petits ſommaires de ſes pièces.* 117

Avertiſſement. 118

L'Etourdi ou les Contre-temps. 133

Dépit amoureux. 135

Les Précieuſes ridicules. 137

Le Cocu imaginaire. 138

Dom Garcie de Navarre, ou le Prince jaloux. 139

L'Ecole des maris. 140
Les fâcheux. 141
L'Ecole des femmes. 143
La Critique de l'Ecole des femmes. 145
L'Impromptu de Verſailles. 146
La Princeſſe d'Elide, ou le Plaiſir de l'île enchantée. 147
Le Mariage forcé. 148
L'Amour médecin. 149
Dom Juan, ou le Feſtin de Pierre. 150
Le Miſanthrope. 152
Le Médecin malgré lui. 155
Le Sicilien, ou l'Amour peintre. 156
Amphitrion. 157
L'Avare. 159
George Dandin, ou le Mari confondu. 162
L'Impoſteur, ou le Tartuffe. 163
Monſieur de Pourceaugnac. 167
Le Bourgeois gentilhomme. 169
Les Fourberies de Scapin. 170
Pſyché. 171
Les Amans magnifiques. 175
La comteſſe d'Eſcarbagnas. 177
TRADUCTION DU POEME DE JEAN PLOKOF, *conſeiller de Holſtein, ſur les affaires préſentes.* 180
LETTRES CHINOISES, INDIENNES ET TARTARES. 185
PREMIERE LETTRE *ſur le poëme de l'empereur Kien-long.* 187
LETTRE II. *Réflexions de dom Ruinard ſur la Vierge dont l'empereur Kien-long deſcend.* 192

LETTRE III. *adreſſée à M. Paw, ſur l'athéiſme de la Chine.* 196

LETTRE IV. *ſur l'ancien chriſtianiſme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.* 205

LETTRE V. *ſur les lois & mœurs de la Chine.* 212

LETTRE VI. *ſur les diſputes des révérends pères jéſuites à la Chine.* 216

LETTRE VII. *ſur la fantaiſie qu'ont eue quelques ſavans d'Europe de faire deſcendre les Chinois des Egyptiens.* 221

LETTRE VIII. *ſur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.* 224

LETTRE IX. *ſur un livre des brachmanes, le plus ancien qui ſoit au monde.* 228

LETTRE X. *ſur le paradis terreſtre de l'Inde.* 238

LETTRE XI. *ſur le grand lama & la métempſycoſe.* 243

LETTRE XII. *ſur le Dante, & ſur un pauvre homme nommé Martinelli.* 252

DES DIVERS CHANGEMENS ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE. 258

DE LA TRAGEDIE ANGLAISE. 272

SUR LA COMEDIE ANGLAISE. 282

DU THEATRE ANGLAIS, *par Jérôme Carré.* 290

PARALLELE D'HORACE, DE BOILEAU ET DE POPE. 316

LETTRES A S. A. Mgr LE PRINCE DE *** *ſur Rabelais, & ſur d'autres auteurs accuſés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.* 324

LETTRE PREMIERE. *ſur François Rabelais.* 327

LETTRE II. *ſur les prédéceſſeurs de Rabelais en Allemagne &*

en Italie, & d'abord du livre intitulé: Litteræ virorum obscurorum. 336
Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais. 339
LETTRE III. *sur Vanini.* 343
LETTRE IV. *sur les auteurs anglais; & particulièrement de Warburton.* 346
De Toland. 347
De Locke. 348
De l'évêque Tailord & de Tindal. ibid.
De Collins. 350
De Wolston. 351
De Warburton. 352
De Bolingbroke. 354
De Thomas Chubb. 356
LETTRE V. *sur Swift.* 357
LETTRE VI. *sur les Allemands.* 360
LETTRE VII. *sur les Français.* 364
De Bonaventure Desperiers. 365
De Théophile. 367
De Des-Barreaux. 369
De la Mothe-le-Vayer. 371
De Saint-Evremont. 372
De Fontenelle. 373
De l'abbé de Saint-Pierre. 374
De Bayle. 375
De mademoiselle Huber. 377
De Barbeirac. 379

De Fréret. 381
De Boulanger. 386
De Monteſquieu, 387
De la Métrie. 388
Du curé Meſlier. ibid.
LETTRE VIII. *ſur l'Encyclopédie.* 391
LETTRE IX. *ſur les juifs.* 401
D'Orobio. 401
LETTRE X. *ſur Spinoſa.* 406
CONSEILS A UN JOURNALISTE, *ſur la philoſophie, l'hiſtoire, le théâtre, les pièces de poëſie, les mélanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues & le ſtyle.* 413
Sur la philoſophie. 414
Sur l'hiſtoire. 416
Sur la Comédie. 420
De la Tragédie. 423
Des pièces de poëſie. 426
Des mélanges de littérature & des anecdotes littéraires. 432
Sur les langues. 440
Du ſtyle d'un journaliſte. 443
CONSEILS A M. RACINE, *ſur ſon poëme de la religion, par un amateur des belles-lettres.* 448
UTILE EXAMEN DES TROIS DERNIERES EPITRES DU SIEUR ROUSSEAU. 463
SUR L'ANTI-MACHIAVEL. 473
MEMOIRE SUR LA SATIRE, *à l'occaſion d'un libelle de l'abbé Desfontaines contre l'auteur.* 480

De la critique permise. 481
De Despréaux. 486
De la satire après le temps de Despréaux. 489
Des satires nommées calottes. 493
Des calomnies contre les écrivains de réputation. 494
Examen d'un libelle calomnieux intitulé : La Voltairomanie, *ou* Mémoire d'un jeune avocat. 496
LE PRESERVATIF. 504
PETIT COMMENTAIRE SUR L'ELOGE DU DAUPHIN DE FRANCE, *composé par M. Thomas.* 530
QUELQUES PETITES HARDIESSES DE M. CLAIR, *à l'occasion d'un panégyrique de saint Louis.* 536

Fin de la Table du premier volume.

Dl 5411

VD 18

ULB Halle
005 812 917
3

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0565-8

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0566-3

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711682-p0567-9